

LIL EVANS

# Broken RIDER



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Disponible :**

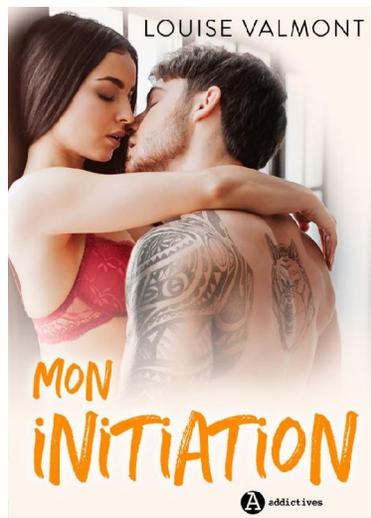
## **Mon initiation**

Il a tout à lui apprendre.

Dès son premier jour à Columbia, Margo est déterminée à profiter de la vie étudiante. Les fêtes, les sororités avec sa meilleure amie, elle ne veut rien rater ! Et tant pis si Will, son grand frère trop protecteur, vit sur le campus, il ne l'empêchera pas de s'amuser ! D'ailleurs, en lui rendant visite, Margo tombe nez à nez avec son coloc...

Kay est sexy, moqueur, sensuel, le bad boy rebelle qu'elle devrait à tout prix éviter... Mais auquel elle est incapable de résister !

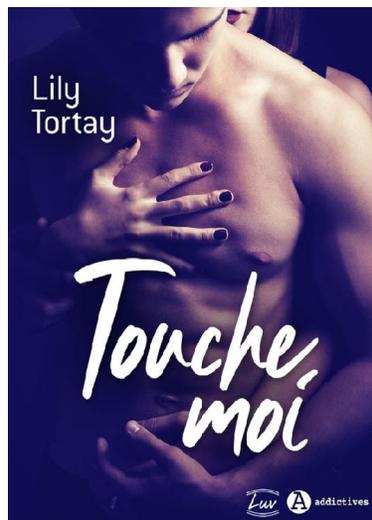
Même s'il bouleverse complètement son équilibre et tout ce qu'elle croyait savoir...



**Disponible :**

## **Touche-moi**

Chris est sculpteur, ombrageux et renfermé. Il refuse de laisser qui que ce soit entrer dans son univers. Et quand Iris doit photographier ses œuvres pour un reportage, c'est le clash immédiat. Elle est curieuse et déterminée, lui est aussi intrigant que désagréable... Iris va plonger dans un monde de mystères, de mensonges et de secrets, où elle risque bien de se perdre...



**Disponible :**

## **PS : Oublie-moi !**

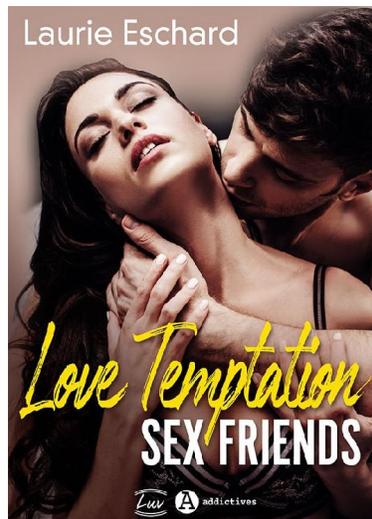
Léonore est belle comme le jour, mais elle vit dans l'ombre pour cacher son plus gros complexe et son plus douloureux secret. Pourtant, quand une agence de mannequins atypiques s'intéresse à elle, elle y voit une chance de se reconstruire. Mais ses espoirs se brisent lorsqu'elle découvre l'identité de son nouveau boss : Wolf Larsson, le garçon qu'elle aimait et qui a bien failli la détruire. Il fut son premier amour, son bourreau, son pire cauchemar... Huit ans après le drame, elle est devenue une lionne prête à tout pour survivre. Lui a gardé ses mots féroces et ses yeux de loup. Elle va devoir lui pardonner. Il va devoir se racheter. Pour raviver la flamme qui brûle encore entre eux, malgré tout.



**Disponible :**

## **Love Temptation. Sex Friends**

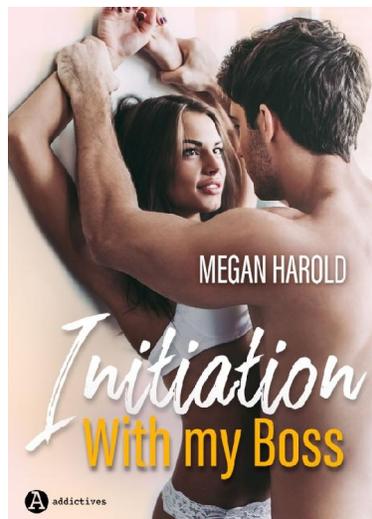
Aaron est dragueur, sûr de lui et arrogant, il séduit et quitte les filles sans jamais s'attacher. Mais quand ses amis lui lancent le défi de rester plus d'un mois avec la même, Aaron compte bien leur prouver qu'il en est capable ! Aalya est tout son contraire : elle s'attache trop vite et ses copains finissent toujours par la tromper ou la quitter. Elle décide alors de reprendre sa vie amoureuse en main, son premier challenge étant de coucher sans sentiments ! La rencontre entre Aalya et Aaron fait des étincelles, l'attraction est immédiate, et ils passent un contrat de sex friends : amis le jour, amants la nuit. Aucun risque que tout parte en vrille, pas vrai ?



**Disponible :**

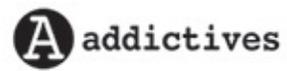
## **Initiation with my boss**

Fraîchement débarquée à New York, Kirsten est décidée à profiter de la vie. Rien ni personne ne pourra l'arrêter ! Sauf peut-être Joshua, son nouveau boss. Il est froid, cassant, dominateur, incroyablement sexy... Et surtout, c'est le voisin avec qui elle a passé une nuit torride la veille ! Troublée, décidée à lutter de toutes ses forces contre cette attirance interdite, Kirsten devient la proie idéale. Joshua la veut, dans son lit comme au bureau, quelles que soient les conséquences.



Lil Evans

**BROKEN RIDER**



« *Respire... Je t'en supplie ! Je t'en supplie...* »

Respirer : verbe intransitif du premier groupe.

Amener l'air dans ses poumons.

Par extension : **vivre**.

# Chapitre 1

## Annabel

La nuit est arrivée depuis longtemps. J'aurais aimé qu'avec elle tombent quelques degrés supplémentaires, mais il est toujours beau de rêver. Il fait trop chaud, trop lourd, et c'est bien parti pour durer. Merci le climat du Texas !

Dire qu'il n'y a même pas la climatisation, ici...

Je tire un peu sur le col de ma chemise à manches longues, d'une couleur proche du ciel à cet instant, qui me donne l'impression d'étouffer. Le tissu rêche et épais de mauvaise qualité m'irrite la peau, comme s'il était en papier de verre, tandis que le bruit autour de moi me provoque un début de migraine ravageuse.

J'essuie mon front d'un revers de main et bois une énième gorgée de café, pour tenter de garder les yeux ouverts et ne pas inverser les mots dans la rédaction de mon rapport. J'ai accumulé un petit retard dans la paperasse que je rattrape depuis quelques soirs, déjà.

De toute façon, je suis bien plus en sécurité ici, à la lumière des néons fades du commissariat, que seule dans les rues d'Odessa.

Depuis que j'ai contribué à l'arrestation de l'ancien officier Ash et de l'un de nos supérieurs, dans un procès retentissant, tous mes collègues me considèrent soit comme une paria, soit comme une femme à éviter à tout prix, de peur d'être considérés comme « sympathisant ». Je suis une balance. Une pièce à abattre sur l'échiquier étrange qu'est devenu cet endroit. Certains collègues me veulent du mal, à présent. Ils souhaitent me faire payer mon témoignage contre Ash.

Je ne sais pas qui exactement est responsable de cette vendetta, lancée contre moi au sein du poste et je m'en moque. À l'heure actuelle, tant de personnes me détestent que la seule chose qui me retient encore dans cette brigade est simplement de faire correctement mon boulot.

L'ambiance au travail gangrène mon humeur et me provoque nausée et douleurs au ventre, plus violentes de jour en jour.

Pourtant, je ne regrette en rien mes actes, moi, j'ai toujours mon âme, intacte. D'accord, celle-ci ne me sert à rien en ce moment, face à l'hostilité à laquelle je me heurte, mais j'ai décidé de rester fière, et rien ni personne ne me contraindra à déplorer mes actions.

Ash était un mari brutal, un père violent, qui a envoyé sa femme et son fils à l'hôpital, de trop nombreuses fois, avant de perdre totalement le contrôle de ses actions. Il a séquestré son épouse dans la cave et l'a séparée du petit Max, pour la contraindre à rester calme. Le garçon avait un historique de fractures et d'entorses si long que j'en ai eu les larmes aux yeux, au moment de m'occuper de son dossier.

Dans cette affaire, pourtant, je n'en ai pas fait autant que je l'aurais souhaité. J'ai tout simplement arrêté cet homme, après avoir effectué une perquisition rapide et efficace à son domicile, un lieu insalubre où un enfant n'aurait jamais eu à vivre. Ma colère bouillonne toujours au fond de ma poitrine d'avoir vu ce cadenas sur la porte de sa cave et le sous-sol aménagé pour séquestrer son épouse, sans que personne ne puisse l'entendre hurler.

Passer les menottes à Ash a été le moment le plus jouissif de ma carrière.

Notre supérieur, quant à lui, a couvert les actions de son officier, pour éviter d'être éclaboussé par un scandale. Cela lui a valu de perdre son poste et de se retrouver inculpé à son tour. Il aurait dû prendre des mesures drastiques beaucoup plus tôt, dès la première visite à l'hôpital de la femme ou du fils d'Ash, mais a préféré taire cette affaire d'abus et en fait à présent les frais.

Aujourd'hui, ils sont tous les deux en prison, mais j'ai toujours l'impression de sentir Ash près de moi, soufflant dans mon cou, à m'en faire frissonner. Car son emprise sur la brigade est bien réelle et me contraint à ne jamais baisser la garde. Je ne sais pas ce qu'il fait à ces hommes, à ces femmes censés être du côté de la loi, mais aucun d'eux ne met son devoir avant le fait d'obéir à Ash, même derrière les barreaux et loin d'ici.

Il est difficile pour moi de réussir à me sentir à l'aise face aux regards

méprisants de mes collègues. De mes anciens amis, même. Je ne suis pas facile à impressionner, pourtant. Une vie dans la police m'a forgée tout en retenue et en maîtrise de soi. Mais leurs actes...

La pression depuis l'arrestation d'Ash m'écrase. Je me sens gauche, mal dans ma peau, une intruse dans mon existence. Quand je rentre à la maison, je ne lâche pas mon arme de service, avant d'avoir allumé toutes les lumières et vérifié chaque pièce, chaque placard, à la recherche de ma propre sécurité.

Mes coéquipiers ne me laisseront pas tranquille avant d'avoir détruit chaque particule de confiance, d'assurance. Ils n'arrêteront pas de me harceler tant qu'ils n'auront pas détruit tout mon être.

Je suis une balance. À leurs yeux, je ne mérite pas de respirer le même air qu'eux.

Je ferme les yeux une seule seconde, de peur d'être attaquée lors de ce moment de faiblesse, et je repousse chaque souvenir pénible de ce que l'on m'a fait endurer jusqu'ici.

Je ne me sens même plus à ma place dans ces locaux, autrefois mon second foyer, à faire mon boulot de flic. La plupart des hommes ici présents sont si mesquins qu'ils ont préféré soutenir un mari violent que de le voir en prison. Simplement parce qu'il était policier. Simplement parce qu'il était leur camarade...

Je suis écœurée par le soutien indéfectible offert à Ash.

Le poste de police était pourtant un endroit que j'adorais, avant. Il me faisait l'effet d'une petite maison et je la quittais à regret, pour retrouver l'appartement sans vie que je loue. Je travaille beaucoup et n'ai jamais vraiment eu l'occasion de m'attacher à mon logement. Tout le contraire de cet endroit. Son odeur de vieux café, le bruit des photocopieuses et des téléphones, tout cela avait pour habitude de me bercer paisiblement.

Aujourd'hui, venir ici me provoque des sueurs froides et une angoisse à me rendre malade. Mais je refuse de lâcher prise. Je ne vais pas cesser d'arrêter les criminels des rues de ma ville, car être agent de police est inscrit au plus profond

de mon cœur, jusque dans mes veines. Mon pouls ne bat que pour mon travail.

Un téléphone sonne quelque part.

Il me réveille un peu. Je secoue la tête et me concentre davantage sur mon rapport. Je n'ai écrit que quelques lignes du Dossier E-45-20.16, et sept autres pochettes cartonnées m'attendent encore sur le côté.

Mon regard exaspéré se pose dessus, et, désespérée, je m'affale sur mon bureau, la tête contre mon clavier d'ordinateur.

– Je hais la paperasse, maugréé-je pour moi-même, m'imaginant en train de balancer toutes ces feuilles par la fenêtre ouverte.

Et, comme par hasard, je vais avoir toutes les touches du clavier imprimées sur le front, si je reste dans cette position une seconde de plus. Dans un soupir inélégant, je me redresse et pose la joue contre mon poing.

La féminité dans toute sa gloire...

– Capitaine Hyson, on vous demande aux archives, me lance la réceptionniste, depuis son bureau à quelques mètres de moi.

Je sursaute en rivant mon regard sur elle. Elle n'a même pas daigné lever le nez de son ordinateur.

Ses grosses lunettes en écailles roses lui donnent des yeux de poisson globuleux. Cette femme ne m'a jamais appréciée. Depuis que je suis la cible de mes collègues, c'est encore pire. Dans son petit tailleur marron et avec ses cheveux épinglés à sa tête, elle affiche une allure stricte qui colle avec son caractère de vieille c...

*Hum, de dame âgée particulièrement agaçante et frustrante.*

– Aux archives ? répété-je, la gorge sèche et nouée d'appréhension.

Elle lève enfin ses yeux glacials vers moi, et un petit sourire mesquin se dessine sur ses traits.

– Oui. Vous savez, cette grande pièce sombre et isolée dans le sous-sol du poste, susurre-t-elle.

Mon instinct semble s'éveiller, les pulsations de mon cœur s'emballent.

– Souhaitez-vous que je vous tiennne la main pour vous y emmener ? se moque-t-elle.

– Non, merci. Je ne voudrais pas attraper toutes ces bactéries qui grouillent sur vous. Après tout, je ne sais pas où vous allez traîner, le soir. Ni combien de crapauds vous égorgez pour vous préparer vos potages au fond de vos chaudrons.

*Vieille sorcière stupide !*

La réceptionniste grimace, avant de retourner à ses occupations, m'ignorant royalement.

Tout cela sent le piège. J'en suis certaine, car ce n'est pas la première fois qu'on me tend une embuscade au sein du poste. Je regarde autour de moi pour compter le nombre d'hommes présents et tenter de savoir qui veut m'attirer dans le sous-sol du commissariat.

La tête encombrée d'idioties, je n'ai même pas remarqué qui s'est éclipsé, et quand.

Je viens de faire là ma toute première erreur...

C'est dû à la fatigue, à ma lassitude, même. J'ai pris pour habitude de toujours compter le nombre de collègues près de moi, quand je suis au poste de police, et de noter leurs noms dans un petit calepin qui ne me quitte pas. Ce soir, je n'ai griffonné qu'une suite de courses à effectuer, après avoir fait mes heures. Ma gorge asséchée soudain me brûle, et j'attrape ma bouteille d'eau d'une main tremblante. J'en bois une gorgée. Le plastique comprimé bruyamment sous mes doigts me donne l'impression d'être prise au milieu d'une fusillade. Cela me terrifie.

Deux choix s'offrent à moi.

Soit je reste là et leur prouve que j'ai peur d'eux.

Soit je vais affronter ce qui m'attend, la tête haute.

Et je ne suis pas une lâche comme eux. Le danger qu'ils représentent ne me fera pas reculer.

## Chapitre 2

### Annabel

Je me lève de ma chaise, rassurée par le poids de mon arme de service à mon holster de hanche, puis me dirige vers le fond de la pièce.

Tous mes collègues ont cessé d'écrire, de parler, de travailler et me regardent marcher dans un silence religieux.

Je n'entends plus que le bruit assourdissant de mon pouls qui s'emballe dans ma poitrine.

J'ouvre la porte menant au long couloir sombre, bordant l'un des côtés du bâtiment. La première chose que je fais est d'allumer la lumière, même si je connais les lieux par cœur. Je referme derrière moi, et la boule d'angoisse formée dans mon estomac remonte jusqu'à ma gorge, à mesure que j'avance doucement.

Ma respiration est de plus en plus lourde et difficile.

Je passe une main nerveuse sur le col de ma chemise et ouvre deux boutons pour tenter de me libérer de l'étau invisible autour de ma gorge.

Il fait chaud. De plus en plus chaud. Mes vêtements me collent à la peau, la sensation est désagréable.

Sur le mur à ma gauche, de nombreux tableaux, parfaitement alignés, présentent la photo souriante de tous les chefs de la police, jusqu'à aujourd'hui. Bien sûr, il manque celui qui nous dirigeait il y a encore quelques mois et qui purge sa peine dans le même établissement pénitentiaire qu'Ash.

À ma droite, se trouvent quelques portes menant à des pièces désertées. Il s'agit des bureaux de la brigade de jour. Pourtant, j'ai l'impression que

n'importe qui pourrait s'y cacher et me sauter dessus au moment de passer devant...

Voilà pourquoi je rase l'autre mur.

J'avance encore de quelques mètres, une main sur la crosse de mon arme, et mon souffle lourd semble se répercuter contre les murs de ce couloir étroit.

Quand j'arrive enfin au bout de mon calvaire, je descends les escaliers au fond du corridor et débouche sur un hall austère et vieillot.

Face à moi, un accueil constitué d'un bureau modeste, entouré d'un grillage, est déserté. L'agent de contrôle doit avoir été appelé ailleurs... loin d'ici... comme par hasard.

La grille d'entrée, habituellement fermée à clef, est ouverte.

Je prends une profonde inspiration et pénètre dans la salle des archives, d'un pas décidé, les mains dans les poches pour accentuer ma décontraction.

J'ai l'impression que mon cœur va exploser dans ma poitrine.

– Il y a quelqu'un ? crié-je un peu trop fort.

Des dizaines d'étagères, alignées en rangées nettes, s'étalent dans ce sous-sol. Dessus reposent des cartons, parfaitement étiquetés, de pièces à conviction et de dossiers concernant des affaires en tout genre.

Je m'engouffre dans la première allée, face à moi, et la longe, le regard sur le nom d'affaires tantôt célèbres, tantôt tombées dans l'oubli. L'odeur de poussière m'irrite le nez et me donne envie d'éternuer.

Au-dessus de ma tête, les lumières faiblardes se mettent à clignoter puis s'éteignent complètement.

Instinctivement, je porte une main ferme à la crosse de mon arme devenue ma meilleure alliée en ces temps incertains.

Mes nerfs se tendent. Mon regard effleure chaque recoin d'obscurité à la

recherche d'une menace potentielle.

Soudain, un bruit sourd me fait sursauter. Derrière moi, la grille d'entrée vient de se refermer. À clef.

Je dégaine mon Glock et le pointe vers le sol, avançant vers la seule source de lumière qui reste dans la pièce. Tout au fond, là où se trouvent quelques tables et chaises pour les recherches prolongées dans cet endroit austère.

Un pas après l'autre, je rejoins le cercle éclairé par une lampe de bureau sur une table en plastique blanc.

J'ai les sens en alerte, prête à faire feu au moindre problème, quitte à perdre mon badge en tirant sur un collègue.

Je ne me laisserai ni intimider ni marcher sur les pieds.

Mon regard se porte sur les coins du plafond, à la recherche de la petite veilleuse rouge des caméras de sécurité. Il n'y a plus rien.

Je grommelle un chapelet de jurons colorés, qui habituellement me fait horreur, quand une silhouette commence à se dessiner à ma gauche. Un homme de grande taille, large d'épaules et au pas lourd, s'approche. Peu à peu, je réussis à distinguer cette mâchoire carrée, ponctuée d'une barbe blonde, typique du lieutenant Rockas. Je ne vois pas ses yeux clairs, masqués par la casquette bleue enfoncée sur sa tête.

Il mâche un chewing-gum de façon bruyante, le son jouant avec mes nerfs.

À chaque fois que ses dents écrasent la gomme, une pointe de douleur s'enfonce dans mon ventre. De ma main libre, j'effleure les contours du pendentif, reposant sur ma poitrine, sous ma chemise. Ce geste a toujours pour effet de m'apaiser, pourtant, aujourd'hui, il ne fonctionne pas. Alors j'observe attentivement, sans bouger, l'ennemi en marche droit vers moi.

Il est détendu.

Je ne suis qu'angoisse.

Mes yeux ne sont posés que sur lui, fixes et froids, car je le sais seul. Il est du genre à faire son sale boulot en privé. Sa réputation au sein de la brigade ne m'a jamais inspiré que répulsion : intimidation de témoins, proxénétisme, trafic de drogue. Même les hommes de loi se laissent corrompre avec facilité, mais, contrairement à Ash déjà bouclé, Rockas ne s'est pas fait prendre. Pas encore, du moins.

– Capitaine Hyson, crache-t-il en ôtant lentement sa casquette pour la poser sur la table la plus proche de lui.

Ses cheveux blonds parfaitement peignés en arrière sont humides de transpiration.

Il continue à avancer vers moi, chaque pas le rapprochant un peu plus, jusqu'à ce que j'arrive à sentir la chlorophylle de son bonbon. Je grimace. Cette odeur me donne la nausée.

Je ne lui fais pas l'honneur de reculer mais garde l'arme à la main, braquée vers ses jambes.

En le remarquant, il s'arrête enfin. Sourit, même.

– Alors, ça te fait quoi d'être la pute de la direction, Annabel ? De monter en grade en envoyant les collègues croupir en prison ? me harponne-t-il directement.

Je renifle de dégoût.

En arrêtant mes collègues et en faisant preuve d'une intégrité totale, j'ai été promue capitaine de la police d'Odessa, une promotion difficile à digérer pour beaucoup de mes anciens amis.

Rockas se frotte la mâchoire d'un geste lent. À la lumière de la lampe étincelle un énorme coup-de-poing américain. Il est doré, surmonté de quatre piques rougeâtres sur lesquels les chiffres 1669 sont gravés. Le nom d'un gang très violent auquel le lieutenant a probablement confisqué l'arme.

Un seul coup en plein visage m'enverrait directement à l'hôpital.

Mon angoisse s'approfondit davantage, et j'ai à présent du mal à respirer mais n'en montre rien. Je reste stoïque.

– Je me sens assez bien pour porter un toast à Ash, tous les soirs en me couchant, rétorqué-je pourtant, narquoise. Et toi, ça te fait quoi d'être la pute de ce cinglé ? Il te force à te mettre à quatre pattes devant lui quand tu vas le voir au pénitencier ou tu le fais simplement par plaisir ?

– Je vais te le faire payer, capitaine. Et tu n'auras même plus la force de pleurer après cela. Je vais détruire ta vie comme tu l'as fait pour Ash et j'y prendrai tellement de plaisir que j'en rirai.

J'arme mon Glock d'un geste expert et le pointe vers son bassin.

– Ne t'avise même pas de m'approcher, Rockas, ou je te tire dans l'entrejambe, le menacé-je.

Il rit, amusé, pourtant je ne plaisante pas.

Mon doigt tremble sur la gâchette.

Je comprends alors que, ce soir, c'est lui ou moi, je suis au pied du mur. J'en ai les larmes aux yeux, parce que je sais qu'ils vont tenter de me faire disparaître. Lentement, je fais remonter le canon de mon arme vers la poitrine de Rockas. Vers son cœur visé sans pitié. À choisir, je préfère me débarrasser de la vermine qui gangrène mes rues.

– Tu as beaucoup bu, aujourd'hui, n'est-ce pas, Annabel ? Il fait très chaud cette nuit, lance-t-il alors.

– Pardon ?

Haussant les sourcils, je secoue la tête, et une longue mèche noire me tombe sur le visage. Je la remets derrière mon oreille d'une main légèrement tremblante, de moins en moins assurée.

L'éclat de folie dans les yeux verts de mon collègue me donne envie de partir en courant, mais je sais la porte du sous-sol bouclée. Je suis prise au piège dans ce trou, emprisonnée entre l'inconscience de cet homme et ces murs bétonnés, d'un gris aussi triste que les morts dans les cartons derrière moi.

– Combien de fois as-tu rangé ton arme dans ton tiroir pour aller aux toilettes ? Combien de fois as-tu tourné la clef en te disant que ton Glock serait en sécurité, capitaine ? m’interroge-t-il avant de partir dans un rire rauque et éraillé.

Peu à peu, tout fait sens dans mon esprit.

Mon pouls s’emballe tellement que, pendant une seconde, toute la pièce vire au flou.

Je lève mon arme devant mes yeux et vérifie, d’une manipulation rapide, si elle est bien chargée.

Il n’y a aucune balle dans le chargeur...

Mon premier instinct aurait été d’appeler à l’aide. De hurler à me brûler la gorge jusqu’à ce que vienne quelqu’un, mais je n’ai plus, depuis longtemps, ce genre d’opportunités.

– Quel genre d’homme es-tu, Rockas ? Au lieu de protéger une mère et son enfant, tu t’en prends à ceux qui les ont sauvés ! Où sont tes principes ? Où est ton humanité ? l’accablé-je en tentant de maîtriser ma colère grandissant à chaque seconde.

– Notre boulot est stressant, Annabel. On passe notre temps à se faire tirer dessus pour protéger une population qui nous déteste. Alors oui, on peut déconner parfois. Ce n’est pas la peine de nous envoyer en prison pour autant.

– Non mais tu te moques de moi, ou quoi ? hurlé-je alors, en rangeant mon Glock dans son holster. Et ce n’est pas stressant peut-être, pour un enfant, d’être frappé si fort que ses os se brisent ? De voir sa mère être traitée de la même façon ou enfermée dans une cave sordide ? N’est-ce pas stressant de te voir séparée de ton bébé par un homme qui n’a de respect que pour lui-même ? Je préfère mille fois envoyer les criminels en prison et me prendre une raclée par toi et toute ta clique plutôt que d’avoir le sang d’innocents sur les mains.

Un grondement s’échappe de sa gorge, son expression se faisant soudain haineuse. Rockas se jette alors sur moi et m’attrape par le cou, avant de me repousser brutalement sur la table la plus proche. Sa force est brute et puissante. Physiquement, je suis dépassée. L’arrière de mes cuisses heurte le bois, et la

douleur me fait grimacer, pourtant ce sont ses doigts, s'enfonçant dans ma gorge pâle, qui me blessent le plus. Ses ongles marquent ma chair. Son rictus est terriblement choquant, comme s'il jouissait de la situation.

Mais la plus grande différence entre nous, c'est qu'il me sous-estime, alors que je sais pertinemment de quoi je suis capable.

Je me penche vivement, le forçant à lâcher prise. Je relève les genoux et abats mes pieds sur son torse, me propulsant vers l'arrière. Je fais une roulade sur la table et retombe au sol, aussi loin de lui que possible, avant de me relever d'un bond. Rockas contourne déjà le meuble pour me rejoindre, et je m'éclipse de l'autre côté.

– Ne joue pas à cela avec moi, petite fille. Le loup finit toujours par égorger la brebis, peu importe où elle court, où elle se cache, marmonne-t-il, essoufflé par le coup infligé.

Je m'enfuis. C'est la seule solution qu'il me reste pour lui échapper. Je remonte les longues allées aux étagères colossales et me précipite vers l'entrée de la salle le plus vite possible. Là, je me jette contre la grille de l'entrée, et mes mains tremblantes trouvent la poignée de la porte. J'essaie de l'ouvrir. Désespérément. Quand bien même je le sais, c'est impossible.

Elle est verrouillée.

Je m'acharne dessus, tentant de trouver une faille, une faiblesse dans ces entrelacs de métal. Mes doigts glissent dans les trous du grillage, que je secoue de toutes mes forces. Je veux une ouverture, je veux sauver ma peau. J'ai beau hurler de frustration, je commence à craindre l'issue de ce combat.

Dans mon dos, j'entends le pas lourd de Rockas arriver vers moi.

Une nouvelle aiguille d'angoisse se plante violemment dans ma nuque et me déchire toute la colonne vertébrale. Je halète tant la douleur est insupportable.

Je fais volte-face et m'engage dans l'allée à ma gauche, afin de retourner vers la lumière, à l'autre bout du bâtiment. Rockas me suit à la trace, il me faut être rapide.

J'attrape la première chaise qui me tombe sous les mains pour l'amener vers le soupirail le plus proche. Je grimpe sur l'assise et, de mes mains moites, ouvre le verrou de la fenêtre puis la pousse d'un grand coup pour l'ouvrir. D'ici, je vois la ruelle déserte, à l'arrière du bâtiment. L'air chaud me fouette le visage en s'engouffrant dans le sous-sol, et c'est un réel plaisir de le sentir balayer mon corps. Cela signifie que j'ai une petite chance de m'en sortir.

Je m'apprête à m'engouffrer par l'ouverture, mon corps mince et musclé n'aura pas de mal à s'y faufiler, lorsque je me sens agrippée par la taille.

Je hurle de surprise, de déception de ne pas avoir été assez rapide.

De nouveau, Rockas a les mains sur moi, et je ne supporte ni son toucher ni son odeur infecte de chlorophylle.

Il me repousse avec brutalité, et je titube loin de lui jusqu'à heurter de mon dos l'une des étagères derrière moi. Le choc est tel que ma tête se met à tourner. Je reste hébétée, à le regarder approcher sans pouvoir m'enfuir.

Quand il se plaque contre moi, l'une de ses mains trouve ma nuque. Il porte l'autre à mon visage, me caressant la joue des pointes de son poing américain. Le métal froid me fait frissonner.

Nos regards se soudent l'un à l'autre.

Dans le sien, je peux lire cette volonté de me blesser, de m'abattre.

Alors que, dans le mien, il voit probablement ma terreur. Mais perçoit-il ces petites étincelles, celles de ma hargne ? Celles de mon obstination ?

Je souris, et sa caresse s'arrête sous mon menton.

- Nous avons assez joué, tu ne penses pas ? chuchote-t-il.
- Tu as raison, approuvé-je. Ça suffit.

Je le prends au dépourvu en l'agrippant par les épaules et pivote pour me dégager de cette étagère glaciale. Ayant assez de recul, j'en profite pour le frapper à l'entrejambe.

Rockas en a le souffle coupé. Il me relâche et vacille en arrière.

Je serre les poings, sourire aux lèvres, puis, d'un coup de pied, le repousse violemment, et il s'affale sur la chaise désormais en plein dans le passage. Cette dernière se brise, et le lieutenant émet un râle d'agonie en s'étalant au sol.

- On dirait que niveau karma, ce n'est pas la joie chez toi.
- Arrête ces conneries, grogne-t-il en se redressant.

De voir tant d'horreurs dans mon travail a toujours été difficile, psychologiquement ou mentalement. Les émotions des victimes et de leurs familles sont toujours lourdes à porter, à affronter. C'est seulement au moment de rendre la justice que notre travail au sein de la police fait enfin sens.

J'aimerais que, ce soir, il puisse y avoir une justice pour moi aussi, mais ça n'arrivera pas. Je me crois fichue.

– Le karma, ça n'existe pas, crois-moi, Annabel. Si ce n'était pas qu'un tissu de conneries, je serais déjà en taule depuis longtemps. Et lorsque tu suffoqueras entre mes doigts, tu le comprendras bien vite, toi aussi, lâche-t-il sans une once de regret dans la voix.

Rockas se relève, la main sur la hanche et le dos courbé par la douleur de sa chute.

– Qui a raison, qui a tort ? Tu le sauras quand on te mettra dans la même cellule qu'Ash. Les maîtres violents aiment passer leurs nerfs sur leurs chiens-chiens, bluffé-je avec aplomb.

La grimace qu'il me sert est effrayante.

– Tu vas regretter d'être née, dit-il en dégainant son propre Glock. Avec tous les dégâts que tu as causés, je vais pouvoir te tuer et implorer le jury en leur disant que c'était de la légitime défense ! Tu m'as mâché le travail, Annabel. Dois-je te dire merci ?

Je recule d'un pas...

Il est plus que sérieux, et les indices semés derrière moi prouveront ses dires.

Je l'ai frappé, laissant probablement des marques sur son corps.

À présent, je vais passer du statut de victime à celui de coupable, et mourir ainsi salie me terrifie. Aucune réponse ne s'échappe de ma gorge désormais trop sèche. Je gémiss, face à sa haine, face à son arme. L'ombre du canon noir effleure mon cœur et va bientôt faire éclater sa prochaine pulsation.

Rockas sourit de nouveau.

Je ne supporte plus de le voir, aussi je ferme les yeux en attendant que sonne mon heure.

*Pitié, faites que ce soit rapide. Et indolore. Pitié...*

Et soudain, un bruit retentit, et les lumières s'allument toutes en même temps au-dessus de nos têtes. Quelqu'un vient d'entrer.

Je prie rapidement pour que ce ne soit pas l'un des complices de Rockas.

J'ai vraiment besoin d'un miracle, ce soir.

Ce dernier se redresse et s'éloigne de moi pour essayer de voir qui est là.

C'est alors qu'une petite mélodie résonne. Un sifflement sur les notes de *Mamma Mia*.

Mon Dieu, je retiens difficilement un éclat de rire et ramasse rapidement l'un des pieds de la chaise brisée, à quelques mètres de là. Je m'approche de Rockas dont l'attention est tournée vers le nouveau venu et lui donne un violent coup à la mâchoire, avant de murmurer :

– Oups, les caméras ne verront pas ça non plus.

Une gerbe de sang colore son uniforme bleu foncé. Ses lèvres. Sa barbe claire. Rockas me lance un regard léthal, promesse de mille souffrances, tandis qu'il range son coup-de-poing américain dans sa poche.

– Je te le ferai payer, marmonne-t-il.

– Vous m'avez parlé, lieutenant Rockas ? demande innocemment la voix

calme de l'officier Doyle à présent arrivé à nous.

– Non, grommelle ce dernier avec autorité.

Doyle avise la scène – chaise brisée, soupirail ouvert, uniformes froissés – mais ne fait aucune réflexion. Sa position dans la hiérarchie ne lui permet pas de critiquer ouvertement Rockas, quand bien même ce dernier était sur le point de perpétrer un crime.

J'essuie rapidement mes empreintes sur le morceau de bois que je tiens et le laisse tomber.

– Je dois retourner bosser, annonce Rockas sans davantage de précisions, frottant son menton d'un revers de bras.

Il disparaît sans dire un mot, et, dès que j'entends la grille claquer, je me précipite vers Doyle et le prends dans mes bras.

– Merci, merci, merci, lui murmuré-je.

– C'était moins une, Annabel... souffle-t-il en me serrant en retour. Enfin, capitaine Hyson, je veux dire. Vous devez prévenir vos supérieurs avant qu'il ne soit trop tard ! Si je ne vous avais pas vue vous faufiler par ici, je n'aurais pas eu l'idée de venir vous secourir ! Vous n' imaginez même pas le temps qu'il m'a fallu pour trouver le trousseau qui déverrouille cet endroit !

Je le regarde serrer les clefs de la grille entre ses doigts. Il tremble un peu.

– Tout va bien, le rassuré-je.

– Bien sûr que non ! Quand j'ai vu que les minutes défilaient sans que vous ne réapparaissiez, j'ai compris, trop tard, qu'il se passait quelque chose. Vous a-t-il blessée ? s'inquiète-t-il. Vous a-t-il...

– Non, le coupé-je pour le rassurer. Il ne m'a fait aucun mal. Il voulait simplement m'intimider.

Je préfère lui mentir, il serait capable d'aller demander lui-même des explications à Rockas et ne fait pas le poids face à lui, encore moins face à l'ensemble de la brigade.

L'officier Doyle est le petit bleu que j'ai pris sous mon aile depuis quelques mois et l'un de mes seuls alliés au poste. Bien sûr, il ne l'étale pas au grand jour

mais m'escorte presque partout où je vais, calepin en main pour faire mine de prendre des notes, quand son seul but est de me protéger. Je l'adore. Il est si impliqué que j'en ai les larmes aux yeux.

Mes collègues m'ont coincée seule à plusieurs reprises, déjà, avant que Doyle ne comprenne qu'être à deux était un avantage pour moi. Aucun d'eux n'a jamais été aussi loin que Rockas, cependant.

- Plus de peur que de mal, avoué-je d'une voix tendue.
- Vous plaisantez ? me réprimande-t-il.
- Non, je t'assure...

Je tente de le convaincre, pourtant il ne gobe aucun de mes mensonges.

Le regard de l'officier se pose sur la chaise brisée, les gouttes de sang au sol, la caméra éteinte. Les indices s'étalent, les preuves sont parlantes. Il est peut-être ici depuis peu, mais a déjà l'âme d'un policier chevronné.

– Bien sûr, comme la fois où ils vous ont tabassée à la fin de votre service, rétorque-t-il, me faisant l'effet d'un électrochoc. Je sais que personne n'a rien vu, rien dit, mais les bleus qui couvraient votre ventre ont dû vous faire souffrir le martyr ! Tout ceci doit s'arrêter ! Si vous le souhaitez, j'irai moi-même voir l'inspection des services, Annabel. Mais nous ne pouvons plus nous taire et couvrir leurs agissements.

– Ton courage et ton dévouement sont admirables, Doyle. Tu feras un policier remarquable, je peux te l'assurer. Maintenant, sortons d'ici. Je vais devenir claustrophobe si je passe une seconde de plus dans ce sous-sol.

– Bien sûr, lance-t-il d'un ton radouci.

En réalité, je ne peux pas le laisser dénoncer la situation, sa carrière tout entière en pâtirait. Les balances, comme moi, ne font pas long feu dans cet univers. Il me faudrait prendre mon courage à deux mains pour faire cesser cette situation par moi-même, avant d'être définitivement réduite au silence. Mais tant que mes faiblesses me rendent inoffensive, j'ai tout le loisir d'enquêter sur la mainmise d'Ash au sein du commissariat. Si je dénonçais un de mes collègues et qu'une enquête était ouverte, les preuves commenceraient à disparaître, et je n'aurais plus la possibilité de fouiner comme je l'entends.

Nous remontons une allée, et j'attrape au hasard un dossier dans une boîte puis lui mets entre les mains.

– Euh, c'est pour... ? commence-t-il.

– Ta couverture, Doyle. Tu es bien descendu ici pour trouver le dossier sur cette affaire non classée que tu voulais tenter de résoudre pendant ton temps libre, non ?

Je lui fais les gros yeux, m'appliquant à lui faire comprendre l'importance capitale pour lui d'avoir un alibi, ou tout le monde le pensera descendu pour se mêler de la rixe entre moi et le reste du commissariat.

– Hum, bien sûr, rougit-il, accentuant la pâleur de son teint d'Irlandais.

Ses cheveux roux sont désordonnés, laissant penser qu'il a oublié de se peigner, ce matin. Ses yeux d'un vert presque surnaturel sont humides d'inquiétude, pourtant il reste stoïque, comme tout bon policier se doit de l'être dans n'importe quelle situation.

Je pose une main sur son épaule et le pousse vers la sortie, avant de remonter vers le long couloir sombre.

Près de la porte, menant aux entrailles du commissariat, je me tourne vers lui et déclare :

– Je sors la première. Attends cinq minutes avant de revenir, qu'ils ne pensent pas que tu sois venu me sauver. Ma crédibilité en prendrait un coup, plaisanté-je, mais surtout ta sécurité serait compromise ici. Je ne veux pas qu'ils t'infligent les mêmes mesquineries que je supporte depuis des semaines.

– Capitaine, ma principale préoccupation, en ce moment, c'est de vous savoir en sécurité. Le reste ne m'intéresse pas. Si je me suis engagé dans la police, c'est pour que la justice soit rendue, mais où est-elle aujourd'hui au milieu de ces minables qui ne pensent qu'à eux ? Vous savez quoi, j'ai à peine commencé de travailler dans la police que je suis déjà écœuré de cette vie ! Si j'avais su, j'aurais été à l'université et me serais trouvé un boulot de livreur de pizza. Je suis persuadé que j'aurais été plus heureux.

– Oui, soupiré-je. Moi aussi, j'adore la pizza.

Un petit rire nous échappe, avant que la gravité de la situation nous retombe dessus. Je ne peux m'empêcher d'être émue par les mots de Doyle. Il a raison. La société est corrompue de toutes parts, que l'on soit criminel ou membre des forces de l'ordre.

– Ma plus grande fierté est d'avoir des amis tels que toi dans mon équipe, lui réponds-je. Ou devrais-je dire de grands enfants ?

Je souris. Après tout, il est à peine majeur, et sa candeur envers le monde est belle à voir. Ce métier le détruira probablement. Il va voir, entendre, être témoin de choses ignobles, au cours de sa carrière à la criminelle. Peut-être même finira-t-il par perdre sa jovialité, un jour. Mais lorsqu'on s'engage dans un tel avenir, le seul bonheur est celui d'aider les autres, sans rien attendre en échange. Il faut se donner à cent pour cent pour autrui et, cela, Doyle l'a déjà compris depuis longtemps. C'est ce qui fait de lui quelqu'un de bien.

J'émerge dans la salle bruyante d'un pas traînant, les mains au fond de mes poches, et ne prends pas la peine de dévisager mes collègues qui me regardent avec stupeur, voire parfois avec surprise.

S'attendaient-ils à devoir aller récupérer un cadavre après l'intervention de Rockas ? Et où est-il passé, d'ailleurs ? Je préfère avoir mes ennemis à l'œil...

Je le repère rapidement dans une pièce adjacente, derrière la paroi de verre. Il se tient dans le coin cuisine, près d'un évier débordant de tasses. Je lui lance un regard noir, tandis qu'il presse une poche de glace sur sa mâchoire bleuie. Je lui souris ensuite. Il est en rage, ses doigts crispés ont envie de m'arracher la peau, et il peut toujours en rêver car, de nous deux, je serai celle qui survivra toujours.

Je m'assieds lourdement sur ma chaise à roulettes, attrape la clef autour de mon cou pour ouvrir mon tiroir à munitions, et, sans m'inquiéter d'être discrète, lève mon arme et la charge bruyamment devant tout le monde.

Je secoue la tête, énervée, et remets mon Glock dans son holster. Je m'attelle à entrer mes derniers rapports dans la base de données du poste, quand le détective Bailey entre dans le bâtiment.

Mon cœur se met à battre lourdement.

Clayton Bailey est un homme de grande taille, aux cheveux clairs assez longs, coiffés en arrière. Son regard bleu a un jour été chaleureux. Quand il était encore mon ami, mon partenaire. Aujourd'hui, son mépris pour moi me décontenance, autant qu'il me déçoit. La trahison d'un proche est une blessure qui ne se referme jamais. Nous n'allons plus boire ensemble au bar du coin, après nos tournées. Nous ne nous disons même plus bonjour, nous contentant du minimum syndical entre deux partenaires. Ses nombreuses demandes pour changer de service n'ont abouti à rien, et je reste donc coincée avec lui et sa haine depuis des semaines.

– On y va, me dit-il lourdement.

Ce soir, il semble nerveux et est en retard de trente minutes par rapport à d'habitude. Notre ronde va commencer, et je suis loin de me faire une joie de passer du temps avec lui, après mon incartade avec Rockas.

– Je vais me préparer.

Je traverse le commissariat dans l'autre sens pour me rendre aux vestiaires. Les femmes ne sont pas nombreuses parmi les forces de police d'Odessa, mais nous avons tout de même la chance d'avoir des commodités modernes avec douches et casiers sécurisés. Je me lave en vitesse pour me débarrasser de la crasse de cette journée chaude, avant d'attacher mes longs cheveux noirs en chignon serré.

J'enfile ensuite un nouvel uniforme, composé d'un pantalon strict et d'une chemise bleu nuit, mon holster pesant lourdement sur mes hanches étroites, et mets par-dessus le tout mon gilet pare-balles noir.

À mon cou, je pends la chaîne argentée où est accroché mon insigne de police, avec l'étoile à cinq branches, symbole d'autorité.

Je ferme les yeux un instant, inspire pour calmer mon pouls.

Mes doigts effleurent une nouvelle fois le pendentif que je ne quitte jamais et qui m'apaise. Il s'agit d'une perle blanche, nacrée, offerte par ma mère le jour où je suis entrée dans la police. Je la serre entre mes doigts, la glisse sous ma chemise et suis enfin prête à faire ma ronde.

Quand je sors du bâtiment, il est près d'une heure du matin.

Je suis habituée aux horaires lourds et fluctuants mais, ce soir, plus que tous les autres, je suis exténuée.

Peut-être est-ce le souhait de mes collègues, après tout. Que je m'épuise à la tâche jusqu'à refuser un jour de me lever et revenir. Si c'est là, leur plan, m'effacer au terme de semaines d'intimidation, ils sont sans doute sur le point de réussir.

# Chapitre 3

## Annabel

Le détective Bailey m'attend déjà dans notre voiture de patrouille, une berline sportive à la peinture noire rutilante. Il est au volant, ses énormes mains le serrant comme s'il avait peur de le lâcher.

Ses cheveux blonds retombent en quelques mèches rebelles sur son visage. Il ne me regarde pas, ses yeux, fixant droit devant lui, sont aussi inamicaux qu'inexpressifs.

Je m'installe sur le siège passager et claque la portière avec un peu trop de vigueur. Je sens que quelque chose ne va pas, ce soir. Peut-être était-il au courant des intentions de Rockas et est-il déçu que le lieutenant ait échoué. Je n'en sais rien. En tout cas, Clayton va mal, même s'il tente de me le cacher.

Mes instincts ne me trompent jamais et, même si rien ne va plus entre nous, une petite étincelle au fond de ma poitrine ne demande qu'à brûler de nouveau. Une amitié comme la nôtre peut renaître de ses cendres, j'en suis sûre. Et, cet homme à mes côtés, je le vois plus que comme un ami. Un membre de ma famille.

– Tu te sens bien ? tenté-je.

– Ouais, grogne Bailey.

Je pince les lèvres tandis qu'il met le moteur en marche et se lance dans la circulation.

– Comment va Lissa ? osé-je alors.

Melissa est sa femme. Nous étions amies. Il m'a volé cette amitié en m'éjectant de sa vie, et pourtant je ne peux lui en vouloir d'éloigner sa compagne de cette mascarade violente au cœur du poste.

– Je t’interdis de prononcer son prénom, Hyson, crache-t-il soudain en me jetant un regard noir.

Je sursaute. Jamais je ne l’ai vu aussi énervé. Je décide alors de ravalier ma fierté et me mure dans un silence oppressant, malsain.

J’ai envie de hurler si fort que les étoiles m’entendraient.

Mais au lieu d’insister, je tourne la tête et regarde par la fenêtre Odessa défiler. Ma ville adorée. Les larges rues désertées, malgré les enseignes toujours allumées de nombreux bars, restaurants ou supérettes. Nous roulons lentement, comme si le rythme paisible de la nuit chaude rendait notre vie plus calme, elle aussi.

Je me laisse bercer par le bruit du moteur. Par les lumières vives qui me plongent dans l’obscurité à intervalles réguliers. De boulevard en boulevard, le temps passe vite. J’aime être ici, au milieu de la nuit. La nuit est mon alliée. Elle m’apporte la sérénité dont j’ai plus que besoin dans ces heures sombres.

Et je pousse un petit cri de surprise lorsque le grésillement de la radio me tire de mes rêveries.

– À toutes les unités, résonne la voix d’une collègue, on nous signale un 10-14 sur Barrow Drive.

J’attrape le talkie-walkie. Un 10-14 est un code pour signaler une personne suspecte.

– Voiture 5-3-3-6 à Centrale, ici le capitaine Hyson. Nous nous trouvons près des lieux et nous nous y dirigeons immédiatement. Demandons identification du suspect. Terminé.

En tant que capitaine, j’aurais dû avoir droit à mon propre bureau et ne plus être de corvée de patrouille. Pour le bureau, le seul disponible est celui de notre ancien dirigeant, et je rechigne à y mettre les pieds. J’aurais été trop isolée. Et les patrouilles me plaisent trop, malgré le calme imposé par Bailey.

– Ici Centrale, répond la femme, l’homme est habillé de noir, de la tête aux pieds et nous a été signalé par des voisins. Il n’est pas en mouvement pour le

moment. J'attends votre rapport le plus vite possible. Terminé.

Je raccroche.

Bailey appuie sur l'accélérateur, et je mets en marche les sirènes de police. Si nous avons vraiment un suspect quelque part, celui-ci prendra la fuite, et ce sera bien plus facile de le repérer.

On s'engage sur Barrow Drive, une petite allée sombre où quelques maisons décrépies se disputent le grand espace. Mon collègue ralentit l'allure pour nous permettre de balayer les lieux du regard.

Plus on roule, plus la ruelle se transforme en allée à coupe-gorge.

Quand Bailey tourne une fois à gauche sans la moindre raison, je reste interloquée.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? m'emporté-je. Personne ne nous a...

Bailey arrête la voiture près de celle d'un de nos collègues. Que fait-il déjà sur les lieux ? Et pourquoi la Centrale ne nous a pas signalé la présence d'une autre équipe ?

Je ravale une nouvelle boule d'angoisse au fond de ma gorge.

Mon Dieu, que se passe-t-il ? Est-ce que l'un des nôtres a des problèmes ?

Je m'apprête à attraper le talkie-walkie de nouveau pour prévenir tout le monde, quand mon coéquipier m'en empêche.

– Allons d'abord voir de quoi il s'agit.

Je hoche la tête et attrape mon Glock que je pointe droit devant moi, vers les ténèbres de la ruelle. Seules les lumières bleue, blanche et rouge des gyrophares nous permettent d'y voir un peu clair. Les phares sont trop faibles pour distinguer davantage que nos propres ombres.

Lentement, le lieutenant Niels Carsten sort du second véhicule de patrouille et émerge des ombres de la ruelle pour se placer dans le halo tricolore des

gyrophares. Il est petit, pour un homme, et porte ses cinquante ans avec dignité. Son corps mince est noyé par son uniforme couleur nuit. La couronne de cheveux gris autour de son crâne chauve luit dans les lumières de sa voiture.

– Hyson, vous êtes enfin là, me dit-il calmement.

– Qu’est-ce que ça signifie ? demandé-je à Bailey en me tournant vers lui. Où est notre suspect ?

– Il n’y en a jamais eu, Annabel. Il fallait simplement que tout ceci se termine. C’est pour aujourd’hui, répond mon coéquipier.

Je surprends dans ses yeux une grande fatigue, une lassitude quand il daigne enfin croiser mon regard.

– Tout ceci ? Mais de quoi parles-tu ?

– De ta vie, répond Carsten, au loin.

Consciente de ma position d’infériorité, je raffermis ma prise sur mon Glock, et, en réponse, ils dégainent tous les deux et pointent leur arme sur moi. Je les vise tour à tour, affolée. Incapable de prendre conscience que ces deux hommes vont m’abattre aussi lâchement !

Je recule d’un ou deux pas. Je suis coincée entre le vaste mur de brique d’une maison et ces deux hommes face à moi. Je n’ai aucune possibilité de fuir sans me faire prendre pour cible.

– Il vous fait chanter, n’est-ce pas ? leur crié-je. Ash vous menace ? Dites-le-moi et nous pourrons mettre fin à son règne de terreur au sein du commissariat ! Mais ne faites pas cela, ne me tuez pas ! les imploré-je.

– Pose ton arme sur le sol et fais-la glisser vers moi. Lentement, ordonne Carsten.

– Qu’est-ce qu’il a contre vous ?

Je capitule, me baisse lentement, pose mon arme sur le béton gris. À choisir, je préfère une exécution propre.

Je me sens soudain nue sans mon Glock, face à ces deux hommes qui me tiennent en joue. Je donne un petit coup de pied dedans et elle glisse jusqu’à Carsten qui l’arrête sous la semelle de sa bottine noire.

– Ash était un leader, dans son genre. Un pourri, mais un leader. Il a mis au point un système de revenus très lucratif au commissariat. Nous avons de nombreux gangs dans la poche prêts à payer cher pour qu'on détourne les yeux, qu'on perde des preuves dans des affaires, tu vois ?

– Je vois. Vous étiez tous des raclures immorales, lâché-je, peu étonnée de ces révélations.

Mes soupçons se révèlent donc fondés. J'ai commencé à fouiner, à décortiquer les allées et venues de quelques gros bonnets, au sein du poste, qui m'ont menée aux combines mises en place à la brigade par Ash et ses amis, avant son arrestation. Toutes les malversations de l'ancien officier sont répertoriées dans l'un de mes calepins, mais j'ai beau avoir interrogé la plupart des petits dealers et autres criminels avec qui il avait l'habitude de traiter, aucun d'eux n'a souhaité parler. J'en suis presque sûre, ce pourri les fait chanter, eux aussi, afin de continuer à s'assurer un salaire.

Et donc je n'ai trouvé aucune preuve directe, aucun témoin prêt à parler, jusqu'à maintenant.

– Oui, mais avec de quoi acheter des putains de chaussures à nos mômes, Annabel. Avec assez d'argent pour leur payer l'université et un toit sur la tête. Crois-tu que ce soit facile de devoir traîner dans ces rues en récoltant des regards noirs ? En étant menacés ou opprimés par les criminels ? Non. C'est pour cela que nous étions beaucoup à suivre Ash dans ses combines. Il nous a ouvert de nouvelles portes et tu nous les as toutes claquées au nez avec tes conneries, ma grande. Et aujourd'hui, Ash est très très en colère contre toi. C'est simple, soit on t'élimine, soit il nous balance tous. Nous n'avons plus le choix.

– Il y a toujours le choix, le supplié-je. Toujours.

J'effleure, à travers ma chemise, le pendentif de ma mère, mais n'en ressens pas le moindre apaisement. Mon poulx est toujours violent, ma peur, aussi brutale.

Mes deux collègues échangent alors un regard.

– Carsten, on ne peut pas exécuter Annabel, proteste Bailey dans un dernier sursaut.

– Tu as tort. Rockas était déjà censé s'en charger cette nuit. Nous sommes le

plan B, Bailey.

L'arme de mon coéquipier se braque vers le sol. Il fait marche arrière. Secoue la tête, visiblement choqué.

Si je parviens à le convaincre que c'est la pire des solutions, j'ai une chance de m'en tirer. Nous serions alors deux contre Carsten, et cette nuit se terminerait enfin sans effusion de sang.

Mes yeux se posent sur lui, je suis pleine d'un espoir nouveau. Épuisée. Vidée. Mais j'ai de l'espoir. Il pourrait peut-être changer la donne ! Mon sang brûle dans mes veines, les larmes naissent dans mes yeux. Mon coéquipier danse d'un pied sur l'autre, semblant soudain perdre sa haine envers moi. Dans son regard, je vois passer mille excuses pour ces derniers mois écoulés. Mille « je ne suis qu'un crétin ».

– On doit se protéger avant tout, reprend Carsten. Il doit exister une meilleure solution, c'est vrai. On pourrait tout simplement l'aider à disparaître mais Annabel ne se laissera pas faire, n'est-ce pas ? Tu continueras à fouiner et, nous, à être en danger.

– Oui, réponds-je en baissant les yeux.

Rien ne sert de mentir. Ils me connaissent trop bien.

– Et puis j'ai une bien meilleure idée en tête, soupire Carsten.

Il se baisse lentement pour récupérer mon arme de service. Je remarque alors, à ses mains, des gants de cuir noir, malgré la chaleur.

Tout fait sens d'un seul coup. Tout. Fait. Sens.

J'ouvre la bouche pour pousser un cri, couvert par une détonation, un coup de feu soudain et brutal qui nous surprend au cœur de la nuit.

Bouleversée, je cligne des yeux, aveuglée par les lumières des sirènes et l'incompréhension. Je suis sourde à mon propre cri. Mes tympans vibrent du coup de feu.

Je croise enfin le regard las et triste de Bailey, mon ami malgré tout ce qui

s'est passé entre nous ces derniers temps. Et je fixe son corps qui finit par s'écrouler près de moi. La balle reçue en pleine gorge a fait gicler son sang sur le capot de la voiture. Sur mon visage. Les essuie-glaces automatiques se mettent en route, étalant le liquide rougeâtre sur toute la vitre.

Cauchemar. Tout ceci n'est que cauchemar. Immonde, terrible et répugnant.

Je vais finir par me réveiller, non ?

Il le faut.

Carsten me dévisage un long moment, avant d'agripper sa radio portative, fixée sur l'épaulette de son uniforme, il hurle :

– Centrale, ici le lieutenant Niels Carsten, j'ai un 10-00 ! Officier à terre, probablement déjà mort. Le suspect est le capitaine Annabel Hyson que j'ai prise en chasse. Envoyez toutes les patrouilles sur place ! Je répète, envoyez toutes les patrouilles ! Hyson est armée et dangereuse.

Sans perdre une seconde, je me retourne et me mets à courir, la mort aux trousses. Une promesse de souffrances infinies m'attend, si jamais je suis rattrapée, maintenant que tous les policiers de la ville pensent que j'ai abattu un collègue respecté.

Je m'enfonce dans les ruelles, les pas de mon adversaire loin derrière moi. Seulement il est armé, et je ne le suis plus.

Un nouveau coup de feu déchire le silence de la nuit, je trébuche et m'affale sur le sol irrégulier, le corps en feu.

– Annabel, ricane Carsten en prolongeant les voyelles autant que mon supplice. Je suis là...

Sa voix s'infiltré dans mon esprit, dans mon corps tel le venin d'un serpent, et je ne peux retenir des frissons de peur.

Je me relève difficilement et boitille dans une allée transversale sous le couvert de l'obscurité, afin d'échapper aux nouveaux tirs qui résonnent à mes oreilles. Les balles s'éclatent contre les murs, à mes côtés. Les éclats de bois, de

brique m'écorchent le visage.

Je prends le temps de m'appuyer contre une palissade et de respirer un grand coup, afin de faire disparaître ma panique, mon choc, ma peur.

Il me faut réfléchir, au milieu de cet ouragan de trahisons. Réfléchir, fuir et ne plus jamais revenir.

Mes pieds sont rivés au sol. Je tente d'avancer encore et encore, mais mes genoux me font souffrir et des sirènes de police résonnent déjà de partout. Leur mélodie monotone s'insinue en moi, dans mes veines qu'elle écorche, dans mon sang qu'elle glace.

Je vais être prise en chasse par tous ces hommes, toutes ces femmes qui souhaitent m'abattre. Comment ai-je pu tomber aussi bas ?

Quand ils me verront courir, ils tireront et viendront rire sur ma tombe pour m'humilier encore davantage. Je ne dois pas les laisser faire aussi facilement.

– Hyson ! m'interpelle Carsten, et je fais volte-face, lassée de ce petit jeu malsain.

Il m'a rattrapée. Avance vers moi, au milieu de cet endroit inconnu, dans cette ville à laquelle j'ai donné mon temps, ma santé, ma vie même !

C'est son propre Glock qu'il pointe à présent vers moi.

Je souris, ne souhaitant pas lui faire l'honneur de mes larmes. Je le regarde arriver lentement, et cela me laisse le temps de me calmer. D'accepter la situation. De me résigner.

Une fois près de moi, son odeur de transpiration et d'après-rasage me fait grimacer, et je le gifle violemment.

Carsten ferme les yeux et murmure :

– Vas-y, frappe-moi, Annabel. Frappe-moi fort. Fais-moi mal. Je te laisse un seul autre coup pour te décharger de ta frustration avant de t'abattre.

Je sombre.

C'est l'impression qui colle le plus à ce que je ressens à cet instant.

Je serre les doigts, mes ongles s'enfonçant dans la chair meurtrie de ma paume. Mon sang coule le long de mes phalanges. Je projette mon poing vers son visage, aux nombreuses rides prématurées, tout en hurlant. Fort. Fort, fort, fort pour dénouer tous ces nœuds resserrés autour de moi, de mes poignets, de ma gorge.

– Merci, rit alors le lieutenant. Voilà qui sera parfait pour témoigner de la légitime défense.

Bon Dieu ! Je me suis fait avoir en beauté.

– Va au diable, Carsten, craché-je alors.

J'enfonce le poing dans son ventre, lui coupant le souffle au passage. Je n'ai plus rien à perdre.

Il se plie en deux, j'en profite pour courir sur quelques mètres et me cacher derrière une benne, et il me tire de nouveau dessus.

Une balle se plante dans la poubelle en métal près de moi, et l'horrible bruit qui en résulte me donne l'impression d'un coup en pleine tête.

Une autre ricoche sur le trottoir, bien trop près de ma cachette.

La troisième sera la bonne.

Elle me touchera en plein front. Cette nuit, c'est mon sang qui recouvrira ce sol ingrat.

# Chapitre 4

## Spider

Sur ma Harley rutilante et magnifique, je me sens carrément le roi du monde. Les problèmes, je les laisse derrière moi dès que j'enfourche cette beauté. Certains diraient que je suis un peu amoureux de la demoiselle et... auraient probablement raison. Mon adoration pour ma moto dépasse l'entendement, mais il faut dire aussi qu'elle est ma seule et unique compagnie, ces derniers temps.

Cette nuit, à Odessa, tout est calme.

D'un côté, j'apprécie ce sentiment reposant qui semble caresser et apaiser mon âme. Aucun homme ne hurle, aucune arme ne me menace.

Et, d'un autre côté, ce calme me rend vraiment mélancolique. De toute ma vie, je n'ai jamais été habitué à la solitude. La maison où j'ai grandi, avec mes parents, était pleine de mes six frères et sœurs, trop envahissants. À l'armée où je suis resté des années, j'ai été un cadet, jusqu'à monter les échelons, toujours entouré d'hommes et de femmes dévoués pour leur pays. Puis il y a eu les Ley Absoluta, le gang devenu ma famille. Et ma famille, je l'aime, bordel.

Un jour, on m'a fichu à la porte, et là... là, je me suis un peu perdu moi-même.

Du jour au lendemain, je me suis retrouvé si seul que je n'en ai pas dormi pendant des jours.

La solitude est, à elle seule, un poison pénible qui terrasse à la longue. Lentement, comme une plaie qui s'infecterait. Et je déteste au-delà de tout ce sentiment d'abandon qui me rappelle des souvenirs trop sombres. Je soupire lourdement et secoue la tête pour m'éclaircir les idées. Ce soir, je suis en mission.

Je roule jusqu'à un pub que l'on m'a indiqué.

C'est un endroit modeste, avec une devanture noire et rouge, et un néon blanc qui annonce très simplement Mike's. L'établissement est perdu aux abords de la ville, loin du trafic, et proche du désert. La plupart des consommateurs sont des routiers, en pause salutaire, avant de reprendre leur chemin.

Le Mike en question est un ancien taulard, reconverti dans un business qui rapporte peu, mais plus honnête que ses précédents emplois.

L'homme, un ami à présent, a tiré près de deux ans à la prison du comté pour sabotage industriel. Si je viens ici, ce n'est cependant ni pour voir Mike, ni me mêler de sa vie privée ou de son passé.

En réalité, je ne suis pas censé savoir toutes ces choses à son propos.

Je me suis simplement renseigné sur lui, avant de le rencontrer pour la première fois, lors d'une excursion au Japon, parce que je ne peux pas m'en empêcher. Fouiller dans la vie des gens, en passant par leurs données informatiques, me donne la sensation de maîtriser mon environnement. De connaître et de saisir quelle menace cet autre représente pour moi.

Je ne laisserai plus personne me faire le moindre mal. Jamais. Les cicatrices cachées par mes tatouages resteront les seuls et derniers vestiges des tortures qu'on m'a infligées.

Quand j'entre dans le pub, une odeur de bière éventée et d'oignons frits me donne mal à l'estomac. Mes bottines noires et lourdes percutent le plancher sali par une journée entière de visites en tout genre. Des hommes, des femmes, des anonymes aux cœurs pleins de désespoir ou de simples passants de fortune.

La salle principale est désertée, car il est près de minuit. Deux hommes accoudés au zinc discutent avec le patron, dont les cheveux gris, un peu trop longs, se mêlent à sa barbe de même teinte. Quand je vois Mike, j'esquisse un signe discret de la tête pour le saluer. Il pointe alors du doigt une petite porte fermée derrière un rideau rouge sombre, et je m'y dirige tout de suite.

La musique country diffusée par un jukebox poussiéreux grésille un peu et donne au pub un côté rétro agréable.

Je m'engouffre dans un salon privé où cinq tables à peine encombrant le peu de place. La pièce est assez sombre, illuminée par quelques néons aux couleurs de marques de bière. Les cadres aux murs contiennent des photos d'équipes de football de l'État, et je n'en reconnais aucune. Ouais, j'ai toujours préféré mon ordinateur et ma bécane à la télévision.

Je marche directement vers la seule personne présente dans l'arrière-salle, mon ami Logan Price, qui boit une pinte sans se soucier de moi. Son regard est perdu à la fenêtre, dans la nuit noire d'encre. L'homme est aussi immobile qu'une statue de marbre mais, j'en suis à peu près certain, ses réflexes de militaire sont toujours aussi aiguisés et il a conscience de ma présence depuis mon entrée dans le bar.

– Commandant ! dit enfin Logan en se tournant vers moi.

Son regard est profond, sérieux. Il n'a jamais été du genre à prendre la vie à la légère, de toute façon. Pas après tout ce dont nous avons été témoin dans le désert, il y a une éternité de cela. Sa peau, toujours dorée par le soleil brutal, reste un témoin partiel de ces heures sous le cagnard. Nous nous sommes mutuellement sauvé la vie à de nombreuses reprises, et cela soude invariablement un lien plus fort que l'amitié, entre deux personnes. Je n'aurais aucun mal à le dire, Logan est davantage un frère qu'un ami. Cela dit, le temps nous a éloignés, et seule la mission lancée ensemble, il y a quelques mois, nous a de nouveau réunis.

– Salut, Price, lancé-je. Tu vas bien ?

Je lui tape l'épaule d'un geste vigoureux et m'installe face à lui, mes pieds posés sur la troisième chaise restée libre. Je mets les mains derrière ma tête, sous le chignon qui retient mes longs cheveux sombres, et les manches de mon tee-shirt noir remontent pour dévoiler mes biceps gonflés, criblés de tatouages.

– J'ai connu mieux, maugrée le militaire, toujours maussade.

Cet homme érige la mauvaise humeur à l'état d'art. Je ne suis même pas sûr qu'il sache sourire. Ou rire. Il ne fait que râler à chaque instant de la journée.

– Des soucis ?

- À part le fait que tu me délestes de deux millions de dollars ? Aucun.
- Dis surtout que je vais te manquer, répliqué-je avec un grand sourire innocent.

Logan frotte sa mâchoire anguleuse puis darde sur moi un regard franc et profond. Dans ses yeux, semblent danser les fantômes de nos nombreux amis morts au combat. Peut-on réellement se remettre d'une guerre dévastatrice ? Peut-on un jour oublier le sang versé sur le sable, les cris et la peur d'une nouvelle bombe explosant près de votre véhicule ?

Non.

- Ce n'est pas comme si tu en avais besoin.
- C'est une question de principe. Qui aimerait être délesté d'autant d'argent, franchement ?

Je secoue la tête, amusé.

Logan est riche, malgré le fait qu'il ne soit âgé que d'une trentaine d'années, et ce n'est pas grâce à d'honnêtes activités. D'ailleurs, je peux me targuer de lui avoir fait gagner plus de dix fois la somme qu'il me doit.

Price est un activiste, l'un de ces hommes qui s'attaquent à de grosses compagnies, pour pointer du doigt toutes leurs infractions, de la pollution industrielle aux malversations les plus écœurantes. Il y a quelques semaines, il m'a engagé pour hacker certains comptes en banque et entrer dans le système d'une corporation pétrolière alaskienne. Après des jours et des jours à récupérer et étudier des données, j'ai aidé Logan à monter un dossier solide, avec de nombreuses preuves directes et indirectes de délits, que nous avons remis à un journaliste d'investigation. Ce dernier a tout posté sur Internet, à la vue de tous, et l'affaire a pris des proportions énormes.

L'entreprise en question a fait faillite en moins de trois jours, et nous avons récolté tout l'argent que les patrons ont voulu faire filer aux îles Caïmans avant même qu'ils n'y parviennent. La plus grosse partie a été déposée sur les comptes des salariés de l'entreprise, le reste a été réparti entre moi, Logan et son association de protection de la nature, qui aura du boulot pour réparer les torts de ces salauds.

- De toute façon, ce n'est pas illégal si c'est juste, marmonne le militaire.
- Va donc dire ça à la police, me moqué-je.

Je ne récolte qu'un regard noir de sa part.

– Tu veux boire quelque chose ? demande Logan en passant une main dans ses cheveux clairs, rasés comme lorsqu'il était soldat sous mes ordres.

Il n'a pas beaucoup changé, en fait. Son physique robuste lui donne l'air d'un ancien boxeur, avec son nez busqué et ses épaules larges. Ses vêtements moulants montrent bien à tout le monde que monsieur a du muscle à revendre. Je lève les yeux au ciel face à tant de déballage.

– Une bière. J'espère que ton pantalon est moins serré que ton tee-shirt. J'aurais peur de voir certaines choses qui me feraient cauchemarder.

Logan part d'un rire rauque et puissant mais n'a pas le temps de bouger que Mike m'apporte de lui-même une boisson. Une bière, évidemment, il connaît mes goûts.

- Merci, dis-je en lui tendant un billet de vingt dollars.
- Pfff, répond le vieil homme en haussant les épaules.

Il tourne le dos sans prendre l'argent, et je m'empresse de le remettre dans mon portefeuille, au fond de ma veste en cuir pendue au dossier de la chaise.

– Mike est mon oncle, dit enfin Logan. Je suppose que tu le savais déjà ?  
– J'aime savoir où je mets les pieds quand on m'invite dans des endroits inconnus.

– Il a été emprisonné pour avoir dénoncé des criminels, tu te rends compte ? grommelle Logan. On l'a inculpé pour sabotage industriel, il y a dix ans, et il a pris vingt mois ferme. Le faire passer pour le méchant était plus facile que d'assumer des fautes graves. Il était sorti depuis deux semaines à peine qu'il recommençait à dénoncer les industriels.

– C'est pour ça que t'as attaqué cette entreprise en Alaska ? l'interrogé-je. Pour te venger ?

– C'est pour cela que j'attaque toutes les entreprises que je peux. Je pompe cet argent qui leur gonfle les poches et leur ego surdimensionné, et je le distribue

ailleurs. Là où on en a besoin. J'ai fait construire beaucoup d'écoles en Afrique mais, à l'heure actuelle, il est difficile de ne plus laisser de traces derrière soi, quand on commet un crime numérique. Alors je te remercie énormément de toute l'aide que tu m'as fournie, ces derniers mois, commandant. Tu as été un ami en Afghanistan, en Irak, et tu l'es encore plus maintenant que nous sommes rentrés au pays.

Logan sort son téléphone de sa poche, et je fais de même. En quelques minutes, le transfert d'argent est effectué sur mon compte, dans un paradis fiscal, où je m'exilerai probablement un jour. Ma vie dans ce pays touche à sa fin. Je n'ai plus vraiment de raison pour rester, sans rien maintenant à quoi me raccrocher.

En gros, depuis que le gang m'a fichu à la porte, je suis complètement seul et me sens particulièrement mal. Et abandonné. Heureusement, j'ai mon petit business fleurissant pour passer le temps.

Il y a près d'un an, quand je travaillais encore pour Ax, le leader des Ley Absoluta, je me suis lancé dans le renseignement privé. Mes compétences en informatique m'ont valu de nombreux contrats juteux, dont deux avec Logan. Celui en Alaska et le précédent au Japon. Je fouille, pirate, diffuse de petits secrets à qui me le demande.

Travailler avec Logan a été satisfaisant mais, aujourd'hui, je n'ai plus aucun contrat sur le feu.

– Merci. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir, Price, dis-je, en me redressant et en terminant ma bière en quelques gorgées.

La fraîcheur de la boisson est agréable par cette nuit lourde.

– Si tu le souhaites, j'ai d'autres projets en suspens qui pourraient t'intéresser, m'arrête Logan, quand, après avoir remis ma veste en cuir, je lui tourne le dos pour partir.

– Ce sera un plaisir, tu le sais bien ! rétorqué-je, excité à l'idée de repartir en mission pour me changer les idées.

Être en contact avec cet homme me rappelle un passé terrible, certes, mais

durant lequel j'avais encore une véritable identité. Aujourd'hui, je ne sais plus vraiment où est ma place.

Mon premier foyer, ma famille, je l'ai perdu au moment de m'engager dans l'armée pour partir en mission. Mon deuxième, quand le gouvernement a émis un mandat d'arrêt à mon nom pour désertion. Et mon tout dernier foyer, j'en ai été exclu par Ax, leader d'un gang violent, que je pensais être mon meilleur ami.

Il m'a sorti de la misère, m'a trouvé une place au sein même de sa maison, pour me rejeter ensuite sans aucune explication. Bon sang, je ne lui pardonnerai jamais !

– Alors on se revoit bientôt, termine Price.

Je quitte le pub pour rejoindre ma Harley chérie. Au moins, elle, elle m'apprécie pour qui je suis.

– Ah, toi aussi tu m'as manqué ! m'exclamé-je en l'enfourchant.

Je mets le moteur en marche, prends un instant pour l'écouter ronronner de plaisir, puis me faufile à travers les ruelles pour sortir du quartier. Il est si tard que les rues sont presque désertes.

Quel bonheur de pouvoir rouler sans se prendre la tête, faire le vide et ne penser à rien d'autre qu'à soi. C'est fini, le temps où je devais côtoyer ces enfoirés des Ley Absoluta... Fini... Mince, cela me manque tellement, je m'en veux de faire encore du sentimentalisme.

Au loin, le bruit de sirènes de police me force à ralentir l'allure.

Et soudain, un hurlement de femme me prend au dépourvu. Je ralentis en passant près d'une palissade en bois et me gare le long du trottoir. Un coup de feu retentit, pas très loin, puis un second.

Bordel, mais il se passe quoi, ici ? Je saute au bas de ma moto, dont le moteur tourne toujours, et avise les bennes plaquées contre la palissade. J'escalade la première, avant de passer la tête de l'autre côté de la barrière. Je me trouve juste au-dessus d'une jeune femme recroquevillée, dont les sanglots ténus semblent venir d'une peur terrible.

– Tout va bien ? lancé-je doucement, pour ne pas lui faire peur.

Elle lève la tête vers moi, étonnée.

– Spider ?

Je me fige un instant. Quelles étaient les chances pour que je la croise ici ? Et pour qu'elle soit en détresse...

– En personne. Besoin d'un coup de main, peut-être ?

Je jette un regard nerveux vers la ruelle, mais il y fait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. Pourtant, j'entends déjà les pas d'une troisième personne se diriger vers nous.

– Oui... Oui, par pitié, sors-moi de là avant qu'il n'arrive ! murmure-t-elle.

Dans ses grands yeux sombres, humides et brillants, je me perds un instant, comme à chaque fois que j'ai croisé cette femme par le passé. Je n'aurais jamais pensé qu'elle était le genre de personne à laisser qui que ce soit lui marcher dessus de cette façon. Surtout pas un homme, surtout pas celui qui l'approche. Je l'ai toujours vue si courageuse, si déterminée !

Celui qui lui veut du mal... l'a déjà blessée, en témoignent les gouttes de sang sur sa pommette, et va me le payer. Cher. Très cher.

Sans perdre une seconde, je tends une main à la jeune femme qui l'attrape et se lève. Je grogne en sentant sa paume humide dans la mienne. Humide de sang. Et la tire vers le haut.

Annabel est la plus jolie fliquette que je n'aie jamais vue.

Nous ne nous sommes pas croisés très souvent, pourtant je n'aurais oublié son visage pour rien au monde. Elle est très belle, avec des yeux graves, saisissants, d'un bleu sombre plein de vie. Ses traits jeunes et pâles ressortent grâce à ses longs cheveux de jais et, malgré sa blessure – ou ses blessures ? – elle n'a rien perdu de son agilité. Elle s'aide des poubelles afin de se propulser de l'autre côté de la barrière et, tous les deux debout sur la benne, je lui tapote l'épaule en souriant comme un bienheureux.

– J’ai toujours su que j’étais fait pour sauver les demoiselles en détresse, annoncé-je.

Annabel, essoufflée par sa peur, se presse un peu contre moi, et je l’enlace instinctivement pour la plaquer contre mon corps. Sa taille fine est mise en valeur par son uniforme moulant et, je dois l’avouer, très sexy. Pour peu, je grognerai de plaisir en la regardant de haut en bas mais, bon, je suis un gentleman.

À ce moment-là, un policier armé fait irruption près de nous et nous vise tous les deux. Avant de tirer ! Bon sang, nous sommes en train de nous faire canarder par un flic, qui ne nous a même pas demandé nos papiers d’identité avant ! Quel manque de professionnalisme !

Le policier en question me regarde un long moment, avant de jurer. Je crois que je suis soudain devenu un « témoin gênant », mais peu importe dans quel genre d’embrouilles Annabel s’est fourrée.

– Partons, hurle la jeune femme qui saute au sol avec agilité.

De l’autre côté de la rue, le cinglé se met à tirer à travers les planches de bois pour nous atteindre, coûte que coûte, et je lui lance tout un chapelet de jurons en rejoignant Annabel et ma Harley.

– Si ce crétin touche ma moto, je l’étripe à mains nues ! éructé-je.

J’enfourche ma bécane et Annabel reste plantée là, sans bouger, l’air nerveuse.

– Tu ne veux pas que je te sauve ?

– Ce que je ne veux pas, c’est t’entraîner dans cette histoire, Spider. Tu ne sais pas ce qu’il se passe et...

– Et je m’en moque, en fait.

– Pars sans moi, me supplie-t-elle. Et surtout, ne parle de cette histoire à personne.

Elle regarde autour de nous, affolée par le vacarme qui retentit de partout. Les tirs, les sirènes, les cris du flic à qui nous venons d’échapper.

– Grimpe, Annabel, la cavalerie arrive, la pressé-je, tandis que des dizaines de sirènes résonnent déjà dans la nuit chaude. Je te préviens, je ne partirai pas tant que tu n’auras pas collé tes petites fesses sur le siège de ma moto, alors à toi de voir. On se fait arrêter tous les deux, ou je deviens ton fier et magnifique preux chevalier. Que décides-tu ?

Annabel se glisse alors lentement derrière moi. La sensation de son corps épousant le mien me tire un frisson délicieux, me fait sourire davantage.

- Tu as un téléphone ? m’enquiers-je.
- Oui.

Elle le sort de sa poche et me le tend immédiatement. Sans la moindre délicatesse, je le jette au sol, et le bout de plastique s’écrase puis explose.

Annabel sursaute. Soupire.

- Je suppose que c’est mieux ainsi, bougonne-t-elle.

Elle s’agrippe ensuite à ma taille avec une force étonnante pour une femme venant sans doute de vivre la plus terrifiante nuit de sa vie.

- Désolée, murmure-t-elle alors, et je démarre immédiatement.

Je ne sais pas si elle s’est excusée pour s’être fait tirer dessus ou pour m’êtreindre de façon aussi vigoureuse mais au final je m’en moque. Je ne lui en tiens pas rigueur, pour aucune de ces deux choses. Le plus important est de la sortir de ce pétrin, peu importe la raison.

– Comment ça, « fier et magnifique preux chevalier », au fait ? s’indigne-t-elle en haussant le ton pour que je puisse l’entendre par-dessus le grondement de la Harley.

- Eh bien, je débarque sur mon fier destrier et je te sauve d’une mort certaine.

À ces derniers mots, elle tressaille et me serre encore plus fort. Étrangement, j’adore cette sensation, à la fois perturbante et fascinante. Jamais personne n’avait été aussi proche de moi depuis... une éternité.

- Tu aurais simplement pu dire « sauveur »...

– Il faut savoir savourer les bons titres pompeux !

Je cesse un instant de parler et me concentre sur la route, quand il devient évident que nous allons bientôt être cernés.

Si je ne veux pas avoir toute la cavalerie aux fesses, il va me falloir prendre quelques chemins alambiqués. Ça tombe bien, j'ai envie de m'amuser un peu. J'avise, dans mon rétroviseur, toute une farandole de voitures de patrouille roulant à vive allure vers nous.

Le frisson de l'excitation et du danger me parcourt la colonne vertébrale. Je tremble, mais avec Annabel pressée contre moi, ce n'est pas à cause du froid.

Ses mains se glissent sous ma veste en cuir, probablement pour réchauffer ses doigts gelés et, avec délicatesse, ses pouces me caressent le ventre. Je ne sais pas si elle en a conscience. Je ne sais même pas si elle comprend à quel point cela me plaît. L'intimité de son geste a quelque chose de réconfortant. De fort. De... tangible dans une vie qui semble faite de riens. Je pousse un lourd soupir en m'apercevant que la délicatesse d'une telle étreinte m'a terriblement manqué ces dernières années, mais je ne peux pas m'en occuper tout de suite. J'ai toutes les fichues forces de police d'Odessa au train !

Qu'a donc bien pu faire, Annabel ?

Le problème est aussi de savoir si les policiers vont oser ouvrir le feu car, derrière moi, elle serait en ligne de mire. Et s'ils osent lui faire le moindre mal supplémentaire, je n'hésiterai pas à répliquer jusqu'à les mettre tous à terre. J'ai beau être le genre d'homme à tout prendre à la légère, je suis surtout surprotecteur envers ceux que je prends sous mon aile. Ou contre moi. À cet instant, Annabel est dans les deux catégories.

Mes doigts me démangent déjà de l'envie de dégainer et de tirer en l'air pour leur faire peur et les forcer à mettre de la distance entre nous.

Je ralentis un peu, tout de même, afin de les laisser nous approcher jusqu'à ce que l'aura du danger nous enveloppe lourdement.

Dans mon rétroviseur, les lumières des gyrophares sont éblouissantes, tant elles sont proches.

Les sirènes résonnent de façon assourdissante et font bourdonner le sang à mes oreilles.

– Qu'est-ce que tu fais ? couine Annabel. Ils nous rattrapent ! Ils nous rattrapent. Ils vont...

Mon cœur se serre de tristesse, en comprenant à quel point elle se sent piégée. Elle se presse davantage contre moi, son corps épousant le mien avec tant de ferveur que mon pouls se met à palpiter. De désir.

– Fais-moi confiance, la rassuré-je en serrant le guidon de la moto entre mes doigts.

La pression est tellement inhabituelle, par rapport à celle au sein du gang. Quand j'étais seul à prendre les décisions, à mettre ma vie en danger, cela ne me faisait pas peur. Quand j'étais avec les motards d'Ax, je ne ressentais aucune culpabilité à les voir se faire blesser.

Avec Annabel, c'est différent...

Si elle est blessée, touchée, ce sera de ma faute.

Je m'élanche enfin sur le plus grand boulevard de la ville. Les sirènes rythment toujours la nuit, éclairant Odessa. Un officier a beau me dire de m'arrêter, grâce au haut-parleur de sa voiture, je n'en fais rien. Au lieu de cela, j'accélère avec soudaineté, les forçant à en faire de même et, au dernier moment, je fais un crochet vers une minuscule allée sur ma gauche, où ma moto rase les murs.

– Oh mon Dieu, Spider ! Ils sont coincés ! Ils ne peuvent plus nous suivre ! me félicite la jeune femme.

– Je le sais, réponds-je avec un sourire en coin qu'elle ne peut pas voir.

À un rythme un peu moins rapide, je la conduis à mon magasin et m'engouffre dans le garage, dont la porte s'ouvre automatiquement à mon arrivée dans la rue. Je prends soin de refermer rapidement, avant de soupirer un grand coup, de descendre de l'engin puis de me tourner vers mon invitée.

Annabel ne bouge pas de la selle, ses joues très pâles rehaussent son regard

sombre. Son air hagard ne me dit rien qui vaille. Je la détaille des pieds à la tête, à la recherche d'une blessure grave, mais ne trouve que ses genoux écorchés. Je prends délicatement ses mains dans les miennes et les retourne pour étudier ses paumes. Elle doit souffrir. Ses plaies sont noires de crasse et, si je ne veux pas que ça s'infecte, il me faut les soigner tout de suite.

Avec délicatesse, je l'aide à descendre de moto et pose la main à sa taille pour l'aider à tenir debout. L'adrénaline doit refluer de son corps par vagues, la laissant totalement pétrifiée entre mes bras.

– Que t'est-il arrivé ce soir, Annabel ? Tu veux m'en parler ? m'enquiers-je.

Elle secoue négativement la tête. Ses yeux sont fixés dans le vide, son souffle un peu trop rapide balaye les mèches en désordre qui tombent aux coins de ses lèvres. Je glisse une main rassurante sur ses épaules et instinctivement elle se blottit contre moi.

Je lève la tête, mon visage tourné vers les néons crus au plafond. Puis je déglutis avec difficulté.

Une seule pensée m'obsède, ce soir. Blessier, briser l'homme qui lui a fait cela.

– Je vais te faire monter chez moi et tu te reposeras un peu, d'accord ? murmuré-je près de son oreille.

– Merci, soupire-t-elle.

Ses cheveux soyeux effleurent mon nez, tant je suis proche d'elle. Cette tension que je ressens, cette intimité qui me rend fébrile me donne si chaud que ma peau picote.

Je n'avais pas éprouvé de tels élans de tendresse envers un être humain depuis si longtemps que je me sens gauche, un peu intimidé et totalement ridicule. Annabel m'attire. Elle me trouble et éveille un désir sans commune mesure, difficile à dompter malgré la situation dans laquelle nous nous trouvons.

En fait, rien ne surpasse la sensation de la peau chaude d'une femme contre la mienne. De la peau d'Annabel, en particulier.

La première fois que je l'ai vue, elle ramenait mon amie Ebony de l'hôpital jusque chez elle. J'ai été subjugué par la fermeté avec laquelle elle a tenu les hommes d'Ax à distance de la jolie blonde, bouleversée entre ses bras. Je l'ai regardée marcher, le dos droit, les yeux rivés sur Eb, de peur qu'elle ne s'écroule. J'étais admiratif. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour on puisse lui voler cette fierté au fond des yeux, cette force qui semble couler dans ses veines. Pourtant, cette nuit, au cœur de la chaleur d'Odessa, son courage semble s'être évanoui, et ses yeux sont baissés de dépit.

– Tu veux que je te porte à l'étage, chuchoté-je, ou préfères-tu marcher un peu ?

Je n'aurais aucun mal à la porter, c'est certain. Elle a beau être grande, son corps est mince et musclé.

– Je crois que je peux encore tenir debout, lâche-t-elle, la voix inégale.

La main toujours posée sur elle, je la pousse légèrement pour la faire avancer. En plein état de choc, elle n'est plus qu'une coquille vide et fragile qui pourrait s'effriter entre mes doigts. Aussi, je lui parle doucement et marche sans empressement. Je l'entraîne vers la porte menant à la boutique que je possède depuis longtemps. J'ai ouvert ce magasin avec l'argent gagné en travaillant pour Ax. C'est d'ailleurs le leader qui est à l'origine de toutes les démarches et a signé les papiers pour acheter ce logement. Ses griffes au bas des quelques documents conservés chez moi sont bien les dernières traces de cet homme dans ma vie.

Si Ax n'avait pas mis le bail à son nom, je n'aurais même pas possédé ce petit immeuble. Le mandat d'arrêt émis contre moi me coupe pas mal l'herbe sous le pied.

Nous en traversons la vaste surface, naviguant au milieu des portants de vêtements en cuir, bottes de moto, casques et autres accessoires pour bikers, jusqu'à atteindre une seconde porte. Là, j'entre le code de sécurité, nous prenons les escaliers puis, au premier étage, la direction de mon appartement.

Quand nous y arrivons, j'allume la lumière crue afin d'éclairer l'espace.

L'endroit est moderne et luxueux, avec son canapé en cuir blanc, le carrelage noir brillant et les gadgets éparpillés partout. La cuisine derrière le salon est flambant neuve, même si je m'en sers très peu. Et sur les murs, des photos colorées des plus beaux endroits de la planète se battent la place.

– Je vais tout salir, murmure timidement Annabel.

Je pose le regard sur elle. Son pantalon est couvert de poussière, sa chemise tachée de sang, et la seule chose qui me traverse l'esprit est de savoir si elle souffre. Le reste n'est que futilités.

– Je m'en moque.

Je l'entraîne alors vers le sofa, la force à s'asseoir et m'agenouille devant elle pour tenter de capter son regard baissé.

– Tu as mal ? grondé-je.

– Oui. Mes écorchures brûlent et j'ai une migraine terrible.

– J'ai des cachets, si tu veux. Tu te sentiras mieux après.

– Non ! s'exclame-t-elle. Je ne dois rien prendre qui pourrait atténuer mes réflexes ! S'ils me retrouvent...

– Cela n'arrivera pas, je t'assure. Je ne les laisserai pas arriver jusqu'à toi.

– Tu ne comprends pas, Spider ! Oh mon Dieu...

Elle porte ses mains au visage, laissant une traînée rougeâtre sur ses lèvres.

– Dans quoi t'ai-je entraîné... Il faut que je parte. Tout de suite. Avant qu'ils ne te retrouvent, toi aussi... Quand ils t'auront identifié, tu deviendras leur cible.

Sa panique doit être terrible pour la faire pâlir de façon si fulgurante.

Annabel se lève d'un bond et, comme si les multiples meurtrissures qu'elle a récoltées ne lui faisaient plus aucun mal, court vers la porte. Je jure et la rattrape rapidement, avant de la plaquer au montant, pour l'empêcher de se sauver. Mon corps brûlant, depuis qu'elle m'a serré aussi ardemment sur la Harley, se presse contre son dos. Contre son corps. Si frêle. Si tendre. Je sais à quel point l'être humain est fragile. La peau se taillade avec trop de facilité. Les balles vous tuent avec tant de facilité. Et les bombes...

Je déglutis. Chasse la peur que je ressens pour cette femme, que je viens de sauver. J'ai beau jouer les preux chevaliers, la voir agenouillée dans une ruelle, sur le point de se faire exécuter, m'a bouleversé.

Je verrouille la porte avec la clef sortie de ma poche – même si je suis certain qu'elle pourrait contourner ce verrou facilement –, avant de retourner Annabel entre mes bras. Dans sa panique, elle s'est mise à trembler et à parler sans s'arrêter, me suppliant de la libérer.

Mais je veux être son dernier espoir, le dernier pilier sur lequel elle puisse s'appuyer, et cette pensée fugace et désarmante me traverse l'esprit avec une soudaineté incroyable, y reste ancrée. Je veux être là pour elle. Tout faire pour la reconforter.

– Pitié, sanglote-t-elle. Que tout cela s'arrête. Pitié...

Je lui dis de ne plus avoir peur. *Pitié*. Pose les mains sur ses joues pour l'inciter à se détendre. *Pitié*. Le lui assure, elle ne risque plus rien. *Pitié*. Mais Annabel ne bouge plus. Ses yeux sont fixés dans le vague et, ses paroles, de moins en moins audibles.

– Calme-toi, s'il te plaît ! hurlé-je soudain en lui agrippant la taille.

Je me déteste d'avoir fait preuve d'une telle violence à son égard. Je ne veux pas l'effrayer davantage, ni même lui parler sur ce ton, mais, pour sa sécurité, elle doit comprendre. Il n'y a pas de danger dans l'immédiat. Elle peut être en confiance dans mon appartement et, tant qu'elle restera près de moi, il ne lui arrivera rien.

Là, doucement, comme si elle prenait soudain conscience d'où elle se trouvait, elle lève les yeux, et nos regards se croisent. Je suis saisi de voir à quel point ils brillent, à quel point ils sont beaux, lumineux et colorés. Le bleu se mélange à un indigo saisissant. Hypnotisé par sa candeur, mes mains quittent sa taille svelte, se posent sur son visage et l'encadrent. Mes pouces caressent la peau douce de ses joues humides de larmes, désormais taries.

– Spider, prononce-t-elle doucement. Je vais te tuer si tu ne me laisses pas partir.

Je fronce les sourcils, mon pouls accélère dans ma poitrine. Malgré sa menace, je n'arrive pas à la croire.

– Tu ne me feras pas de mal, Annabel.

– Non. Jamais de la vie. Mais, à cause de moi, ils vont te traquer et te tuer, alors, s'il te plaît, laisse-moi m'en aller loin d'ici.

– Il n'en est pas question. Tu ne resteras pas seule, peu importe la galère dans laquelle tu t'es fourrée. Maintenant, va poser tes petites fesses sur ce canapé, laisse-moi soigner tes blessures et raconte-moi ce qu'il se passe. J'ai besoin de connaître la situation pour nous protéger au mieux.

Annabel ne bouge pas. Peut-être ne le peut-elle pas, car je la presse toujours tout contre moi. Je recule d'un pas. La chaleur créée par nos corps étroitement liés se disperse rapidement, laissant place à la froideur de l'air climatisé.

– File t'asseoir, ordonné-je de nouveau, je reviens dans une seconde.

Je regarde la porte que je viens de verrouiller et la jeune femme prête à tout pour s'enfuir et porter à elle seule le poids des erreurs qui l'ont conduite entre mes bras.

– Et n'essaie même pas de te sauver. Tu resterais bloquée en bas et je serais très en colère.

– Oui, murmure-t-elle en rougissant, comme si j'avais deviné le fond de ses pensées.

Cette réponse me brise douloureusement le cœur. J'ai l'impression de me retrouver devant une poupée cassée, sans plus aucun espoir quant à son avenir. La fêlure d'Annabel peut se sentir dans chaque parole lasse s'échappant de ses lèvres boudeuses, dans sa façon de se tenir, comme si les coups allaient pleuvoir sur ses épaules dans les secondes à venir.

Elle se pose enfin sur le canapé, recroquevillée et les yeux encore dans le vide. Sa façon d'enserrer ses genoux est bouleversante de solitude et d'angoisse.

Je disparais dans la salle de bains pour récupérer mon kit de premier secours. Avec les péripéties du gang et, avant cela, durant mes nombreuses années de service militaire, j'ai appris à recoudre n'importe quelles blessures, à extraire des

balles ou des fragments de grenade.

La pièce claire étant impeccablement rangée, je trouve rapidement la grosse boîte de métal gris, contenant de quoi faire une craniotomie, s'il le fallait.

De retour au salon, les bras chargés, Annabel a repris quelques couleurs.

Et je suis très soulagé de constater qu'elle n'a pas tenté de disparaître.

– Tu veux que j'éteigne la clim ? la questionné-je.

– Non, merci.

– Tu grelottes, tu le sais au moins ?

– Oh...

Elle baisse les yeux sur ses mains dont les doigts se plantent à présent dans ses cuisses.

De moi-même, je change les réglages du climatiseur, et une légère brise chaude commence à souffler dans l'appartement. J'inspire un grand coup, soudain transporté en plein désert brûlant, en pleine tempête de sable, mais la voix d'Annabel me sort de ma rêverie :

– Je te dois des explications, je pense... grimace-t-elle.

– Ah ça oui, mademoiselle ! Mais ne te presse pas, si tu ne souhaites pas parler maintenant. Nous sommes à l'abri ici.

– Je ne pense pas. Notre temps est compté, ils vont venir. J'en suis certaine.

– D'accord, d'accord, la calmé-je, alors qu'elle recommence à paniquer.

Je m'installe sur la table basse, face à elle, et je pose la caisse contenant les produits de soin à mes pieds. Annabel se hisse alors jusqu'au bord du canapé et me tend d'elle-même les mains. Le sang a séché, collant contre sa chair éraflée de petits cailloux et de la poussière.

– Combien de temps as-tu tenté de leur échapper ? soufflé-je.

– Aujourd'hui ? Toute la journée, répond-elle d'un ton laconique en haussant une épaule.

Et je n'ose pas demander au-delà de ce « aujourd'hui ».

Tentant de maîtriser ma colère, je me lève et lui tourne le dos, pour lui épargner mon regard froid et le déchaînement d'émotions qui doit y tourner. Je vais à la cuisine préparer une bassine d'eau chaude et, de retour, je la pose sur mes genoux. J'y ai versé de l'antiseptique qui fait mousser l'eau désormais blanchâtre.

Avec délicatesse, j'attrape les poignets fins d'Annabel, plonge ses mains dans l'eau, et nous patientons quelques instants, le temps de dissoudre le sang.

Mes pouces caressent sa peau si délicate, si parfaite, faisant de petits cercles distraits, tandis que je la dévisage avec patience. Mon pouls est calme. Celui d'Annabel bat fort. J'aimerais être capable de l'apaiser mais, je le sais, au cœur de la tourmente, la raison se dilue pour ne laisser place qu'à une panique, sans aucun sens.

– Te souviens-tu de l'affaire Ash, médiatisée il y a quelques semaines ? m'interroge-t-elle.

– Oui, c'était ce flic qui avait enfermé sa femme à la cave et battait son enfant sans que personne ne dise rien.

– Voilà.

– Ebony avait rencontré le petit Max pendant son séjour à l'hôpital, précisé-je. Elle en a beaucoup parlé.

Ebony est la voisine d'Ax, une amie en commun. C'est une jolie blonde souriante, amoureuse des livres et d'un naturel paisible, doux et ouvert. Jamais elle ne juge, jamais elle ne dévalorise qui que ce soit.

– Oui, et elle a cherché à savoir si Ash était en prison, comme il aurait dû l'être, jusqu'à ce qu'on lui annonce que ce n'était pas le cas. Ce jour-là, elle a débarqué à mon bureau en compagnie de deux autres jeunes femmes que j'adore et qui étaient si remontées que j'ai cru un instant qu'elles allaient mettre le feu aux locaux. Elles connaissaient également l'affaire alors, quand elles m'ont dit ce qu'il se passait, j'ai tout de suite lancé des recherches sur Ash et j'ai découvert ce qu'il faisait subir à sa famille. Les rapports d'officiers passés sous silence après des interventions à son domicile. Des dossiers hospitaliers jamais divulgués. J'étais en rage, quand j'ai appris cela. Tout naturellement, j'ai lancé un mandat d'arrêt à son nom, fait une perquisition à son domicile et j'ai... hum... j'ai eu une promotion pour son arrestation. Je suis passée capitaine.

– Félicitations, souris-je, admiratif de son courage et de sa détermination.

Pourtant, elle n’a pas l’air d’en être fière.

– Je suis une balance. Avoir sauvé deux personnes aurait dû compter plus que tout mais, voilà, ce monde est stupide et, moi, je n’ai plus aucun respect pour mon métier. J’ai l’impression d’avoir tout perdu en faisant ce qui est juste et ça, tu vois, je n’arrive pas à le digérer. C’est moi qui ai arrêté Ash, c’est moi qui suis responsable du scandale au sein de la police et j’ai compris, bien trop tard, que l’ancien officier avait beaucoup de pouvoir à la brigade. Il dirige un groupe de flics véreux qui se font de l’argent en détruisant des preuves et en aidant les criminels. Aujourd’hui, pour se venger, Ash leur a demandé de m’éliminer.

Sa déception est à la hauteur de ses sentiments. Son intégrité est pourtant sublime. Moi, je la trouve sublime, en tout cas, malgré ses cheveux défaits, ses yeux rougis et ses lèvres tremblantes. Et je l’admire encore plus d’avoir vécu si longtemps auprès de ces hommes en gardant la tête haute. Ces pourris méritent tous de crever et, j’espère, dans d’atroces souffrances.

J’attrape un linge et commence à nettoyer les plaies d’Annabel, ses mains toujours immergées dans l’eau chaude. Une fois propres, je les sèche à l’aide d’une serviette et y applique une compresse humide désinfectante. Je bande ensuite chacune de ses mains.

Heureusement, les blessures ne sont pas aussi profondes et graves que je l’avais pensé. Dans quelques jours, elle devrait être totalement guérie.

Avec délicatesse, je balaie ensuite quelques-unes de ses longues mèches noires en arrière, afin de dégager son joli visage. Avec davantage d’attention, je nettoie les traces de poussière sur ses pommettes et désinfecte les égratignures légères et à peine visibles.

Ensuite, il reste ses genoux. Gêné, je toussote avant de lancer :

– Je ne veux pas passer pour un goujat, mademoiselle, mais il va falloir que tu enlèves ton pantalon.

Sans protester, Annabel se lève et le déboutonne. Je reste pantois un instant et remarque alors mon visage tout près... Oh... est-ce que je regarde droit devant

moi, là ? Oui, oui, c'est ce que je suis en train de faire. Fixer sans bouger le minuscule morceau de dentelle noire transparente, offrant une vue extraordinaire sur une peau soyeuse...

Une bouffée de chaleur, l'instant d'après, fait rougir mes joues. Je me passe une main sur la nuque, pour tenter de calmer mes ardeurs, mais il est difficile d'éteindre le brasier qui réchauffe le creux de mon ventre et d'autres parties de mon anatomie.

Il m'aurait fallu bien plus de volonté pour détourner le regard, et je n'en ai pas vraiment...

Quand les pans de la chemise d'Annabel retombent sur ses cuisses fines, je me crois sauvé. Mais je suis loin du compte... Elle est encore tellement belle, à moitié dévêtue près de ma bouche ! C'est un supplice de ne pas poser les mains sur elle, de ne pas agripper ses fesses, pour l'approcher de moi et la goûter !

Seigneur... Oui, je suis conquis.

Pas parce qu'elle s'offre à ma vue dans la plus stricte intimité de cet appartement, mais parce qu'elle a cette force et cette tendresse qui se mêlent dans ses yeux, dans son comportement et ses paroles. Elle est en pleine tourmente mais elle me fait confiance. À moi... Un ancien membre de gang violent. Un criminel recherché. Et, quand sa main fine cherche la mienne pour se rassurer, je serre ses doigts entre les miens et, je le sais, je donnerais ma vie pour la voir s'en sortir saine et sauve.

Annabel se rassied sur le canapé. Je tente, tant bien que mal, de reléguer au fond de mon esprit toutes les images érotiques qui affluent par vagues.

Ce n'est ni le moment ni l'endroit pour ce genre d'extravagances. Pas alors que je dois soigner les plaies de ses genoux sanguinolents. Je prends soin de m'occuper d'elle au mieux, termine de bander ses jambes, et elle les ramène contre son corps en se laissant aller dans le fond du sofa.

Je m'installe alors à son côté, si proche qu'elle est collée à moi. J'ai envie de l'enlacer, de la prendre au creux de mes bras, mais aucun de nous n'esquisse le moindre mouvement. Si je me sens embrasé par sa proximité, Annabel, pour sa

part, est toujours aussi bouleversée par sa nuit effroyable.

– Raconte-moi la suite de ton histoire, s'il te plaît. Dis-moi comment te venir en aide, la supplié-je.

– Tu ne peux pas, Spider, tu vas le comprendre rapidement.

J'en doute. Tous les problèmes ont une solution. Et je vois près de cent vingt-six façons de me débarrasser du souci. C'est à peu près le nombre d'armes à feu en ma possession. Illégalement, bien sûr, sinon ce ne serait pas drôle.

Annabel inspire un grand coup et me raconte alors l'horreur qu'elle a vécue au poste depuis l'arrestation d'Ash. Les regards en coin, les messes basses de ses collègues sur son passage, leur façon de l'isoler, de l'humilier, depuis le sauvetage de Max et Lilly, la famille de l'officier déchu.

J'en tremble. L'entendre me raconter son calvaire est une véritable torture. J'aurais aimé être là-bas, auprès d'elle, pour la venger de chacun de ces enfoirés. Mes poings se serrent. Je suis en furie.

– J'ai eu du mal à comprendre pourquoi mes collègues s'inquiétaient davantage du bien-être d'Ash en prison plutôt que de la sécurité de ses victimes. C'est là que j'ai commencé à avoir des doutes sur leur intégrité mais je ne m'en suis pas préoccupée tout de suite. Pas avant que ça dégénère, en tout cas.

– Que ça dégénère ? grondé-je.

Et j'apprends alors, choqué, que les simples murmures se sont transformés en intimidation, une fois la condamnation d'Ash prononcée. Quand Annabel est passée capitaine, tout a empiré pour elle. Bon sang, j'en ai mal au ventre de comprendre tout son calvaire.

– Je ne me suis pas laissée faire, bien sûr, se défend-elle. Ce qui les a conduits à frapper plus fort.

– Frapper ?

Je me tourne vers elle, révolté.

– Je me suis toujours défendue, Spider. Je suis forte, tenace, et loin de me laisser intimider, même quand ils me suivaient dans les rues, parfois jusque chez moi. Même quand ils me harcelaient au téléphone. Mais ce soir, ils ont été trop

loin.

Comme incapable de véritablement se rendre compte de ce qu'il s'est passé, elle secoue la tête et se passe les mains sur le visage. Elle remarque alors seulement ses paumes bandées et se débarrasse de ses entraves avec un regard d'excuses.

Je soupire mais la laisse faire.

Ah, la jolie dure à cuire n'aime pas les signes extérieurs de fragilité. Elle me plaît encore plus, maintenant, c'est malin !

Elle m'apprend enfin tout le déroulement de la soirée, dans ce sous-sol sordide du poste de police, dans les rues d'Odessa lourdes de chaleur et de secrets. Et je souris un peu, heureux qu'elle ait réussi à leur échapper autant de fois. Annabel est courageuse mais c'est aussi une survivante, et sa fougue et sa hargne l'aideront à leur échapper, j'en suis certain.

– Quand mon coéquipier est venu me chercher pour notre ronde, reprend-elle, j'ai senti qu'il n'était pas bien, lui non plus, mais voilà, on ne se parlait plus depuis longtemps.

– Pourquoi ? l'interrogé-je, étonné.

– Il m'en voulait. Je suis une traîtresse pour tout le commissariat, Spider. Y compris pour lui... Cet homme que je pensais intègre, que je croyais être mon ami n'était pas différent des policiers corrompus d'Ash.

Elle souffle et tourne la tête pour ne pas me montrer sa détresse. Mes nerfs se tendent de frustration. Je déteste le simple fait qu'elle puisse souffrir à cause de ces salauds. Je leur ferai payer, ça, c'est certain.

Les ombres de mon passé grandissent en moi et menacent de m'envelopper. Le monstre tapi depuis bien trop longtemps à l'intérieur. Celui qui ne connaît que la rage, la haine, la violence. Celui qui a massacré sans cligner des yeux, versé le sang en grondant de plaisir. Cet homme, je le repousse de toutes mes forces, parce que je l'exècre, et, pour aider Annabel, je suis prêt à lui laisser, une nouvelle fois, les commandes.

– Je ne connais pas la teneur de tous leurs crimes, mais Ash fait chanter

beaucoup d'hommes, dont certains gradés au sein du poste. De ce fait, il a toujours un levier dans la police et il sait se faire obéir, même depuis sa prison.

– Comment l'as-tu appris ? demandé-je.

Je lève une main hésitante en vue de repousser des cheveux de son visage, et la sensation de douceur qui en découle me fait frémir d'un plaisir vorace.

– Le lieutenant Carsten me l'a avoué avant de pointer son arme droit sur ma tête pour m'exécuter, avoue-t-elle.

– Bon sang, juré-je. C'est le même homme qui était avec toi dans la ruelle ?

– Le même homme. À l'instant précis où tu m'as sauvée.

– Cela veut dire qu'il est désormais prêt à tout pour te faire disparaître. Avant que la vérité n'éclate. Avant qu'Ash ne soit également mis au courant de sa faute ?

– Oui. Tu comprends maintenant pourquoi tu dois me laisser partir ? Tu le comprends, n'est-ce pas ?

Son petit soupir est plein de dépit.

Les yeux d'Annabel me supplient d'aller ouvrir cette porte. Pourtant, c'est sa solitude qui me fait le plus mal. Sa façon de serrer mes mains comme si elle espérait secrètement que je ne la laisse pas s'enfuir. Que je ne la laisse pas tomber.

Elle se tourne complètement vers moi, et ses longues jambes frottent contre les miennes dans mon jean lourd. Mon cœur s'emballe à peu trop à ce contact. Cependant, je ne bouge pas du moindre millimètre, effrayé à l'idée qu'elle ne recule, s'éloigne de moi.

– Oui, j'ai saisi tout cela, mademoiselle.

Je lui offre un sourire contrit.

– Mais je m'en fous. Maintenant, allume la télé pendant que je vais nous faire réchauffer quelque chose à manger.

– Spider ! me fustige-t-elle. Ce n'est ni l'heure de regarder les dessins animés, ni celle de manger. Il faut... On doit...

– Ne t'inquiète pas, je suis à jour dans mes Disney. Mets les chaînes

d'information, tu veux. On doit savoir si la presse est déjà informée de la fusillade.

Annabel, à contrecœur, marche vers la télé, tandis que je recule vers la cuisine, les yeux rivés sur elle. Son corps parfait, à moitié nu dans mon salon, fait battre mon cœur si fort que j'en ai mal à la poitrine. Être en couple n'a jamais fait partie de mes priorités, du temps du gang. Et à présent avec ma petite entreprise pas vraiment légale, ce n'est pas non plus à l'ordre du jour. Mais, quand je vois le sourire d'Annabel, je n'ai qu'une seule envie, me ranger et vivre un semblant de vie parfaite.

Ah, sauf que bien sûr je suis dans ce pays illégalement. Ce qui complique un peu mes affaires.

Annabel allume enfin le téléviseur et met la chaîne d'information, avant de poser la télécommande sur le buffet.

- Spider, je me suis fait berner, tu sais, dit-elle calmement.
- Pourquoi ? l'interrogé-je en enfournant deux plats surgelés.

Je me retourne. Elle pose les yeux sur moi.

– Dans la ruelle cette nuit, Carsten ne voulait pas seulement me tuer. Il a abattu mon partenaire d'une balle dans la tête. Avec mon arme de service.

À ce moment-là, elle tombe à genoux sur le carrelage noir.

Oh putain ! Ces lâches lui ont collé une cible dans le dos et ont lancé toutes les polices de la ville à ses trousses. Quelle bande de minables ! De... Bon sang, je vois totalement rouge à cet instant !

Je me précipite vers Annabel et la prends délicatement entre mes bras, pour la laisser pleurer sur mon épaule. Quand je vois que le bandage à ses jambes se teinte légèrement de sang, je la soulève et la transporte jusqu'au sofa. L'y déposer n'est pas chose aisée tant j'ai envie de la garder contre moi. Je la laisse finalement sur les coussins moelleux, elle relève les jambes et je prends place à son côté, une main posée sur son mollet fin et musclé.

- Il est mort. Devant mes yeux, sanglote-t-elle. Il avait une famille, Spider !

Une femme et deux enfants ! Je... je ne comprends pas ce qu'il s'est passé. Comment est-ce possible ?

– Ce sont ses décisions qui l'ont conduit dans cette ruelle, ce soir. Tu n'as pas à te sentir coupable de sa mort ! Ils allaient t'exécuter, Annabel. Comme des lâches. Et je suis heureux que tu sois celle encore debout à cette heure parce que le monde a davantage besoin de personnes intègres comme toi que de flics corrompus.

– Je crois que je n'arrive toujours pas à réaliser ce qu'il s'est passé. J'ai l'impression d'être en plein brouillard et je me sens mal à l'intérieur. Ça me brûle. Dis-moi que je vais me réveiller, Spider. Dis-le-moi, s'il te plaît !

– Je suis désolé, je ne pourrais pas te retirer ces dernières heures, ces derniers jours, ils sont à toi, en toi, et te briseront probablement encore un long moment. Tu t'en remettras, cependant, parce que tu es une battante, lui dis-je.

– J'espère que tu as raison.

– Toujours, la taquiné-je.

L'ébauche d'un sourire remplace l'horreur sur son visage. Et soudain, alors que nous pensions être tous les deux en sécurité, les sirènes de police brisent le silence de la pièce. Proches, si proches que nous avons l'impression que les voitures de patrouille se trouvent dans la rue en bas de chez moi.

Nous nous levons tous les deux en même temps, et je dégaine un Desert Eagle, une arme au canon énorme, du tiroir de la table basse.

Mon cœur s'emballe, en souvenir des nombreuses fusillades déjà essuyées. L'excitation du danger et la peur de la mort se disputent habituellement la place dans mon esprit mais, ce soir, je ressens seulement la terreur. Celle de voir Annabel de nouveau blessée.

– Mets-toi derrière moi, lui ordonné-je.

Elle a le culot de me regarder de haut et de se placer devant moi. Non mais je rêve ! Stupéfait, je reste sans bouger, alors qu'elle cherche à me protéger. Je ne m'étais jamais senti aussi inutile de toute ma vie. Et amusé. Ouais, je suis définitivement en train de sourire, là.

– Mes galères, mes ordres. Donne-moi ton arme et allonge-toi par terre, les mains derrière la tête. Tu es mon otage ici, contre ton gré, après avoir fait

l'erreur de m'aider, c'est d'accord ? dicte-t-elle avec un tel aplomb, une telle droiture, que je la trouve sublime.

– Bien sûr que non ! éructé-je.

– Tu sais qu'ils tireront à vue, n'est-ce pas ? Je ne peux pas survivre, pour le bien de la brigade. Je suis en sursis depuis que j'ai envoyé Ash en prison. Alors obéis ! crie-t-elle.

Elle me bouscule afin de se remettre en ligne de tir.

– Mais ça suffit ! râlé-je enfin. Reste derrière moi et ne bouge plus ! C'est moi le preux chevalier, je te signale.

– Je n'ai jamais dit que j'acceptais d'être la demoiselle en détresse.

– Trop tard, tu l'es et ma mère m'a appris à toujours m'élever contre l'injustice.

– Tu commences à m'agacer, Peter Parker !

Pour autant, elle ne peut s'empêcher de sourire et effleure du bout des doigts la toile d'araignée tatouée dans mon cou et qui frôle ma mâchoire. J'en frissonne de plaisir.

– Quitte à me donner un surnom, tu aurais pu en choisir un pire, me moqué-je, parce que Spiderman aussi aide les demoiselles en dé...

– Si tu prononces les mots « demoiselle en détresse » une nouvelle fois, je te mets au tapis, lance-t-elle d'une voix à présent menaçante.

Elle me sourit, et je ne trouve pas nécessaire de continuer à argumenter. Même si j'aurais réellement apprécié qu'elle me plaque au sol...

– Et puis, reprend Annabel, j'aime beaucoup ce surnom de Peter Parker. Les initiales donnent PP.

Je soupire puis pose une main sur son épaule pour l'approcher un peu de moi.

– Ne m'appelle pas PP, bougonné-je.

– Ne me laisse pas te tuer, rétorque-t-elle d'une voix brisée.

– Si on nous prend pour cible, tu ne seras pas responsable de ma mort, contrairement au tireur. Ne prends pas sur toi les actes hideux de ces hommes sans foi ni loi.

Elle hoche la tête, bouleversée.

Les sirènes sont maintenant assourdissantes.

Mes tympanes vibrent douloureusement.

Je donne une autre arme à Annabel, gardant mon Eagle en main. Et de ma paume libre, je caresse sa joue avant de me tourner vers la porte d'entrée. Et là, nous attendons que la mort vienne nous cueillir.

# Chapitre 5

## Annabel

Ma gorge est nouée. Douloureusement.

La tension qui m'avait un peu quittée depuis que Spider est auprès de moi atteint à présent des sommets et mes mains tremblent de façon incontrôlée. Ce n'est pas franchement prudent, avec un gros calibre entre les doigts.

Je pointe mon arme vers la porte, m'attendant, dans les secondes à venir, à la voir pulvérisée. Peut-être aurions-nous dû nous cacher dans une pièce adjacente. Ou mettre nos mains en l'air pour éviter la confrontation. Mais je préfère répliquer car, j'en suis sûre, je ne survivrai pas à cette nuit.

Puis...

Ma respiration se bloque quand je réalise que la police est proche.

Beaucoup trop proche.

J'éclate d'un rire franc et libérateur en comprenant que le bruit des sirènes provient du téléviseur allumé.

– Nous sommes deux idiots, gloussé-je en me décalant pour lui montrer les infos.

– Et un peu trop tendus, si tu veux mon avis. C'est la première fois de ma vie que je ressens le besoin de tirer sur ma télévision. Bon d'accord, c'est faux, sourit-il.

Je vacille légèrement, tremblant sur mes jambes et, une seconde plus tard, Spider a la main sur le bas de mon dos et me presse contre lui.

Mon rire s'étrangle dans ma gorge quand, inconsciemment, je m'agrippe à lui

et lève les yeux vers les siens. J'ai la bouche toute sèche. Les idées en vrac. Pourtant, je me sens bien, car j'ai trouvé en cet homme un allié, voire un ami, prêt à tout pour me défendre. Alors que le monde entier semble me tourner le dos, il me reste Spider. Je revis, respire de nouveau.

Ça signifie tant pour moi que j'ai envie de pleurer.

J'ai retenu mes faiblesses si souvent, ces derniers temps, pour masquer à mes collègues à quel point ils me blessaient, et pourtant, c'est sa douceur envers moi qui me rend trop émotive.

– Merci, murmuré-je en baissant le regard.

Un simple petit mot pour exprimer tant de choses...

Ma reconnaissance, ma confiance, ma gratitude et une infinité d'autres émotions que je n'arrive plus à démêler.

J'espère qu'il le comprend, ce merci n'est pas seulement pour m'avoir rattrapée une minute plus tôt. C'est bien plus que cela.

– Avec plaisir, Annabel, répond-il de sa voix paisible.

Malheureusement, à chaque fois qu'il me regarde avec cette pointe d'amusement et de tendresse, je me sens sur le point de tomber de nouveau à genoux.

Cet idiot me rend nerveuse, comme jamais je ne l'ai été. Avec lui, j'ai l'impression d'être bien plus qu'un agent des forces de l'ordre. Je me sens fragile, timide et bien. Oui, je me sens bien.

Je sais tout de Spider. J'ai lu son dossier des heures durant, quand j'ai travaillé avec Ax pour arrêter les membres de son gang. J'ai l'impression de le connaître d'une façon malsaine, mais tout ce que je sais de lui me plaît. Il est loyal, franc et tellement fort ! Son vécu à l'armée est terrible, pourtant rien ne semble entacher sa jovialité, et, en ces temps incertains, je m'y raccroche comme une forcenée.

N'ayant nulle part où ranger mon arme, une fois la sécurité enclenchée, je la

coince dans l'élastique de ma culotte. Le motard me regarde faire, les yeux brillants.

Bien sûr, lorsque je vois son portrait-robot affiché à l'écran de la télévision, toute l'électricité dans l'air se transforme en glace, me laissant dévastée sur place. Carsten a beau n'avoir qu'entraperçu le motard dans la nuit, il a été très précis sur sa description. De ses lèvres longues à la finesse de son nez, en passant par sa mâchoire carrée, ses yeux expressifs et ses longs cheveux noirs lui donnant un air mystérieux, tout y est. Il est impossible de ne pas reconnaître cet homme.

– Eh bien, Annabel, je crois que nous avons un énorme problème sur les bras... maugrée Spider.

Il le dit comme si ce n'était pas si grave. Comme si toute cette situation était d'un comique sans pareil.

Après les heures sombres qu'il a vécues, je comprends qu'être là, dans son appartement de luxe, avec un avantage sur ceux qui sont désormais nos ennemis, n'est pas aussi terrifiant pour lui que pour moi. Et je salue son sang-froid qui me permet moi-même de prendre du recul. Mais bon Dieu, nous sommes suspects dans un homicide ! Nous sommes des cibles pour tous les policiers d'Odessa et probablement pour chaque habitant de cette ville.

La présentatrice, une brunette très jeune et trop maquillée, a l'air de souffrir de la chaleur, au cœur des rues, et se trouve juste devant mon appartement. Emmitouflée dans sa veste de tailleur, elle parle de moi comme si elle me connaissait parfaitement.

Je reste choquée devant les images. Des photos de moi en uniforme, lors de la remise d'une médaille devant l'hôtel de ville. D'autres en compagnie de mon coéquipier, même. Que va penser ma famille de toute cette histoire ? Et celle de Bailey... Je dois être un monstre à leurs yeux. Je suis celle qui a tué de sang-froid son ami et privé ses enfants de leur papa.

Au choc succède soudain un accès de colère difficile à contrôler. En plus d'être prise dans ce piège immonde, il existe désormais des dommages collatéraux, et je ne vais pas laisser passer cela !

« La police d'Odessa a subi une attaque de l'intérieur, déclame la jeune femme sur un ton lourd. À l'heure qu'il est, nous ne savons rien des motivations d'Annabel Hyson, qui a assassiné cette nuit son propre coéquipier. La meurtrière, en fuite depuis près d'une heure, aurait été vue pour la dernière fois en compagnie de cet homme dont on cherche encore l'identité. Une récompense de cent mille dollars a été proposée par le maire en personne à qui pourrait aider à arrêter l'un des deux suspects. Attention, Annabel Hyson est dangereuse et il est recommandé de ne pas s'approcher d'elle. »

La brunette continue de parler, mais je n'arrive plus à l'écouter. « Meurtrière »... Je suis donc une criminelle pour tous ces gens, alors que je n'ai rien fait d'autre que fuir pour sauver ma propre vie.

Je lance à Spider un regard paniqué. Ses mains se font alors plus fermes autour de ma taille et me tournent vers lui.

– On va arranger tout cela, crois-moi, me murmure-t-il comme si nous étions sur écoute. Je sais que tu es perdue et que tu as l'impression de t'écrouler, mais je suis là. Alors fais-moi confiance, Annabel.

Avec délicatesse, il dépose un baiser sur mon front. Je retiens mon souffle, m'attendant à plus... espérant plus... Mais, après avoir éteint le four, Spider me dépasse et disparaît dans un couloir près du salon.

Je décide de le suivre. Je ne veux pas rester seule, ici.

Mes pas me conduisent jusqu'à une chambre très simple, aux murs blancs, sans décoration. J'ai l'impression que Spider ne souhaite pas personnaliser son domicile de peur de devoir le quitter du jour au lendemain. Il ne se trouve pas dans la chambre, ce qui m'incite à la visiter un peu.

Un lit défait d'un seul côté fait face à une armoire, dont les portes ouvertes attirent mon attention. Sur la pointe des pieds, j'effleure la moquette douce et, du bout des doigts, je déplie un caleçon bleu, au-dessus d'une pile de pulls. Sur le côté fesses, l'inscription « Admire la perfection » me fait glousser. J'attrape ensuite un sous-vêtement jaune et lis « Super Sexy ». Mon rire est impossible à contenir.

- Tu vas bien ? me lance alors Spider depuis une autre pièce.
- Oui, oui, réponds-je rapidement.

Je remets les caleçons en place et sors de la chambre pour rejoindre la salle du fond. Par la porte ouverte, j’entends des bruits indistincts et des grommellements agacés.

Le monde dans lequel je pénètre alors me surprend énormément. Il s’agit d’une pièce de la taille d’un cagibi, où d’énormes écrans d’ordinateur occupent toute la place. Les murs ont une drôle de texture, comme faits de métal. Spider tape sur ses claviers à toute vitesse, supprimant des dizaines de données auxquelles je ne comprends rien.

- Que fais-tu ? demandé-je.

Sans pouvoir m’en empêcher, je pose une main sur son épaule et, en la sentant tressaillir, la retire immédiatement, rouge de gêne.

Des chiffres, des noms, des dossiers, tout part à la poubelle. Et, je le vois bien, cela le peine.

- Je détruis ma vie. Ceci, Annabel, est mon boulot.

Du doigt, il pointe l’ensemble de la pièce.

– Je travaille en free-lance dans la récupération de données gouvernementales, et autres petits services, dans le but déstabiliser les méchants politiciens.

– Quoi ? Mais c’est de la haute trahison, Spider ! Est-ce que tu penses un peu à tout ce que nos ennemis pourraient faire avec... je ne sais pas moi, des formules nucléaires ou...

– Ne t’en fais pas, me coupe-t-il pour mettre fin à ma panique, ce n’est pas mon genre de donner aux terroristes l’opportunité de faire plus de mal encore qu’ils n’en font déjà. N’oublie pas que j’étais dans ces pays ravagés par la violence. Je transmets juste aux bonnes personnes. J’ai appris à mettre des barrières depuis longtemps. En gros, je ne fais pas de crasses aux gens honnêtes. Pas question de diffuser les photos sexy de l’ex-petite amie, ou de harceler monsieur X sous un prétexte de mauvais voisinage. Non. Ce qui m’intéresse, moi, c’est surtout de faire des pieds de nez à ce gouvernement qui m’a tourné le

dos et traité comme de la merde au moment où j'avais le plus besoin d'aide. Mon plus gros succès ? Avoir vidé les comptes du ministre des Affaires étrangères pour distribuer l'argent à tous les centres pour personnes sans domicile fixe de Washington. Pourquoi ? Juste par plaisir, sourit-il. Ce n'est pas quelque chose que je me permets trop souvent car je dois faire très attention à couvrir mes traces. Mais bon sang, j'en ris encore dès que j'y repense.

Je croise les bras, pas trop sûre de savoir quoi en penser.

– Et tu fais cela depuis longtemps ? m'enquiers-je en me souvenant des détails horribles de son dossier.

La capture, la torture... Non, je ne peux pas y repenser. Elles m'ont provoqué tant de nuits blanches que je ne peux plus les compter. Il a vécu des choses affreuses, pourtant il est là, si fort et si confiant, je l'admire de tout mon être.

– Oui. Depuis que le gouvernement m'a tourné le dos, en fait. Je me venge comme je peux, soupire-t-il. Au début, je ne le faisais que pour ennuyer ces imbéciles, mais j'ai créé ma propre entreprise depuis quelques mois déjà et je peux te dire que ça fait du bien de se venger de ces salauds.

– Qu'est-ce que ça va te coûter de tout détruire ? C'est toute ta vie... Ces contrats, ils étaient importants pour toi ?

– Oui. Mais j'ai sauvegardé tout mon travail sur des serveurs en dehors de ce pays. J'avais bien prévu qu'un jour il me faudrait quitter cet endroit et je dois protéger mes arrières, tu comprends ? Je travaille avec des gens bien, des gens qui se mettent en danger pour protéger nos concitoyens d'un gouvernement pourri jusqu'à la moelle. Tu l'as bien vu par toi-même, aujourd'hui, on ne peut faire confiance qu'à peu de monde. C'est pour cela que mon entreprise est si florissante. Ce que j'aurais fait, si je n'avais pas un mandat d'arrêt collé aux fesses, c'est de vider les comptes de tous tes collègues qui s'en sont pris à toi, pour prendre leur argent sale et le distribuer à des refuges, à des associations pour la biodiversité, tout en exposant au grand jour chaque faille du système mis en place par Ash. C'est un peu difficile, maintenant que nous sommes officiellement en cavale.

– Tu es surprenant, avoué-je en le regardant pianoter.

Quand ses écrans deviennent noirs, Spider appuie sur un énorme bouton rouge et l'électricité se coupe dans la pièce. Le bruit des moteurs s'arrête,

laissant peser le silence.

– Sortons d’ici, lâche-t-il. Nous avons dix secondes avant que la porte ne se ferme et que toute cette pièce parte en fumée.

– Tu es sérieux ?

Mon ton affolé l’amuse.

– Oh que oui ! Tu vois ces petits dispositifs en métal rivés au plafond ?

Je lève les yeux et en aperçois cinq. Quatre aux coins de la pièce et un au centre.

– Les extincteurs automatiques à eau ?

– Ce sont des lance-flammes.

Sur ce, il m’attrape par le bras et me tire vers la sortie, au pas de course. Juste quand nous arrivons dans le couloir, la porte se ferme automatiquement. Il s’agit de l’un de ces modèles épais, comme les portes coupe-feu des hôtels de luxe.

– On ne devrait pas carrément sortir de l’appartement ? proposé-je, mal à l’aise de savoir que derrière moi un incendie ravage tout.

– La pièce est sécurisée. Les voisins ne risquent rien. Ce qui m’inquiète le plus, c’est de savoir que la police sera bientôt ici. Cent mille dollars de récompense... Je connais plus d’un ami qui me balancerait pour moins que cela.

– Peut-on vraiment les appeler « amis », dans ce cas ? le taquiné-je.

– Pas le choix, maugrée-t-il, sinon je n’ai plus personne dans ma vie.

Émue par ces paroles, je pose une main sur son visage et caresse sa pommette de mon pouce. Je le regarde un long moment sans parler, sans bouger. Sa solitude fait écho à la mienne, mais à présent nous ne sommes plus seuls, et j’espère que cela lui fait autant de bien qu’à moi.

Spider me tapote les épaules puis resserre le gilet pare-balles protégeant mon buste. Il disparaît ensuite dans sa chambre, et je le suis en trotinant. J’ai toujours ma chemise, dont le bas pend sur mes cuisses, et mes jambes nues. Pas vraiment la meilleure tenue pour nous enfuir.

Du haut de son armoire, le motard tire un énorme sac kaki, relique, d’après

son état, de son passé militaire, et le passe à son épaule. Les muscles de ses bras se gonflent et étirent les manches de son large tee-shirt noir. Un pan du vêtement se soulève, dévoilant un ventre plat, musclé et doré...

Mon pouls accélère lourdement, et mes joues rougissent tandis que je me mordille la lèvre inférieure. Cet homme est torride, avec son sourire en coin, son regard profond et ses longs cheveux noirs qui effleurent sa mâchoire.

Je secoue la tête...

Cela ne change rien.

Je suis toujours aussi fascinée par Spider.

Quel être humain normal peut avoir des muscles aussi parfaits, saillants ? Tentants !

Alors que je suis plantée là sans bouger, attendant de savoir ce qu'il prévoit de faire, il se contente de prendre ma main dans la sienne, et nous entraîne dans la cage d'escalier menant au magasin.

Je rougis en me rendant compte que je suis toujours en petite culotte dans un endroit destiné à accueillir plein d'inconnus.

- Que fait-on là ? l'interrogé-je, intimidée.
- Choisis-toi de quoi t'habiller pour quelques jours. Ensuite, on fuit.

Fuir.

Ça a l'air si simple, pourtant ma vie a changé du tout au tout, cette nuit. Je ne reverrai peut-être plus jamais mon logement, avec ses cadres photos poussiéreux. Le vieux sofa de ma grand-mère aux carreaux rouge et gris avec des trous un peu partout. Je n'aurai plus de contact avec mes parents pour une durée indéterminée, ce qui m'angoisse profondément. Mais, surtout, je ne pourrai plus jamais sortir dans la rue en femme libre... ou innocente.

Je vais m'effondrer, si je ne réagis pas tout de suite.

Tel un robot, je me dirige vers une allée présentant de nombreux jeans de

marque. J'en saisis un, l'enfile à la va-vite, et Spider m'apporte mes bottines récupérées à l'étage. La taille du pantalon est parfaite. J'ôte le cordon d'étiquettes avec un prix que je préfère ne pas connaître et le laisse tomber sur le sol. Ensuite, je vais chercher un sac en cuir souple sur un autre portant. J'y mets d'autres pantalons, quelques tee-shirts grappillés au hasard et me choisis également une veste en cuir noir qui couvrira mon gilet pare-balles. Qui pourrait ne me servir à rien. Si on me tire en pleine tête comme dans celle de Bailey, je n'ai aucune chance de survie.

Près de la caisse, je repère un présentoir où se trouvent des lampes torches. J'en attrape une et l'allume. Son faisceau balaye les rayonnages avec une puissance impressionnante. Je la fourre donc dans mon sac, elle pourrait être utile.

– Annabel, dépêche-toi. Nous n'aurons pas besoin de tout ça, crois-moi, s'impatiente Spider.

– On ne sait jamais !

– Ce que je sais, c'est que tu risques de prendre du plomb dans tes jolies petites fesses si on ne sort pas de cette ville rapidement.

– On... on va quitter Odessa ? Mais pour aller où ? paniqué-je.

– Il est trois heures du matin. Je propose qu'on s'arrête au motel le plus proche en dehors de la ville, cela nous donnera un peu de répit et nous fera du bien.

– Et si jamais ils ont bloqué les sorties ?

– Ça tombe bien, je sais exactement comment faire pour s'échapper sans passer par les voies principales.

– Je suppose que de traîner avec un gang violent t'aura au moins servi à quelque chose de bien, grommelé-je.

– J'aime ta façon optimiste de voir les choses.

– Merci beaucoup, raillé-je. Au fait, es-tu conscient que tu parles sans arrêt de mes fesses ? Je vais commencer à me poser des questions.

– Si ta question est : « Dois-je les lui montrer plus souvent ? », alors la réponse est oui, lance-t-il avec un grand sourire innocent.

Cet homme est-il réellement en train de me draguer dans un moment pareil ? Je hausse les sourcils, ouvre la bouche mais n'ai rien à ajouter. À part peut-être :

– Toi d'abord !

Il éclate d'un rire parfait et libérateur.

– Allons-y, ordonné-je une fois prête. Je ne voudrais pas que tu t'inquiètes davantage pour mon postérieur !

Je relève la tête et me dirige vers la porte d'entrée avec dignité.

– De l'autre côté, Annabel. On sort par le garage. Je n'ai pas l'intention de courir dans tout Odessa avec des voitures de patrouille au train.

Je fais demi-tour et le suis sans un mot. Le garage est aussi minutieusement rangé que le reste de son domicile. Spider a l'air d'aimer l'ordre, rien d'étonnant. L'armée vous apprend à marcher droit.

– On ne prend pas la Harley ? demandé-je en le voyant s'approcher d'un motocross noir et argenté.

Spider prend un air faussement choqué et plaque les mains sur sa poitrine, comme si je venais de le frapper.

– Là où je t'emmène, Annabel, il n'y a pas de place pour ma précieuse chérie.

– Tu as peur qu'on lui tire dessus, c'est ça ? ricané-je en secouant la tête.

Spider se renfrogne et bougonne un « oui » adorable.

– Quand je travaillais pour Ax, j'avais une autre bécane pour les déplacements mais m'en suis séparé pour acheter celle-ci, une vieille demoiselle à laquelle je tiens plus que tout. Je préfère qu'elle soit saisie par les flics pour que je puisse aller la leur voler quand j'en aurais envie plutôt que de la mettre en danger inutilement.

D'un geste délicat, Spider m'aide à monter sur la moto et passe le gros sac militaire dans mon dos. Il me tend un casque que j'attache en même temps que le sien, et la tension monte brusquement dans ma poitrine.

Nous allons officiellement prendre la fuite, comme si nous avions quelque chose à nous reprocher. Je n'aime pas cette sensation.

Il prend place à son tour, et je coince mon sac en cuir à une épaule, pour avoir

mes deux mains libres autour de sa taille fine.

Quand il démarre le moteur, cela fait tant de bruit que je sursaute. La moto gronde, râle et vibre.

Je ne devrais pas être aussi anxieuse. Mon travail m'a appris à relativiser et à faire face avec intelligence à toutes les situations. Mais comment faire alors que ma propre vie est en jeu ? Comment réussir à refouler la panique et cette sensation, tout au fond de ma poitrine, que je ne m'en sortirai pas ?

– Prête ? s'enquiert Spider.

Je serre davantage les doigts sur son tee-shirt trop large, plaquant le tissu sur son ventre musclé. J'ai envie de me cacher sous terre et de disparaître pour oublier tous mes soucis. Mais la lâcheté n'a jamais fait partie de mon caractère.

– Oui, grogné-je avec conviction.

Tout, tant que nous nous éloignons de cette ville infâme.

La porte du garage s'ouvre automatiquement grâce à une télécommande, il la lance vers l'établi à sa gauche et s'élance dans les rues d'Odessa, en plein milieu de la nuit, des voitures de patrouille tournant partout autour de nous.

Il roule doucement, d'abord, le temps d'évaluer notre situation. Il choisit calmement la rue vers laquelle il va s'engager, d'après la résonance des sirènes qui hurlent toujours.

Une fois confiant, il sort de sa poche un téléphone, me le tend, et je retire mes mains enfouies sous son tee-shirt. Je ramène l'appareil devant mon visage et comprends qu'il s'agit d'une sorte de GPS indiquant l'emplacement exact de toutes les patrouilles de sortie.

Je ne suis pas surprise qu'il soit en possession de ce genre d'appareil de haute technologie et complètement illégal. Spider a une passion pour l'informatique et semble également en avoir une pour défier l'autorité.

Les points de couleur bleue correspondent aux collègues à ma recherche. Ils bougent sans cesse sur l'écran, comme s'ils grouillaient de partout.

Je frissonne, me demandant si nous avons la moindre chance de nous en sortir face à un tel déploiement de forces.

– J’ai préparé le GPS, tout à l’heure, me crie Spider pour couvrir le ronflement de la moto, pendant que j’effaçais les dossiers de mon ordinateur. Je te laisse me guider jusqu’à destination, si tu veux bien.

– D’accord ! Prends la deuxième à droite, alors. Mais dépêche-toi, une voiture nous arrive dessus à la prochaine intersection.

Spider accélère immédiatement, et je pousse un petit cri de surprise, vite transformé en halètement. Le véhicule est très dynamique et rapide, comparé à la Harley. Quand il prend le virage indiqué en se penchant au point de frôler la route, je me raidis, et les ongles de ma main gauche se plantent dans ses abdos.

– Détends-toi, Annabel. On ne va pas tomber, sauf si tu continues à faire tes griffes sur ma peau. Pas que ça me gêne, vraiment. Mais là, il faut quand même que je me concentre un minimum...

– Pardon. À gauche. Maintenant ! hurlé-je.

Spider tourne dans la rue indiquée, avant même que la lumière éclatante des gyrophares ne nous éblouisse. Il a réussi de justesse. J’espère que nous aurons autant de chance sur tout le trajet.

Et, à ce moment très précis, une multitude de points bleus apparaît sur l’écran du téléphone, tout autour de nous, se resserrant autour de notre position, comme pour nous étouffer, nous étrangler. Une bouffée de chaleur toxique me tombe dessus, et je lâche un râle de désespoir.

– Ils sont partout ! On n’y arrivera jamais, Spider ! Je ne sais même plus quelles rues t’indiquer ! Tu n’as pas mis d’adresse ! angoissé-je.

– C’est normal, crie-t-il. Nous sommes déjà arrivés.

– Quoi ? Mais tu es fou !

Il n’y a rien, devant nous. De chaque côté de la route, des lampadaires éclairent les dernières maisons, puis c’est le désert...

Je fourre le téléphone dans la poche de ma veste en cuir et me cramponne à mon sauveur, qui grimpe sur le trottoir et s’engouffre dans la nuit noire, au

milieu d'un chemin de terre cahoteux.

– Tu es fou ! répété-je. Complètement cinglé !

De tous côtés, le sable et la poussière rouge s'élèvent sur notre course. La seule lumière est celle de la moto, faible rayon brumeux perdu parmi la végétation menue.

Au moins, le motard maîtrise la conduite, dérapant pour éviter tous les cactus et filant droit devant lui sans rien ni personne pour le retenir.

Au bout d'un moment, je me détends et relâche un peu son tee-shirt. Je pose le menton sur son épaule, les yeux fermés, et profite du dernier moment peut-être de détente, de liberté de toute mon existence. Car il ne fait aucun doute que les collègues me rattraperont tôt ou tard...

J'espère simplement que Spider s'en sortira en vie. Je ne veux pas qu'il lui arrive le moindre mal. Je ne me fais pas de souci quant à une incarcération. J'en suis persuadée, il peut s'échapper de n'importe quelle prison, quel que soit le temps nécessaire. Du moins, c'est ce que je me dis pour me déculpabiliser de l'avoir entraîné dans cette histoire.

Je pousse un petit soupir ténu.

– Je t'avais dit que tout se passerait bien, précise-t-il.

– Nous n'en sommes qu'au premier jour de notre évasion, tu sais. Que se passera-t-il dans dix jours ? Deux mois ? Quand tu en auras marre de moi, de mes ennuis, de ma présence ? Je deviendrai quoi, toute seule, perdue dans un coin paumé et incapable de sortir sans qu'on ne me reconnaisse ?

– Tu es loin de me connaître, Annabel. Je ne te laisserai jamais tomber dans une telle situation. Si un jour je dois m'éloigner de toi, ce sera après t'avoir trouvé un abri parfait où tu pourras couler des jours heureux en te reconstruisant. Et pour le moment, de toute façon, je n'ai aucune envie de te quitter. Tu m'as promis de me montrer tes fesses, je te signale.

– Quoi ? m'indigné-je. Je n'ai jamais rien dit de tel !

Il rit de nouveau, et moi... Moi, j'ai un sourire aux lèvres, impossible à effacer, et ce moment vaut tout l'or, tous les diamants du monde.

Spider ralentit en arrivant sur une nouvelle route, goudronnée celle-ci, et glisse une main sur la mienne pour la serrer entre ses doigts calleux.

Je sens mon cœur s'apaiser, malgré ses palpitations violentes, ses battements lourds et presque douloureux. Malgré la nuit qui m'a volé ma vie et cette sensation atroce, au fond de moi, que les choses tourneront mal, et plus vite que je ne le pense. Je souris malgré tout ce que j'ai vécu, jusqu'à aujourd'hui.

# Chapitre 6

## Spider

Je n'ai pas l'habitude d'avoir un passager à l'arrière de ma moto. Encore moins une passagère, en réalité. La seule fois où j'ai conduit une fille en ville, il s'agissait de la jolie Paula qui vivait dans ma rue, quand j'avais seize ans. Je lui ai proposé un rendez-vous, elle a accepté, alors je l'ai emmenée au cinéma, comme un gentleman, m'attendant à des baisers savoureux durant tout le film. Il s'est avéré que Paula avait simplement besoin d'un chauffeur. Pour rejoindre son vrai petit ami que ses parents lui interdisaient de voir. Et comme je suis réellement un gentleman, j'ai tenu la chandelle des heures durant, les écoutant se bécoter tout en tenant les pop-corn sur mes genoux. Avant de raccompagner Paula chez elle, la nuit tombée, le cœur lourd et l'inscription « imbécile » clignotant probablement sur mon front.

J'espère sincèrement qu'Annabel n'a pas de petit ami secret, elle aussi. Sa façon de me regarder me donne des bouffées de chaleur torrides, et je me prends à rêver de baisers sulfureux. Sans pop-corn, cette fois.

Je roule encore un moment sur l'avenue tranquille, à cette heure tardive. Mon regard est attiré par les néons incandescents des magasins encore ouverts, et mon estomac proteste en sentant une odeur de frites dans l'air. Je m'arrête tout d'abord au premier fast-food que je croise.

Derrière la protection de mon casque, je ne risque rien. Je commande au drive-in sans même demander à Annabel ce qu'elle veut. Je la soupçonne de s'être endormie contre moi dès que je me suis arrêté devant la vitre ouverte pour choisir notre repas. Je préfère lui laisser quelques minutes de sommeil supplémentaire, elle le mérite après cette nuit horrible.

Une fois la commande réceptionnée, je reprends le chemin sur quelques kilomètres, jusqu'à l'endroit parfait que j'ai choisi pour notre nuit qui sera sans doute trop courte pour être reposante. Je coupe le moteur de la moto et réveille

doucement Annabel, pour ne pas lui faire peur. Elle gémit et s'étire langoureusement, en se frottant contre moi, inconsciente du fait qu'elle me provoque une érection monstrueuse.

Les mains serrées sur le guidon, je tente de penser à tout, sauf à son corps chaud serré contre le mien.

Fusillade, évasion, fuite, voilà dans quel pétrin nous nous trouvons !

Pourtant, rien de tout cela ne compte, car ce semblant de sécurité apporté par cette soirée contribue à me calmer.

– Où sommes-nous ? m'interroge Annabel qui repose la tête sur mon épaule.

Elle semble être en manque affectif et cherche mon toucher, ma chaleur.

Je les lui donnerai sans poser la moindre question.

– Au Red Dust Motel, un établissement sur une route assez fréquentée, surtout par les routiers. Nous pourrions dormir un peu sans nous soucier de la police.

– Je ne pense pas être capable d'arrêter de m'en soucier, mais j'ai hâte de pouvoir me coucher.

Le hall d'accueil du motel est encore éclairé. La réception ouverte sept jours sur sept, sans interruption, est plutôt fréquentée par des hommes cherchant les services de femmes à bas tarifs, mais je ne préfère pas en parler à Annabel.

Quoi que... Peut-être pourrions-nous jouer là-dessus, avec ma fugitive, pour passer inaperçus ?

Je descends de moto et l'aide à faire de même, avant de poser tous les sacs aux pieds de l'engin poussiéreux. Les casques sont maintenant pendus aux poignées que j'ai serrées si fort que mes articulations me font mal.

Malgré mon air décontracté, j'ai été affolé à l'idée d'être pris en chasse. Qu'Annabel puisse être blessée.

Je la détaille en vitesse. Je veux être sûr qu'elle va bien mais, en effleurant

son corps des yeux, je ne peux m'empêcher de l'imaginer selon un plan qui, peu à peu, se forme dans mon esprit. Si nous jouons les couples pervers, moi en tant que client, et elle en prostituée désabusée, il me faudrait ôter son tee-shirt et la presser contre moi, loucher dans son soutien-gorge de dentelle, peut-être, pour détourner l'attention de l'homme au comptoir. Pourtant, l'exposer comme de la chair à consommer, alors qu'elle semble éreintée, ne me plaît pas.

D'autant qu'elle protesterait certainement si je lui demandais de se déshabiller...

Et puis, si ça se trouve, elle ne porte même pas de soutien-gorge. Sa poitrine menue est peut-être libre de toute attache sous ses vêtements. Seigneur, pourquoi est-ce que je pense à cela à cet instant ? Quel imbécile ! Je n'ai plus que ça en tête, à présent.

– Cet employé à l'air aussi endormi que moi, déclare-t-elle en se frottant les yeux. Jouons-lui un petit tour à la Annabel !

Elle sourit. De nombreuses mèches de ses cheveux noirs retombent sur son visage, et je les balaye du bout des doigts, afin de dégager son regard plein d'étoiles. Son sourire semble un peu forcé, mais je mets cela sur le compte de la fatigue.

– Qu'entends-tu par-là ?

– Je vais faire le tour du bâtiment et trouver le compteur. Quand l'électricité sera coupée, aucun risque que cet homme te reconnaisse. Tu pourras nous payer une chambre rapidement et on ira enfin se coucher.

– En quoi est-ce un plan « à la Annabel » ? Tu m'intrigues. Tu aimes ça, être dans le noir en compagnie de bikers sexy ? susurré-je à son oreille.

Elle glousse et secoue la tête.

– Quand je faisais des descentes avec la brigade des stupés, j'insistais toujours pour qu'on le fasse de nuit. Je leur faisais couper le courant et on débarquait, torches braquées devant nous, pour surprendre les dealers dans leurs planques. Sans électricité, cela diminuait le risque de fusillades, car aucun d'eux ne souhaitait se prendre une balle d'un de leurs camarades. C'était tout bénéf pour nous.

- Petite maligne !
- Je n’ai jamais aimé me faire tirer dessus, il fallait bien trouver un moyen de l’éviter au maximum.
- Tu as raison.

Je lui caresse la joue, l’imaginant difficilement être prise pour cible. Je l’ai déjà été si souvent, quand j’étais mobilisé. Annabel ne devrait pas connaître l’angoisse, la crainte de se faire saigner. La hantise de voir la mort planer au-dessus de sa tête. Ça me rend malade de savoir que pourtant elle les a connues et même vécues cette nuit.

- Bon, nous devrions peut-être bouger un peu, lâche-t-elle, sans toutefois me repousser.

Mon contact doit lui faire du bien, au fond. Enfin, je l’espère, sinon j’aurais un énorme problème sur les bras. Pour rien au monde, je ne souhaite arrêter de poser les doigts sur elle. Sa peau est si douce, si soyeuse qu’elle semble apaiser jusqu’à mon âme torturée.

Annabel baisse les yeux, sous mon regard un peu trop perçant, et enfouit une main dans sa veste pour en sortir un portefeuille.

Bon sang, elle est sexy dans ce blouson en cuir...

- Laisse-moi payer. Tu es fauchée, d’après ce que je sais du salaire des policiers, lancé-je.

– Et bien sûr, toi, tu roules sur l’or... J’aurais dû m’en douter, soupire-t-elle, exaspérée.

– Et si tu allais plutôt chercher ce fameux compteur au lieu de me juger sur mes revenus ?

– Je ne te juge pas, Spider. Du moins par sur cela. Mais j’ai eu un aperçu de tes caleçons, tout à l’heure. Et je peux te dire que nous en reparlerons...

Je rêve ou elle se moque de moi ?

– J’aime avoir ce qu’il y a de mieux pour mes fesses ! Mes caleçons en coton estampillés d’un trait d’humour sont parfaits pour leur confort.

– J’en suis persuadée, rit-elle.

Elle se baisse pour fouiller dans son sac et en sort la lampe torche prise au magasin.

- Tu vois que j’en ai besoin, ponctue-t-elle d’une voix guillerette.
- Les articles volés finissent toujours par être utiles à un moment ou à un autre...
- Quoi ? Mais je ne l’ai pas volée ! Tu m’as dit de me servir dans le magasin ! proteste Annabel.
- En vêtements.
- Je te la paierai, cette fichue lampe, espèce de mec agaçant aux fesses délicates...

Avant que je ne puisse répliquer, Annabel se met à courir, disparaissant dans la nuit, de l’autre côté de la route, vers la droite du vieux motel.

- Sois prudente... murmuré-je pour moi-même.

J’attrape un élastique jaune dans le fond de ma poche, ramasse tous mes cheveux dans une main et les noue en chignon. De cette façon, ce trait distinctif sera atténué dans le noir du hall.

Je m’approche alors de l’entrée du motel et pousse la porte sans faire de bruit. L’employé face à moi a la tête posée sur ses bras croisés et dort profondément. Sous la lumière crue des néons, je me sens exposé. Trop exposé. S’il ouvre les yeux, s’il se redresse maintenant, il me reconnaîtra. La petite télévision allumée, à son côté, diffuse le portrait d’Annabel et le mien en continu, tandis qu’une banderole défile en bas de l’écran avec le numéro spécial à appeler en cas de repérage.

Je m’arrête au comptoir et pose un doigt sur la cloche. Je compte dix petites secondes, le temps pour Annabel de trouver ce qu’elle cherche, puis fais sonner le carillon en appuyant vigoureusement dessus.

L’homme endormi sursaute. Il a du mal à ouvrir les yeux et n’en a à présent plus besoin puisque, à l’instant même où je lui dis bonjour, la lumière se coupe.

Le soulagement déferle en moi et me fait pousser un soupir rauque. Annabel vient de me garantir l’anonymat immédiat.

– Mince, les plombs ont encore sauté ! se plaint l’employé. Euh, bonjour...  
Je vais aller remettre le courant et...

– S’il vous plaît, il est tard, j’aimerais payer ma chambre avant, grogné-je d’une voix exténuée.

– Mais...

– Je peux aussi me trouver un autre motel, si vous voulez être tranquille, appuyé-je, un peu plus agacé, cette fois.

– Non, non, ça va aller, me rassure le veilleur.

L’enseigne lumineuse à l’extérieur du bâtiment nous fournit l’éclairage nécessaire pour procéder au paiement. Avec ces néons rouges, je dois avoir l’air effrayant. Mon mètre quatre-vingts de muscles tatoués et ma façon de dévisager lourdement mon interlocuteur peuvent mettre mal à l’aise. C’est peut-être pour cela, d’ailleurs, qu’il semble si nerveux.

Je pose deux billets de cent dollars sur le comptoir. Avec tout cet argent, je pourrais au moins rester la semaine.

– Une seule chambre, monsieur ? s’enquiert-il.

– Oui.

– Un lit ?

– Oui. Double.

Annabel va adorer...

– Une ou deux personnes ?

– Une. Je ne veux pas de ménage et je ne sais pas encore si je resterai plus d’une nuit. Je vous ferai signe si c’est le cas.

– Très bien. Voici les clefs, vous êtes à la 203. Il faut ressortir, monter les marches extérieures et ce sera sur votre droite. Bonne nuit.

– Merci. À vous aussi, me moqué-je.

Je retrouve Annabel près de la moto. Elle patiente en jouant avec la lampe torche qu’elle fait rouler lentement entre ses doigts. La scène me paraît érotique, de façon tout à fait déplacée...

– Chambre 203, annoncé-je d’une voix tendue.

Je me baisse pour attraper les deux sacs, le sachet et les casques, et lui enjoins de me suivre. Je n'arrive pas à effacer de mon esprit cette image d'elle en train de faire glisser ce gros objet oblong entre ses paumes. Bon sang, depuis quand les lampes torches sont sexy ? Il faut que je me concentre. Et sur autre chose que cette femme qui m'obsède.

– Je peux porter quelque chose ? m'interroge-t-elle en montant l'escalier à mon côté.

– Non, je maîtrise la situation. C'est d'ailleurs ce qui est écrit sur mon caleçon actuel, si tu veux tout savoir.

– Je me serais volontiers passée des détails.

Mais, une fois devant la porte, je n'ai plus, les mains pleines, la possibilité d'ouvrir.

– Tu maîtrises, hein, Superman ? Je suppose que tu vas devoir changer de dessous en faveur d'un « Les yeux plus gros que le bas-ventre ».

– C'est moche de se moquer. Et puis, je préférerais « Spiderman ». Cela collerait mieux à ma personnalité.

– Ne me dis pas que tu as été mordu par une bestiole radioactive, par pitié. Ou que tu es velu. Je serais obligée de partir en courant.

– Non, je voulais seulement dire que j'ai des superpouvoirs. Une agilité et une endurance à toute épreuve, si je peux me permettre, lancé-je avec un sourire canaille.

Annabel secoue la tête, amusée, puis dépose un baiser sur ma joue avant d'attraper les clefs pendues à la poche de mon jean.

Je reste figé un long moment, incapable de décider si j'ai aimé ce baiser, ou adoré... Mes joues se sont échauffées à l'instant même où elle m'a effleuré, et, dans ma poitrine, mon cœur s'est soudain allégé.

Si je suis conscient de deux choses à cet instant, c'est, tout d'abord, qu'Annabel est la plus jolie femme que je n'aie jamais rencontrée. Avec ses yeux d'un bleu sombre comme le ciel nocturne du Grand Nord et ses longs cheveux noirs, elle me fascine. Et ensuite que le danger qu'elle court est beaucoup trop lourd à porter pour elle seule.

Je me fais plus qu'un devoir de l'aider à s'en tirer en vie et sans la moindre égratignure supplémentaire, même si je dois y laisser ma peau au passage. Moi, j'ai déjà vécu tout ce que j'avais à vivre. Je n'attends plus rien de personne, mais elle... elle aura un avenir, et un bel avenir, j'en fais la promesse.

Annabel entre dans la modeste chambre et allume la lumière. Je la regarde marcher, fouiller les lieux de son regard de policier implacable. Même épuisée, traînée dans la boue, persécutée, elle ne lâche pas prise, et je ne l'admire que davantage pour cela.

Elle repère immédiatement les moyens de sortir de la chambre, en dehors de la porte d'entrée, et cela se résume à une fenêtre située juste à côté de celle-ci. Autant dire que ce n'est pas vraiment une chambre, mais un tombeau que je nous ai trouvé.

Pas grave. Je suis certain que nous serons en sécurité, pour cette nuit au moins.

- Tu viens ? me presse-t-elle enfin, me faisant sortir de ma transe.
- Oui. Je vais juste aller changer la moto de place et la garer sur le parking de la supérette d'à côté, on ne sait jamais.
- Bonne idée.

Je dépose les sacs à l'entrée de la chambre, notre repas, sur le petit bureau, puis je vais rapidement déplacer la moto. Même si je suis persuadé d'être en sécurité ici, du moins pour quelque temps, quitter Annabel pour le plus infime des moments me donne l'impression de l'abandonner.

Quand je reviens à la chambre, je la trouve assise sur le bord du lit, les yeux dans le vague. Elle a détaché ses cheveux de son chignon à moitié défait et passe nonchalamment les doigts dans de longues mèches. Je n'arrive pas à détourner le regard de ses gestes élégants. De sa façon de caresser sa tempe à chaque fois qu'elle lève la main. Et j'ai envie de la remplacer, j'ai envie, moi aussi, de la caresser.

Je serre les poings, mes doigts rugueux pourraient écorcher sa peau délicate.

- Ce soir, déclaré-je face à son regard triste, tu ne penses plus à rien. Il n'y a

que toi, moi, une chambre et la vie, d'accord ?

Je marche vers elle, un demi-sourire sur le visage, avec la prétention de réussir à la détendre. Je pose les mains sur ses flancs pour détacher son gilet pare-balles et le lui ôte délicatement. Annabel gémit de ne plus sentir ce poids sur ses épaules. Le gilet termine négligemment sur le sol au fond de la chambre. Un à un, je défais ensuite les boutons en verre de sa chemise pour dévoiler une brassière noire, simple, qui pourtant m'excite au possible. Mon jean se fait étroit, et les bouffées de chaleur n'ont rien à voir avec la température extérieure, avoisinant les trente degrés à près de quatre heures du matin.

– Oui, chuchote-t-elle, peu sûre d'elle.

– Tout va bien se passer, Annabel, la rassuré-je dans un murmure qui lui parvient difficilement.

Elle semble ailleurs, si perdue que j'ai un instant peur de ne pouvoir la retrouver si elle continue ainsi à abandonner tout espoir.

– J'espère, souffle-t-elle en retour.

Je la pousse doucement pour l'allonger sur le matelas, et elle se laisse faire. Sur ce lit aux draps clairs, les mains relevées et les cheveux noirs éparpillés autour de la tête, elle me laissera porter un peu de ce poids lourd sur sa poitrine, elle en a besoin.

Mes doigts glissent sur la peau douce de son ventre plat, et je râle lourdement. Ma main droite trouve le bouton de son jean. Si j'avais été un salaud, un sale type, j'aurais pu profiter de la situation, profiter d'elle, tant elle est amorphe.

Mais la voir en petite tenue, elle, dans le coma, dans ce déni des événements, dans les nuages... me dégoûte. Tout simplement.

Mon excitation retombe rapidement, laissant place à des frissons piquants.

Je ne trouve rien de sexy à ses fêlures. Je préfère la voir sourire et rire aux éclats.

Je tire sur son jean pour le lui ôter et défais ses bottines noires et usées pour dévoiler des pieds délicats. Ensuite, dans le fond de mon sac de voyage, je me

saisis d'une large chemise à damier noir et blanc et, après l'avoir aidée à se redresser, la lui enfile.

– C'est mieux, n'est-ce pas ? Rien de tel qu'un vêtement trop large pour se sentir chez soi n'importe où, plaisanté-je.

Je suis très, très loin de me sentir comme chez moi pourtant, ici. Il n'y a rien de moderne, de la télévision des années quarante à la moquette d'une teinte W.-C. atroce...

Mais être auprès d'Annabel éveille un autre sentiment. Une sensation étrange de bien-être me prend au dépourvu.

Annabel regarde autour d'elle et sourit en s'asseyant en tailleur. Elle remonte un peu ses manches qui lui couvrent les mains, puis balaye ses cheveux vers l'arrière. Chacun de ses gestes à la douceur d'une brise chaude et la langueur fébrile d'une mélancolie passagère.

– Tu as raison, finit-elle par répondre. Et puis cet hôtel est plus chaleureux et mieux décoré que chez moi, c'est déjà ça.

Je tousote, gêné. J'ai tendance à oublier que le commun des mortels n'a pas forcément un compte en banque généreusement garni et la chance d'habiter une demeure luxueuse. Avec son salaire de flic, Annabel n'a même pas de quoi se payer des chaussures neuves, comme en attestent ses bottines délabrées. Le simple fait que cet endroit soit en meilleur état que son appartement me rend honteux.

– Tu veux manger un peu ? lui demandé-je quand le silence s'installe entre nous.

– Tu vas me cuisiner l'un de ces plats gastronomiques que l'on voit dans Top Chef, c'est ça ? Parce que je commence à me demander si tu n'es pas autodidacte dans tous les domaines. Humour, sauvetage de jeunes femmes, traversée du désert...

– Je peux te préparer de bonnes frites et un hamburger en deux temps, trois mouvements. C'est ma spécialité. Passer commande, déballer le paquet... Je suis expert !

– Déballer le paquet ? Non mais qu'est-ce que tu es en train de me proposer,

là ? s'étonne-t-elle en éclatant soudain de rire.

Je pourrais me noyer dans ce son exquis, crever, si, en contrepartie, Annabel était heureuse jusqu'à la fin de sa vie.

Je ris à mon tour, avant de traverser la chambre pour récupérer le sachet contenant nos repas.

Ma belle brune esquisse un sourire ravi, qu'elle étire davantage quand je lui apporte, sur une barquette, son plat encore chaud.

– Quand as-tu eu le temps d'acheter tout cela ? Je n'ai rien vu.

– Tu t'es assoupie sur moi, j'en ai profité pour aller chercher ce menu gastronomique. Supplément friture, évidemment, pour nous redonner des forces.

Elle attrape le paquet d'une main tremblante et commence tout de suite à manger. C'est presque drôle de la voir se régaler autant quand une minute plus tôt elle était comme éteinte.

– Ne me juge pas si je pleure, déclare-t-elle d'une voix tremblotante. J'ai l'impression de ne rien avoir mangé de si bon depuis une éternité.

– Fais-toi plaisir. Je suppose que les trois rations commandées partiront très vite.

Et c'est peu de le dire ! Annabel dévore littéralement son plat tel un animal affamé. C'est plutôt impressionnant.

– Et sinon on vous force à jeûner dans la police ou c'est un traitement que tu t'infliges par plaisir ?

– Je... désolée, j'étais tellement stressée ces derniers temps, je n'arrivais plus à manger. La pression, l'angoisse constante de me retrouver seule face à un collègue trop zélé... Je n'avais plus aucun appétit.

Elle se lèche les doigts. Ses lèvres luisent, quelques grains de sels y sont collés, me donnant l'envie de les ôter du bout de la langue. Je regarde attentivement chacun de ses gestes lents, à ce moment, avec moi et dans cette chambre, ses angoisses semblent atténuées.

– Tu n'as pas à t'excuser. Si j'avais su que tu serais aussi affamée, je t'aurais

commandé tout le stock, dis-je sincèrement.

Annabel éclate de rire une nouvelle fois, si bien qu'elle se laisse tomber en arrière sur le lit, les genoux relevés. Ses petites fesses rebondies font palpiter mon cœur, me forçant à marmonner quelques jurons en levant les yeux au plafond. Vais-je survivre à une nuit à ses côtés sans deux ou trois arrêts cardiaques à la clef ? La réponse est définitivement : NON.

Elle se prélasse quelques instants, tandis que je jette les emballages de notre repas, puis elle disparaît sans un mot dans la salle de bains.

Après un passage rapide dans cette pièce à l'état pitoyable, la jeune femme se glisse sous les draps et me regarde de ses yeux perçants et envoûtants. Vais-je me noyer dans les mystères qu'ils recèlent ? C'est fort probable...

– Bonne nuit, soupire-je en attrapant un oreiller. Si tu me cherches, je suis dans la baignoire.

Je m'apprête à disparaître dans la salle de bains quand Annabel m'interpelle.

– Attends ! s'exclame-t-elle.

– Quoi ?

– Tu ne peux pas dormir là-bas, c'est sale.

– Serait-ce une excuse vraiment bidon pour me garder auprès de toi, mademoiselle ? la taquiné-je.

Elle pince les lèvres et soupire.

– Je ne veux pas rester seule, cette nuit, murmure-t-elle finalement en baissant les yeux.

– Oh... Très bien. Je vais... euh...

Je commence par remettre mon oreiller en place puis me retourne et me débarrasse de mon pantalon et de mon tee-shirt que je laisse tomber au sol. Une fois prêt à me mettre au lit, je remarque son sourire. C'est beau.

– Tu as vu mon caleçon, c'est ça ?

– Oui. Et tu m'as menti tout à l'heure...

– Vraiment ? Je me suis probablement emmêlé les pinceaux. Qu'y a-t-il

d'écrit, sur celui-ci ? lui demandé-je.

– « À manipuler avec précaution. » Je ne savais pas que tu étais sensible du popotin, rit-elle.

– Je suis sensible de partout, Annabel. Et encore plus quand tu es près de moi.

Je lui offre un clin d'œil et m'installe à son côté, tourné vers elle. Le minuscule espace entre nous me semble soudain gigantesque, mais je n'ose pas l'approcher davantage. Pourtant j'en meurs d'envie. Je veux la presser contre moi, poser les mains sur sa peau et la caresser langoureusement jusqu'à l'entendre gémir les yeux mi-clos. Le trouble que lui provoque ma proximité m'en empêche. Le désir brillant dans ses yeux est beau, mais sa timidité soudaine, qui fait rougir ses joues, m'incite à rester sage.

– Merci d'être là pour moi, Spider. Je ne l'oublierai jamais.

Elle fixe son regard franc au mien un court instant.

Puis, sans un mot de plus, elle ferme les paupières et s'endort. J'aurais pu en faire de même, mais lorsqu'elle me prend la main, je reste figé jusqu'à ce que le soleil pointe enfin à la fenêtre.

# Chapitre 7

## Annabel

Un bruit de porte qui claque dans la chambre voisine me réveille en sursaut. Mon pouls accélère immédiatement, m'attendant au pire, mais, quand j'entends deux femmes glousser bruyamment, je me détends.

Un coup d'œil vers le radio-réveil, posé sur la table de nuit antique, m'apprend qu'il est déjà dix-sept heures. J'ai dormi près de douze heures, je n'arrive pas à y croire ! Je ne peux m'empêcher de me sentir bien et reposée. Je n'ai pas fait de nuit pareille depuis des années !

J'enfouis de nouveau la tête dans mon oreiller. Spider et moi nous sommes rapprochés dans notre sommeil, et son visage se trouve à présent si près du mien que je peux apercevoir les légères taches de rousseur de ses joues et de son nez, les petites pattes d'oies aux coins de ses yeux, preuve intime de ses nombreux éclats de rire. Ses cheveux, qui lui arrivent à la mâchoire, dans un désordre chaotique, me tirent un petit sourire. Il enveloppe à présent mes deux mains des siennes, chaudes et immenses. La tendresse de son geste inconscient fait palpiter mon cœur d'un plaisir parfait. Je me mordille la lèvre inférieure. Pourquoi suis-je aussi intimidée de l'avoir tout près de moi ? Pourquoi me fait-il cet effet ? Celui de réveiller mon désir, de troubler mon esprit. Je suis fascinée par sa personnalité, amusée par son humour idiot, mais surtout attirée par cet homme au passé sombre et au regard envoûtant. Je devrais pourtant me concentrer sur ma fuite, sur ma vie à cet instant en jeu, mais je n'y arrive pas. Pas quand il me touche, pas quand il est au lit avec moi.

Je me rapproche encore un tout petit peu de lui, bougeant à peine pour ne pas le réveiller, mais le mouvement du matelas le fait soupirer. Il s'étire, me lâchant pour lever les mains au-dessus de sa tête. J'admire, sans pouvoir me retenir, les nombreux tatouages de ses bras et de son torse. Des araignées de toutes espèces, de toutes tailles... Je ne suis pas particulièrement fanatique de ces bestioles,

mais je dois avouer qu'elles ne me rebutent pas, dessinées sur la peau dorée de Spider. Malgré l'encre noire et colorée, les muscles de son torse et de ses biceps ressortent de façon magistrale.

Je me demande un instant si tracer du doigt la toile délicate de son cou le réveillerait définitivement... Ne pouvant décemment pas laisser mes pensées emprunter ce chemin, je me recroqueville, perdue dans sa large chemise. Elle porte un peu de son odeur, ce parfum viril de cuir et de mâle qui lui colle à la peau. Cela m'a fait rêver toute la nuit. De lui, de moi. De la douceur de nos peaux nues glissant l'une contre l'autre. Et mes joues rosissent en y repensant.

Soudain, Spider baisse les bras pour m'entourer la taille, avant de me coller contre lui. Je cesse de respirer un instant. Ma poitrine se presse contre son flanc nu. Mes doigts, indécis, finissent par glisser sur son buste ferme. Sa peau chaude me donne envie d'explorer son corps de mes mains, de ma langue. Et je suis tellement gênée d'y penser que mon souffle s'intensifie. Je respire, à pleins poumons, son parfum brut et masculin qui m'excite davantage. Mon Dieu, cet homme me fait perdre tout sens des priorités, tout ce self-control qui a géré ma vie des années durant. J'ai envie de lui comme je n'avais jamais eu envie d'aucun homme !

Je me remets à admirer ses muscles, ses tatouages artistiques. Ses cheveux noirs sont dans un état catastrophique, et je glousse tout doucement en ne souhaitant qu'une seule chose : de pouvoir passer la main dedans. Les traits fins de son visage auraient été parfaits pour n'importe quelle agence de mannequin. Et que dire de ses yeux noisette, quand il les pose sur moi... Heureusement, ils sont clos, sinon je me serais perdue, je crois, dans leurs profondeurs.

Comme ça me fait du bien de penser à autre chose, à lui, après tout ce foutoir mis par mes collègues dans ma vie ! Je ne dois le salut de ma santé mentale qu'à sa présence auprès de moi. Je ne me souvenais même plus de ce que ça faisait, de se réveiller sans avoir le ventre douloureux et les pensées sombres et envahissantes. Pour la première fois depuis longtemps, d'autres sensations inondent ma poitrine. Je halète, serre les cuisses tandis que mon envie de cet homme devient incontrôlable. Là, tout contre lui, je ressens le besoin de me laisser aller. J'ai envie qu'il me touche, qu'il découvre mon corps, puis qu'il me laisse faire de même pour lui. Je veux retrouver le plaisir simple d'une étreinte passionnée, je veux oublier le danger entre ses bras forts et sous son regard

brûlant.

Je suis tellement tendue, tellement excitée que ma poitrine est gonflée et sensible.

Ne pouvant me retenir, je me redresse sur un bras et caresse de l'index une tarentule bleue, piégée entre ses sœurs, sur son flanc. Sa chair frissonne un peu à mon contact.

- Pas encore l'heure de se lever, marmonne Spider.
- Tu as raison, murmuré-je. Rendors-toi.

Il se rapproche de moi, presse son visage dans le creux de mon cou.

Seigneur, mon cœur se met à palpiter bien davantage, à battre la chamade et à se soulever de joie, à l'effleurement de ma gorge par ses lèvres.

Incapable de bouger pendant les nombreuses secondes qui s'ensuivent, je prie violemment pour que cet homme, entre mes bras, ne me laisse jamais tomber...

Timidement, je l'enlace à mon tour. Ma respiration rauque me fait craindre de le réveiller, mais Spider dort d'un sommeil de plomb. Je le serre alors contre moi, son corps d'homme envahit la finesse de ma silhouette. Je reprends vie. Tout contre lui. Le simple fait de le sentir près de moi ravive la flamme de ma féminité.

Spider bouge encore un peu, et l'une de ses mains glisse le long de ma jambe nue puis sous sa chemise. Je me cambre, souffrant du plaisir que cela me procure. Les frissons qu'il fait naître sur ma peau et au plus profond de mon âme me contraignent à fermer les yeux et à ouvrir la bouche.

Je halète de nouveau. Fébrile. Comme j'aime sa peau chaude et ses mains brutalement plantées dans ma chair pour me presser contre lui...

Sa bouche s'attarde une seconde fois sur ma gorge. Puis descend. S'enfouit dans l'encolure largement ouverte de ma chemise.

Ma peau est brûlante, mon désir pour lui, inextinguible. Les pointes de plaisir qui se réveillent au creux de mon ventre semblent venir lécher la chair sensible

entre mes cuisses. Je tremble un peu, l'esprit embrumé par son toucher si parfait.

– Annabel... gémit-il alors.

Je sursaute. J'aurais aimé avoir la force de le repousser, de lui dire que je l'enlace uniquement parce qu'il me fait du bien. Mais je n'aime pas mentir. Et s'il avait souhaité une véritable réponse de ma part, j'aurais été bien incapable de la lui donner, car je suis... brisée.

– Annabel... répète-t-il d'un ton plus doux.

Spider embrasse ma gorge, le dessous de mon menton. Je ne peux que me cambrer, la tension entre mes cuisses enflant et ondulant sous ma peau.

À chaque fois qu'il prononce mon prénom, j'ai l'impression d'entendre plus qu'un simple mot de sa part. Sa façon de parler, de me regarder, raconte une histoire qu'il garde pour lui. Si j'avais dû deviner son secret du moment, j'aurais parié sur une passion qu'il tente désespérément de brider... Y arrivera-t-il, cependant ? Je ne le souhaite pas. Bon sang, je veux qu'il succombe, qu'il m'emprisonne sous son corps et qu'il m'embrasse à en perdre le nord.

Quand je sens ses mains glisser hors de la chemise, je sais pourtant qu'il a réussi là où j'aurais échoué lamentablement. Je cache ma déception en baissant la tête mais n'ai pas le cran de prendre les choses en main.

Spider se tourne sur le dos, couvre son visage de ses mains puis marmonne :

– Je suis désolé. Je me suis laissé emporter. Tu aurais dû me repousser, pour que je ne t'agresse pas de la sorte. Merde.

Il écarte les doigts, penche la tête pour me regarder. Son air affolé est aussi adorable que ses caleçons.

Je me redresse un peu plus et pose la main sur son torse, sentant ses muscles vaciller à mon contact.

– Si tu m'avais ne serait-ce que gênée un tout petit peu, tu serais à présent au bas du lit avec un os brisé, en train de pleurer comme un bébé, les mains sur tes attributs masculins.

– Tu veux dire que... ça ne te dérange pas si je fais ça ?

Spider se redresse également, passe la main dans mes cheveux et les caresse en arrière. Son regard s'assombrit, ses pupilles se dilatent.

– Non, murmuré-je.

Mes mains agrippent les draps. Je veux lui en demander plus, mais ma voix s'éteint quand je constate qu'il me désire. Très fort. Son sexe dur forme une bosse parfaite sous la couette. Je suis envahie de frissons et j'aime ça.

– Et ça ?

Il se penche, m'embrasse sur la joue, ses doigts glissent sur mes flancs dénudés par sa chemise relevée.

– Non plus.

Il s'arrête une seconde, une minuscule seconde. Dans son regard, je vois passer un désir soudain brutal, soudain brûlant, et il y succombe à l'instant même où mon prénom passe la barrière de ses lèvres d'une façon éraillée. Bouleversée.

Spider me plaque contre le matelas, son corps ferme recouvrant enfin le mien, et instinctivement j'enroule les jambes autour de son bassin afin de le garder tout contre moi. J'ondule des hanches, frottant ma chair sensible contre son sexe dur dans le caleçon. C'est bon. Tellement, tellement bon. J'en gémis.

Affamé, il plonge vers ma gorge qu'il embrasse lourdement, violemment. Ses dents mordillent ma peau sensible, sa langue en goûte le sel amer. Je m'accroche à ses épaules, y plante les ongles.

Quand je m'apprête à lui dire que j'en veux plus, que je veux le sentir glisser en moi, buter contre mon corps sensible, des coups sont frappés à la porte.

Nous nous figeons tous les deux, angoissés.

Le désir, la tentation et l'envie s'éteignent dans ses yeux pour ne laisser place qu'à une soif de brutalité effrayante. Spider grogne, se lève d'un bond, attrape

son arme et la pointe vers le battant en bois.

Les coups résonnent de nouveau.

– Ménage ! s'écrie un homme dans le couloir.

Je plaque les mains sur ma bouche pour étouffer un rire, tandis que mon motard hurle tout un chapelet de jurons.

– J'avais dit que je n'en voulais pas, bordel !

– Désolé, s'excuse l'inconnu avant de s'éloigner.

Il revient au lit, un air dépité sur le visage. Je crois que pour le sexe, c'est foutu. Néanmoins, il s'allonge tout contre moi, ponctue ma clavicule de petits baisers chauds et glisse une main sous ma chemise pour y caresser ma peau. Que j'aime la sensation de ses paumes éraillées à l'origine de tant de frissons. C'est comme une drogue. J'y ai goûté une fois et je ne peux plus m'en passer.

– Je suis plutôt collant, comme gars. Tu as intérêt à t'y habituer.

Je glousse et le laisse faire quand il m'accueille au creux de ses bras. Je pose la tête sur sa poitrine et m'apaise au rythme de son souffle régulier, puis relève les yeux vers lui.

– Pourquoi est-ce que tu souris ? demande-t-il en faisant de même.

– Je ne sais pas. Je me sens bien, je crois. Tu m'as sauvé la vie. Tu m'as conduite ici, en sécurité. C'est la première fois depuis des mois que je me lève sans avoir peur, sans me sentir mal alors, oui, je pense que je me sens bien, là.

– Tu vois que j'ai l'âme d'un preux chevalier.

– Arrête, je vais finir par y croire, le nargué-je.

Nous restons un long moment allongés sur le matelas moelleux, sans parler ni bouger. Pourtant, malgré le calme de ce moment, je ne peux m'empêcher de penser à la suite. À notre futur. À cette condamnation à vie que l'on m'a infligée.

– Qu'est-ce qu'on va faire désormais, Spider ?

– Je ne sais pas encore. Reposons-nous une nuit supplémentaire ici, histoire de réfléchir un peu. Je peux seulement te dire qu'à nous deux on s'en sortira. C'est une promesse.

– Le problème est bien que nous ne sommes que deux, justement. Nous avons besoin d'aide. Peut-être... Peut-être que tu pourrais demander à Ax de nous prêter main-forte ? tenté-je en rougissant.

Je sais cet ancien gangster maître dans l'art de duper son monde. Il est intelligent, implacable et réagit parfaitement dans n'importe quelle situation. Spider et lui sont amis depuis de longues, très longues années, quand les Ley Absoluta régnaient encore sur leur entourage. Le gang est à présent démantelé, mais Ax saurait quoi faire, j'en suis certaine.

Spider se raidit. Les poings serrés, la mâchoire contractée, l'homme si paisible entre mes bras deux minutes plus tôt a totalement disparu.

Je lève la tête vers lui et j'ai l'impression de déceler au fond de ses yeux une lueur de peine et de rage. Je ne comprends pas d'où viennent ces émotions, mais ça m'attriste de le voir ainsi. J'aime trop ses sourires, j'aime trop quand il évite de prendre la vie au sérieux. J'embrasse doucement sa mâchoire un peu rêche à cause d'une barbe naissante, afin de l'apaiser, et apprécie de voir que cela fonctionne à merveille. L'orage couvant dans ses yeux recule un peu, et la tempête qu'il maîtrise à peine se calme à mon contact.

– Ax ne nous aidera pas, parce que je n'ai plus aucun contact avec cette enflure, lâche-t-il.

Je suis étonnée de l'apprendre, étonnée de sa froideur envers son ami. Ses pupilles se dilatent brusquement, et sa colère semble prendre le dessus.

Je m'assieds dans le lit, face à lui, tandis qu'il met les bras derrière sa tête, faisant gonfler ses muscles et onduler ses tatouages.

– Pourquoi ? Vous vous êtes disputés ?

Ma curiosité est déplacée, pourtant j'ai envie de tout savoir de sa vie. Perdre un ami, c'est... douloureux. Presque autant que de perdre un membre de sa famille car, elle, on ne la choisit pas. Mais nos amis, eux, nous décidons de les faire entrer dans notre vie, alors leurs départs sont toujours trop brutaux.

Ax a eu beaucoup d'importance dans la vie de Spider. Je le vois facilement à la peine et aux regrets dans ses yeux et aux traits déçus de son visage.

– Disputés ? J’aurais préféré. Ce fils de... grogne-t-il en secouant la tête, m’a fichu à la porte du gang, Annabel ! Et je ne comprends pas pourquoi il a fait ça, je ne le digère pas. Je lui ai toujours été fidèle, à lui comme aux Ley Absoluta. Après tout, Ax m’a sauvé à maintes reprises, et le contraire est vrai également. C’était mon pote, merde. Mon frangin, mon roc. Ils étaient tous ma seule et unique famille ! Mon refuge, toute ma vie ! Je les détestais, tu n’imagines même pas à quel point ces salauds me dégoûtaient, mais Ax, il était différent... C’est lui qui m’a sorti de la rue au moment où je n’avais plus personne vers qui me tourner, plus rien à quoi me raccrocher. Un jour, River et York ont essayé de l’abattre et les choses ont dégénéré. Il s’est énervé, je ne l’avais jamais vu aussi... déboussolé. Nous avons une grosse cargaison à récupérer, tu vois, et même si je ne prenais jamais part à ces deals, j’étais toujours là pour seconder et protéger Ax, surtout depuis qu’Indy était parti. Et ce jour-là, après avoir failli se faire planter, il m’a tout simplement dit de dégager. Que c’était moi, le traître qui l’avait vendu et qui leur avait fait perdre une cargaison pour le Mexique.

Spider parle vite, comme si vider enfin son sac lui faisait du bien. Ses sourcils sont froncés, et il passe soudain les mains sur son visage, abattu.

D’une certaine manière, nous avons tous les deux vécu le même rejet. Mais lui se trompe totalement sur la réalité de son expulsion. Je le sais, parce qu’Ax m’en a beaucoup parlé. Je ne connaissais cependant pas son intention d’écarter Spider de cette façon. Je ne lui en veux pas, bien sûr, il l’a fait uniquement pour protéger son ami. Je me sens tout de même un peu coupable de la façon dont les choses ont tourné, surtout quand je réalise à quel point cela blesse mon motard.

– Il est vrai que pendant quelque temps je m’étais beaucoup concentré sur mon petit business dans les renseignements et j’ai fait moins attention au gang alors qu’Ax était en plein dans la tourmente. Mais je n’aurais jamais trahi mon ami ! Et c’est bien cela, le simple fait qu’Ax m’en croie capable, qui m’a brisé. J’étais tellement choqué que j’ai à peine réagi quand il m’a dit de partir, poursuit-il, et depuis j’évite tout contact avec le gang. Je ne veux plus entendre parler d’eux.

Sa détresse d’avoir été de nouveau abandonné par les siens me fait beaucoup de peine, et instinctivement je prends sa main dans la mienne. Aussitôt, ses yeux se fixent aux miens, et un petit sourire en coin, prétentieux, illumine ses traits. Il

aime beaucoup trop que je fasse le premier pas, que j'aie besoin de le toucher, d'être près de lui.

Quand il reprend son sérieux, je suis fascinée de voir à quel point l'homme agréable à regarder, sexy et charmant, devient presque sauvage. Son regard a quelque chose de dangereux, d'excitant. Je ne sais pas quelle facette de sa personnalité me plaît le plus, mais sans aucun doute elles m'attirent toutes les deux.

Et je sais qu'il a faux sur toute la ligne concernant l'attitude de son ami !

– Spider, Ax ne t'a pas tourné le dos, il a simplement voulu te sauver, dis-je doucement, pour ne pas le brusquer, la violence des sentiments semblant battre à même ses veines.

– Que veux-tu dire par là ? souffle-t-il.

– Ce jour-là... Le jour où il t'a demandé de partir, il t'a offert ta liberté. Ax m'avait appelée, la veille, pour le mettre en contact avec le FBI. Il a vendu tout le gang lors d'un piège qu'il leur a tendu dans le hangar où vous deviez récupérer la marchandise. C'était une embuscade, Spider. Il y a eu un véritable carnage, là-dedans. Une quinzaine de motards ont été abattus par les forces de l'ordre, les autres sont désormais derrière les barreaux. Ax savait que les effusions de sang seraient terribles, une fois que ses hommes auraient compris qu'ils avaient été piégés, et il avait peur pour toi. Il n'y avait qu'une seule façon de te faire partir, c'était en te faisant croire qu'il n'avait plus confiance en toi. En te blessant pour que tu ne cherches pas à rester.

– Ax... murmure Spider.

– Il va bien, ne t'inquiète donc pas. Il a quitté le pays. Le prix, pour avoir balancé tous vos anciens collègues, a été d'effacer vos dossiers à toi, un jeune du gang et le sien.

– Dis-moi que tu plaisantes, Annabel... lance-t-il d'un ton sec.

Il se frotte le visage, visiblement bouleversé. Quand il me regarde de nouveau, l'espoir et la surprise se disputent la place dans ses yeux.

Je me sens tellement mal.

– Je suis désolée, tellement désolée, Spider. Le FBI a longtemps été en délibération sur ton cas, à cause du fait que tu avais déserté l'armée. Ils devaient

se prononcer bientôt mais à présent que tu m'as aidée à m'enfuir, ils n'accepteront jamais de te laisser vivre en paix. Et crois-moi, ils finiront par découvrir ton identité avec le portrait-robot de Carsten.

Son regard sur moi se fait lourd, pesant. Je ne sais pas à quoi il pense, mais je ne peux le supporter. Il doit me détester. M'en vouloir si fort... Le poids sur ma conscience me déchire de l'intérieur.

Je suis la seule et unique responsable de sa situation. Du fait qu'il restera un traître pour ce pays et, au final, un criminel en fuite.

Je me lève du lit, démoralisée. J'ai ôté son futur à Spider, tout en nous collant une cible sur le crâne, je me dégoûte.

J'attrape la perle pendant sur ma poitrine et ferme les yeux en me postant à la fenêtre, derrière le rideau blanc. Les rayons d'un soleil descendant balayent mon corps et me réchauffent doucement, car à présent je suis gelée.

Même si je veux trouver la force de hurler à Spider de partir, je ne le fais pas. Il me rejoint pour m'enlacer, et toute volonté me quitte. Ses lèvres effleurent l'une de mes épaules dénudées. Je remonte sa chemise pour me cacher dedans.

Du désir éprouvé pour lui quelques minutes plus tôt, il ne reste rien. Il n'y a plus que cette foutue culpabilité qui me brûle le ventre et me rend maussade.

– Pourquoi tu ne m'en veux pas ? grondé-je, énervée.

J'aurais voulu qu'il s'emporte contre moi, qu'il me hurle dessus. Je n'aime pas qu'il soit si stoïque alors que j'ai foutu sa vie en l'air.

– Réponds, ordonné-je d'une voix dure.

– Je ne t'en veux pas, c'est moi qui ai choisi de t'aider, Annabel. Ce n'est pas toi qui m'as infligé ce statut de fugitif. Ni même toi qui as collé une balle dans la tête de ton collègue. Tu n'es pas responsable de leurs actes, ni de mes décisions. Et si tu crois une seule seconde que les petites délibérations du FBI concernant ma personne tout à fait charmante m'inquiètent, je vais devoir te prouver que tu as tort. J'ai prévu mon futur il y a longtemps, qui ne sera pas dans ce pays que j'exècre. J'ai prévu de partir. À vrai dire, j'allais bientôt le faire, c'est pour cela que tous mes dossiers ont des sauvegardes ailleurs, dans ce lieu secret où je vais

disparaître. Je me moque d'être amnistié, car cela n'a aucune signification pour moi. Pas quand on m'a tourné le dos au moment où j'en avais le plus besoin.

Sa fougue et sa passion sont de retour. Ses yeux brillent si fort, quand il les pose sur moi, quand il s'énerve contre toute l'injustice de sa situation, ou de la mienne. J'adore cette facette de sa personnalité, sa façon de s'emporter quand quelque chose ne va pas. Le fait qu'il soit sanguin me conforte dans mon idée qu'il est quelqu'un de bien. Les hommes comme lui, qui ont connu la guerre, la violence, les effusions de sang, sans perdre leur âme, ne peuvent pas être mauvais.

Spider soupire. Je comprends qu'un instant il s'est perdu dans ses pensées, ruminant sur ce gouvernement qui l'a laissé tomber au cœur du désert.

– Quand on t'a tourné le dos... tu veux dire quand tu as été torturé ? ne puis-je m'empêcher de demander.

La boule de douleur dans mon ventre enfle en pensant à ce qu'il a subi. Il hoche la tête et lance :

– Comment sais-tu cela ?

L'horreur, le choc qui se peignent sur ses traits me font culpabiliser d'avoir abordé le sujet, alors que je sais pertinemment que ça a été atroce, pour lui, là-bas. Le traumatisme de sa détention, l'effroi face à des assaillants sans scrupules. C'était son secret, son passé, et je me permets de l'aborder alors que je n'en ai aucun droit. Pourtant, je ne regrette pas mes mots. Je veux tout connaître de lui, même ces heures sombres dont il n'a probablement jamais parlé à personne.

– J'ai lu ton dossier, avoué-je, honteuse. Quand Ax a souhaité te laisser une chance de t'en sortir, j'ai été chargée d'enquêter sur toi. Il n'était pas question pour le Bureau de laisser en liberté un violeur, un sociopathe ou un désaxé. Ils voulaient être sûrs de tes états de service avant de te délibérer.

Spider lève la tête et ferme les yeux un long moment pour digérer un peu mon aveu. Il est conscient que je n'ai pas vraiment eu le choix, que cela faisait partie de mon travail.

– Tout ce que j'ai lu, l'homme que j'ai découvert en plongeant dans ton passé,

m'a convaincue que tu étais digne d'être libre, chuchoté-je.

Il baisse les yeux vers moi. Ils sont brillants, pleins d'émotions, et ça me rassure un peu d'y revoir de la douceur.

– Alors comme ça, tu avais déjà un petit faible pour moi à l'époque, plaisante-t-il.

Un sourire lent, plein de satisfaction, illumine son visage.

– Pas du tout, imbécile. Et ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui.

– Alors pourquoi est-ce que tu ne me repousses pas, là ? s'enquiert-il.

L'une de ses mains est sur ma cuisse nue, sous la chemise qu'il m'a prêtée. L'autre enserme la mienne tandis que sa bouche ne cesse de ponctuer mon cou de baisers. Je me sens bien, contre lui. Je me sens sensuelle, détendue et... excitée.

– Ça me plaît de t'avoir contre moi, chuchoté-je avec innocence. Tu me tiens bien chaud et j'ai oublié mon pyjama pilou à la maison.

Je sens son corps se contracter quand il se met à rire.

– Très sexy, se contente-t-il de répondre.

– Il est en une pièce, continué-je, avec une capuche en tête de koala et un ventre tout doux, muni d'une poche pour y glisser des confiseries. Une pièce d'art destinée à toutes les célibataires endurcies.

– Ne te moque plus jamais de mes caleçons, m'ordonne-t-il sans cesser de rire.

Je me prélasse entre ses bras et admire la perfection de ses traits, la beauté de son sourire. Mais je suis triste.

– J'ai tout gâché, déploré-je. Le FBI aurait pu laver ton nom, Spider. Te...

– Laver mon nom ? me coupe-t-il. De quoi ? D'avoir échappé à la mort quand personne n'était décidé à venir me sauver ? Ils m'ont laissé pourrir entre les mains des pires sociopathes, là-bas, dans le désert. Et je m'en suis tiré tout seul. Et je me suis barré par mes propres moyens. Mon nom n'a pas besoin d'être lavé. Je n'ai rien fait de mal !

– Tu n'as pas à te justifier. Je sais ce que tu as traversé. Dans les grandes

lignes, bien sûr, puisque personne ne peut comprendre réellement ce que tu as enduré aux mains des talibans. Ce que tu as fait pour tes soldats durant tant d'années, pour notre pays même, c'est admirable. Spider, ce que je voulais te dire, c'est que, à cause de moi, tu ne pourras jamais sortir dans la rue en homme libre. Je t'ai privé de cette chance mais, si tu pars maintenant, si tu leur expliques que je t'ai pris en otage, tu pourras arranger les choses. Fais-le, pense un peu à toi, pour la toute première fois. Ne fais pas passer les intérêts d'une tierce personne avant ta vie.

– Ta plaidoirie est honnête mais, encore une fois, ne prends pas sur tes petites épaules frêles le poids de mes propres décisions. Je ne vais pas te laisser. Cette discussion est close.

J'ouvre la bouche, choquée. Spider en profite pour se retourner et observer les alentours du motel, depuis son poste de contrôle improvisé, à la fenêtre. Je le rejoins, agacée.

– Si tu crois que je vais arrêter de protester simplement parce que tu me dis de me taire, tu te trompes ! Je ne vais certainement pas...

Sa bouche se plaque alors sur la mienne, ses mains s'agrippent à ma taille, et tous les mots que j'avais sur le cœur se dispersent dans la chambre. Mes protestations, mes plaintes, tout. Il n'y a plus de place pour le négatif lorsque je me retrouve entre ses bras.

Tremblant légèrement de ce bonheur soudain et exaltant, mes propres doigts pressent la chair ferme de son dos, de ses cuisses. J'explore sa chair d'homme, sa chair dure.

Je lui rends son baiser. Un peu. Beaucoup. Passionnément.

Je suis avide de sa férocité soudaine et désireuse de le sentir contre moi.

Spider me plaque alors contre la fenêtre, faisant vaciller les rideaux. Sa bouche n'a pas quitté la mienne et se fait de plus en plus exigeante, cherchant ma langue, mon désir, avec une voracité libératrice.

Et plus je le touche, plus mes mains explorent son corps vêtu d'un simple caleçon, plus il prend plaisir à me déguster. Ma faim de lui nourrit son propre

désir pour moi.

Comme s'il n'avait pas touché d'autre femme depuis des années, Spider se calme, s'arrête avant de m'embrasser de nouveau. Cette fois, il se met à me savourer, à me déguster avec lenteur, tandis que ses doigts, plantés dans la chair de mes fesses une seconde plus tôt, entourent tendrement ma taille.

La tempête qu'il fait monter en moi balaye tout sur son passage. Elle tourbillonne dans mon cœur, dévaste le fond de mon ventre et excite le creux de mes cuisses.

Je pousse un petit râle, quand le plaisir atteint son paroxysme, menaçant de se transformer en une douleur sans nom s'il ne la soulage pas.

Spider recule alors un peu, et je fronce les sourcils, très mécontente qu'il cesse de m'embrasser ! Amusé par ma frustration, il joue un instant avec un pan de ma chemise et le tire pour dénuder mon épaule. Je croise les bras pour l'en empêcher et lui lance un regard noir.

– Tu vois, j'ai toujours une solution à tous les problèmes. Si tu causes trop, je t'embrasse. Si on t'ennuie, je tabasse.

– Est-ce que tu m'as embrassée juste pour me prouver que tu pouvais me faire taire ? m'agacé-je.

– Oui.

Cet idiot me sort un sourire parfait.

– Mais bon, j'ai tout de même aimé ça. Non... j'ai adoré. Et crois-moi, je ne les laisserai pas te faire du mal, Annabel. Tu peux te détendre et cesser de chercher à me repousser.

– D'accord.

Je m'avoue vaincue. Je ne me débarrasserai pas de cet homme si facilement et cela m'enchante.

– Qu'est-ce qu'on fait, à présent ? osé-je, sachant très bien qu'aucun de nous deux n'a de plan assez bon pour être dicté.

Spider se retourne et fouille dans son sac kaki pour en sortir un petit objet

noir.

– Tout d’abord, tu vas me raser la tête, déclare-t-il en brandissant sa tondeuse électrique.

– Non ! m’exclamé-je.

Il traverse la pièce et enfle son jean noir qui traîne sur le dossier d’une chaise. Il y a quelque chose de très excitant à regarder un homme s’habiller. Son pantalon, beaucoup trop large, dévoile l’élastique rouge de son caleçon, mais mon regard s’attarde sur son torse musclé qu’il ne couvre pas. La chaleur dans la chambre est lourde, car nous avons coupé la climatisation trop bruyante. Nous avons besoin d’entendre les bruits extérieurs pour être prêts dans n’importe quelle situation. Mais la température doit avoisiner les vingt-six degrés dans la pièce éclairée par la lueur orangée du soleil descendant.

De légers frissons remontent le long de mes bras, de ma colonne vertébrale en imaginant... Seigneur, en imaginant le goût de sa peau sur le bout de ma langue. J’essaye, de toutes mes forces, de repousser ce désir mais rien n’y fait. Dans le bas de mon ventre, un point sensible demande toujours à être soulagé. Mon corps tout entier a ce besoin irrésistible de se presser contre lui. Je suis irrémédiablement sous son charme, accro à cet homme.

– Euh, pourquoi non ? s’étonne Spider.

– Parce que... Je ne sais pas, mais non.

– Tu aimes les hommes sexy aux longs cheveux, c’est ça ? me taquine-t-il. Je te rassure, je serai tout aussi craquant sans eux. Et je serai moins facilement identifiable par tes gentils collègues. Allez, au boulot, mademoiselle. Rase-moi tout ça !

Il me lance l’appareil, je le rattrape difficilement et le suis à contrecœur dans la salle de bains. Il grimpe dans la baignoire pour ouvrir la petite fenêtre au-dessus du carrelage jauni, avant de sortir de sa poche de pantalon un paquet de cigarettes. Spider s’assied sur le rebord en émail blanc, allume sa clope et tire dessus.

Scandalisée, je soupire puis attrape le mégot, l’éteins et le jette par la fenêtre. Il se retourne aux trois quarts, la bouche pincée, partagé entre amusement et indignation.

– Si tu dois continuer à m’embrasser, il vaut mieux pour toi que tu ne sentes pas le tabac.

Spider hausse les sourcils, réfléchissant à ma proposition. Mais cela ne lui prend pas longtemps car, l’instant d’après, il a déjà craqué. Ses mains soulèvent le tissu de ma chemise et lentement, très lentement, il ponctue mon ventre de baisers, tournant autour de mon nombril sans se presser. Son souffle est chaud. Il balaye ma peau et fait frémir mon pouls dans ma poitrine. Mes seins sont gonflés et ma chair est humide entre mes cuisses.

– Je vois que tu as des arguments solides, répond-il en léchant le chemin que viennent de prendre ses lèvres.

Je soupire lourdement puis branche le rasoir à la prise la plus proche. Il vaut mieux pour le moment me concentrer sur sa demande, sinon je risque de l’entraîner au lit pour lui grimper dessus. Notre relation se compliquerait probablement si nous succombions et, je crois, nous en sommes tous les deux conscients. Mais si je suis prudente, j’ai l’impression que Spider, lui, n’aurait pas d’états d’âme à obéir à ses pulsions.

– Tu ne fumes pas beaucoup, n’est-ce pas ? Je n’ai vu aucun cendrier chez toi et ça ne sentait pas mauvais.

– C’est une mauvaise habitude qui ressort quand je suis stressé.

– Je vois...

Malgré son air décontracté, Spider craint pour sa vie. Ou pour la mienne, peut-être ? Je me mordille la lèvre inférieure, ce qui attire son regard soudain profond. Enivrant. J’adore lui faire cet effet. Voir le trouble dans ses yeux, son désir s’éveiller et ombrager ses iris brillants.

– Tu es sûr, pour tes cheveux ? insisté-je une toute dernière fois.

Mes doigts glissent lentement dans leurs longueurs. Elles sont douces, et lui vont si bien, lui donnant un petit côté ténébreux et complètement craquant. Bon sang, pourquoi ai-je décidé de fuir avec un homme aussi attirant ? Cela ne me procurera que des problèmes de concentration. Si seulement il était vieux, moustachu et raciste. J’aurais ainsi pu le détester en toute liberté !

– Oui, approuve Spider.

Ainsi, je me retrouve à raser un presque parfait inconnu, dans la salle de bains crasseuse d'un motel perdu du Texas. Le pire est probablement que j'apprécie ce moment. Spider a la tête penchée en arrière, les yeux fermés, et fredonne une chanson inconnue. Sa voix me plaît. Elle est à la fois douce et masculine, un mélange enchanteur.

Ne souhaitant pas lui offrir cette coupe militaire qu'il a proposée et qui lui rappellerait probablement un passé qu'il préfère oublier, je lui demande si je peux prendre quelques libertés, ce qui ne le dérange pas. Je laisse libre cours à mon imagination. Je coupe court sur les côtés et à l'arrière de son crâne et laisse une belle masse de cheveux noirs sur le dessus, puis l'égalise avec des ciseaux pris dans son barda.

Une fois mon travail terminé, je pose mes accessoires sur le lavabo et, du bout des doigts, je ramène ses mèches les plus longues vers l'avant, jusqu'à couvrir son front. Mes mains glissent dans la soie d'obsidienne, encore et encore. J'adore cette sensation.

Spider se penche un peu plus en arrière, collant son dos contre mes cuisses, et gémit.

– C'est bon, souffle-t-il. Tes doigts sur ma peau, c'est bon.

Mon pouls s'emballe d'un plaisir sans borne. Je ne pensais pas un jour rencontrer un homme me plaisant autant et attiré par moi de cette façon, et voilà que le destin nous réunit. Nous lie l'un à l'autre. C'est à la fois incroyable et totalement fascinant.

Je souris.

Ayant trouvé la parfaite excuse pour satisfaire mon besoin de le toucher, je pose les mains délicatement sur ses épaules tendues et les masse un instant. Puis je me penche un peu sur lui, découvrant tour à tour à quel point ses pectoraux et ses abdos sont fermes et impressionnants. Dans ma poitrine, mon cœur tempête toujours autant. Entre mes cuisses, la tension de mon désir pour lui devient inconfortable. J'ai envie, besoin d'être satisfaite.

Comme s'il devinait mon tourment, Spider se retourne, toujours assis sur le rebord de la baignoire, et lève la tête pour me regarder. Ses pupilles dilatées par le même désir que le mien ont raison de moi.

Je commence à ôter, un à un, les boutons de ma chemise sous son regard admiratif. J'écarte lentement les pans, me mettant à nu pour la première fois depuis longtemps devant un homme. Mes joues sont rouges. Mon appréhension endolorit mon cœur.

Mais la tendresse avec laquelle il caresse mes flancs me fait fondre.

La chemise chute sur le carrelage, ma brassière prend le même chemin, et je crois entendre à un moment Spider me dire que je suis belle, et même plus encore. Le brouillard dans lequel il me plonge me donne des envies torrides, me fait vibrer avec une force telle que je ne me reconnais plus. J'ai simplement envie d'assouvir ce besoin de lui, maintenant.

Ses doigts agrippent le tissu de ma culotte en dentelle et le tirent légèrement vers le bas. Elle masque désormais si peu mon intimité que je me sens... gênée. Mes mains couvrent les siennes pour les freiner dans leur descente vertigineuse, pourtant je ne veux pas qu'il s'arrête.

– Tu doutes, Annabel ? demande-t-il en embrassant le mont de Vénus pâle et imberbe que je lui offre.

– Non, soufflé-je. J'en veux plus !

Il m'embrasse de nouveau, puis sa langue se faufile sous la culotte écartée par son pouce. Le rôle que je pousse l'encourage. Il me tire à lui, me forçant à écarter les jambes pour mettre un pied sur le rebord en émail. Désinhibée, je plante les doigts dans ses cheveux et le presse contre moi en ondulant du bassin.

– Plus fort, gémis-je. Plus fort !

– Tout ce que tu voudras.

Il me lèche avec une expertise qui me laisse tremblante entre ses bras, sa langue chaude et humide me mettant complètement à sa merci. Son souffle, brûlant, laisse ma peau meurtrie de froid lorsqu'il inspire. Les mouvements circulaires, frénétiques qu'il fait sont sur le point de me délivrer. Je cache mon

visage derrière mes mains tremblantes, et, quand Spider appuie un tout petit peu sur cet endroit sensible que je cache, je gémis brutalement, et cette jouissance offerte par lui me laisse amorphe entre ses bras.

C'est trop... bon. Cette libération, cet apaisement que je ressens...

– Annabel, souffle Spider en me serrant contre lui.

Son visage est pressé contre mon ventre nu et moite. Ses doigts sont encore prisonniers du tissu de ma culotte. De ses lèvres toujours aussi affamées, il commence à embrasser le contour de mon nombril, lorsque soudain des cris retentissent à l'extérieur du motel.

Lourds, brutaux et proches.

– Ils nous ont retrouvés ! m'exclamé-je.

J'en suis certaine.

C'est à cause de nous, tout ce remue-ménage au dehors.

Spider se relève et me presse contre lui une seconde supplémentaire, réticent à l'idée de s'éloigner de moi. Il ramasse sa chemise, m'aide à l'enfiler, et j'ai soudain si chaud que mes joues me brûlent. L'angoisse, si facilement oubliée cette nuit, me reprend dans son étreinte inextricable.

Ensemble, nous rejoignons la chambre et attrapons nos armes posées sur le bureau. On se faufile jusqu'à la fenêtre pour écarter le rideau.

Dehors, des dizaines de policiers investissent les lieux, se répandant dans les allées du motel en une vague bleu nuit dangereuse.

# Chapitre 8

## Annabel

Les fourgons de police envahissent le parking du motel. Les uns après les autres, ils se garent sur les places vacantes, soulevant des nuages de poussière et de sable ocre du désert. Il y a tellement de véhicules que je ne peux pas les compter.

Les hommes en uniforme bleu se déploient rapidement. Les officiers, qui vérifient chaque chambre, sont efficaces, dangereux, et vont bientôt arriver à nous.

Nous sommes pris au piège, faits comme des rats. La seule façon de sortir de cette chambre est d'ouvrir la porte et de se jeter dans la gueule du loup. Ou plutôt dans la gueule de ces tueurs.

Spider me prend par les épaules quand je commence à trembler de façon incontrôlable et m'éloigne de la fenêtre.

– Annabel, ramasse toutes tes affaires et va dans la salle de bains, ordonne-t-il avec un aplomb incroyable.

– Et te laisser seul avec eux ? Jamais ! m'indigné-je en chargeant le Glock qu'il m'a donné, prête à riposter, quoi qu'il arrive.

Spider me regarde avec fascination, les yeux pleins d'étoiles, et je ne comprends pas ce qu'il peut me trouver à cet instant, alors que je suis angoissée, nerveuse et totalement épuisée.

– Je sais comment nous allons nous en sortir, me rassure-t-il, mais il faut que tu disparaisses. Tout de suite.

Lui témoignant une confiance sans égale, je récupère tout ce qui m'appartient dans la chambre et retourne dans la petite pièce du fond.

– Il va falloir que tu bouches tes oreilles et que tu me pardonnes ce qui va suivre, me supplie-t-il depuis l'autre côté du mur.

Je ne comprends pas tout de suite ce que Spider compte faire.

Au loin, j'entends une voix rauque hurler : « Une femme et un enfant, RAS. » Une autre : « Un couple, RAS. » À chaque chambre dans laquelle ils pénètrent, les agents vérifient les registres du motel.

Spider allume la télévision. Mais qu'est-ce qu'il fiche ? Nous sommes sur le point de nous faire prendre et il ne trouve rien d'autre à faire que de regarder des dessins animés ? Je penche la tête par la porte ouverte de la salle de bains et l'avise en train d'enfiler un pull pour masquer ses tatouages. Puis d'ôter son caleçon. J'admire son postérieur musclé, rond et parfait, et mes joues rougissent brutalement.

- Va te cacher ! lance-t-il sans même se retourner.
- Qu'est-ce que tu fabriques, bon sang ? paniqué-je.
- Annabel, sais-tu ce que les gens détestent plus que d'avoir des inconnus dans le plus simple appareil juste devant eux ?
- Non.
- Des inconnus *qui se tripotent* devant eux dans le plus simple appareil.

Quand il se tourne enfin vers moi, je laisse échapper un petit hoquet de stupeur et de surprise. J'ai envie de détourner le regard, de ne plus fixer avec appétit son sexe dur, mais n'y arrive pas. Le côté voyeur de la situation m'aguiche, me provoque quelques bouffées de chaleur. Cela a l'air de lui plaire également, vu la façon dont il s'exhibe sans aucune gêne devant moi.

Je gémiss un peu, consciente de ne pouvoir rester là, même si j'en ai envie, et retourne dans la pièce, le dos contre le mur. Je suis presque tentée de rejoindre mon compagnon et de le plaquer au sol pour lui mettre le canon de mon arme sur la tête et prouver à tous les policiers sur le point de m'abattre qu'il est bel et bien mon otage, mais je n'arrive pas à me faire à cette idée. De le menacer d'une arme à feu après tout ce qu'il a déjà vécu.

De l'autre côté du mur, Spider se met à zapper et sélectionne une chaîne que je pense être au hasard. Mais pas du tout.

Je l'entends alors se mettre au lit. Je passe de nouveau la tête par la porte, curieuse. Effrayée. Admirative. Il se débarrasse de quelques coussins qui chutent au sol, monte le son du film au maximum puis il s'allonge sur le matelas aux draps défaits.

Les gémissements des acteurs du film pornographique m'horrifient, mais le voir s'abandonner sur ces draps, son sexe tendu et massif, les doigts posés dessus, fait monter mon désir en flèche. Il est beau, excitant, animal. Sa nouvelle coiffure dégage les traits virils de son visage. Je ne peux faire autrement que de l'admirer pendant ces derniers instants où nous sommes seuls. Spider tourne la tête vers moi et me sourit. Il le sait, j'aime ce que je vois. Et il le sait, je veux être à son côté, tout de suite.

Je passe la langue sur mes lèvres sèches.

Juste à côté de notre chambre, on crie : « Un homme, RAS. »

Spider pose un bras sur son visage pour le couvrir. Il se met à se masturber vigoureusement, gémissant aussi fort que les acteurs à la télé.

Mes jambes tremblent sous les effets de l'adrénaline et de mon besoin de me précipiter vers lui.

Je remarque alors, par terre, près de la porte d'entrée, le gilet pare-balles que j'ai oublié de cacher. Il est trop tard. Trop tard pour aller le récupérer. Trop tard pour dire à Spider de s'en charger.

Mon souffle se coupe quand mon cœur semble exploser de peur dans ma poitrine.

Je ferme les yeux et disparais dans la salle de bains, les mains plaquées sur le visage pour ne pas voir ce qui va arriver. À présent, je ne peux plus sortir d'ici, mais bientôt on viendra peut-être m'extirper de cette chambre avec brutalité pour m'emmener dans le désert et... et... je ne peux me résoudre à y penser.

J'attrape ma perle et la serre, j'essaie de me détendre mais suis complètement paniquée.

La froideur du mur contre mon dos me fait frissonner.

Puis j'entends quelqu'un insérer une clef dans la serrure, et la porte d'entrée s'ouvre à la volée.

– Un homme, seul, annonce l'un des policiers.

Spider n'a pas cessé de gémir. Les ressorts du matelas grincent sous les mouvements de son bassin alors qu'il se donne en spectacle.

– Sale pervers, s'offusque l'étranger dans la chambre.

Et ainsi, sans plus de problèmes, la porte se referme. Je n'ose même pas retourner dans la pièce d'à côté, tant j'ai peur que l'un d'eux ne soit resté en poste pour me piéger.

La tension continue à s'accumuler dans mon ventre, me brûlant l'estomac.

Chaque pulsation de mon cœur bourdonne à mes oreilles, m'empêche de me détendre.

Et si l'un des officiers tenait Spider en joue ?

Et s'ils l'avaient finalement arrêté, après l'avoir reconnu ?

Et si l'un d'eux attendait calmement que je sorte de mon trou pour me tirer dessus la seconde suivante ?

Soudain, je sens une présence près de moi. J'écarte les doigts de devant mes yeux. Un homme se tient sur le seuil de la porte.

Je pousse un petit cri, complètement perdu au milieu des râles rauques des acteurs dans la chambre.

J'ouvre grand les paupières, en panique totale, jusqu'à ce qu'il me sourie enfin ! Je me jette dans ses bras, soulagée. Et ma tension reflue si soudainement que je ne reste debout que grâce à son soutien.

– Je te promets, dis-je, je te promets qu'avant la fin de cette histoire, moi aussi, je te sauverai. Au moins une fois.

Il rit, mais son visage porte les traces de la souffrance. Son front plissé et son expression de douleur m'inquiètent. Il s'appuie contre le mur à mon côté, et mon regard effleure son corps à moitié nu, à la recherche d'une blessure quelconque. Il porte toujours son pull et n'a pas pris la peine d'enfiler un caleçon, ce qui devrait me gêner. Vraiment. Pourtant, c'est loin d'être le cas. La curiosité m'inciterait à baisser les yeux pour admirer son corps d'homme magnifique. C'est cependant ma pudeur qui gagne la bataille. Pour le moment.

– Tu ne te sens pas bien ? Quelque chose ne va pas ? demandé-je précipitamment.

– Tout va bien, soupire-t-il, les yeux clos.

– Alors, pourquoi fais-tu cette tête ?

– Problème d'homme, marmonne-t-il.

Je sais qu'il est toujours très... prêt à l'action. Très près de moi, aussi. Nu et sublime. Nu et... tendu.

– Tu n'as pas terminé ?

Ma question est toute timide.

– Devant un porno ? Non, merci, je préfère... Bon sang ! s'exclame-t-il quand je me saisis de son sexe.

Je n'avais jamais osé toucher un homme de cette façon, avant lui. Et qu'ai-je donc loupé ? La peau satinée et ferme de Spider est chaude contre ma paume.

Comme il frissonne, j'entrouvre les lèvres, prête à lui murmurer des excuses pour mon comportement, mais, en voyant son regard soudain embrumé de satisfaction, les ravale.

– Annabel, ronronne-t-il en se cambrant complètement contre le mur, la tête en arrière.

Et dans ce simple prénom, dans ce murmure suave, j'ai l'impression qu'il donne vie à un conte érotique.

– Ne te sens surtout pas obligée, murmure-t-il, un plaisir trop libérateur inscrit sur ses lèvres légèrement entrouvertes.

– Je ne me sens pas obligée. Je veux simplement... te toucher, avoué-je en rougissant. Et te faire du bien.

C'est la vérité. J'aime sentir sa peau ferme et virile contre ma paume. J'adore voir le plaisir que je lui procure, tandis que ses pupilles se dilatent et se mettent à briller.

Je commence ce mouvement de bas en haut, à une lenteur délibérée. Je vois les traits de son visage se détendre. Ses yeux posés à présent sur moi se voilent. Sa bouche s'entrouvre davantage pour gémir bruyamment. Je m'approche alors de lui, le souffle lourd, et l'embrasse timidement. La décadence de la scène qui m'est offerte est palpitante.

J'accélère la cadence, faisant glisser sa chair veloutée entre mes doigts, et j'écoute longuement ses râles excitants. Et l'instant d'après, Spider se répand sur ma peau.

Je me demande si je suis la cause de ce phénomène, ou s'il était déjà très excité par le film, quand il me répond de lui-même :

– Tu me fais beaucoup trop d'effet, pour mon bien, Annabel.

Sa voix est éraillée, son souffle court. Je ressens soudain un élan de fierté d'avoir réussi à le faire jouir, alors que je n'avais jamais caressé un homme de cette façon, avant lui. Mes joues rosissent. Je lève les yeux pour rencontrer les siens, si sombres et fascinants.

Je dois lui faire le même effet, car avec douceur il caresse ma pommette puis se penche vers moi pour m'embrasser. Lentement. Doucement. Caressant ma langue de la sienne, jusqu'à mêler nos souffles.

Quand je recule enfin, pour apaiser mon pouls, je n'ai qu'une envie, recommencer.

Je me retourne pour me laver les mains au petit lavabo de la salle de bains et les sèche rapidement. Spider n'a pas cessé de me contempler.

– S'il te plaît, arrête de ressembler à un ange descendu du ciel pour assouvir mes besoins élémentaires. Je risque de ne pas m'en relever.

J'éclate de rire et secoue la tête, presque indignée.

– Le porno te monte au cerveau, répliqué-je. Je ne suis pas un ange cochon ! Et si tu continues à le penser, tu pourras toujours courir pour que j'assouvisse encore le moindre de tes besoins.

Spider me sert son sourire nonchalant avant de rétorquer :

– Tu viens pourtant de le faire.  
– C'était simplement pour te remercier de m'avoir de nouveau sauvé la mise.  
– Ose dire que tu n'as pas apprécié de serrer mon sexe dans ta main, Annabel.  
Ose...

Je ronchonne, mais je suis bien incapable de lui mentir.

– Tu vois que tu es mon petit ange cochon !  
– Eh ! m'exclamé-je en lui frappant le bras.  
– Il n'y a rien de mal à ça, tu sais. Tes grands yeux de biche qui brillent d'excitation me font tellement d'effet que j'ai eu du mal à dormir toute la nuit.  
– Spider, ce n'est pas le moment pour entreprendre ce genre de choses entre nous, tu comprends ? Je ne peux pas penser à...

Je soupire.

– À être heureuse ? Alors que toute la ville est à ta poursuite pour te tuer ? termine-t-il à ma place. Moi, je crois au contraire que c'est le moment ou jamais, Annabel. Tu ne sais pas où nous serons demain. Tu ne sais même pas si nous survivrons une nuit supplémentaire, alors n'attends pas pour faire ce qu'il te plaît. Je t'assure que lorsque tu regarderas de nouveau la mort en face, tu n'auras aucun regret à propos de ta vie, si tu arrêtes de te barricader derrière tes « demain ». Qui n'auront peut-être pas lieu.

Le motard retourne dans la chambre et, déçue, je reste dans la salle de bains, face au miroir, à me demander qui je suis. Qui est cette femme qui me regarde, à la fois meurtrière et innocente ? Digne et roulée dans la boue.

Je n'en sais rien.

Mais Spider a raison, c'est une certitude. Pourquoi me prendre la tête à

repousser mes sentiments alors que j'ai une cible dans le dos ? Ça n'a pas de sens. Cet homme est parfait. Il me fait du bien, essaye de me protéger et me plaît. Pourquoi me retenir de lui donner une chance ?

Je profite de ce moment seule pour analyser mes sentiments et prendre une longue douche apaisante. Ensuite, je m'habille des vêtements récupérés chez Spider. Un tee-shirt pris au hasard, un jean moulant, et je mets sa longue chemise à damier par-dessus le tout. J'aime nager dedans, pouvoir m'y emmitoufler, comme si le tissu était un abri, un moyen pour moi de disparaître aux yeux du monde.

Je m'active ensuite à ranger toute la chambre pour m'occuper l'esprit et ainsi fuir le plus vite possible, une fois la voie libre. Nous sommes bloqués dans cette pièce tant que les policiers vérifient les autres chambres.

Spider, de son côté, est déjà prêt à faire place nette, son arme rentrée à l'arrière de son pantalon noir, aussi large que son tee-shirt bleu.

– Est-ce que je peux t'appeler par ton prénom ? demandé-je, une fois la nuit tombée.

J'ai l'impression que Spider est seulement l'une des personnalités de cet homme à mes côtés. Celle qui a survécu à la guerre, celle qui se tient là devant moi tout sourire. Mais moi, j'ai envie de tout savoir sur lui. Son passé, bien sûr, et pourquoi pas son enfance ? Sa famille ? Je ne veux pas des miettes de cet homme, je le veux tout entier.

– Jayce. Enchanté, sourit-il en me tendant la main.

Je suis à présent assise en tailleur sur le lit, et lui me surplombe. J'ai toujours été habituée à l'autorité, mais celle que dégage le motard est enivrante et me donne soudain très chaud.

Je le regarde néanmoins avec amusement.

– Jayce ? Vraiment ? Je croyais que c'était Doodgee, m'esclaffé-je en glissant la main dans la sienne.

Jayce fronce les sourcils et me bouscule pour me renverser sur le lit.

– Doodgee Jayce McCarty, pour mon plus grand malheur. Alors, soit tu m'appelles Jayce, soit Spider, et si j'entends un autre nom sortir de ta bouche, gronde-t-il en me couvrant de son corps, je te réduis au silence !

Sur ce, il se met à me chatouiller, ses mains glissant sur mon ventre et mes flancs, sans que je puisse le repousser.

Quand je le supplie d'arrêter, les larmes aux yeux, il est tout aussi hilare que moi.

- J'adore t'entendre rire, dit-il soudain sérieux.
- Et moi j'aime te voir sourire.

Coincée sous son corps, je n'ai plus aucune envie de bouger. Être allongée dans ce lit en sa compagnie est le meilleur moment que j'aie vécu ces dernières semaines. Je me mets à caresser ses bras dans un mouvement presque inconscient, du bout des doigts. Ses paupières se ferment alors doucement, comme si mon toucher était sa drogue, une dépendance physique sans sevrage possible.

- Je pensais que ta façon de me réduire au silence consisterait à m'embrasser, le défié-je alors, en m'agrippant à son tee-shirt.
- Si c'est ce que tu désires, souffle-t-il d'une voix rauque.

Ses lèvres se posent sur les miennes avec douceur et cette pointe d'espièglerie qui le caractérise. Sa langue, glissant dans ma bouche avec possession, me laisse rêveuse, tandis que l'une de ses mains s'aventure dans la mienne.

Je la serre fort. Si fort que mes doigts me font mal.

Et je le presse encore contre moi, parce qu'il est la dernière constante stable de ma vie. Ma planche de salut. Et en plus de lui devoir la vie, j'ai compris qu'il avait raison. Je ne peux pas refuser ces derniers instants de bonheur, car j'ignore si je survivrai une journée de plus à la chasse lancée contre moi.

Quand il se recule enfin, du plus petit des centimètres, son regard est plein de désir, et le mien bien plus encore.

- Jayce. Ce prénom me plaît, dis-je en tentant de maîtriser mon pouls affolé

par lui.

Son nouveau baiser bouleverse mon âme, ses lèvres caressant avec douceur ma bouche exigeante, et alors tout le reste disparaît.

# Chapitre 9

## Annabel

Les policiers vident les lieux tard dans la nuit. La sensation d'être prise au piège s'envole à mesure que leurs voitures aux gyrophares agressifs disparaissent vers Odessa. Ils ne sont pas venus ici à cause d'un témoignage, je suis en sécurité, pour le moment. Ils ont simplement dû fouiller tous les hébergements des environs et, s'ils me connaissent un minimum, ils le savent, je ne me planquerais pas dans un motel, à quelques kilomètres seulement de la ville où je suis recherchée. C'est donc l'endroit parfait où se reposer.

Pourtant, je n'arrive même pas à fermer l'œil.

Je me creuse la tête pour tenter de savoir quoi faire après. Juste après. Dans les cinq prochaines minutes ou dans les cinq prochains jours, et je ne trouve rien de concret à quoi me raccrocher. C'est comme si mon futur avait été effacé et ne m'appartenait plus. Tout s'est effondré à mes pieds et, au moindre petit coup de vent, je vais plonger la tête la première vers l'inconnu. C'est terrifiant.

Je suis allongée sur le lit, tout contre Jayce, dont les bras m'enveloppent. Il n'a pas ouvert la bouche depuis longtemps, et je me demande s'il s'est endormi. Je relève la tête et croise son regard.

- À quoi penses-tu ? demandé-je.
- À toi, mademoiselle.
- Vraiment ? dis-je en rougissant. J'espère que ce n'est pas dans ta version X de l'ange cochon.
- Hum, je préfère ne pas répondre à la question, dans ce cas.
- Tu as l'esprit très mal placé, *Doodgee*.
- Annabel, grogne-t-il, je te préviens...
- Oui, oui, bien sûr. Tu me le feras regretter bientôt, c'est ça ?
- Tout à fait ! rit-il.

Je secoue la tête. La première fois que j'ai vu son prénom, si étrange au demeurant, je n'ai pas pu m'empêcher de glousser. Je dois l'avouer, l'imaginer en motard dans un gang violent, avec ses camarades en train de crier : « Il faut tous les tuer, Doodgee », ne collait pas vraiment. Spider a un petit côté plus mystérieux, plus dangereux, cependant. Et Jayce... Seigneur, Jayce a la douceur, le charisme et cet air insaisissable qui intrigue. Il impose le respect et attire le regard par la sensualité de ses traits parfaits, de son sourire posé, charmeur.

Il me fait complètement craquer.

– Je n'arrive pas à dormir... avoué-je soudain en me pelotonnant contre lui. Je crois que j'ai l'esprit bien trop lourd pour cela.

– De toute façon, nous allons bientôt partir, alors ne t'assoupis pas.

– Partir ? Mais où ?

– On retourne à Odessa, annonce le motard.

– Tu es fou ! On ne va tout de même pas se jeter dans leurs bras ! m'emporté-je. Ils nous attendent ! Avec des armes qu'ils braqueront sur nos têtes !

Le simple fait de retourner dans cette ville qui a fait de ma vie un cauchemar me retourne le ventre. Je me redresse, puis m'agenouille dans le lit pour lui faire face. Il ne peut pas être sérieux !

Je croise pourtant son regard posé, où le seul sentiment perceptible est ce regret de me voir réagir de la sorte. Jayce n'aime pas me mettre dans cette position, je le vois bien, mais je comprends également qu'il a enfin trouvé un plan pour... Non, il ne pourra pas nous sortir de cette galère, impossible. Jamais.

– Si, insiste-t-il. Ne t'inquiète pas, j'ai plus d'un tour dans mon sac, et rien ne me fera abandonner cette idée.

– Quelle idée ?

– Celle de retourner là-bas.

– Ce n'est pas une idée, c'est du suicide. Pourquoi ? Pourquoi veux-tu nous mettre en danger ?

– Parce que je compte t'innocenter à tout prix.

Il se redresse à son tour, nos visages se rapprochent, et il me suffirait de pencher la tête pour l'embrasser. Je regarde ses lèvres. Reviens vers son regard.

Je suis... émue, choquée, bouleversée qu'il croie en moi au point de vouloir laver mon nom, au point de prendre des risques incommensurables juste pour moi.

– C'est de la folie ! m'exclamé-je au lieu de le remercier.

Jayce pose les mains sur mes joues et les caresse de ses pouces rugueux. Cette fois, aucun sourire n'illumine ses traits parfaits. Seul son regard brillant d'intelligence et d'acharnement me convainc de son sérieux.

– Personne ne saura jamais ce qu'il s'est passé dans cette allée, Jayce. Personne. Il n'y avait pas de caméras, plus de témoin, c'est fichu. J'ai été piégée par des policiers qui font leur travail à merveille. Les indices laissés derrière moi m'accusent et Carsten va jeter de l'huile sur le feu, me faire passer pour une abominable cinglée auprès de tous les journalistes en ville. Je suis grillée. Ma seule façon de m'en sortir, c'est de disparaître.

– J'ai un plan. Et tu te trompes, trois personnes savent ce qu'il s'est passé, cette nuit-là. Carsten, toi et moi.

– Tu n'as rien vu, tu ne peux compter que sur ma parole. Et qu'est-ce qui te fait croire que je ne te mens pas depuis le début ? Que je ne suis pas coupable ? Tout le monde le pense, alors pourquoi pas toi, hein ? paniqué-je.

L'une de ses mains balaye mes cheveux indisciplinés puis la pose sur la mienne.

– J'ai vu un homme pointer un flingue sur une femme non armée. J'ai vu un flic te tirer dessus pour t'empêcher de fuir avec moi. Je sais que tu dis la vérité. Et même si je n'avais pas vu Carsten te viser, je t'aurais crue quand même, parce que je te connais, Annabel Hyson. La femme qui a pris soin de mon amie Ebony quand elle ne voulait voir personne. La femme qui a mis sa carrière en danger pour faire inculper un collègue violent. La femme qui m'embrasse avec passion et timidité pour oublier que sa vie est en danger. Je te connais.

– Je... je ne t'embrasse pas pour oublier, Jayce. Je t'embrasse parce que j'en ai envie.

Mon aveu le surprend un peu et lui plaît, surtout à en juger par le sourire merveilleux qu'il esquisse. Et, bien sûr, son petit air supérieur est de retour au même instant, mais je m'en moque. Parce que le voir aussi fier de ce que je

ressens pour lui est magique. Mon pouls s'apaise dans ma poitrine. Mes nerfs se détendent. Je voudrais l'embrasser, à cet instant, mais Jayce reprend la parole :

– Est-ce que tu te souviens de la première fois où l'on s'est vus ?

– Oui, soufflé-je en me demandant où il veut en venir.

– Tu as fait sortir Eb de ta voiture de patrouille. Elle était brisée, à bout, traumatisée. Blessée. Et d'un regard froid, tu as intimidé, sans le moindre mot à tous les hommes du gang, de reculer. Ils l'ont fait. Je t'ai trouvée forte et belle. Admirable. J'ai tout de suite vu en toi quelqu'un de bien, quelqu'un qui méritait plus.

– Plus que quoi ?

– Plus que tout ce que la vie pouvait t'apporter. Plus que ce que tu voulais, plus que... juste plus.

Je baisse les yeux, émue.

– Tu m'as fait un clin d'œil quand je suis repartie et j'ai souri. J'y ai repensé toute la nuit, avoué-je dans un murmure gêné.

– Je savais qu'on se reverrait un jour. J'en étais persuadé. Mais pour être honnête, j'ai toujours cru que tu viendrais me pincer à l'appartement pour cybercriminalité, rit Jayce. Ou pire, pendant une sortie avec Ax et sa bande.

– Ce sera mon plus gros regret, maintenant que je ne suis plus dans la police. Ne pas pouvoir arrêter les bandits dans ton genre, gangrenant mes rues.

Je souris un peu, devant son air outré.

– Je ne suis pas un bandit, bougonne-t-il. Mais j'aurais définitivement aimé que tu me passes les menottes.

– Je peux toujours le faire, m'amusé-je, avant de soupirer lourdement pour me délester de cette tension qui pèse sur moi.

– Tout va s'arranger. Je prouverai que tu es innocente et tu récupéreras ta place. Ensuite, je disparaîtrai. Je n'ai pas envie de rester dans ce pays où les flics pourris tirent sur leurs coéquipiers, de toute façon.

– Comment vas-tu faire tout cela ? l'interrogé-je, me sentant étrangement triste à l'idée qu'il parte.

Qu'il s'éloigne de moi.

– Chaque chose en son temps. D’abord, nous devons retourner à Odessa. Je connais un endroit où on sera en sécurité. Enfin, si on nous laisse entrer.

– Vraiment rassurant, maugréé-je. Bon, si tu ne veux pas m’en dire plus, je propose que nous partions sur-le-champ.

Je fais un peu la tête. Après tout, c’est de ma vie dont il s’agit ! Et qu’il me cache certaines choses m’agace. J’ai l’habitude de dicter les règles, et me retrouver de l’autre côté de la barrière est frustrant.

Depuis que Carsten a pointé son arme sur ma tête, la policière en moi perd du terrain, à la faveur de la jeune femme criant à l’aide. Je ne veux pas du tout de cette situation !

Je me lève du lit et range mon sac en cuir dans celui de Jayce pour que nous ayons un seul bagage à transporter. Je m’apprête à ouvrir la porte de la chambre quand il m’en empêche, la bouclant d’une main ferme, l’autre m’attirant contre lui. Aussitôt, mon cœur se met à battre la chamade. Son regard, son parfum, la brutalité de son étreinte couplée à la tendresse du baiser qu’il dépose sur ma joue... me rendent fébrile.

– Ne fais pas la tête, Annabel. Je ne te cache rien, je te le jure. Je dois simplement réfléchir à ce que j’ai prévu, voir si c’est réalisable. Et je suis tellement claqué qu’à cet instant aller baisser mon pantalon au milieu du commissariat me paraîtrait une bonne idée, révèle-t-il.

Son air misérable et sa déception face à mon attitude ont raison de moi. Je ne veux pas le voir aussi triste.

– Conseil d’amie : ne le fais pas. C’est véritablement la pire idée que je n’aie jamais entendue.

– Pourtant mes fesses sont craquantes. Je ne vois pas ce qui pourrait mal tourner.

– Il y a une dominante d’hommes au commissariat. Je pense qu’aucun d’eux ne te pardonnerait de leur montrer tes attributs.

– Ah oui, c’est vrai. Encore ce truc avec les inconnus qui n’aiment pas voir des gens tout nus. Dire que mon corps de rêve a fait fuir tous les flics des environs, tout à l’heure. Je suis tellement vexé...

– Vraiment ? Parce que j’ai l’impression que tu as adoré ça, t’exhiber comme

un pervers, ris-je.

– Non, voyons ! Faire fuir les gens, c'est vexant. Je n'ai pas aimé cette situation, je te le jure ! C'était un énorme sacrifice. Bien sûr, s'il fallait réitérer l'expérience, je le ferais avec plaisir parce que je suis généreux.

Une pensée dérangeante s'insinue dans mon esprit.

– Tu sais ce que je viens de comprendre ? C'est ton érection devant un film pornographique qui m'a sauvée. Cette histoire ne fait qu'empirer ! m'indigné-je.

– Si tu pouvais éviter de parler de ma virilité avec aussi peu d'enthousiasme, je t'en serais reconnaissant, rétorque Jayce avec une moue mi-déçue mi-hilare.

– Tu as raison, je suis ingrate. Après tout, je lui dois la vie... plaisanté-je.

– Oui, alors un peu de respect, je te prie. D'autant que si je voulais être tout à fait honnête, ce film ne m'a fait ni chaud ni froid. La seule raison pour laquelle j'ai...

Il se rapproche de moi, ses lèvres effleurant les miennes. Son souffle chaud balaye une mèche de mes cheveux sur ma joue.

– Tu as... ? murmuré-je.

La tension entre nous est électrique, brûlante. Nos regards rivés l'un à l'autre brillent tellement... Jayce pose une main sur le battant de la porte, juste à côté de moi, et l'autre caresse ma joue. Il finit par serrer le poing, le plaquant soudain contre sa poitrine. J'ai chaud, tout contre lui, et regrette cette barrière de vêtements entre nous.

– La seule personne à m'avoir mis dans cet état, c'est toi, Annabel. De toucher ta peau sensible, de glisser la langue entre tes cuisses pour goûter la perfection exquise de...

– Tais-toi ! couiné-je, honteuse, en me jetant sur lui pour poser la main sur sa bouche. Il ne s'est rien passé dans cette salle de bains, un point c'est tout !

Enfin, j'essaye de m'en convaincre parce que, pour être honnête, l'orgasme foudroyant qu'il m'a offert me donne envie d'en avoir un autre. Beaucoup d'autres. Avec lui.

Jayce m'attrape alors par la taille pour me soulever entre ses bras et nous fait

tomber sur le lit derrière nous. Je me retrouve sur lui à le chevaucher, ma poitrine pressée contre son torse, et j'aime ça. J'aime entendre son pouls battre aussi fort que le mien, voir ses yeux s'assombrir d'envie, tandis que ses mains enserrèrent brusquement ma taille.

– Tu as honte, Annabel ? Honte de ce que nous avons fait ? s'enquiert-il, les sourcils froncés.

Si je dis oui, je suis certaine que le motard ne me touchera plus jamais sans que je ne le lui demande. Ou que je ne le supplie.

Si je dis oui... je mentirais de façon honteuse. Cet homme met à mal mon self-control, mes émotions. Toutes les pensées chaudes et sensuelles qu'il me provoque finiront néanmoins par me faire craquer.

– Non, je n'ai pas honte de ce que nous avons fait, m'expliqué-je. Je suis simplement embarrassée de m'être dévoilée de cette façon devant toi. Un homme que je connais peu. Hum, et peut-être que je suis intimidée parce que je sais qu'avec le gang et toutes les filles qui évoluaient autour de vous, tu dois avoir une expérience que je n'ai pas. Et ce que nous avons fait dans cette salle de bains en est la preuve. Tu n'as pas hésité une seule seconde, tu sais ce que tu veux et n'as aucun souci avec ta sexualité.

Seigneur, j'ai les joues complètement rouges !

Spider sourit en le constatant, alors je détourne le regard immédiatement.

Quand l'une de ses mains quitte ma taille pour redresser mon menton, j'ai les yeux humides, tiraillée entre ma gêne et ma honte. Les siens sont toujours aussi sombres, et la tendresse a remplacé le désir dans ses pupilles dilatées.

– J'étais un peu gauche, complètement débutante alors que, toi, c'est tout le contraire, conclus-je quand il ne réplique pas.

Je dois me taire avant d'empirer ma situation.

Jayce se radoucit un peu et embrasse ma joue brûlante, effaçant d'un coup totalement ma gêne. Quand il est si patient avec moi, si compréhensif, je me sens apaisée.

– Tu te fais des idées sur moi, Annabel. Et je t’assure que tu n’étais pas gauche. De toute façon, même si tu l’avais été, je ne t’en aurais trouvée que plus charmante encore. Maintenant, si tu te sens prête, on peut enfin sortir. Sauf si tu veux continuer à t’épancher sur ton passé sexuel, ce qui me va vraiment, je t’assure, note-t-il avec un grand sourire.

Lancée dans mon idée de ne plus parler, je grogne de frustration et me redresse lentement. Je le chevauche toujours, le faisant probablement fantasmer. Il met les bras derrière sa tête, me lance un petit clin d’œil coquin et, agacée, je finis par me lever du lit.

Jayce éclate alors de rire et m’imite, avant d’attraper son sac, avec la ferme intention de nous conduire à Odessa.

Les muscles de mes épaules se tendent, et une affreuse douleur au ventre me fait grimacer. Je suis loin d’être prête, d’autant qu’Odessa est synonyme à présent de mort pour moi. Si j’avais su un jour que mon métier m’apporterait autant de déception et de dégoût, je ne l’aurais jamais cru. J’ai toujours eu confiance en mon pays, en leurs dirigeants et encore plus en tous ces hommes de loi qui dirigent le monde.

Je tombe de haut... Et plus je dégringole, plus mon amertume me rend malade.

J’attache rapidement mes cheveux pour qu’ils ne dépassent pas de mon casque, avant de boire quelques gouttes d’eau au robinet de la salle de bains. Ma gorge est si nouée que j’ai l’impression d’avalier de la lave.

– Tout va bien se passer, Annabel, me rassure Jayce en me voyant si anxieuse.  
– Et si on se fait arrêter, tu y as pensé ? Tu vas finir en prison et, moi, on me balancera probablement au fond d’un puits à pétrole ! Vivante !

Jayce pose son sac à mes pieds et m’attire tout contre son torse. Il est si ferme, si... parfait. Je me mordille la lèvre inférieure pour retenir un gémissement de plaisir. Je me laisse faire quand il me serre fort. Je me laisse faire car se sentir en sécurité entre ses bras virils est un sentiment merveilleux.

– D’abord, mon GPS m’indiquera où sont les policiers qui nous pourchassent.

Ensuite, regarde-moi ça, dit-il avec un grand sourire.

Il enfouit la main dans la poche de sa veste en cuir et sort un portefeuille dans lequel j'aperçois de nombreux billets. Mais il me montre en fait une pièce d'identité avec une ancienne photo de lui. On voit bien qu'il a dix ans de moins, même s'il a peu changé. Le cliché est en noir et blanc, montrant un Jayce assez nerveux au regard pourtant doux. Je prends la carte, fausse à en juger par les noms d'emprunt, et passe les doigts sur le film plastique lisse. Je caresse l'angle de sa mâchoire, ses lèvres étirées sous le vernis. J'aurais aimé le connaître à cette époque, quand il n'était pas Spider. Quand le monde ne l'avait pas encore brisé.

– C'est pour cela que tu m'as demandé de te raser la tête ? l'interrogé-je. Pour coller à cette identité ?

– Oui. C'est la photo du jour où je me suis engagé. C'était une grosse brute qui m'avait rasé. J'ai nettement préféré la sensation de tes doigts sur ma peau.

– Je suis flattée, me moqué-je, même si dans le fond je le suis vraiment.

J'observe une dernière fois la photo plastifiée, admirant le sourire encore enfantin qu'il a perdu, avant de la lui rendre. Quand Jayce sourit, à présent, on peut y voir un passé aussi sombre que ses yeux.

– Et ce prénom que tu as choisi pour ta nouvelle identité, j'ai droit d'en rire, sinon ? Snoopy Georges William Williamson, récite-je. Tu es conscient que si l'on doit s'enfuir, tu le porteras jusqu'à ta mort ?

– Oui. Je voulais quelque chose de coloré et de moins ridicule que Doodgee, tu vois ?

– D'où est-ce que ça vient, Doodgee ? Moi, je trouve cela original, et l'originalité, c'est beau.

– Tu veux gagner du temps à l'abri dans ce motel, ou je me trompe ?

Je baisse les yeux, les joues en feu. J'aime trop ce sentiment de sécurité éprouvé ici avec lui et au milieu de nulle part...

Jayce toussote. Je tente de m'éloigner pour lui masquer mes émotions, mais il me rattrape, m'entoure à nouveau de ses bras par-derrière et pose la tête sur mon épaule. Je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie qu'étreinte par cet homme.

– Mon grand-père était un original, m’explique-t-il pour nous faire gagner du temps ici. Du genre à danser sous la pleine lune pour que ses cheveux poussent plus vite et à porter des vêtements colorés. C’était un savant, un scientifique très doué dans son domaine, qui était d’observer les astres. Il était astronome et a toujours regretté de s’appeler John. Il trouvait que cela ternissait son sens de la « fabulosité ». Il le disait toujours. Alors quand mon père est né, il lui a donné un prénom farfelu qu’il adorait : Doodgee. Tout comme moi, mon père l’a détesté et, un peu avant ma naissance, grand-père a commencé à développer les premiers signes d’un Alzheimer précoce. Papa a été tellement retourné d’apprendre la nouvelle que, lorsque je suis né, la première chose qu’il a dite à ma mère, c’était qu’il voulait que je m’appelle Doodgee, pour que grand-père ne m’oublie pas trop vite. Je le maudis encore pour cela.

– C’est une histoire très émouvante, murmuré-je.

Les doigts de Jayce caressent mes mains, ses lèvres effleurent ma mâchoire. Sans pouvoir m’en empêcher, je commence à le laisser prendre une petite place dans mon cœur. Sans pouvoir m’en empêcher, je lui offre ma confiance la plus totale, et ça me convient parfaitement, parce que je sais qu’il en est plus que digne.

– Tu te sens un peu plus détendue, mademoiselle ?

– Un peu, seulement. J’ai une autre question pour toi, Einstein. Si on se fait arrêter et que tu leur sors ta carte, je veux bien croire que l’on te laissera partir...

– Bien sûr, je me suis créé une fausse identité totale avec Snoopy. Je suis clair comme de l’eau de roche, un vrai petit ange.

– Et si on me demande à moi d’enlever mon casque, il se passera quoi ?

– Oh, dans ce cas, il faudra que tu t’accroches très fort à moi parce que nous fuirons alors le plus vite possible.

– Va-t-on en sortir vivants ?

– Bien sûr que oui. Et en bonus, tu planteras peut-être encore les griffes dans ma peau, sourit-il d’un air victorieux.

– J’ai toujours su que tu étais cinglé. Sinon, pourquoi serais-tu là avec moi ?

– Par plaisir, voyons. Par plaisir.

– Serais-tu un peu maso ?

– Non, mais je ne résiste jamais à secourir les jolies filles. J’aime qu’on me voie comme un sauveur, un chevalier, un homme, un vrai !

– Je m’en étais aperçu, le nargué-je en lui tirant la langue.

Me prenant au dépourvu, Jayce me serre encore plus fort contre lui, comme si ce câlin improvisé et totalement bancal lui faisait plaisir. Je le laisse faire, me sentant tellement bien entre ses bras, et quand il me relâche, je suis prête à partir. Il a détruit chaque pensée négative, chaque angoisse qui m'étreignait depuis des jours. Et, pour cela, je lui en suis très reconnaissante et le suivrai partout où il voudra bien m'emmener.

# Chapitre 10

## Annabel

Le vent brûlant de la nuit s'engouffre sous ma veste de cuir.

La moto roule à une allure paisible. Aucun de nous ne souhaite se faire arrêter pour excès de vitesse.

J'évite, au début, de me coller contre Jayce, de peur d'être incapable de dompter mes pensées, mes émotions. Pourtant, ce petit vide que j'ai laissé entre nous me trouble. Tout naturellement, je ramène devant moi mes doigts qui étaient crispés à l'arrière de la selle et, avec timidité, attrape les pans de sa veste. Je me rapproche de lui. Et sens sa propre chaleur m'étourdir un instant.

Quand je pose la tête contre son épaule, je crois sentir un léger frisson le parcourir, mais aucun de nous ne brise le silence que l'on s'impose.

Jayce est concentré sur la route. Son GPS rivé au guidon de la moto lui indique le moindre mouvement des policiers d'Odessa. Sur la route nationale en direction de la petite ville, nous croisons quelques voitures de patrouille, mais aucune ne fait attention à nous.

J'ai beau avoir cette appréhension, cette angoisse d'être reconnue, la confiance du motard se transmet à moi.

Lorsque nous arrivons au cœur même de la ville, un pincement dans ma poitrine me fait du mal. Ces rues calmes et à la fois vivantes de gens, ces maisons belles et modestes, tout cela c'est ma vie, mon passé et mon présent. Que sera mon futur, loin d'elle ? Que vais-je devenir ?

À l'heure qu'il est, même mes parents doivent être au courant pour mon mandat d'arrêt...

Par pitié, que Carsten ne s'en prenne pas à eux pour tenter de me maîtriser ! S'il leur fait du mal pour que je me rende, je le tuerai !

Tant que mes parents me pensent coupable et ne savent pas où je me trouve, j'ai une petite chance de les laisser en dehors de cette histoire.

Je renifle, déprimée. Mon père est un ancien militaire, il saura se défendre. Quant à maman, elle est encore plus féroce que lui... Je me sens soulagée de les savoir capables de faire face à une attaque directe. Je me demande tout de même comment ils ont réagi en voyant les informations. Est-ce qu'ils sont choqués ? Dévastés ? Est-ce qu'ils regrettent que je sois leur enfant ? Ou au contraire, est-ce qu'ils n'en croient pas un seul mot ? Je l'espère. J'espère tellement qu'ils ont confiance en moi, mais mes collègues ont si bien joué leurs cartes que tous les indices me désignent comme la parfaite coupable.

Je ne dois pas penser au pire ou je serai incapable de sortir la tête de l'eau.

Bien qu'il soit près de minuit, de nombreuses voitures circulent encore. Jayce slalome entre les véhicules avec douceur. Seul le bruit de la moto me tient éveillée.

Quand on traverse la cité entière, je me demande un instant s'il n'a pas changé d'avis, décidant de continuer la route jusqu'à l'infini. J'aurais aimé. Une vie de bohème, à errer de ville en ville, m'aurait peut-être bien plu.

Quand j'étais bébé, mon père était déjà à la retraite. Il était encore jeune à l'époque, certes, mais nous avons évité la vie militaire à voyager et déménager dans des pays exotiques, toutes les quelques années. Pourtant, mes parents ont eu cette chance, avant ma naissance. Les tableaux et objets de décoration à la maison en témoignent, et je leur ai si souvent demandé de me raconter les histoires qui y étaient liées que je les connais par cœur.

Avec Jayce, nous pourrions nous créer nos propres souvenirs, d'État en État.

Jusqu'à être totalement fauchés, évidemment. Là, nous aurons peut-être besoin de braquer une ou deux banques pour continuer de voyager. L'avantage d'être un ancien flic est de connaître les pièges à éviter pour ne pas se faire coincer pendant un cambriolage.

Cette pensée me fait lever les yeux au ciel. Décidément, je pars complètement en vrille.

Finalement, la moto s'engage dans une vaste rue bordée de villas, de pâtures et de désert. Au bout, une muraille dotée d'une immense grille noire s'élève, effrayante. Les pierres de l'enceinte ont beau être de couleur claire, illuminées par les phares, ne rien voir à l'intérieur me rend nerveuse. En tant que policière, je le sais, beaucoup de monstres peuvent se cacher derrière les murs pour... vous sauter dessus sans que vous ne les voyiez venir. Et vous tuer.

La moto ralentit jusqu'à s'arrêter complètement près d'un interphone.

À présent paniquée, j'ôte mon casque et pose la main sur l'épaule de Jayce. Il enlève également le sien et me regarde.

– Partons ! le supplie-je. Je ne le sens pas, ton plan.

– Tu t'en fais pour rien, Annabel. Je t'assure que nous serons mieux protégés ici qu'au Pentagone.

– Tu es sûr ?

– Oui. Je ne ferai rien qui puisse te mettre en danger, crois-moi, me rassure-t-il.

Ses lèvres s'incurvent, comme si ces quelques mots signifiaient beaucoup pour lui. Comme s'il se faisait un devoir de me mettre en sécurité. Et je veux le croire. Je le veux plus que tout au monde. D'ailleurs, ne m'a-t-il pas prouvé ces deux derniers jours que je pouvais lui faire confiance ? Depuis que je suis à ses côtés, il ne m'est rien arrivé de mal. Au contraire, même. Il a soigné mes blessures consciencieusement, m'a permis d'échapper à mes poursuivants et nous a trouvé un refuge, où nous avons pu nous reposer à l'abri du danger.

Alors je souris à mon tour et passe la main dans ses cheveux aplatis, pour leur redonner un peu de volume. Il ferme les yeux un instant, soupire, prenant un plaisir certain à ce contact. J'aime le voir aussi sensuel et réceptif à ma présence.

En devenant le paria du commissariat, je me suis vautrée dans une solitude si profonde, si noire qu'elle m'a coupé l'appétit, rendue insomniaque et, plus que tout, m'a brisée, jour après jour, en de nombreux petits morceaux. Le contact humain, le toucher de cet homme, contribue à faire revenir un peu de lumière

dans ma vie. Et, bon sang, que j'aime quand il me coince sous lui, m'embrasse au point de faire palpiter mon cœur si fort qu'il pourrait me provoquer des ecchymoses.

– Ce que j'aime quand tu me touches ! avoue-t-il d'une voix grave, en ouvrant ses grands yeux sombres. Je pourrais passer ma vie à endurer les pires tortures, ta façon de me caresser cicatriserait tout ce qui ne va pas chez moi.

Émue, je pose la tête sur son épaule, et Jayce se détourne pour appuyer sur le bouton de l'interphone. Il attend quelques minutes, puis une voix résonne dans le haut-parleur.

– Je peux vous aider ? grogne un homme, apparemment réveillé en plein rêve.

– Georges ? C'est Spider, est-ce que...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que la grille électrique s'ouvre en grand. Apparemment, Jayce a ses entrées dans cette demeure. Ils doivent lui vouer une confiance sans pareille pour le laisser pénétrer chez eux en plein cœur de la nuit sans explication.

Je garde mon casque à la main, quand le motard s'élance lentement dans l'allée pavée. Il suit le chemin en forme de S et, au moment de s'arrêter près d'un porche illuminé, mon appréhension s'envole. Cet endroit est tellement chaleureux que je ne peux en détourner le regard.

Peu à peu, des lumières s'allument à toutes les fenêtres de la maison, révélant une immense villa luxueuse et impressionnante. Je reste béate d'admiration devant l'architecture coloniale. Les murs de crépi orange sont mis en valeur par des poutres et des volets en bois blancs. Des palmiers se dessinent d'un noir d'encre autour de la demeure. Leurs troncs massifs sont décorés de guirlandes lumineuses et, pour peu, je jurerais que nous sommes déjà à la période de Noël.

Nous n'apercevons rien du jardin mais, d'après la taille de la muraille autour de la propriété, il promet monts et merveilles !

– Suis-moi, me dit mon motard en descendant de son destrier métallique.

Il m'aide en me tendant une main ferme. Nous posons nos casques sur le

siège puis, ensemble, montons les quelques marches du porche.

La porte d'entrée de la villa est une grande pièce de bois, en arche, dotée d'un heurtoir métallique doré en forme de tête de félin.

Je m'apprête à frapper, mais une jeune femme nous ouvre à toute vitesse, paniquée.

– Monsieur Spider, je suis désolée de vous avoir fait attendre, s'excuse-t-elle immédiatement en baissant la tête en signe de respect.

Je reste interloquée quelques instants devant tant de révérence.

– Ne vous excusez pas, Chinah, c'est moi qui suis désolé d'être passé si tard, réplique Jayce.

– Vous êtes toujours le bienvenu ici, quelle que soit l'heure, allons.

– Merci, soupire le motard avec soulagement. Dites-moi, avez-vous vu les informations ?

– Oui. Mais ne vous en faites pas, peu importe ce qu'il s'est passé, je ne vous ai jamais vu ici.

Jayce soupire, la tension le quitte d'un seul coup. Même si je ne connais pas cette personne face à nous, je dois avouer lui faire également confiance. Cela a sans doute à voir avec son regard perçant et ses grands yeux clairs chaleureux. J'ai appris depuis très longtemps à détecter le mensonge, la duperie et la méchanceté chez les autres. Cette femme en est totalement dépourvue.

Chinah se pousse pour nous laisser entrer. Cette petite brune porte des mocassins brillants assortis à sa robe, qui tombe sous ses genoux, et un tablier blanc.

J'en conclus, à son attitude et sa tenue, qu'il s'agit de la gouvernante des lieux.

Le vestibule où nous mettons les pieds est peint de couleurs aussi chaudes que celles de l'extérieur. Le sol de carrelage blanc est bien la seule chose pâle rencontrée ici. Les tableaux, les meubles en acajou, tout a une touche de couleur plus ou moins voyante.

Jayce pose son barda dans un coin du vestibule, et nous jetons dessus nos deux vestes, trop chaudes, malgré la climatisation agréable de la maison.

La lueur faible et dorée au-dessus de nos têtes, dispensée par une lampe orientale, semble rendre les traits de Jayce un peu plus sombres et énigmatiques.

Au loin, je commence à entendre des cris de femme et porte directement la main à mon holster.

Jayce, amusé, m'attrape par le poignet et secoue la tête pour me contraindre à lâcher mon arme. Il me faut lutter contre des années d'instinct pour lui obéir et réprimer mon envie de dégainer.

Les cris me perçant les tympans de plus belle, un frisson glacial me secoue le corps.

– Tout va bien, me murmure-t-il. Tu vas voir.

– Ce n'est pas possible ! s'exclame la femme que je ne vois toujours pas. Qu'a-t-il bien pu arriver ! Chinah ? Mais où sont nos invités, bon sang ! Oh là là, ce n'est pas une façon de recevoir ! Nous manquons à tous nos devoirs !

– Ils arrivent, madame ! répond la gouvernante.

Elle nous fait signe de la suivre, et nous traversons un salon richement décoré, remplis d'objets que je ne reconnais pas tous, mais qui semblent être des souvenirs de pays visités aux quatre coins du monde.

Mon cœur se serre dans ma poitrine. Cet endroit me fait tant penser au foyer chaleureux de mes parents que des larmes soudaines me viennent aux yeux. Et si... Et si je ne pouvais plus jamais les revoir ? Leur dire que je les aime ? Ma dernière conversation avec eux date de plus d'une semaine et a été beaucoup trop courte, je m'en rends compte à présent.

Ils m'ont appelée un matin simplement pour me dire qu'ils pensaient à moi et, après la nuit difficile passée au poste, je me suis assoupie au téléphone, tandis que maman me racontait sa journée.

Je ne veux pas les perdre. Seigneur, je ne veux pas qu'ils me croient coupable, non plus ! Je cligne des yeux avec un peu trop de force, pour chasser mes larmes. Quand je les rouvre, nous sommes dans une autre pièce.

La cuisine. Je n'en ai jamais vu de si belle et de si grande ! Elle hurle au luxe avec ses plans de travail crème et ses équipements dernier cri ! Je suis subjuguée.

Au milieu de cette pièce, se trouve une dame d'environ soixante-dix ans, avec une permanente blonde impressionnante. Elle est ronde et porte une robe rose fluo, assortie à son rouge à lèvres, mis à la va-vite. Par-dessus, son peignoir de soie blanche se dénoue tandis qu'elle met deux couverts sur la table, au centre de la pièce, en se hâtant.

– Oh Spider ! Spider, mon petit, dis-moi que tu vas bien ! couine-t-elle en levant les bras au ciel. Je me suis fait un sang d'encre pour toi, depuis hier, quand j'ai appris par Logan que tu avais des soucis. J'ai cru faire une crise cardiaque ! Bonjour, je suis Marilyn, m'annonce-t-elle en se tournant vers moi, un sourire tendre sur le visage.

Le motard s'avance vers elle et l'embrasse sur la joue.

– Je suis désolé de t'ennuyer si tard, Marilyn, mais j'avais besoin d'un endroit sûr où passer la nuit. Tu... Tu as peut-être vu les informations récemment ?

– Oh ça, pas question ! Je ne regarde pas ces idioties ! Je préfère mes livres à la réalité, vois-tu ?

– Et tu as tout à fait raison, rit Jayce.

– Mais pourquoi me parles-tu des informations ? Et d'abord, assieds-toi ! Et toi aussi, jeune fille ! Il me reste du bon tofu au frigo, avec de la salade de quinoa et de graines ! Vous avez faim, j'en suis certaine ! Chinah, prépare-leur le repas, s'il te plaît !

Marilyn est une véritable tornade fluo !

Elle se déplace avec lenteur à cause de son âge, mais son dynamisme me fait sourire. Je lui tire une chaise près de Jayce et m'installe de l'autre côté de lui.

L'attitude de cette charmante dame me fait penser à une maman poule mais comme elle l'a appelé « Spider », elle ne doit pas être de sa famille, ni connaître sa véritable identité. J'aimerais lui poser quelques questions, l'interroger sur ses liens avec mon motard, mais quand nos assiettes sont placées

devant nous, dans une harmonie de couleurs sublimes, je n'ai plus qu'une envie, me régaler.

– Mangez, mangez, les enfants !

Je ne me fais pas prier. Je prends une première puis une deuxième bouchée pour me remplir l'estomac. Je n'ai rien contre le tofu, à part que cet aliment a le culot d'être à la fois insipide et répugnant... Je mets de côté les petits bouts soyeux et me concentre sur le reste de la salade. Jayce, lui, picore dans son assiette en expliquant difficilement à Marilyn ce que nous faisons ici et ce qu'il se passe dans nos vies. Nos destins se sont entremêlés de façon inextricable. Il a beau tourner autour du pot, ne souhaitant pas l'impliquer de trop dans nos galères avec des détails superflus, Marilyn s'en s'agace.

– Oh mais tu vas me dire ce qu'il se passe à la fin ! le presse-t-elle en levant les mains, comme pour implorer tous les dieux de l'Univers.

– Tu serais en danger ! proteste Jayce.

– Crois-tu vraiment qu'avec mes deux fils à la maison je m'inquiète pour ce genre de broutilles ? Allons, allons, chicane-t-elle. Ils me protégeront de tout, tu le sais bien.

Jayce prend une profonde inspiration, sûrement pour se donner du courage. Il semble avoir peur de décevoir notre hôte, et je le comprends, car elle a l'air si adorable que moi-même j'ai honte de lui parler de nos embrouilles.

– Marilyn, il est temps de te présenter officiellement Annabel, déclare-t-il alors.

Je rougis en entendant mon prénom et me sens bête de ne pas m'être présentée moi-même un peu plus tôt. Je tends une main en direction de la dame en rose, embarrassée, et elle la secoue élégamment en me souriant.

– Bonjour, baragouiné-je la bouche pleine.

Je suis officiellement une honte pour l'humanité.

– Bonjour, chère enfant, réplique-t-elle de sa voix rauque.

– Annabel a eu quelques ennuis au boulot, elle était capitaine de la police d'Odessa. L'un de ses collègues l'a dupée pour qu'elle soit accusée du meurtre

du détective Bailey et comme je l'ai aidée, nous sommes à présent tous les deux en état d'arrestation.

– C'est très grave, Spider ! Oh, mes pauvres petits ! Que celui qui vous a fait cela brûle en enfer ! éructe Marilyn. Je n'arrive pas à y croire !

– Oui. Si je suis venu ce soir, c'est pour avoir un peu d'aide de Logan, avoue Spider. Enfin, si tu es d'accord.

– Bien sûr, je comprends. Je vais aller le réveiller tout de suite ! s'exclame-t-elle.

Elle est prête à se lever pour se précipiter à l'étage, quand le motard pose la main sur son bras.

– Non, non, on attendra demain matin. Je ne veux pas l'ennuyer tout de suite avec cela. Laissons-le se reposer un peu. Nous en avons besoin, nous aussi, de toute façon.

Jayce me lance un regard discret et, je sais que s'il souhaite retarder la rencontre avec ce Logan, c'est parce qu'il me voit épuisée et en grand besoin d'une nuit de sommeil de trente-six heures.

Je lui souris timidement, touchée par la façon dont il veut toujours prendre soin de moi. À moins qu'il n'ait, lui aussi, seulement envie de se retrouver dans un lit à mes côtés. J'en rougis. Même si nous devrions régler cette affaire le plus vite possible, je sais surtout que, avec plus de recul, nous parviendrons mieux à mettre sur pied un plan parfait. Alors je ne peux qu'approuver cette idée d'aller nous coucher.

– D'accord, consent Marilyn, visiblement ennuyée que le Logan en question ne soit pas déjà en train de nous sauver. Chinah, et si tu allais préparer les chambres de nos amis ?

– Bien sûr, madame, répond la jeune femme.

Elle disparaît, et Jayce se lève puis commence à faire la vaisselle, sous les cris d'outrage de Marilyn. Elle lui interdit de s'occuper des corvées en tant qu'invité, et lui rit en disant que justement il faut bien donner un peu de sa personne pour mériter un tel accueil.

Le voir plaisanter avec notre hôtesse, sourire sans se soucier de rien, c'est

beau, juste beau. Je tombe un peu plus sous son charme, je prends un peu plus conscience de mon attirance pour lui. Je l'admire. Je l'observe. Je suis fascinée par le danger couvant au fond de son regard, attisée par ses muscles durs qui roulent sous son tee-shirt sombre. Si nous étions seuls, je marcherais vers lui, le plaquerais au plan de travail et lui volerais un baiser provocateur. Magistral. Qui lui donnerait envie de moi.

Marilyn, dépitée, lui tourne le dos, une main posée sur le front, se pâmant dans une comédie qui me fait rire. Elle s'appuie au dos d'une chaise, et je me lève pour l'aider à s'asseoir.

– Merci, mon enfant. Dis-moi, comment vis-tu toute cette situation ? Ce doit être terrible pour toi.

Sans pouvoir m'en empêcher, je tourne les yeux vers Jayce qui me sourit en essuyant nos assiettes avec un torchon rose fluo.

– Il est toujours difficile de faire face à la trahison mais, lorsque l'on peut compter sur des gens merveilleux, rien n'est insurmontable, avoué-je alors.

Jayce le comprend, je parle de lui évidemment, et il me regarde avec un tel désir au fond des yeux que mon cœur accélère dans ma poitrine.

Quand il a terminé ses corvées, il s'assied sur l'un des plans de travail, dans mon dos. Je m'apprête à lui demander de nous rejoindre à table quand un mouvement attire mon attention, juste face à moi. Dans la pièce d'à côté, un homme vient d'arriver. Je me retiens de porter la main à mon holster, pour laisser cette nouvelle personne venir à nous. Il est difficile de devoir faire confiance à des inconnus, quand je sais que le danger rôde autour de moi.

Mais je ne peux tout de même pas menacer de mon arme chaque étranger qui va débarquer dans ma vie !

– Qui voilà ! s'exclame Marilyn. Mon grand garçon adoré ! Annabel, je te présente Sean, mon cadet. Sean, voici Annabel. Que fais-tu debout à cette heure-ci ? Demain, tu commences le travail de bonne heure !

Sean prend un air gêné et enfonce les mains dans les poches de son pantalon en coton.

– J’ai entendu du bruit, je pensais que tu étais encore énervée contre l’un de tes romans, ou que tu t’étais trouvé un nouveau petit ami imaginaire, se moque-t-il.

– Cela n’a rien d’imaginaire lorsqu’ils proviennent de livres. Les livres existent pour de vrai, Sean ! le corrige Marilyn.

Il embrasse sa mère sur la joue et reste derrière elle, une main sur son épaule. Il me sourit avec politesse. Sean est un homme simple, vêtu d’un pantalon beige et d’une chemise blanche froissée, visiblement récupérée sous une pile de linge pour éviter de descendre en pyjama. Il est assez grand et plutôt musclé, avec une peau dorée témoignant d’un travail en extérieur. Les quelques rides sur son visage aux traits fermes le situent dans la tranche d’âge supérieure à la mienne, dans les trente-cinq ans, pourtant il a l’air si jeune. Sa façon de me regarder, de me sourire, me fait penser à un petit garçon dans un corps d’homme.

– Je vois que nous avons de la visite, finalement, glisse Sean.

– N’est-elle pas jolie, la petite, mon chéri ? l’interroge Marilyn. Et toi, Annabel, que penses-tu de mon Sean ? C’est un garçon très gentil, parfait pour une demoiselle comme toi, tu sais ! Il travaille dur, il a un bon salaire et...

– Eh bien, euh... hésité-je en la coupant avant qu’elle ne me marie à lui.

J’ai soudain l’impression de m’être fait piéger !

Je lève les yeux vers son fils, tout aussi gêné. Il n’ose plus bouger, de peur que Marilyn ne continue à vanter ses mérites.

Ses cheveux rasés d’un blond foncé, aux reflets plus clairs, illuminent son visage rond, un brin angélique, comme si le temps n’avait pas d’effet sur ses traits.

– Pourquoi ne dînez-vous pas tous les deux, demain soir ? Chinah pourrait vous préparer un bon petit plat. Cela te ferait du bien de décompresser un peu, Annabel. Sean, sais-tu que cette jeune personne est dans une situation horrible ?

– Non, maman. Mais peut-être qu’Annabel n’a pas envie...

– Tu pourrais la détourner un peu de ses sombres pensées, le coupe-t-elle.

Et Marilyn commence à lui raconter toute mon histoire en embellissant tant

les choses que je passe pour une héroïne de comics !

Un peu gênée, je n'ose pas l'interrompre pour leur annoncer que je ne peux pas sortir avec Sean. Tout d'abord, parce que je suis dans une situation bien trop compliquée, et ensuite, parce qu'il ne m'intéresse pas. Ne sachant pas vraiment dire non, j'opte pour une tactique bien moins risquée.

– Je suis sincèrement désolée, dis-je en reculant encore et encore, mais je ne pourrais pas dîner avec vous, Sean. Je ne suis pas célibataire.

Je me glisse entre les jambes de Jayce, toujours assis sur le plan de travail, honteuse de mentir de cette façon, et tente de ne pas me renfrogner quand il glousse derrière moi.

Il m'entoure de ses bras, pose le menton sur ma tête, et ma chaleur corporelle semble monter en flèche. Jusqu'au ciel. Et même jusqu'aux étoiles !

– Oh, Annabel ! C'est moi qui m'excuse ! J'ai supposé que tu étais seule, ma grande ! Je dois avouer que j'aurais pu deviner que ce n'est pas le cas, à ta façon de te vêtir. Tu portes les vêtements de Spider, si je ne me trompe, rit-elle.

Je soupire. Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas pu récupérer mes vêtements lors de ma fuite... Je ne trouve cependant pas nécessaire d'en faire part à mes hôtes.

– Ne t'inquiète pas, Marilyn, on ne t'en veut pas. N'est-ce pas, chérie ? susurre Jayce d'un ton mielleux.

Je lève la tête pour accrocher son regard et lui lance tout un tas de jurons mentaux, mais il attrape mon menton et m'embrasse avec passion.

Je me suis fait avoir à mon propre piège !

Ce baiser tendre et savoureux me rend folle de désir. Je sens ma poitrine se gonfler et mon cœur tambouriner dans sa prison de chair. Ses lèvres aventureuses sur les miennes, timides, créent un mélange explosif auquel je dois mettre fin, de peur de traumatiser Marilyn et son fils.

Je toussote, mal à l'aise, quand je vois le regard de la dame briller de bonheur.

Elle a les mains devant sa bouche pour étouffer un couinement ravi.

– L’amour... déclare-t-elle. Quelle magnifique invention !

De son côté, Sean tente de regarder ailleurs mais semble tout aussi ravi que sa mère. Apparemment, le bonheur des autres fait aussi le leur.

– Je suis tout à fait d’accord, Marilyn, insiste Jayce.

Ses doigts glissent le long de mes bras, et je suis étourdie par les sensations qu’ils me provoquent. Il se penche sur moi, frotte son visage contre le mien et glisse ses pouces dans la ceinture de mon jean taille basse. Le geste est tout à fait innocent, ses doigts pressant ma chair sans intention purement sexuelle. Mais mon corps le ressent d’une tout autre façon.

– Pourquoi ne nous as-tu rien dit quand tu es venu à la maison la semaine dernière ? le fustige Marilyn. Les cachotteries ont le don de m’agacer.

– C’est bien plus récent, je te rassure. La fuite et la peur créent des liens insécables, avoue-t-il doucement.

Marilyn se radoucit en comprenant.

Je me laisse bercer par la voix de Jayce, les yeux clos, tandis qu’il parle avec Sean de sujets triviaux, comme le sport et le boulot, mais, à un moment, je ne peux empêcher un bâillement.

– Tu es fatiguée, chérie ? demande-t-il.

Ce petit mot doux s’insinue doucement dans mon cœur.

Jayce m’enlace. Je suis choquée d’aimer être appelée par ce surnom. Bon, j’ai aussi envie de le frapper pour avoir profité de mon mensonge, mais, là, tout de suite, c’est tout simplement agréable.

– Oh là là, je suis désolée, les jeunes ! Je vous garde éveillés ici ! Quelle imbécile je fais. Je vais également retourner au lit. Chinah a tout préparé pour vous à l’étage, je suis ravie de vous accueillir ! Allez, bonne nuit à tous ! Sean, il est également temps pour toi de monter !

Sur ce, Marilyn attrape son fils par le bras pour le tirer hors de la pièce, et, en une petite seconde, ils disparaissent tous les deux.

– Annabel, me murmure mon nouvel homme à l’oreille, je rêve ou tu n’as pas de petite culotte ?

Je rougis. Ses mains s’immiscent profondément dans mon jean, jusqu’à caresser l’orée de mon intimité. Ma peau tout entière se couvre de frissons, avide elle aussi de caresses déplacées.

– Je n’en avais qu’une avec moi, et elle a fait son temps, répliqué-je. Je n’allais tout de même pas prendre ces strings en cuir que tu vends une fortune en plus !

– Tu aurais été très jolie avec, tu sais... chuchote-t-il à mon oreille.

Je frissonne, la poitrine si gonflée qu’elle me fait mal. J’ai envie qu’il déboutonne mon pantalon et me touche, me caresse, me délivre de toute ma tension, jusqu’à en hurler son prénom.

Je secoue la tête, tentant de retrouver mes esprits.

– Moins que toi, c’est certain, rétorqué-je, boudeuse.

– Je préfère les caleçons, réplique-t-il.

Sa main glisse un peu plus loin dans mon vêtement. Son râle de plaisir est excitant, chaud.

Et là, je sursaute. Mon fantasme devient réalité mais, étrangement, je ne souhaite pas lui donner vie dans cette cuisine. J’ai trop de respect pour Marilyn pour oser une chose pareille.

– Pas ici, soufflé-je d’une voix rauque, en tremblant de tout mon corps, sous les élans d’un désir incontrôlable et attisé trop facilement par lui.

Mes jambes sont en coton, mon esprit, embrumé par une passion soudaine, semble m’ensevelir à chaque fois que cet homme m’approche.

Deux de ses doigts glissent sur ma chair tendre, légers, trop légers. Je gémis. Je suis perdue. Troublée, envoûtée et charmée.

– Jayce, murmuré-je en me laissant aller contre lui, mon dos contre son torse.

Sa main saisit ma gorge, et sa bouche se plaque contre ma tempe.

– Tu ne veux pas de moi ? demande-t-il.

– Si...

J'ai l'impression que ma mort, si elle survenait dans les secondes à venir, serait belle et heureuse.

– Alors qu'est-ce qui ne va pas ? continue-t-il avec un grognement qui accompagne le chemin de ses doigts sur ma chair humide et sensible.

– Pas comme ça, parviens-je à dire. Je ne sais pas, je ne suis pas à l'aise, ici. Alors que Marilyn et Sean pourraient revenir. Alors que...

– ... qu'ils pourraient nous surprendre ? Ça ne t'excite pas ?

Sa langue glisse sur ma peau jusqu'à ma bouche.

– Non. Non, ça ne m'excite pas.

C'est un vilain mensonge. À vrai dire, je suis prête à le laisser me dévêtir et me posséder, plaquée à même ce meuble derrière lui.

Je repousse un peu Jayce et me retourne pour lui faire face. Il ôte les mains de mon corps et les coince sous ses jambes.

– N'est-ce pas l'apanage d'un petit ami de te faire sortir des sentiers battus ? propose-t-il avec son sourire taquin. C'est mon droit le plus strict !

Je hausse les sourcils.

– D'une, répliqué-je d'un ton cinglant, tu pourrais être mon mari, mon concierge ou mon banquier, tu n'aurais pas le moindre *droit* sur moi ! Et de deux, tu n'es pas mon petit ami ! C'était une couverture, et tu le sais très bien.

– Oh Annabel, je suis désolé de te contredire mais tu m'as officiellement demandé d'être ton chéri et je le suis à présent, tant pis pour toi !

– Quoi ? Mais je n'ai rien demandé du tout ! m'exclamé-je.

– C'est tout comme.

– Bon... d'accord... cédé-je.

Je n'ai plus envie de lutter. Après tout, cette situation m'amuse aussi, et j'en ai vraiment besoin dans ma vie en ce moment. De ce sentiment de bien-être et de douceur qu'il me procure.

– D'accord ? s'étonne-t-il. Tu veux dire que...

– ... que j'accepte de t'avoir dans ma vie, Jayce. Tu as raison de dire qu'il faut savoir vivre avec le présent. Je le sais plus que tout et je ne veux pas passer à côté des derniers instants de ma vie sans avoir été un peu heureuse.

– Je te rends heureuse ?

Il place les mains sur mes joues et m'approche de lui, de sa bouche.

– Oui, chuchoté-je.

Il m'embrasse juste après cette révélation, donnant à son baiser un goût de volupté et de plaisir insensé que j'accueille sans me cacher.

J'entoure son cou de mes bras, mes doigts effleurant les mèches noires de ses cheveux. Quand il me presse contre son corps dur, je me laisse aller à rêver d'un avenir meilleur, du simple fait de sa présence.

# Chapitre 11

## Spider

Je me considère comme l'homme le plus chanceux du monde au moment où les lèvres d'Annabel, sensuelles et hésitantes, se plaquent contre les miennes. J'attrape les pans de sa chemise et tire doucement dessus, pour que mes mains ne se posent trop brutalement sur ses petites fesses charnues. Mon but n'est pas de la bousculer mais de lui laisser le temps d'accepter ces liens, tissés doucement entre nous.

La jolie capitaine n'est pas le genre de femme à laisser libre cours à sa passion ou à ses envies. Une vie passée dans les rangs de la police, à toujours réfléchir avant d'agir, a forgé sa personnalité, et je l'apprécie comme elle est. Avec ses réticences, cette façon de peser le pour et le contre, mais aussi, bien sûr, j'adore plus que tout la savoir bagarreuse et redoutable.

Sa fatigue due à ces derniers jours angoissants l'empêche cependant d'être tout à fait elle-même. Je profite de cette petite faille pour l'attirer entre mes bras. Pour lui faire comprendre que la vie, c'est davantage que des questions à se poser, afin de trouver la meilleure solution. Parfois, l'impulsivité à quelque chose de bon. De très bon.

Je n'en suis pas fier, mais le sentiment de la duper est relégué au second plan de mon esprit, quand le bonheur irradie en moi, sous l'assaut de sa petite langue craintive mais audacieuse.

Je glisse au bas du plan de travail, et nos corps se frôlent de façon paresseuse. Mon tee-shirt se soulève un peu, dévoilant mon ventre. Annabel baisse les yeux et me regarde. Me touche. Ma peau s'enflamme.

Elle relève ensuite doucement les yeux vers mon visage. Comment peut-elle être aussi excitante, alors que la gêne la rend si maladroitement ?

Ses mains tremblent en se saisissant des miennes, et mon sourire oscille entre joie et émerveillement.

Elle hésite encore. Je le vois à son visage, elle a envie que je la touche et, bon sang, j'en meurs d'envie, moi aussi. Mon érection est tellement douloureuse que je pourrais tomber à genoux juste devant elle.

– Jayce.

L'entendre prononcer mon prénom est palpitant. Je suis Spider depuis des années, incapable de laisser derrière moi un passé qui a forgé l'homme que je suis. Elle est la seule à connaître mon prénom, la seule à le prononcer, en dehors de ma famille. C'est plus qu'une banalité que nous avons échangée au moment où je lui ai fait cette révélation. J'ai mis ma vie et mon cœur entre ses mains.

– Oui ?

– N'est-ce pas complètement fou de penser à toi, alors que j'ai une cible dans le dos et des soucis par milliers ? chuchote-t-elle en me dévisageant de ses grands yeux innocents.

Bon sang, elle est tellement belle et excitante que j'ai du mal, moi aussi, à penser à autre chose. Dois-je me rappeler la façon dont mon corps se tend quand elle est à l'arrière de ma moto ? Pas besoin, je suis dans le même état à cet instant, puisqu'elle me frôle et me touche. Me regarde avec ses yeux brillant de désir et ses pupilles noires, dévorant le bleu foncé de ses iris.

– Ce qui serait fou, ce serait de penser à tes soucis alors que je suis près de toi, rétorqué-je, sûr de moi.

Elle éclate de rire et tapote mon épaule.

– Tu es très présomptueux. J'espère que je m'en accommoderai un jour.

– Tu n'as pas le choix. Il va te falloir me supporter jusqu'à ce que mes cheveux soient gris, ma peau flétrie et mes conneries encore plus agaçantes, ronchonné-je.

– Tu me vends du rêve, sourit-elle avant de s'éloigner.

– Je t'en vendrai bien plus encore, cette nuit, ajouté-je en la rattrapant.

– Tu n'arrêtes jamais ?

- De plaisanter ? Nan.
- De te vanter. Tu sais, selon certaines rumeurs, les hommes qui la ramènent le plus sont ceux qui ont besoin de surcompenser.
- Quoi ? Je ne surcompense rien... J'ai été gâté par la nature ! m'indigné-je.

Elle rit, comprenant très bien que je... surcompense un peu quand même.

- C'est vrai, je suis plutôt bien équipé, bougonné-je tout de même.
- Jayce...
- Quoi ?
- Tu te rends compte que nous sommes en train d'avoir une conversation sur ton pénis, j'espère ? C'est déstabilisant.
- Pourquoi ? Tu l'imagines, c'est ça ?

Je me sens soudain tout fier.

- Non ! Espèce de répugnant personnage !
- Alors pourquoi est-ce que tu rougis ?
- Parce que nous sommes en train de parler de ton pénis, évidemment !
- Moi, j'aime bien...
- Toi, tu as passé la majeure partie de ta vie à côtoyer des gros lourds. Et si toutes les femmes se mettaient à vanter leur vagin, hein... Seigneur, j'imagine déjà les conversations stupides dans les vestiaires ! Non, en fait, je n'arrive même pas à l'imaginer, c'est trop bête. Vraiment un truc de mec.

Je m'amuse trop de la voir se renfrogner en secouant la tête.

Je pose la main sur son épaule et, à un rythme lent, nous nous dirigeons vers l'immense escalier éclairé par des veilleuses dorées.

- Bon, je suppose que je n'ai plus le droit de te vendre du rêve, alors ? soupiré-je. J'avais encore plein de compliments en réserve sur mon corps époustouflant.
- Moi qui pensais que mon statut de petite amie me vaudrait quelques plaisirs gratuits.
- Rien n'est gratuit dans la vie, réponds-je à voix basse.
- Alors que vas-tu me demander en échange de ton dévouement, Jayce ? En échange de ton aide.

Son regard passe d'une insouciance trop jolie à un sérieux soudain.

– Toi, Annabel. Corps et âme...

Elle se tourne vers moi, au milieu de l'escalier, les yeux écarquillés.

– Et puis quoi encore ? grogne-t-elle.

– Bon d'accord, juste ton âme alors, souris-je.

Elle aurait pu me repousser. Me redouter. Au lieu de cela, elle accepte d'un infime hochement de tête tout ce que je demande d'elle.

Je sens ma peau me tirailler. Je bande mes muscles, me frotte les bras. Mais rien ne peut faire disparaître cette sensation de manque, de vide, quand les mains d'Annabel ne parcourent plus ma chair. J'ai une telle envie de la sentir contre moi que mes vêtements me gênent.

Je réprime un grognement sauvage et l'envie indicible de la plaquer dans cette montée d'escalier, afin qu'elle me saute dans les bras, sans plus de retenue. J'en oublie presque que je ne me trouve pas chez moi, ici. Réveiller Marilyn à cause de baisers sauvages n'est pas vraiment un problème, son cœur trop romantique serait ravi et elle couinerait de plaisir. Logan, en revanche, jouerait les ours mal léchés. Et nous balancerait ses chaussures à la figure.

Une fois sur le palier de l'étage, une lumière automatique s'allume.

Un long couloir aux murs taupe s'étire devant nous, muni d'un tapis rouge moelleux, sous lequel un parquet ancien et verni brille de reflets dorés des appliques murales. Huit portes en tout, fermées, constituent cet étage.

J'avise, un peu plus loin, sur ma gauche, une desserte sur laquelle est posé un papier cartonné replié en deux. Mon nom y est inscrit en lettres d'or. À droite, près d'une autre porte, la même mise en scène avec le prénom d'Annabel.

– Nos chambres, glousse-t-elle.

Cette situation la fait rire ? Seigneur, c'est impossible ! Nous avons été séparés ? Qui a osé faire cela ?

Je me dirige d'un pas lourd vers mes quartiers, et ouvre la porte pour découvrir une chambre apprêtée avec soin. Sur le lit de taille standard, un peignoir noir et une brosse à dents unique font tache. Rien que voir cet endroit contribue à me détendre : je suis arrivé en vie jusqu'ici. Et à m'énerver : je vais devoir dormir seul.

J'avise mon barda qui traîne près de la porte et j'ai envie de donner un coup de pied dedans, tout en faisant la tête.

– Bonne nuit, mon chéri, me taquine Annabel qui se dirige vers sa propre chambre.

Je la regarde me tourner le dos, s'éloigner, et lance :

– Le lit est assez grand pour deux.

– Je le sais, mais je ne vais quand même pas refuser l'hospitalité de tes amis, ça ne se fait pas, s'amuse-t-elle.

Je grommelle quelques paroles venimeuses, quand Marilyn débarque dans le couloir en s'agitant !

– Oh mon Dieu, oh mon Dieu, les enfants ! Je n'ai pas réfléchi ! Je viens seulement de réaliser quelle bêtise nous avons faite, avec Chinah !

Elle porte à présent un pyjama blanc en flanelle et des pantoufles rose fluo, avec de petites boules de poils vert pomme sur le dessus.

Chinah arrive, trotte derrière la maîtresse des lieux et s'engouffre dans une autre pièce.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je en tentant de la calmer.

J'attrape Marilyn par les épaules pour qu'elle cesse de piétiner et lui souris avec patience.

– Je vous ai attribué deux chambres car je vous pensais amis, je manque à tous mes devoirs d'hôte ! Je deviens sénile, c'est certain ! Venez, suivez-moi, termine-t-elle en nous attrapant chacun par une main, tandis que la gouvernante prend mon barda.

Nous les suivons jusqu'à une suite tout bonnement incroyable, et Annabel laisse échapper un hoquet de stupeur que je ne peux qu'approuver !

Le mobilier en acajou brillant met en valeur des murs d'un blanc légèrement pailleté, illuminés par de nombreuses lumières. Au centre de la pièce, un immense lit aux draps crème est entouré d'un baldaquin, d'où pendent des voilages orange légers et transparents. Un paravent oriental se trouve devant une immense paroi vitrée donnant sur une salle de bains, tout aussi grande et luxueuse.

– Marilyn, souffle Annabel, c'est trop, c'est beaucoup trop ! Vous n'avez pas à faire tout cela pour nous, voyons !

La jeune femme a les larmes aux yeux, peu habituée à tant d'attentions. Dans un coin de la chambre, Chinah vient de déposer nos bagages, s'applique à plier deux nouveaux peignoirs puis dispose, sur un plateau en métal, au centre d'une petite table ronde, des bouteilles d'eau et quelques friandises.

– Ne dis pas tant de bêtises, ma mignonne ! Quand on vous offre un sourire, sachez le rendre. Quand on vous offre l'hospitalité, sachez l'accepter. Quand on vous promet l'amour, donnez-le en retour. Voilà le plus important dans la vie ! Maintenant, passez une bonne nuit, on se revoit demain.

– Bonne nuit, Marilyn, lançons-nous en même temps.

Je referme la porte et y plaque le dos, mon regard passant d'Annabel à ce lit impérial... J'ai envie de l'y allonger, de la dénuder et d'admirer son corps, derrière ces voilages romantiques.

Mais bien sûr, elle ne se laisserait pas faire, j'en suis certain. Elle m'en veut un peu, je crois, d'avoir profité de son mensonge et elle a envie de me le faire payer. Son expression bagarreuse, sur ses jolis traits, m'excite quand même.

– Pourquoi sommes-nous ici, Jayce ? demande-t-elle finalement.

– J'ai travaillé avec Logan, le frère de Sean, il y a quelques semaines. Pour pouvoir mener à bien nos projets, il a créé une véritable salle informatique moderne, rien que pour moi, dans cette maison. Maintenant que j'ai dû faire brûler tout ce que je possédais à l'appartement, il me faut un autre endroit depuis lequel travailler, et ce sera ici. Logan habite avec sa famille dans ce havre de

paix, protégé par des caméras et d'autres systèmes de sécurité perfectionnés. En général, il part plusieurs mois par an à travers le globe mais notre contrat l'a forcé à passer un peu de temps ici. Voilà pourquoi Marilyn m'apprécie tellement, par ailleurs. Elle est heureuse que j'aie contribué à lui rendre son fils pour quelque temps.

– Et en quoi consiste ce travail que tu veux faire ?

– Je t'ai dit de patienter un peu, le temps de savoir si tout est réalisable.

– Mais je ne souhaite pas patienter ! Bon sang, il s'agit de ma vie, Jayce ! J'aimerais, rien qu'un instant, pouvoir imaginer un futur ! Sais-tu à quel point il est difficile de voir défiler les secondes sans savoir ce qu'il adviendra de moi dans la minute ?

En pleine panique, Annabel fait de grands gestes qui décoiffent ses longues mèches noires. Je la rejoins, attrape ses mains désormais froides, avant de la regarder. Je suis époustoufflé de voir ce simple contact apaiser la tempête au fond de ses yeux. Mon âme écorchée semble cicatriser peu à peu, auprès d'elle. Et quand je la touche, mon Dieu, c'est mon cœur tout entier qui s'adoucit.

– Malheureusement oui, je sais ce que ça fait, déclaré-je. Annabel, si je te cache des choses, ce n'est pas pour te blesser. C'est tout le contraire. J'ai un plan complètement fou en tête et, si je te le dis, si tu commences à espérer et qu'au final j'échoue, j'aurais ta déception au creux des mains et ta tristesse au fond de la poitrine.

– Je ne sais pas si tu as remarqué, mais je suis une adulte. Je peux supporter beaucoup de choses. Je n'ai pas flanché quand mes collègues ont cherché à m'abattre. Je ne flancherai pas si toute l'aide que tu souhaites m'apporter n'aboutit à rien car, le principal, c'est que tu sois là pour moi ! Et cela, je ne l'oublierai jamais.

– Ce que j'aimerais faire pour toi, c'est t'innocenter par tous les moyens possibles. Pour cela, je pense pouvoir trafiquer une caméra de sécurité à Odessa, loin des lieux du meurtre de ton coéquipier, et ensuite diffuser cette vidéo dans tous les médias en les piratant. Qu'en penses-tu ? demandé-je, un peu nerveux de la voir pâlir aussi fortement.

– Je ne sais pas... Je ne suis pas sûre de vouloir tricher comme ça, Jayce.

– Ils t'ont tous dupée et trompée. Si tu ne joues pas leur jeu, tu perdras. Si ce que tu as de plus cher est ta vie, ils te la prendront.

– En suivant leurs règles, je deviendrai comme eux et, dans ce cas, j'y perdrai

aussi.

– Le tout est de savoir si tes principes comptent plus que ta vie, Annabel. À toi de choisir. Dis-moi ce que tu veux et je te suivrai. La décision te revient.

Elle regarde ses mains aux ongles courts, sous lesquels se trouvait du sang seulement deux jours plus tôt. Son souffle est fort, elle semble sur le point de pleurer, mais elle relève le menton et carre les épaules. Sa force et sa détermination sont des armes létales qu'elle devra utiliser jusqu'à ce que son nom soit blanchi.

– Je te suis, déclame-t-elle avec ferveur. Jouons à leur sale petit jeu et faisons-les payer pour ces semaines de torture psychologique, d'insultes mais surtout pour toutes les fois où ils ont protégé des criminels dans le simple intérêt de leurs portefeuilles !

Annabel conclut son petit speech en ôtant sa chemise trop large, en la roulant en boule et en la lançant avec vigueur à nos pieds.

Et voilà, en une seule petite phrase, un seul petit geste, j'ai succombé à la plus belle enragée de la planète !

# Chapitre 12

## Spider

Le moins que l'on puisse dire, c'est que je suis un gentleman. Après tout, j'ai demandé à Annabel si elle voulait que je dorme dans la baignoire, de nouveau. Elle a refusé, tant pis pour elle ! Désormais, elle est coincée entre mes bras, et je n'ai pas envie de la laisser s'échapper.

Il faut dire aussi qu'elle dort profondément, alors elle ne peut pas protester contre mon étreinte possessive.

D'une main, je repousse les cheveux d'Annabel en arrière et me recule légèrement pour la regarder. Nous nous faisons face. Elle a l'air si paisible. Quand elle est éveillée, elle semble toujours réfléchir à des milliers de choses, s'inquiéter du moindre bruit, mais, là, aux premières lueurs de l'aube, elle peut enfin décompresser.

Mon cœur d'homme sentimental bat un peu plus fort. De tout ce que j'ai vécu, la guerre comme le gang, c'est la douceur d'une présence féminine qui m'a le plus manqué lors de ces heures terribles à regarder la mort en face. L'amour d'une femme peut faire oublier sans difficulté la peine, comme il est capable d'effacer la noirceur d'une âme solitaire.

Certaines écorchures me tiraillent sans arrêt, même si toutes mes cicatrices sont désormais saines. Ce sont les maux de mon esprit, tout simplement, qui ne peuvent pas guérir. Les réminiscences des épreuves les plus douloureuses ne s'arrêtent jamais.

Sauf lorsque j'ai Annabel entre les bras.

Le soleil qui se faufile jusqu'à nous par les fenêtres en arche, face au lit, réchauffe doucement la chambre. Les volets ouverts, les rideaux mal tirés me permettent de ne perdre aucun détail du profil fier de ma compagne.

– Arrête de me regarder dormir, marmonne-t-elle en s'étirant contre moi.

Son corps mince est un régal pour les yeux. Elle n'a pas quitté ma chemise à carreaux et porte également un caleçon que je lui ai prêté. Le spectacle est sublime et apaisant. Au moment de se changer, hier soir, après une douche rapide, je n'en ai pas manqué une miette.

Nue, emmitouflée dans mes vêtements, elle m'excite totalement. Un peu trop pour me permettre de dormir paisiblement. J'ai la peau en feu, le pouls agité. Quand elle est près de moi, j'ai du mal à me contenir, à me calmer. J'ai envie de l'embrasser sans arrêt. Envie de la coincer sous moi, de voir ses yeux briller de désir et de la prendre avec brutalité pour la faire jouir et hurler comme jamais elle ne l'a fait.

Lorsqu'Annabel lève les bras au-dessus de sa tête, le vêtement remonte paresseusement, dévoilant son ventre et ses hanches. Sa chair pâle appétissante me donne l'eau à la bouche. Une peau parfaite, belle comme un clair de lune, et de longues jambes fines et galbées... La chaleur qui se faufile dans mes veines est aussi exaltante que la vision de cette femme splendide et naturelle. J'ai chaud. Bordel, je meurs de chaud !

– Tu ne dors plus, alors je peux continuer à te regarder, non ? l'interrogé-je.

– Non.

Sur ce, Annabel se retourne, me présentant son dos. Elle plaque ses fesses contre mon érection douloureuse, et je râle de plaisir. Je l'enlace violemment, et mes lèvres se pressent contre les cheveux soyeux de ma belle.

– Hum, gémit-elle en se trémoussant contre moi.

Si elle n'était pas en train de se rendormir... Seigneur, si elle n'était pas déjà endormie, j'aurais pu... Ah ! Je dois penser à autre chose sur-le-champ, il n'y a que cela qui pourra me sauver !

Sans m'en rendre compte, je me mets à entonner une chanson qui me trotte dans la tête depuis des jours, dans l'espoir très futile de faire baisser la tension de mon bas-ventre douloureux.

La jeune femme glousse doucement, je l'ai malheureusement réveillée.

– Tu chantes du Lady Gaga ? demande Annabel de sa voix toujours vaporeuse.

– Non, pas du tout ! m’offusqué-je.

– Tu es sûr ?

– Oui, tu devais rêver. Dors, lui intimé-je.

– Impossible.

– Pourquoi ?

Pour toute réponse, elle se cambre, faisant glisser ses fesses le long de mon érection massive. Dans mon caleçon au tissu fin, je peux ressentir la rondeur parfaite de sa chair, la chaleur suave exhalée. Si j’avais eu un peu moins de self-control, j’aurais plaqué mes mains sur son postérieur puis fait glisser mes doigts le long de son corps jusque sous sa chemise pour tout découvrir de la jeune femme.

Je ferme les yeux, en proie à un désir si puissant qu’il me tiraille la peau. Le plaisir magistral d’être auprès d’Annabel est à lui seul une forme de violence, tant j’ai du mal à le brider. On peut manipuler une arme sans y connaître quoi que ce soit. Les émotions, en revanche, sont aussi vaporeuses qu’incontrôlables, et je n’ai pas l’habitude d’un tel manque de maîtrise.

En cela, j’adore davantage ce qu’Annabel représente pour moi. Mais qu’il est effrayant d’être incapable de gérer ses sentiments.

– Est-ce moi qui te fais tant d’effet ? m’interroge-t-elle d’une petite voix pleine de doute.

Je me redresse sur un coude, et elle tourne un peu la tête vers moi.

Elle semble peu sûre d’elle, et pourtant ses yeux assombris brillent d’une sensualité toute féminine, profonde et envoûtante. Que s’imagine-t-elle franchement ? Que je suis insensible au charme qu’elle dégage ? Que je me retrouve dans un tel état tous les matins, en me réveillant seul, simplement parce que je suis un homme ?

– Bon sang, oui ! grogné-je en plaquant une main sur le creux de sa taille, avant de serrer entre mes doigts le tissu de son vêtement. Annabel, depuis que je

me suis glissé dans ces draps près de toi, je suis... je suis fasciné. Tes cheveux d'ébène, doux comme de la soie, glissent entre mes doigts. Ta peau satinée est si délicate que j'ai peur de poser les mains dessus et pourtant je ne peux m'en empêcher ! Et tu sens tellement bon ! J'ai envie de te garder dans mes bras sans arrêt, envie de te caresser et de t'embrasser. Heureusement que j'ai pris une douche froide avant de me coucher, hier, ou je n'aurais pu survivre à cette nuit à tes côtés.

Avec adresse, Annabel me repousse pour me coucher sur le dos, puis, sûre d'elle, grimpe sur moi, me chevauchant avec splendeur. Ses cheveux glissent sur l'une de ses épaules, frôlant mon torse nu. Je frémis. Je m'embrase. Je reste là sans bouger, fasciné par sa timidité soudaine quand, une seconde auparavant, elle semblait prête à prendre les commandes. La passion et la réserve se disputent les étoiles dans ses yeux magnifiques.

– Tu es tellement belle, soufflé-je face à son regard sombre.

Sa chemise d'homme pend sur l'une de ses épaules. Ses joues sont rougies, peut-être à cause de mon compliment, ou de ses actions.

Elle lève une main tremblante à sa gorge, puis défait le premier bouton qui l'emprisonne derrière cette barrière de tissu épais.

Je halète. violemment. Mes mains glissent sur ses jambes avec une tendresse à peine maîtrisée.

Un deuxième bouton est ouvert. Puis un troisième. Mon regard suit avec fascination chaque mouvement, chaque millimètre de peau qu'elle dévoile petit à petit. Ce spectacle est le plus beau auquel je n'aie jamais assisté.

Quand elle ôte la toute dernière pression, mon cœur se fige, tout comme le temps et la vie autour de moi. Je croise le regard d'Annabel, déterminé. Elle serre les pans de la chemise contre son corps, comme apeurée par ses actions, puis doucement les écarte.

Son corps à moitié nu, sublime, est parfait. Sa poitrine se soulève avec rapidité, en accord avec son souffle lourd. Je la balaye du regard, imaginant à quel point il serait merveilleux de goûter cette chair sensible. J'aurais pu la

coucher dès à présent sur le lit et lui faire subir chaque fantasme que j'ai en tête, jusqu'à la faire hurler de plaisir. Cependant, Annabel n'aimerait probablement pas que je prenne les rênes tout de suite. Elle se cherche, tente de se dévoiler, et je préfère la laisser venir à son propre rythme, au lieu de la bousculer.

Bien sûr, mes pensées torrides partent dans toutes les directions, et mes mains me démangent de l'explorer...

Mais ce qu'elle m'offre là, son intimité, sa confiance et sa pudeur, est un cadeau merveilleux que je ne peux qu'aimer de tout mon cœur.

– Tu... commence-t-elle.

Annabel est trop timide pour continuer sa phrase. Au lieu de cela, elle se saisit de mes mains et les guide sur son corps, jusqu'à ses seins. Ce faisant, elle commence à onduler des reins et à se frotter contre mon caleçon en souffrance.

Seigneur ! Sa peau est si douce que je pourrais l'écorcher en manquant de délicatesse !

Un gémissement grossier m'échappe et, ne pouvant décemment rester inerte, je me redresse. Ma bouche se plaque sur celle d'Annabel pour un baiser pressé, aussi violent que mes sentiments pour elle. Nos corps se frôlent, se touchent et se bousculent. Je l'attire plus près de moi d'un bras viril passé autour de sa taille. De mon autre main, je caresse sa poitrine. Ses petits seins tiennent parfaitement dans ma paume et seraient encore meilleurs dans ma bouche...

Nouveau gémissement...

Je ne me contrôle plus. J'ai envie d'elle. Envie de la goûter. Envie de la serrer.

Je le fais. Les muscles tendus de mes bras la capturent contre mon torse dur.

– Annabel, tu m'excites, avoué-je. Beaucoup trop pour mon bien !

Comme pour me punir de ma remarque, elle se frotte davantage, renversant la tête en arrière pour s'offrir à moi. Je m'apprête à lécher sa gorge pâle lorsque la porte de la chambre s'ouvre à la volée !

– Spider, qu'est-ce que... commence Logan dans un cri indigné, avant de s'arrêter sur sa lancée en nous apercevant.

Mon ami rougit, perd un peu contenance, avant de dévorer Annabel des yeux. Cette dernière, dont les réflexes sont parfaitement aiguisés, saisit à toute vitesse sa chemise et dissimule son corps.

– Je vais probablement devoir te tuer, grogné-je en fusillant Logan du regard, tout en pressant ma beauté contre moi.

– Spider n'est pas disponible pour le moment, lance-t-elle, cachée tout contre moi. Tu peux laisser un message ou repasser dans deux ou trois heures.

– Trois heures ? Sérieusement ? tempête Logan.

– Les femmes ont des besoins. Apparemment, tu n'étais pas au courant, continue-t-elle.

La bouche grande ouverte, le militaire se passe une main dans les cheveux et repart en claquant la porte.

– Non mais c'est quoi, ces manières, espèce de rustre ! hurle Marilyn depuis le couloir. Ce n'est certainement pas comme cela que je t'ai élevé !

La voix s'atténue jusqu'à disparaître totalement, tandis que ma belle brune rit aux éclats.

– Tu as été très méchante avec mon ami, me moqué-je.

– Je le sais. Mais, à quelques secondes près, il m'aurait surprise totalement nue ! Il n'a eu que ce qu'il méritait, bougonne-t-elle.

– Tu as raison. Il a eu de la chance. Je l'aurais tué dans d'atroces souffrances s'il n'avait aperçu ne serait-ce qu'une parcelle de chair cachée par cette chemise.

– Et c'est moi la méchante ? rit-elle.

Sans me laisser le temps de me reprendre, Annabel saute hors du lit et se dirige vers la méridienne rouge, où se trouve son jean. J'admire ses belles jambes fines et pâles qui me donnent des envies de baisers déplacés. Du bout des doigts, elle coiffe ses longs cheveux, avant de les attacher au sommet de sa tête, en un chignon strict et excitant.

Aïe ! Si même de simples cheveux me font cet effet, je ne vais pas survivre à

nos nuits ensemble, quand mes lèvres descendront le long de son ventre pour s'échouer entre ses cuisses...

Fasciné, je me frotte la mâchoire, mais j'ai tout de même la présence d'esprit de garder ma belle à l'œil, ne loupant rien de ce moment où elle enlève son haut.

Je déglutis, la bouche sèche de désir et le corps parcouru d'une vague magistrale d'envie. Annabel est de ces femmes simples et, à mes yeux, il n'y a pas de plus belle qualité au monde que d'embrasser le naturel. Rien n'est superflu avec elle. Que ce soient la délicatesse de ses sentiments, l'ardeur mise dans sa colère ou simplement sa façon d'être.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je enfin.

– Je m'habille ! Apparemment, cet homme avait des choses à te dire, il est donc temps pour nous de nous lever.

– Et mes trois heures de sexe débridé ? marmonné-je. Tu me les as promises !

– Je n'ai aucun souvenir d'une telle promesse, désolée, me lance-t-elle avec un clin d'œil.

– Ta mémoire a quelques ratés, si je puis me permettre.

– Comment oses-tu ? s'exclame-t-elle, faussement indignée.

– J'aime la sincérité, que veux-tu.

– Un trait de caractère que j'apprécie beaucoup, révèle-t-elle alors.

– Vraiment ?

– Oui. Le monde manque cruellement de personnes honnêtes.

– Alors si je peux continuer à être sincère avec toi, mademoiselle, j'aime que tu me fasses confiance, que tu me laisses t'aider, entrer dans ta vie, et j'adore plus que tout ta façon de te pelotonner contre moi quand tu t'endors.

Annabel ne répond pas, se contentant de rougir, un minuscule sourire s'épanouissant sur ses lèvres tendres. Elle enfile sa brassière, son tee-shirt, et mordille sa lèvre inférieure.

– Combien de temps va-t-on rester ici ? m'interroge-t-elle.

– Quelques jours, je pense.

– Alors il faudrait peut-être que je me commande des sous-vêtements.

Elle se trémousse, comme seules les femmes le font en enfilant leurs

pantalons, puis met ses chaussures en râlant contre ses courbatures dues à la nuit précédente dans le motel. Quand elle se retourne vers moi, je remarque que son tee-shirt provient de mon magasin et plus précisément de mon rayon préféré. Il est noir, tout simple, et dans le dos est inscrit : « Sauve une Harley, chevauche un motard. » J'en suis à peu près certain, elle n'a pas vu cette inscription en prenant le vêtement. Je retiens un rire amusé et préfère ne rien lui dire, bien trop fier de la voir porter ce tee-shirt en particulier.

À contrecœur, je sors à mon tour du lit.

– Ne fais pas cette tête, me dit calmement Annabel. Il fallait bien se lever, non ?

– Oui. Mais j'aurais préféré avoir droit à l'entièreté de ton petit spectacle avant. J'ai l'impression que l'on m'a agité un bonbon sous le nez avant de le balancer par la fenêtre. C'est trop injuste.

– Oh, soupire-t-elle. Trop injuste.

– J'ai l'impression que tu te moques de moi.

– Ce n'est pas une impression, glousse la jeune femme.

Elle me rejoint d'un pas lent et m'entoure de ses bras avant de déposer un baiser délicat sur ma joue. Je l'enlace pour la retenir tout contre moi, et mon âme s'apaise un peu.

– La gourmandise est un péché, de toute façon.

– La luxure aussi, Annabel. Et entre tes bras, je pécherais toutes les nuits.

Comme émue par mes paroles, ses yeux s'humidifient, et son second baiser devient à lui seul une déclaration de ses sentiments les plus profonds.

– Tu n'as pas l'habitude de côtoyer des hommes, n'est-ce pas ? l'interrogé-je doucement pour ne pas la brusquer.

– Bien sûr que si. Il n'y avait pas une très grande présence féminine, au poste.

– Je voulais dire de façon intime, toussoté-je.

– La dernière déclaration d'amour que l'on m'a faite venait de mes parents pour mon anniversaire. Avant cela, elle venait également de mes parents, pour mon anniversaire de l'année précédente, tu vois où je veux en venir...

– Oui.

– Mais je n'en ai pas honte, se défend-elle. J'ai toujours adoré mon travail,

même en sachant qu'il m'empêcherait d'avoir une vie sociale digne de ce nom. Je ne regrette rien.

– Je ne t'ai pas jugée, Annabel. De la honte ? Pourquoi donc devrais-tu en ressentir, de toute façon. Tu es une personne incroyable, merveilleuse et, tout ce que je regrette, c'est que tu n'aies jamais eu quelqu'un dans ta vie pour te le répéter à longueur de temps.

– Eh bien, apparemment, tu tentes de rattraper ce retard, s'amuse-t-elle. Et je dois le dire, c'est très agréable. Si j'avais su que les hommes étaient aussi utiles et câlins, j'aurais peut-être donné plus souvent suite à certaines avances.

– Hum, pas tous les hommes, grogné-je, tirillé par une jalousie déplacée. Moi, uniquement.

– Ne tente pas de me faire croire que tu es le seul homme au monde à avoir ce genre d'attention, rit-elle.

– Non. Mais je suis le seul au monde à les avoir envers toi, grondé-je en la serrant plus fort contre moi, avant de capturer sa bouche, dans un baiser dévoilant l'ampleur de mon adoration pour elle.

Annabel se laisse faire un instant, avant de répondre à mes avances avec cette fougue exquise qui la caractérise.

Je crois que je suis fichu. Je crois qu'elle vient de me voler mon cœur. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi bien de toute ma vie, avec cette femme au creux de mes bras, cette femme qui, lentement, me fait oublier mon passé.

Une fois prêts, nous descendons à la cuisine où la table est déjà dressée. Marilyn préside, vêtue d'une nouvelle robe rose. Ses cheveux permanentés semblent ne pas avoir connu les affres du sommeil, tandis que les miens, bien que courts, sont emmêlés.

La dame se lève et nous accueille à grands coups de questions pour savoir si nous sommes reposés, si nous avons bien dormi, si la chambre nous convient. La générosité de cette femme est une bénédiction.

Sean et Logan prennent leur petit déjeuner de chaque côté de leur mère et esquissent un salut modeste, le nez plongé dans leur bol de céréales. Enfin, Logan grogne plus qu'il ne parle et me fusille d'un regard noir, me mettant mal à l'aise. Nous devrions peut-être avoir une petite explication en aparté, après avoir mangé. Il sait probablement qui est Annabel et doit craindre que j'aie perdu la

tête. Il va falloir que je détende un peu l'atmosphère, ou cet imbécile risque de me sauter dessus. Je vois bien qu'il est à deux doigts de me prendre à la gorge pour me virer de chez lui.

– Annabel, lancé-je d'une voix amusée, ce goujat que tu vois là, qui dit à peine bonjour, qui a voulu te voir nue et qui engloutit son repas comme un morfal, est mon ami Logan.

– Quoi ? crie Marilyn. Logan, qu'as-tu fait à cette pauvre Annabel ? Je ne t'ai pas élevé comme un pervers !

Sur ce, avec le torchon à ses côtés, elle se met à le frapper, et le militaire saute hors de table pour lui échapper.

– Je n'ai pas fait exprès, maman ! Je les ai surpris dans une position compromettante, ce n'est quand même pas de ma faute !

– Tu es entré dans notre chambre sans t'annoncer, l'enfoncé-je, hilare.

– Comment as-tu osé ? poursuit Marilyn. Si j'avais su tout à l'heure que tu avais tenté de voir ma petite Annabel sans ses vêtements, je t'aurais frappé beaucoup plus fort.

– Mais c'est quoi, tous ces cris ! tonne une voix masculine dans mon dos.

Annabel et moi nous retournons pour voir entrer dans la cuisine un homme de petite taille, très maigre, d'environ soixante-dix ans. Il est vêtu d'un jogging bleu turquoise, dont la veste est ouverte sur son torse nu parsemé de poils blancs. C'est lui qui nous a ouvert le portail hier soir.

Georges, le mari de Marilyn, est sur le point de s'emporter lorsqu'il m'avise. Aussitôt, ses yeux s'étrécissent, et il rejoint sa femme. Il passe un bras autour de sa taille, sans me quitter des yeux, et inspire lentement, profondément, me défiant de bouger du moindre millimètre. Je pourrais être terrifié, bien sûr, mais bon... je fais deux têtes de plus que lui.

– On dirait qu'il a envie de te tuer, me glisse Annabel à l'oreille.

– C'est un mari jaloux, lui apprends-je. Il a peur que je lui vole Marilyn. Il me prend pour un jeune éphèbe sans scrupules.

– Ça, c'est parce que tu lui fais les yeux doux dès que tu la vois.

– Je suis poli, ce n'est pas pareil, me défends-je.

– Georges, ton fils est entré dans la chambre d'Annabel quand elle était toute

nue ! se plaint la dame. Dis-lui quelque chose, bon Dieu ! On ne l'a pas élevé de cette façon.

– Logan, tonne Georges, tu n'auras pas de dessert de toute la semaine !

– Vraiment ? persifle Annabel. Je ne vauX qu'un yaourt après le souper ?

– Parfois, il y a des cupcakes, ajoute Sean en nous offrant un sourire enthousiaste. Et d'ailleurs, papa, pourquoi n'as-tu pas supposé que j'étais le coupable ?

– Parce que toi, tu es une vraie crème, mon chéri, rétorque Marilyn à la place de son mari, d'un ton mielleux et adorable.

Annabel éclate de rire, ce qui me donne envie de la couvrir de baisers.

Nous nous asseyons tous les deux à la table, et Georges retourne au salon en bougonnant. Il monte le son de la télévision pour ne plus nous entendre, et Marilyn s'excuse pour lui.

Nous déjeunons tous ensemble durant près d'une heure, puis je décide de passer aux choses sérieuses. J'attends que tout le monde ait quitté la table, et, quand il ne reste plus que ma capitaine et Logan, je sors de ma poche une clef USB. Elle fait partie du petit kit de survie que j'ai dans mes bagages.

Mais avant que je n'aie pu avancer quoi que ce soit, mon ami prend la parole d'une voix tranchante et accusatrice :

– Spider, je sais que, si tu es ici, c'est qu'il s'est passé quelque chose de grave. Et je suppose que cela à avoir avec la meurtrière que tu as amenée sous le toit de mes parents ? crache Logan d'un ton menaçant.

D'un seul coup, ma bonne humeur disparaît, comme un ballon de baudruche qu'on vient de crever. Je me maîtrise difficilement pour éviter de me jeter sur le militaire. Comment ose-t-il penser Annabel coupable ? Le simple fait que mon ami croie toutes les absurdités diffusées à la télévision prouve bien que Carsten a fait un boulot exemplaire en lui collant cette cible dans le dos. Le commun des mortels peut se vautrer dans le mensonge sans se poser de questions, mais Logan ? Après tout ce que nous avons partagé, après tout ce que nous avons traversé ensemble. Je n'arrive pas à y croire.

– Ne me parle pas de cette façon, Logan. Tu sais très bien que je ne me

risquerais pas à mettre ta famille en danger !

– Alors pourquoi avoir amené cette femme chez nous ? grogne-t-il en désignant Annabel d'un signe de la tête.

Elle ne sait plus où se mettre, ses joues sont si rouges qu'elle doit mourir de chaud. Honteuse, elle détourne ses beaux yeux brillants, et un léger sanglot lui échappe. Elle a probablement l'impression que rien ni personne ne pourra la sauver de cette situation difficile, mais je vais faire en sorte de la disculper, je m'en suis fait le serment. Peu important les preuves qui l'accablent, les témoignages d'officiers pourris ou l'opinion publique discourtoise.

– Ne parle pas d'elle de cette façon ou je te ferai savoir à quel point Annabel compte pour moi pendant que tu hurleras de douleur, l'intimidé-je, les poings serrés. Je pensais que tu étais mon ami, Logan.

Il balaye mes propos d'un geste de la main.

– Tu n'as pas à me menacer, Spider ! Bon sang, réveille-toi un peu ! Elle a tué...

– Je n'ai tué personne ! hurle alors Annabel.

Logan se raidit, la regarde se lever et taper du poing sur la table.

– J'ai été persécutée et piégée par des hommes sans honneur, sans aucun sens du devoir. Ils m'ont acculée dans une ruelle déserte en pleine nuit avant de pointer une arme droit sur ma tête. Et je n'oublierai jamais cette sensation de froid qui m'étouffait, quand je me disais que j'allais crever là-bas, toute seule, et qu'ils s'amuseraient probablement des heures avec mon cadavre avant d'aller le balancer dans le désert. Alors je t'interdis de me dire que je suis une meurtrière, pleure-t-elle. Je te l'interdis ! J'ai été piégée. J'ai été piégée, bordel ! Ils m'ont pris mon arme pour assassiner mon coéquipier, un homme que j'aimais et respectais. On l'a abattu devant mes yeux et je n'ai rien pu faire pour empêcher cela. Je suis... Je vais...

Ses sanglots sont trop violents, elle tremble de partout.

Je me précipite vers elle et l'enlace. Trop fort. Annabel se tourne vers moi, enfouit la tête contre mon torse et tente de calmer sa frustration. Elle pleure. Elle

pleure, et je ne parviens pas à l'apaiser.

Je lui caresse le dos, lui murmure quelques paroles réconfortantes mais, je le sais, ses larmes sont dues au stress qui ne lui laisse aucun répit depuis quelques jours, si ce n'est quelques semaines déjà. Et se retrouver ici, dans cette approximative sécurité, entourée d'un motard surprotecteur et d'une Marilyn aux petits soins, est un tel contraste avec sa vie d'avant qu'elle a fini par craquer.

– Je suis désolé, déclare alors Logan. Je ne savais pas. J'ai vu les informations, j'ai pensé...

– Ouais, c'est bien ça, le problème. Tu as pensé comme tout le monde, parce qu'ils l'ont piégée pour la faire accuser. Alors, si tu nous permets de rester un peu et d'utiliser la salle informatique qu'on a fait installer ici, on sera vite partis. Je te le promets, grommelé-je.

– Bien sûr que vous pouvez rester, et aussi longtemps que vous le souhaitez. Tu sais aussi bien que moi que je déteste ce genre de connards, Spider. Alors ne me fais pas la tête, même si j'ai réagi de façon légèrement viscérale. Ma famille compte trop pour moi. Et je crois que ta chérie a vraiment besoin de décompresser un peu, elle a l'air sur les nerfs.

– Je ne suis pas sur les nerfs ! marmonne Annabel tout contre moi.

– Si, tu l'es, la contredis-je. Et tu en as tout à fait le droit.

– J'ai entendu pleurer ! panique Marilyn en revenant dans la pièce. Ma petite chérie, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Notre hôtesse me bouscule et étreint la jeune femme à ma place. Je suis outré qu'elle me la retire et, un instant, je suis tenté de dire que Logan en est la cause, pour qu'elle lâche Annabel et se jette sur lui. Ou qu'elle le frappe. Sauf qu'à cet instant, Annabel semble soulagée par la présence féminine de Marilyn.

– Tout va bien, ne vous inquiétez pas, soupire la capitaine.

– Bien sûr que je m'inquiète, Annabel. Allez, viens avec moi, je vais te remonter le moral à ma manière !

Marilyn entraîne Annabel dans son sillage, et elles disparaissent à l'étage, créant un grand vide en moi qui me déplaît considérablement.

– Je suppose que tu veux te mettre au travail sans attendre ? propose Logan.

– Oui. Et je me souviens où se trouve ta Batcave, aussi. On se voit plus tard,

j'imagine, rétorqué-je en me dirigeant vers l'entrée de la maison.

Bon, j'aurais pu être un peu plus amical, mais j'ai du mal à digérer la façon dont Logan a parlé à Annabel, jusqu'à la faire craquer. Elle a subi tant d'humiliations dans un milieu ouvertement hostile. Tant de pressions aussi. J'aurais aimé qu'au sein de ce foyer aimant, elle trouve un moyen de se reconstruire petit à petit, un sourire après l'autre.

Logan a tout gâché.

J'ouvre la porte, près de la montée de l'escalier, et débouche dans un double garage propre et presque vide, hormis les dizaines d'ordinateurs luxueux et ultra-sécurisés qui s'y trouvent.

Sur les murs de chaque côté de la pièce, des étagères comportent des bacs en bambou, parfaitement alignés et étiquetés, qui témoignent de l'obsession du rangement de Logan. Cette Batcave est en quelque sorte son fief, car ni ses parents ni son frère ne sont autorisés à y entrer. En général, l'une de ses vieilles motos se trouve au centre du garage, en pièces détachées, avant remontage complet, mais aujourd'hui, il n'y a que le bureau d'appoint que nous avons installé ensemble quelques mois plus tôt, et ma bécane qu'il a rentrée ce matin.

J'allume la lumière puis la tour du plus puissant des appareils. Je fais craquer mes articulations, m'installe sur une chaise en cuir noir et commence à chercher un plan de la ville sur lequel je punaise virtuellement l'emplacement du commissariat et le lieu du meurtre de Bailey, le partenaire d'Annabel tué par Carsten devant ses yeux. Je frissonne face à un acte d'une telle barbarie.

Cela me rappelle mes années passées dans l'armée, dans le gang. La violence finit toujours par devenir insignifiante à force de la côtoyer, pourtant, quand elle vise des proches, elle reprend ses droits, son caractère féroce.

Avant de commencer à fouiner, je vérifie que mes postes sont bien sécurisés. Chaque recherche que je vais effectuer sera totalement intraçable, je m'en assure une bonne dizaine de fois avant de me lancer.

Quelques kilomètres seulement séparent les deux endroits stratégiques qui m'intéressent, le poste et le lieu du crime. Il faut vraiment être sadique pour

monter, pièce par pièce, un tel piège destiné à une collègue.

Je passe un long moment à lire chaque article paru sur l'affaire, puis m'introduis dans la base de données du coroner pour lire les notes d'autopsie de Bailey.

Le rapport du légiste est simple et sans ambiguïté. Rien ne peut prouver, avec le corps, que ce n'est pas Annabel qui a tiré. L'arme du crime, retrouvée sur les lieux, porte ses empreintes, et la balle correspond aux affabulations rapportées par Carsten.

Je pianote avec rage sur mon clavier, enfonçant les touches sans douceur, à la recherche de la moindre faille, du moindre indice pouvant la disculper, sans en trouver aucun.

Il me faudra être plus malin que ces hommes si je veux pouvoir secourir Annabel.

Et cela tombe bien, je sais précisément comment faire.

– Est-ce que je peux t'aider ? m'interroge Logan qui vient d'arriver derrière moi.

– Non. Pas besoin de rester si tu ne le souhaites pas. Je t'assure que je ne t'ennuierai pas longtemps avec cette histoire, bougonné-je, toujours en rogne contre mon ami.

– Écoute, mon pote, je suis désolé d'avoir réagi comme ça tout à l'heure. J'ai compris, tu la joues chien de garde avec Annabel et je lui ai mal parlé. J'ai bien vu que tu voulais me sauter à la gorge. Mais ma famille est sacrée pour moi et j'ai cru que tu avais vraiment pété les plombs en emmenant une meurtrière, ici.

– Ta confiance en moi me rend toute chose, Logan.

– Je n'ai pas réfléchi, c'est tout. Je sais que tu es quelqu'un de bien et, si j'avais eu la tête sur les épaules, je t'aurais demandé de t'expliquer avant de t'agresser. Alors, de nouveau, excuse-moi, et arrête de me faire la tête ou je dis à maman que tu es triste, et elle va débouler ici, ne plus te quitter d'une semelle, et papa sera très jaloux. Bref, je ne vais pas la jouer à la loyale si tu continues à bouder.

Bon, je n'ai plus vraiment le choix, là.

La dernière chose que je souhaite est que Georges me flanque à la porte par simple jalousie.

Tapotant sur mon clavier pour trouver l'emplacement idéal du subterfuge que je suis en train de mettre en place, je sélectionne trois endroits. Je les délimite à l'aide de punaises rouges virtuelles, à même la carte de la ville, puis je me retourne en faisant pivoter la chaise de bureau tout confort face à mon ami.

Je lance à Logan un regard exaspéré.

– D'accord, d'accord, soupiré-je. Je te pardonne les conneries que tu as débitées, mais tu devras t'excuser auprès d'Annabel également.

– Je le ferai dès que maman l'aura libérée.

– Merci. Ça comptera énormément pour elle, avoué-je.

– Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ? Ton attitude envers elle est assez surprenante. Je t'ai toujours connu si serein, si imperturbable et, là, tu étais prêt à exploser...

– Que veux-tu ? Elle fait battre mon cœur un peu plus vite tous les jours, lâché-je en souriant. Annabel est une femme remarquable, aussi intelligente que forte. Aussi sensible que combative. Tu n'imagines même pas ma peur d'être dans cette ville à ses côtés. Quand je l'ai trouvée, l'autre soir, à deux doigts de se faire abattre par ce lâche, j'ai cru que nous n'arriverions jamais à nous en sortir.

– Tu réussis toujours, Spider. C'est pour cela que tu as été incroyable, là-bas, dans le désert.

Je détourne les yeux. Je n'aime pas repenser à cette période de guerre, de morts, de... de désolation.

– Reste ici si tu veux mais tu vas t'ennuyer, dis-je en changeant de conversation de manière abrupte.

Logan comprend, bien sûr, et j'enchaîne directement sur ma mission, me remettant au travail avec précision.

– Que comptes-tu faire, alors ? s'enquiert-il.

– Je vais commencer par entrer dans le système de sécurité de la ville d'Odessa, pour voir si on aperçoit Annabel sur des vidéosurveillances. Pour lui créer un alibi en béton, il faut que je sois sûr et certain des endroits où on aurait

pu l'apercevoir avant le meurtre.

Il s'avère que la ville est bien pauvre en caméras, ce qui est un énorme soulagement pour moi.

– Elle n'est nulle part en vue, pointe Logan quand l'écran, divisé en de multiples carrés, nous indique des messages d'échec les uns après les autres.

Le logiciel de reconnaissance faciale ultra pointu mis au point par le gouvernement, piraté par mes soins, n'a donc pas réussi à trouver Annabel.

Je lance une nouvelle recherche concernant la voiture de patrouille dans laquelle elle est montée, cette nuit fatale. De nouveau, aucun résultat n'est concluant. Les coéquipiers de la jeune femme ont probablement pris soin d'emprunter un itinéraire spécifique, évitant d'eux-mêmes les caméras, au cas où les choses tourneraient mal, comme ce fut le cas.

Y repenser me donne envie de venger Annabel de façon magistrale ! Je me dois de faire tomber chaque homme, chaque femme derrière ce guet-apens minable.

– Tout va bien, pour le moment, déclaré-je. Je vais donc devoir trouver un lieu en ville qui possède ses propres caméras. Cette nuit, à l'heure exacte du meurtre, j'enverrai Annabel à cet endroit pour qu'elle soit filmée, puis j'intégrerai son image dans le film du jour fatidique. Cela servira de preuve qu'elle n'était pas impliquée, comme ses collègues l'ont dit.

– Mais ce sont de fausses preuves, grommelle Logan.

– Je le sais. Annabel est une personne très intègre, cette idée ne vient pas d'elle. Le problème, c'est qu'elle a été piégée par des policiers chevronnés qui ont tout manigancé pour que chaque indice l'accuse du meurtre. Je ne pourrai pas la sauver si je ne triche pas un peu, moi aussi.

– Et elle en dit quoi ?

– Je crois que cette idée lui déplaît en tous points. Cependant, elle sait qu'elle n'a pas le choix.

Je cherche quelques banques et autres magasins munis d'un système de surveillance, dont les serveurs sont mal protégés. Je tombe, après quelque temps, sur une supérette au nord de la ville, loin du massacre, et jette mon dévolu

dessus.

En quelques minutes, j'ai hacké le système pour étudier le magasin, les allées et autres sorties de secours des lieux.

– Cet endroit me semble parfait, non ? s'enquiert Logan.

Par-dessus mon épaule, il étudie lui aussi chaque point fort, chaque point faible des alentours. Son esprit d'analyse doit tourner à plein régime. Il est un atout dans la mise au point du futur d'Annabel.

– Oui. Ce qui m'inquiète le plus, désormais, ce sera d'envoyer Annabel toute seule là-dedans, frissonné-je.

La dernière chose dont j'ai envie, c'est de la quitter, de la laisser seule face à ce que cette ville a de pire : une population effrayée et énervée.

– La police tourne encore dans toute la ville. On ne peut pas faire un pas sans tomber sur des agents. C'est trop risqué, Spider.

– Le danger est partout. Et plus on va attendre pour l'innocenter, plus ses collègues seront sur les nerfs et prêts à tout pour l'arrêter. Je dois la sortir de là avant qu'il ne soit trop tard.

– Pourquoi ? Tu la connais à peine. Spider, c'est ta vie à toi aussi que tu mets en jeu, dans cette histoire. Laisse tomber. Sauvez-vous, tous les deux, disparaissez sur une île déserte et coulez une petite vie tranquille, faite d'amour, d'eau fraîche et de plein de bébés, dont je veux être le parrain.

Je ne peux m'empêcher de rire.

– Tu ferais un parrain exécration, Logan. Du genre à apprendre des gros mots aux enfants.

– C'est bien à ça que ça sert !

– Pas du tout.

– On en reparlera le moment venu.

Je secoue la tête, avant de me reconcentrer. Je reste silencieux un long moment, évaluant les risques de mon plan. Je ne sais pas si mon idée est bonne ou complètement suicidaire.

– Tu sais, quand j’ai trouvé Annabel dans cette ruelle, la nuit du meurtre, elle m’a subjugué. Carsten, le flic véreux qui a tué Bailey, marchait doucement vers elle en l’insultant. Elle était dans une impasse, recroquevillée derrière une benne. Elle savait qu’elle allait mourir, pourtant elle n’était en train ni de pleurer ni de paniquer. Sa force m’a intrigué. Je la connaissais déjà un peu, nous nous étions croisés plusieurs fois ces derniers mois. Je l’ai emmenée avec moi jusqu’à un motel en dehors de la ville. J’ai appris à connaître une femme intègre, un peu timide et complètement perdue au milieu des trahisons et de la violence. Je l’aurais aidée si elle avait été une inconnue. Maintenant que je la connais mieux, je donnerais ma vie pour la sauver. Elle ne mérite pas tout ce qu’ils lui font endurer. Elle ne mérite pas ce déchaînement de violence.

– Personne ne mérite cela, de toute façon, gronde Logan.

Je ne suis pas d’accord. Aux salauds qui ont fait du mal à Annabel, je suis prêt à leur faire subir quelques maux bien pires. Beaucoup, beaucoup plus violents.

# Chapitre 13

## Annabel

Marilyn m'emmène dans sa chambre, et je suis un peu gênée quand elle me l'annonce. Tout comme la suite où elle nous loge, la pièce est à elle toute seule un véritable petit appartement luxueux.

Là où l'autre est décorée avec goût et style, la chambre de Marilyn est à son image. La tapisserie rose fait écho aux nombreux bibelots, draps, coussins disséminés partout autour de nous. Roses également.

Et je souris, car c'est si joyeux, adorable et réconfortant que je m'y sens étrangement bien. Comme la personnalité de la dame, cette suite est accueillante et me donne l'impression d'être à l'aise et en sécurité.

En sécurité.

Je n'aurais jamais cru que, un jour, cette impression m'abandonnerait, mais, depuis que Jayce m'a prise sous son aile, je me sens revivre. Le poids sur mes épaules s'allège de jour en jour, et mon espoir quant à un futur digne de ce nom se ravive. J'ai confiance en lui, en sa volonté de m'aider et, même s'il échoue, je serais heureuse d'avoir eu la chance de le rencontrer, de le côtoyer et de découvrir un peu plus cet homme fascinant et si parfait.

Dans un coin de la pièce, une causeuse tissée d'or est ensevelie sous des peignoirs aussi éclatants que mon hôtesse, tandis que le mobilier de bois blanc rend le tout encore plus... coloré.

Les quelques tableaux qui alourdissent les murs par leur taille représentent des nus à l'aquarelle, qui me font rougir tant ils sont audacieux. Sur l'un d'eux, un couple d'amants aux corps presque effacés par les couleurs chair choisies par l'artiste s'abandonne l'un à l'autre. La jeune femme aux cheveux blond vénitien chevauche son homme, une expression extatique sur le visage de ce dernier.

Je me prends soudain à avoir chaud. À... À penser à me laisser aller de cette façon entre les bras d'un certain motard. Mon pouls accélère brusquement.

Est-ce que Jayce aimerait nous voir fusionner dans une telle position ? Ce matin, quand je me suis mise à califourchon sur lui, il a semblé adorer. Je ne sais pas si je me serais sentie capable d'aller beaucoup plus loin mais j'ai aimé la façon dont son regard s'est mis à briller une fois ma chemise ôtée. Non. Ses yeux ont étincelé bien avant cela. Au moment même où je me suis réveillée, en fait. Je m'en rends compte à présent.

– Assieds-toi ici, ma fille, je vais te préparer un thé ! propose Marilyn.

Je prends place sur une autre causeuse, rouge cette fois. Regarder mon hôtesse s'activer avec cette lenteur qui lui est caractéristique a quelque chose d'apaisant. J'aurais aimé lui dire de s'asseoir et de ne pas s'en faire pour moi, mais je suis certaine qu'elle me répondrait d'un regard mauvais. Marilyn adore s'occuper des autres, et ils prennent une grande place dans sa vie avec une facilité déconcertante.

Un moment, j'en ai la gorge douloureusement nouée. J'ai envie d'appeler mes parents. De leur dire que je les aime, et qu'ils me manquent et ne doivent pas croire les horreurs racontées sur moi. Puis je ferme les yeux et me force à rester assise ici, sans prendre contact avec eux, car cela les mettrait en danger.

Et c'est bien la dernière chose que je souhaite. Leur téléphone est probablement sur écoute depuis longtemps. Je me suis fait manipuler et enterrer avec une facilité qui me blesse, et ça, je ne le pardonnerai jamais à ces hommes, à ces femmes aux côtés desquels j'ai passé des années de ma vie. Pour qui j'aurais donné la mienne, en plus. Servir et protéger. C'est la devise de la police, et j'ai mis toute mon âme dans mon boulot sans jamais le regretter une seule fois. Aujourd'hui, je ne sais même plus si j'aurais la volonté de retourner dans les forces de l'ordre si Jayce m'en donnait l'occasion. S'il parvenait à faire laver mon nom.

Sean entre timidement dans la chambre après avoir frappé à la porte, alors que Marilyn dépose un énorme mug fumant juste devant moi. Je souris à cet homme. Son visage enfantin est aussi adorable que sa façon d'embrasser sa mère à chaque fois qu'il la voit.

- Maman, je vais partir au boulot. À ce soir, lui dit-il de sa voix douce.
- Tu as bien pris ton sandwich et ta bouteille d'eau pour ce midi ? Et un fruit ! C'est important pour avoir des vitamines et des forces toute l'après-midi, Sean.
- J'ai tout ce qu'il me faut.
- Tu es sûr ? Attends juste une seconde, je vais aller te chercher des barres de céréales aux fruits secs. Je les ai faites moi-même ce matin. Elles sont... là. Non, juste ici... Non... Ah voilà, je les ai trouvées ! s'exclame-t-elle en prenant un linge propre et rose sur son passage.

La maman de Sean se précipite au fond de la chambre où refroidissent lesdites barres. Elle en emballe deux dans son tissu et les tend à son fils quand elle l'a enfin rejoint.

J'observe un long moment ces deux nouveaux amis. Sean, malgré ses cheveux très courts, les a aussi blonds que sa mère. Son physique robuste, il le tient également d'elle, tandis que ses yeux ont la couleur claire de ceux de son père.

La belle dame, quant à elle, a un petit côté pin-up qui ressort de son maquillage parfait, de sa permanente impeccable dans laquelle un bandeau à pois est passé, et je ne peux m'empêcher de demander :

- Marilyn, tenez-vous votre look de Marilyn Monroe ?

Elle porte ce matin une longue et ample robe blanche.

- Oh non... marmonne Sean en me faisant les gros yeux.
- Quoi ? l'interrogé-je.
- Bon courage pour les prochaines heures, me murmure-t-il avant de repartir.
- Je n'arrive pas à y croire ! couine mon amie. Alors ça, c'est non ! Cette vipère m'a tout volé, tout ! Norma Jeane Baker, crache Marilyn, je te maudis où que tu te trouves !

Ma blonde énervée s'assied face à moi sur un autre fauteuil, sa propre tasse à la main, et croise délicatement ses jambes au niveau de ses chevilles. Ses pieds, terminés par d'élégantes pantoufles en velours surmontées d'un pompon plumeux, s'agitent frénétiquement.

– Tout a commencé un jour d’automne, commence-t-elle de façon exagérée, avant de siroter une gorgée de sa boisson.

Je hausse les sourcils, souriant derrière ma tasse.

– Norma était une brunette aux bouclettes folles. On travaillait toutes les deux dans une usine militaire, impliquées dans l’effort de guerre. C’était en 1944. L’Europe était ravagée et nos soldats devaient prêter main-forte au vieux continent. Un jour, un photographe est venu nous voir sur notre lieu de travail. Il souhaitait immortaliser l’implication des femmes dans cette industrie et nous a choisies toutes les deux pour poser. Norma était naturelle, très souriante. Moi, un peu plus gênée à l’époque, je ne savais pas trop y faire, aussi, il m’a mise de côté. Puis a eu lieu la trahison ultime, Annabel...

Marilyn pose une main sur sa bouche pour étouffer de bruyants sanglots.

– Après avoir fait la couverture de nombreux magazines, Norma a quitté l’usine pour se consacrer à sa carrière de mannequin. Elle a changé son prénom pour voler le mien ! Et penses-tu que ce soit tout ? Non, NON ! Elle s’est décolorée pour me ressembler davantage ! Elle m’a volé mon prénom, mes cheveux et mon look ! Je ne lui ai jamais pardonné, même si, je dois te l’avouer, j’ai énormément pleuré sur tous ses malheurs au fil des années.

Je ne sais pas si cette histoire est vraie, mais l’apprendre m’étonne beaucoup. Cela voudrait dire que Marilyn a plus de quatre-vingts ans et elle ne les fait pas du tout.

Je termine ma tasse de thé en la regardant secouer la tête, toujours énervée.

Quand elle pose son regard perçant sur moi quelques minutes plus tard, je sais qu’elle a des projets me concernant. Son petit air indéchiffrable m’angoisse un peu. Je déteste les surprises...

– Que penserais-tu de te changer un peu, ma jolie ? J’ai quelques robes qui t’iraient à merveille !

Je baisse les yeux vers ma tenue, le rouge aux joues.

– Oh, je sais que tu les aimes, ton jean et ton look à la garçonne et je ne

souhaite pas te changer, je t'assure, s'excuse-t-elle. Mais avec tous ces garçons à la maison, je n'ai pas la possibilité de laisser libre cours à mes extravagances. J'aimerais seulement me servir de toi comme cobaye, si tu le veux bien.

Le sourire qu'elle me lance est irrésistible.

Je pince les lèvres pour ne pas glousser en regardant l'excès de rose bonbon partout autour de moi et me demande un instant si elle va me transformer en marshmallow. Jayce n'aura probablement plus la moindre envie « charnelle » me concernant s'il me voyait affublée de la tenue d'une parfaite Barbie.

Ne souhaitant cependant pas blesser Marilyn par un refus, j'accepte donc avec plaisir. Elle pousse un petit cri ravi et me conduit dans le dressing au fond de sa chambre. Il s'agit d'une pièce de près de quinze mètres carrés, remplie de chaussures et de tenues parfaitement bien rangées. Bien sûr, toutes les nuances de rose sont en dégradé, et je ferme les yeux, m'attendant au pire.

– Voilà, dit-elle d'un ton cérémonial qui me fait rouvrir les paupières. C'est tout ce que j'ai de plus précieux. Des souvenirs, déclare-t-elle avec fierté.

Au fond de la pièce, dans un placard noir chromé que Marilyn vient d'ouvrir, j'avise des robes sublimes et très élégantes, portées autrefois. Ces vêtements devant moi me rappellent ces films d'époque que j'aime regarder, au fond de mon canapé, lors de mes jours de repos.

– Ce sont toutes les tenues que j'ai gardées de ma jeunesse. Des robes portées une seule fois pour des séances photos ou des petits rôles dans des films, avoue Marilyn avec fierté.

– Vous étiez actrice ? m'étonné-je.

– Dans mes jeunes années, oui.

– C'est merveilleux.

– C'est un travail très difficile d'être sur le devant de la scène. Il faut toujours être comme les autres veulent que vous soyez, au point de vous perdre vous-même, parfois. Mais je ne me plains pas. J'ai eu beaucoup de chance, avec ma carrière.

– Je n'en doute pas un instant.

– Que penses-tu de celle-ci ? demande Marilyn en sortant une longue robe rouge dans un tissu soyeux, avec une fente au niveau de la cuisse qui doit

remonter jusqu'à la hanche.

Je rougis, lui fais les gros yeux, et elle la range en riant. C'est beaucoup trop sexy, ça ne m'irait pas du tout. Je ne suis pas le genre de femme à savoir porter des tenues élégantes et sensuelles.

– Et celle-ci alors ?

Il s'agit cette fois d'une robe noire et jaune, moulante, avec une bouttonnière noire. Elle fait très années 1950, dans un style pin-up que Marilyn semble affectionner.

– Elle se marierait merveilleusement bien avec tes cheveux sombres, Annabel.

– Je vais l'essayer, dans ce cas, dis-je en l'attrapant. Mais c'est uniquement pour vous faire plaisir !

– Tu es adorable, chérie. Je me retourne.

– Oui, s'il vous plaît ! gloussé-je.

Je me déshabille, ne gardant que ma brassière, et soudain je remarque une énorme inscription au dos de mon tee-shirt. Je le prends par le haut du bout des doigts et lis : « Sauve une Harley, chevauche un motard », avant que mes joues ne s'embrasent.

*Jayce... Je vais le tuer !*

– Marilyn, grogné-je, aviez-vous vu ce qui était écrit sur mon tee-shirt, par hasard ?

Toujours de dos, je vois ses épaules trembloter sous un petit rire.

– Tout le monde l'a vu, ma mignonne. Nous savons tous à présent que notre Spider est à toi, tu as été très claire sur le sujet ! glousse-t-elle.

– Il n'est pas... commencé-je, puis je pince les lèvres.

Bon d'accord, s'il s'éloignait, je me sentirais très mal. Et perdue. D'accord, s'il me quittait, s'il m'abandonnait, j'en aurais le cœur brisé. Mais Jayce est libre, il n'est pas ma propriété, quand bien même j'ai envie de lui offrir mon âme tout entière pour qu'il m'aide à la ressouder, à la faire briller de nouveau.

Je secoue la tête, agacée par ce stupide tee-shirt, par cet homme qui fait palpiter de plaisir mon petit cœur tailladé dans ma poitrine. Et je me dis qu'il faudrait me venger.

Je me rhabille en vitesse et laisse Marilyn en plan quelques secondes, après lui avoir crié un « je reviens tout de suite » en courant jusqu'à ma chambre. Là, je fouille le barda de Jayce et en sors un caleçon et un tee-shirt ordinaires.

Je rejoins Marilyn l'instant suivant et lui mets les vêtements dans les mains en lui demandant si elle peut me rendre un petit service. Elle en est ravie, bien entendu, et a hâte de s'en occuper.

Ne souhaitant pas la faire attendre trop longtemps, je me déshabille enfin et enfille le vêtement. La robe est cintrée, moulante et m'arrive un peu au-dessus des genoux. Marilyn se retourne lorsque je lui dis que je suis prête. Elle me regarde de haut en bas, émue, et me tend les mains.

– J'ai un miroir sur pied dans la chambre, viens voir comme tu es belle, ma fille, me dit-elle tendrement.

En effet, la robe est sublime et me va vraiment très bien ! Que Jayce me trouve belle est troublant. Que d'autres personnes le pensent aussi ajoute à mon incompréhension. J'ai toujours été si masculine que, même en robe, je n'arrivais jamais à m'apprécier. À cet instant précis, pourtant, j'aime me regarder.

Ma poitrine, bien que menue, est mise en avant par un petit bustier noir, moulant et push-up. Le reste de la robe, jaune aux boutons laqués, me moule au niveau de la taille avant de s'épanouir allègrement grâce aux voilages sous le tissu.

– Attends juste une seconde ! m'ordonne Marilyn qui retourne en courant dans la penderie.

Elle revient un peu après avec une paire d'escarpins noirs, brillants, qu'elle me force à enfiler.

– Oh là là, c'est parfait ! Parfait ! s'exclame-t-elle.

Je n'ose pas me regarder trop longtemps dans ce miroir, de peur de me

trouver tout un tas de défauts, comme ces cicatrices sur mes genoux encore écorchés ou mes mollets trop musclés.

Alors mes yeux se posent sur le mur, face à moi. J'y remarque la photo d'un bébé, une petite fille avec un bandeau surmonté d'un nœud dans les cheveux.

Je marche vers elle, d'un pas incertain dans ces escarpins meurtriers, et touche le cadre du bout des doigts. Il est doré, en accord avec la décoration du buffet, sous le cliché.

- Marilyn, vous avez une fille ? l'interrogé-je, curieuse.
- Ma petite Rosie, répond-elle d'une voix tremblante.

Je me tourne vers elle. Ses yeux embués de larmes me serrent le cœur.

– J'avais seize ans à peine lorsqu'elle est née. Georges et moi, nous sommes tombés amoureux sur les bancs de l'école et pas quittés depuis. À l'époque, tout était différent. Ce n'était pas choquant de fonder une famille aussi jeunes et on la voulait, cette famille. La guerre nous faisait peur, nous pensions que nous aimer et former des liens aussi solides rendraient notre monde plus beau. Rosie est née prématurée de quelques semaines, mais elle était déjà très forte, une petite battante.

Je tends les mains pour attraper celles de Marilyn. Elle parle au passé... Je n'aime pas ça.

– Quand les médecins nous ont enfin dit qu'on pouvait la ramener à la maison, j'étais tellement émue que je tremblais de partout ! Ma petite Rosie a dormi tout contre moi le temps du trajet. Je l'aimais si fort, si fort que je ne pouvais pas me passer d'elle. Elle est morte une semaine plus tard dans son sommeil, toujours couchée sur moi. Les médecins n'avaient pas diagnostiqué ses problèmes respiratoires.

– Je suis tellement désolée, Marilyn, soufflé-je, profondément touchée. Je suis certaine que tout votre amour l'aura comblée durant ces quelques jours.

Elle hoche la tête, avant de reprendre d'une voix brisée, en s'essuyant les joues à l'aide d'un mouchoir rose :

- Tu sais, ce n'est pas la guerre qui change les hommes. C'est la mort.

– Oui, réponds-je, la gorge nouée.

J'en sais quelque chose. Je n'oublierai jamais les derniers instants de Bailey, tandis que son corps s'affalait doucement et lourdement au sol. Son dernier regard était plein de regrets, plein de tristesse, et, même s'il a commis des erreurs impardonnables, mon cœur se serre de douleur en repensant à notre amitié.

Alors perdre un bébé ? Un enfant que l'on a porté des mois et des mois, fruit d'un amour unique et objet d'une adoration plus grande, encore... je ne peux le concevoir.

L'innocence de la fillette, sur l'unique photo d'elle que Marilyn doit posséder, la fait sourire. Un sourire triste, un sourire d'amour. Mais un sourire quand même.

– Je crois que Georges ne s'en est toujours pas remis, avoue mon amie. Nous n'en parlons jamais, c'est beaucoup trop douloureux. Après notre perte, je n'ai plus voulu d'enfants pendant longtemps, c'est pour cela que j'ai eu Sean et Logan sur le tard. Ne leur dis pas, mais je suis heureux qu'ils ne soient pas des filles. Je sais que cela aurait été difficile pour moi, si j'avais eu une nouvelle princesse.

– Eh bien, vous avez de la chance, car ce sont deux beaux garçons, bien costauds, que vous avez mis au monde !

Cela la fait glousser doucement. Elle est très fière de ses enfants, c'est évident. Elle se tourne pour regarder un autre cadre sur le mur, avec ses deux garçons encore en couches-culottes, et je la prends dans mes bras, ma tête sur son épaule.

– Ma chérie, vas-tu avoir d'aussi beaux bébés avec notre Spider ?

Sans pouvoir m'en empêcher, j'éclate de rire.

– Ce n'est pas au programme pour le moment, Marilyn. Vous savez que je suis pourchassée par toute la police d'Odessa, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas une raison. Toute cette situation est très excitante, cela doit rapprocher, hum hum ? susurre-t-elle.

Je n'ose pas lui dire que d'avoir sa vie entre les mains d'hommes sans foi ni loi n'est pas très excitant, au contraire. Mais elle a un peu raison. Jayce est... irrésistible.

– Tu sais, j'ai entendu Logan dire que tu étais une meurtrière, tout à l'heure. J'étais prête à aller le secouer. Spider était sur le point de le frapper. Mais tu as réussi à le remettre à sa place. Il faut lui pardonner ses âneries, Annabel. Il n'est pas méchant, il est simplement très protecteur envers sa famille.

– Ce que je comprends tout à fait, la rassuré-je.

– Quand Sean est né, Logan voulait toujours s'occuper de lui. C'était un vrai petit amour. Tu as sans doute remarqué que mon bébé est un peu particulier ? s'enquiert Marilyn.

Je rougis, ne sachant trop que dire pour ne pas la vexer. Sean a effectivement quelque chose d'étrange, qui retient mon attention sans que je ne sache pourquoi.

– Il est très gentil, me contenté-je de dire.

– C'est vrai, sourit Marilyn. Il souffre d'un handicap mental assez léger. Enfant, Logan a attrapé une méningite mais, à l'époque, il n'était pas facile de diagnostiquer cette maladie. Comme je te l'ai dit, il voulait toujours s'occuper de Sean, alors, quand il n'a pas pu se rendre à l'école à cause de sa fièvre, il a pris soin de son petit frère à la place. La contagion s'est répandue, mais mon bébé était encore tout petit, et la méningite lui a provoqué ce retard. Logan s'en veut et s'en voudra probablement toute sa vie, même si Sean se moque d'être différent. Il a un travail et il aime son aîné plus que tout au monde. Si Logan a réagi à ta présence de façon aussi viscérale, c'est parce qu'il a eu peur que tu ne sois un danger pour nous. Enfin, cela ne l'excuse pas pour son comportement, bien sûr ! Mais maintenant tu sais qu'il n'est pas apte à réfléchir lorsque les siens sont en danger. Il est surprotecteur.

J'embrasse Marilyn, incapable de parler. Elle est tellement forte ! Tout ce à quoi elle a fait face dans la vie me laisse pantoise. J'aurais aimé avoir sa volonté et sa façon unique de voir les choses en... en rose, évidemment !

– Et d'ailleurs, quand on parle du loup ! s'exclame-t-elle.

Logan entre dans la chambre, suivi de Jayce qui siffle entre ses dents en admirant les lieux autour de lui, l'air amusé.

– Jolie déco, Marilyn, dit ce dernier.

Son regard se porte sur son environnement puis... sur moi, cachée derrière notre amie.

– Merci, mon chou, répond-elle, ravie.

Je sais que le compliment de Jayce est sincère. Les deux hommes ont bien vu que Marilyn pleurait, en entrant, et ils restent plantés près de la porte, incapables d'avancer, figés par les émotions de la dame. Et je suis touchée de voir que ce motard viril a une âme en or, comme en témoigne cet autre compliment sur la jolie robe qu'elle porte. Elle rougit puis balaye l'air des mains en gloussant, avant de s'éventer.

Jayce a dans son cœur assez de place pour y loger le monde entier.

C'était un biker, un membre de gang violent, obligé malgré lui de fréquenter des hommes terribles, pourtant il n'a aucune brutalité en lui. Du moins, quand on ne le pousse pas à bout. Cet homme est la douceur incarnée, et j'adore cela.

– Voyez un peu ce que nous avons fait ce matin ! continue notre hôte.

Elle se pousse, pour révéler aux deux hommes la tenue choisie par ses soins.

Logan hoche la tête, même s'il reproche à sa mère d'avoir joué à la poupée.

Jayce, lui, me dévore du regard. Je rougis à mon tour et détourne les yeux, me sentant soudain mise à nu.

– Laissons-les tranquilles quelques minutes ! s'exclame Marilyn, ravie du résultat.

Elle pousse son fils vers la sortie, mais celui-ci résiste pour nous dire :

– Vous n'avez pas intérêt à faire des cochonneries dans la chambre de mes parents !

Je ris, avant de reprendre mon sérieux face à la porte close et au regard intense de mon biker.

– Si tu en as douté, je t’assure que je suis une vraie fille, déclaré-je solennellement en lissant le devant de mon vêtement.

– Je n’ai jamais eu le moindre doute à ce sujet, Annabel, répond-il d’un ton rauque.

Il m’enlace. Me serre. M’embrasse.

Les secondes entre ses bras passent toujours trop vite, et mes émotions implorent en moi quand il est si près. La pression dans ma poitrine, dans mon ventre se relâche, laissant place à un tout autre mélange, bien plus exaltant celui-ci : l’envie et la passion la plus ardente que je n’aie jamais ressentie.

– J’aime autant que tu le saches, continue-t-il, tu peux t’habiller en bûcheron, en danseuse étoile ou en hippie stone, rien ne changera à ce que je ressens pour toi. Ta personnalité me plaît, la guerrière en toi me fascine. Bien plus que ces bouts de tissus qui finiront au pied du lit cette nuit, chérie.

– Tu es bien prétentieux, si tu crois que je me laisserais faire sans protester, gloussé-je en caressant sa nuque.

– J’ai toujours aimé les femmes bagarreuses.

– Tu as donc trouvé la perle rare, je peux te l’assurer !

– Je vous préviens, je vous surveille ! gronde Logan en revenant dans la chambre.

Nous n’avons pas bougé de nos places, toujours enlacés au milieu de la pièce, et cela l’aide à se rassurer.

– Oh... je me suis peut-être fait quelques idées... bafouille-t-il.

– Si tu pouvais éviter de m’imaginer en train de culbuter Spider sur le lit de ta mère, cela me ferait très plaisir, le taquiné-je.

– Quoi ? Je... Non ! Imaginer Spider nu ? Bah ! Non... Quoi ? bégaye Logan.

– Merci, ça fait plaisir, mon pote. Tu peux arrêter tes grimaces, maintenant, soupire Jayce.

– Ouais, bon, tu lui as parlé de ce qu’on va faire ce soir, au moins ? ajoute Logan.

Et là, toute joie déserte ma poitrine. L’expression des deux hommes a quelque chose de gênant, de profondément angoissant. Je sais que ce qu’ils préparent,

c'est du sérieux.

– Pas encore, grogne Jayce, visiblement agacé par le manque de tact de son ami.

– De quoi parlez-vous ? les interrogé-je en serrant les mains du motard dans les miennes.

– Viens t'asseoir, répond-il simplement en m'entraînant à l'autre bout de la chambre.

De nouveau, je me retrouve assise sur la causeuse, mais, cette fois, un motard féroce me fait face et, derrière lui, un militaire impassible.

– Que va-t-il se passer ? répété-je, anxieuse. Répondez-moi !

– Ce soir, nous devons aller faire un tour en ville, tous les deux, m'apprend Jayce. Il y a ce petit magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les caméras de surveillance sont idéalement situées à l'extérieur comme à l'intérieur pour te permettre de t'y rendre et de t'y faire voir. Avec les images que je récupérerai, je ferai en sorte de t'intégrer sur les bandes-vidéo correspondant au jour du meurtre et nous aurons alors ton alibi, termine-t-il, presque essoufflé.

Je le regarde, bouche bée. Je suis tiraillée, d'un côté, par le soulagement d'avoir enfin un but. Et, d'un autre côté, par le choc de ce qu'il me propose.

– Il y a des milliers de problèmes avec ce plan ! m'indigné-je. Tout d'abord, si quelqu'un me voit ce soir, mon alibi tombe à l'eau...

– C'est pour cela que tu devras être discrète. J'ai bien regardé le plan du bâtiment. Si tu te faufiles entre les rayons, tu passeras inaperçue, Annabel, sauf à l'œil de la caméra de sécurité qui m'intéresse.

Sur ce, il enfouit une main dans sa poche, déplie un bout de papier imprimé de travers et s'agenouille devant moi. Il pose la feuille sur mes genoux et, du doigt, me montre le chemin depuis le parking jusqu'à la caméra devant laquelle je devrai me montrer. Jayce a tracé au feutre rouge l'itinéraire à l'intérieur du magasin.

Il est sûr de lui. Je suis loin d'être en confiance.

– Mais les clients... noté-je.

- À deux heures du matin, ils seront peu nombreux.
- Je suis recherchée ! Tous les policiers du coin vont me tomber dessus.
- Ça n’arrivera pas, enchaîne Logan. Nous irons en ville avec ma voiture, c’est un SUV aux vitres teintées, comme on en voit partout ici. Tu seras en sécurité.
- Merci, je suis très touchée que tu souhaites t’impliquer dans cette folie, craché-je, plus angoissée que jamais.

Je me sens trop bien, dans cette maison. Je ne veux pas la quitter et encore moins pour me jeter dans la gueule du loup.

- Laisser mes amis derrière moi, ça ne fait pas partie de mon caractère, réplique Logan, sûr de lui.
- On se connaît depuis une journée, rétorqué-je.
- Tu es en couple avec mon pote, cela fait de toi une amie, c’est tout.

Je ne sais dire ce qui m’émeut le plus à cet instant quand mon cœur recommence enfin à battre calmement. La façon dont Jayce implique tout le monde pour m’aider ou que les deux le fassent sans se poser de questions, simplement par gentillesse.

- Vous êtes sûrs de vous, capitulé-je.
- Je ne ferai jamais rien qui puisse te mettre en danger, répond simplement Jayce. Tu seras en sécurité tout au long de l’opération et nous suivrons tout cela de très près, crois-moi sur parole.

Je hoche la tête.

- Que fait-on, en attendant ce soir, alors ?

Ma voix tremble un peu.

Je risque d’être aussi impatiente qu’angoissée.

- On va d’abord voir si ton pantalon d’uniforme est encore en bon état, me répond le motard. Pour te faire entrer chez Lucky Market, il faut que tu portes tes vêtements de travail. De cette façon, tu passeras d’autant plus inaperçue.
- On va avoir un problème, dans ce cas. Les trous dans les genoux étaient trop gros, je l’ai abandonné en cours de route. Chez toi ou au motel, je ne sais plus,

avoué-je, penaude.

– Ce n'est pas grave, je dois avoir ce qu'il faut dans ma chambre, sourit Logan mystérieusement.

– Pardon ? m'étonné-je.

– Par pitié, pardonnez tout ce que vous allez voir, s'excuse-t-il en sortant de la suite de Marilyn.

Nous le suivons tous les deux dans une nouvelle chambre luxueuse. Cette maison est décidément une splendeur dont je ne me lasse pas. Le petit coin de paradis de Logan est encore très différent de notre chambre aux allures exotiques, ou de celle toute rose que nous venons de quitter. Ici, le côté brut et masculin ressort des meubles dernier cri aux angles durs, métalliques. Les murs, au papier peint gris et noir, semblent trop assombrir les lieux. Des fauteuils en similicuir garnissent deux coins de la pièce. L'un est devant un bureau hi-tech, et l'autre, couvert d'une immense pile de vêtements, se trouve près d'une fenêtre aux persiennes à moitié fermées.

Le lit, quant à lui, est une énorme pièce aux barreaux noirs et aux draps rouges, visiblement en satin.

– Voilà ce que j'ai pour toi, Annabel, dit Logan.

Il se dirige vers la vaste armoire noire, à gauche de son bureau, et commence à se battre avec des vêtements mal rangés. À un moment, un bout de pantalon militaire apparaît. Puis une cravate noire.

– Dis-moi, Logan, pourquoi as-tu un uniforme de police dans ta chambre, demandé-je, soudain suspicieuse.

Je mets les mains sur mes hanches, tandis qu'à mes côtés Jayce rit sous cape. Mon regard léthal contribue à lui faire reprendre contenance, mais il ne se départit pas de son sourire. Sourire totalement charmant, d'ailleurs. J'ai envie de l'embrasser !

– Tu n'as pas du tout envie de le savoir, Annabel, répond-il en extirpant finalement de son armoire l'uniforme en question.

Jayce en est ravi. Moi, je regarde Logan avec froideur et une envie de le

frapper aussi enivrante que féroce.

Le shorty en skaï bleu qu'il me montre, avec sa ceinture dorée, est assorti à un soutien-gorge pour très grosse poitrine. En plus d'être gênée face à l'hilarité de cette andouille, je me sens à présent très mal à l'aise dans mon corps. Je croise les bras sur mon buste et tente de contrôler mes émotions, enfilant sans ambages mon masque de policière chevronnée. Impassible. Quelle que soit la situation, je peux l'être.

– Bon d'accord, ce n'est pas vraiment un pantalon, rit-il.

Mais ma patience a des limites.

Et elles viennent d'être atteintes. Dépassées, même.

– Logan, grondé-je soudain de sorte qu'il cache le vêtement dans son dos et se met au garde à vous.

La capitaine en moi refait surface et elle sait mener les hommes à la baguette.

Sa pomme d'Adam monte lentement dans sa gorge, avant de redescendre à la même cadence.

– Tu vas sortir de cette maison et filer m'acheter un pantalon classique de couleur bleu foncé. En plus de cela, tu me prendras des sous-vêtements en coton, confortables, et une brassière noire toute simple, dans le premier magasin de lingerie que tu trouveras. Tu n'as pas intérêt à refuser et, si tu protestes, si le moindre mot autre que « oui madame » sort de ta bouche, je te ferai regretter d'être né, tempéré-je avec une assurance fièrement acquise au cours de ma carrière.

Je le fixe d'un regard noir, le forçant à reculer un petit peu. J'ai appréhendé des suspects bien plus coriaces et en ai fait pleurer quelques-uns.

– Oui, madame.

– Par ailleurs, tu vas me faire le plaisir de te débarrasser de cette tenue dégradante immédiatement.

– Oui, madame, répète-t-il.

Il me met la casquette du déguisement entre les mains, avant de filer hors de la pièce.

– Si le prochain endroit où tu te rends n'est pas la cuisine pour en trouver la poubelle, ça va barder ! crié-je, une fois Logan disparu.

Et je ris en sachant pertinemment qu'il ira directement là-bas.

Ce qui est bien avec les militaires, c'est qu'ils respectent l'autorité, et j'en ai à revendre.

Quand j'ai fini de rire, je m'effondre entre les bras de mon biker et l'enlace. Épuisée, attristée par l'histoire de Marilyn et complètement angoissée pour ce soir, je n'ai plus la force d'esquisser le moindre geste.

Jayce embrasse alors le creux de mon cou, tandis que ses mains naviguent le long de mon dos pour m'apaiser. Ma robe, au tissu fin, me permet de ressentir l'hésitation de ses doigts, comme s'il avait peur d'être repoussé.

Alors je redresse la tête, plonge dans son regard brillant et lui souris.

Non, je ne le repousserai pas. Ni aujourd'hui ni un autre jour. Sa présence à mes côtés est une bénédiction. Sans lui, je serais perdue et j'aimerais avoir le courage de le lui avouer.

– Allez, viens. Il est temps de te reposer un peu.

Jayce me ramène à la chambre, me force à m'allonger sur le lit puis se glisse tout contre moi. La chaleur de sa peau se communique à la mienne, me donne chaud, tellement chaud. Je soupire. De plaisir. J'aimerais rester là, avec lui, jusqu'à la fin des temps.

– Je ne veux pas être ce soir, maugréé-je, les nerfs trop tendus.

– Tout se passera bien.

Sa voix est si douce, si réconfortante que mes palpitations s'assagissent un peu. Je n'arrive pas à comprendre comment il fait pour garder cette bienveillance, ce calme en lui, après les tortures qu'il a vécues. Je suis la cible de mes collègues depuis des semaines et je ressens de la colère. De la colère envers

le monde entier.

– Jayce, as-tu pardonné à tes bourreaux ? lancé-je de but en blanc.

Il se fige, et ses traits se parent d'une douleur terrible qu'il repousse la seconde suivante. Une salve d'horreur s'éveille tout de même dans mon ventre. Je m'en veux terriblement d'avoir abordé ce sujet sensible avec lui, mais les mots sont sortis tout seuls. J'aurais dû me taire, tout simplement.

– Non, et ça n'arrivera jamais, Annabel. Leurs tortures, les cicatrices, je les ai en moi, sur moi, comme un rappel constant de ces pires moments de ma vie. La mort a dansé autour de mon corps épuisé, pendant des heures, dans ce putain de désert. C'est trop dur d'oublier ça.

– Je comprends.

Mes yeux se baissent. Mes mains sont froides.

– Mais toi, reprend-il alors en caressant mes cheveux, toi, tu vas pardonner et oublier, et ne pas continuer à vivre avec ce poids sur ta poitrine. Le poids de leur trahison, le poids de ta colère, parce que la colère, elle gangrène, tu sais.

– Pourquoi est-ce que je pardonnerais quoi que ce soit à ces gens ? grondé-je soudain.

– Parce que tu es une bonne personne.

– Toi aussi, tu es quelqu'un de bien, Jayce. Toi aussi, tu mérites de libérer tes démons.

J'embrasse sa joue, sa mâchoire anguleuse, tandis que la chaleur de nos corps commence à me faire haleter. Il faut que je me détourne, avant de lui montrer qu'il me fait trop envie. Il faut que je me détourne absolument.

Je n'y arrive pas.

Lentement, Jayce recule. Il me regarde avec une telle intensité, une telle simplicité, que mon cœur s'emballe une nouvelle fois. Il se lève du lit, se dévêtit, ôtant son jean et ses chaussures avant de me rejoindre. Il ne porte plus que son caleçon rouge qui doit encore afficher une bêtise qui ne manquera pas de me faire rire. Pourtant, tout ce que je vois, ce sont ses abdos finement sculptés et dorés, son corps mince et athlétique qui me met l'eau à la bouche. La moitié de

son corps couverte de tatouages ainsi que ses bras lui donnent des allures de gros dur, de dangereux criminel, alors qu'au fond il n'est jamais qu'une âme perdue et solitaire qui, ayant vécu tant de drames, s'effiloche doucement.

J'aimerais tant qu'il puisse un jour être libre, lui aussi. De son passé comme de son futur.

Avec un petit soupir tendu de désir, je le rejoins et me mets, moi aussi, à me dévêtir. J'ôte mes escarpins, avant de déboutonner mon bustier petit à petit. Le regard de Jayce est posé sur moi, lourd et sensuel. Du bout de ses doigts, il caresse mes bras et me provoque de délicieux frissons partout.

J'ose à peine lever les yeux, j'ose à peine lui dire le moindre mot.

Une fois la jolie robe de Marilyn tombée au sol, je me débarrasse de mes sous-vêtements et reste un long moment figée face à lui, mon pouls en vrac, baignant dans la douce chaleur de nos souffles intenses.

Avec timidité, je l'embrasse. Gémis. Puis l'embrasse de nouveau. Du bout des lèvres. Jayce me laisse faire, conscient que, au moindre geste brusque, je risquerais de me briser en mille morceaux tant j'ai l'impression d'être perdue. Déchirée par toutes mes émotions. Mais heureusement, au milieu de cet abîme de drames, il y a lui. Avec ses sourires, ses caresses, ses rires qu'il insuffle dans ma vie, et c'est bon.

Je me détourne finalement et ne revêts qu'une chemise, prise dans son barda, pendant qu'il enfle un tee-shirt. Je reviens au lit, une fois les petits boutons fermés.

D'après mon motard, je n'ai pas eu assez de sommeil ces derniers jours, et il me faut me reposer avant de sortir en pleine nuit.

Je ne proteste pas, d'autant plus que, lorsque nous nous couchons, il reste auprès de moi, me serrant entre ses bras jusqu'à ce que je me calme.

Mes doigts descendent le long de son torse, et j'attrape le bas de son tee-shirt pour jouer avec le tissu. Je ne suis pas fatiguée, je suis épuisée, et pourtant incapable de trouver le sommeil. Il est à peine treize heures.

– Plus tôt, j’ai eu envie d’appeler mes parents, avoué-je en m’attendant à ce que Jayce dorme.

Je me sens tout de même obligée de le lui avouer. Cela aurait été une très grosse bêtise, qui aurait mis en danger Logan et sa famille si le coup de téléphone avait été tracé.

– Je comprends, me dit-il. Tu veux qu’ils te sachent saine, sauve et innocente. C’est une pulsion. Ta peur de les décevoir surpasse ton besoin de te cacher et nos ennemis comptent probablement là-dessus. Tes parents sont sur écoute depuis longtemps, je suppose. Depuis qu’Ash a commencé à développer cette fascination morbide et malsaine pour toi. Qu’il veut te détruire.

– Tu as l’air de savoir ce que tu dis.

– Bien sûr. Quand je suis devenu un déserteur, avec un mandat d’arrêt à mon nom, le FBI a mis ma famille sous surveillance. Je le sais parce que j’ai essayé, moi aussi, de les contacter.

– As-tu réussi ? soufflé-je, attristée pour lui.

Désertier l’armée américaine est un crime passible d’une lourde peine de prison. Mais Jayce s’est enfui uniquement pour échapper à ses ennemis, aux tortures, aux humiliations subies pendant des jours. Je ne comprends même pas qu’on ait émis un mandat d’arrêt à son nom simplement parce qu’il a survécu, simplement parce qu’il est encore en vie, alors que ses supérieurs ont refusé d’aller l’extraire de sa geôle insalubre. Ça me dégoûte.

– Oui, glousse-t-il. Je suis plus malin que le Bureau. J’ai mis au point un système de cartes postales que j’achète sur Internet. Elles proviennent des quatre coins du monde. Je les écris puis les envoie à des contacts de confiance qui habitent à l’étranger, et ce sont eux qui les postent à ma place, ainsi je peux donner de mes nouvelles à mes parents et à mes frères et sœurs sans être retrouvé.

– C’est ingénieux.

– Je n’ai pas eu le choix. Quand j’ai été enlevé...

Jayce inspire profondément. Je n’ose pas lever les yeux vers lui pour voir son regard hanté et assombri par son passé.

De l’index, je trace quelques-uns de ses tatouages. Sous les encres tout en

couleurs, je sens çà et là quelques cicatrices rugueuses. Longues. Cheminant sur son torse, sur ses bras. Symboles à moitié masqués des heures de torture infligées. En fermant les yeux, en le touchant avec cette peur au fond de mes entrailles, je peux facilement imaginer ces hommes, ces terroristes munis de leurs lames aiguisées lui lacérant la peau. Et cela me tue à petit feu.

Même si ces marques sont à présent camouflées derrière des araignées menaçantes, jamais il ne pourra les oublier. Parce qu'elles seront toujours là, sur sa peau. Elles ressortent sous les effets d'une mauvaise cicatrisation, comme pour lui rappeler, à chaque instant de la journée, qu'il a été vaincu. Qu'il a souffert le martyr des jours durant.

– Quand j'ai été enlevé, reprend-il, ma famille a été immédiatement alertée. Quand on leur a dit que j'avais disparu, ça les a anéantis. Et on leur a ensuite avoué que personne n'irait à ma recherche, car la zone où nous étions mobilisés était trop dangereuse pour envoyer une équipe de secours. Mes parents ont été... dévastés. Détruits. Comment pouvaient-ils faire face, jour après jour, en sachant que j'étais peut-être en vie quelque part, prisonnier. Ou mort. Ils n'en avaient aucune idée. Et quand j'ai compris, moi aussi, que j'étais seul face à mes tortionnaires, j'ai bien cru que je n'allais pas m'en sortir. Et j'ai lutté, jour après jour, pour ne pas sombrer. Je me suis échappé par miracle et j'ai su, dès que j'ai mis les pieds hors de ce trou, que ma vie ne serait plus jamais la même, parce que je fuyais un pays en guerre pour en rejoindre un dans lequel je devrais continuer à me cacher. Mais pour ma famille, je devais rentrer aux États-Unis. Je suis arrivé devant la demeure de mes parents, un matin, après des jours et des jours de voyage. Je m'étais fait soigner par des inconnus en plein désert, puis dans un dispensaire en rentrant chez nous, mais n'avais pas fière allure, avec ma barbe et ma peau brûlée par le soleil. Je m'imaginais déjà, le sourire aux lèvres, serrer tout le monde entre mes bras. Et c'est là que j'ai vu l'énorme 4X4 des services secrets garé devant chez eux.

– Tu n'as pas pu les revoir ? comprends-je immédiatement. Jamais ?

– Non. J'ai fait demi-tour la seconde suivante. Je ne sais pas comment les autorités ont pu savoir que je m'étais échappé mais elles n'ont pas apprécié que je ne retourne pas au sein de l'armée. Ils voulaient probablement des renseignements sur ce que j'avais vu, mais je n'étais pas prêt à leur donner quoi que ce soit, quand ils m'avaient tout repris. Et je voulais rassurer ma famille, c'était la seule chose qui comptait à mes yeux. C'est pour cela que je me suis

mis aux cartes postales.

Avec douceur, je lui caresse le torse. Sous son tee-shirt, sous mes doigts, je sens son pouls si puissant, si lourd, et je sais qu'il bat plus vite parce que je le touche. Je me sens un instant fière de lui faire un tel effet. Fière et terriblement excitée.

– J'aimerais que tu n'aies jamais rien vécu de ces tragédies, murmuré-je, les larmes aux yeux et le cœur gonflé de peine.

– Je préfère que ça se soit passé de cette façon, rétorque-t-il d'une voix dure, tranchante. Si l'un de mes hommes s'était fait enlever à ma place, il n'aurait peut-être pas survécu. Moi, j'ai réussi à en réchapper.

– Où étais-tu, quand ces terroristes s'en sont pris à toi ? l'interrogé-je.

Je n'imagine pas Jayce se laisser avoir aussi facilement. Qu'a-t-il pu se passer pour qu'il soit enlevé de façon si soudaine ? Rien, dans son dossier, n'y faisait mention.

– Avec ma troupe, nous avons quitté le camp pour rejoindre un village en bas de la vallée. D'après nos indics, les femmes et les enfants qui s'y trouvaient étaient menacés d'exécution par un cinglé armé, et nous avons pour ordre de les sauver. Mais c'était un piège. En arrivant près du village en question, nous avons repéré un corps sur le côté de la route. Nous sommes descendus du véhicule pour porter, si besoin, secours à cette personne et, en nous approchant d'elle, nous nous sommes rendu compte qu'il s'agissait en réalité d'une femme. Elle s'est redressée lentement, son regard meurtrier braqué sur moi. Autour de son ventre se trouvait une bombe artisanale et j'ai hurlé. J'ai hurlé à mes hommes de reculer. J'ai hurlé à la femme de s'arrêter, de ne pas appuyer sur le détonateur, mais elle s'est fait exploser. Le bruit, Annabel. Le bruit était terrible. Je peux encore entendre, parfois, la nuit, le son qui me vrille les tympans et me coupe la respiration. Deux de mes coéquipiers ont été expulsés par le souffle brûlant de l'engin explosif. Morts sur le coup. Et Hudson... mon ami, mon frère d'arme... affalé au sol, le bas du corps en sang. Sa jambe totalement arrachée. Et pourtant, il a essayé de me prévenir. Derrière moi, deux soldats ennemis arrivaient, sortis de nulle part. Je n'avais d'yeux que pour Hudson que j'essayais de rassurer, je voulais lui faire un garrot, lui dire que je n'allais pas le laisser tomber, quand ces hommes m'ont mis un sac sur la tête puis violemment assommé. Je ne me suis réveillé que beaucoup plus tard, dans une espèce de cage miteuse, et, malgré la

menace qu'ils représentaient pour moi, j'ai prié un long moment pour que mes soldats s'en sortent.

– Tu es exceptionnel, Jayce.

Je me redresse un peu sur un coude, le visage tourné vers lui. J'ai mal, à l'intérieur. Mal pour lui, pour l'homme qu'il était et celui qu'il est devenu. Ses souvenirs doivent être ignobles, ses cauchemars brûlants. Et je ne peux rien faire pour apaiser ses blessures, à part peut-être l'embrasser et sentir son cœur s'emballer de satisfaction dans sa poitrine.

Mes lèvres effleurent les siennes. Je les picore un peu, les goûte avec un plaisir bien trop savoureux. Peu à peu, mon baiser se fait plus audacieux, plus enfiévré, jusqu'à ce que ma langue se glisse dans sa bouche, avide de la sienne. Affamée de lui. Je gémiss. Juste un peu, tout le contraire de Jayce qui râle sans se gêner, tandis que ses mains se plaquent sur mon corps et découvrent langoureusement ce qui se cache sous mes vêtements. La sensation de ses doigts sur ma peau est jouissive. J'en reste alanguie, ivre de ces sensations parfaites qui font frémir le bas de mon ventre.

Je bascule la tête en arrière, en pleine extase, ce qui fait cesser notre baiser. Mes yeux mi-clos me laissent apercevoir mon motard, un grand sourire satisfait sur les lèvres.

– J'ai de la chance d'avoir un homme tel que toi dans ma vie.

– C'est étrange, mais c'est ce qui est écrit sur mon caleçon, répond-il alors, comme pour balayer ces horreurs qu'il vient de me raconter.

Je tente de ne pas rire, de ne pas le pousser dans ses bêtises, mais je ne peux me retenir très longtemps.

Et quand il se met à caresser mes cheveux, je m'endors finalement. La tête posée sur son torse, au rythme de son pouls puissant, je rêve de ce que sera ma vie quand je serai disculpée. Si je suis disculpée. Je rêve d'en passer chaque jour à ses côtés.

# Chapitre 14

## Spider

J'ai Annabel entre les bras depuis des heures. J'ai à peine dormi, tournant et retournant mon plan dans ma tête pour trouver toutes ces failles qui existent bel et bien, et sur lesquelles je ne peux m'attarder. Il faut que je me concentre sur le plus important : réussir à avoir un plan cadré suffisamment clair pour la disculper, grâce aux caméras situées dans la supérette.

Et c'est bien pour cela que nous devons prendre des risques et sortir de ce havre de paix. Bon sang, mettre Annabel en danger me fait tourner la tête. Que se passera-t-il, une fois arrivée l'heure de sortir ? Les patrouilles seront-elles encore aussi nombreuses en ville ? Ash devient-il plus féroce à chaque heure qui passe sans bonnes nouvelles de ses lieutenants ? Je me sens trop mal. Si mal que je la serre un peu plus fort, jusqu'à ce que son petit nez délicat soit enfoui dans mon tee-shirt. J'adore la voir assoupie tout contre moi. J'adore cette confiance qu'elle m'accorde et qui fait que je me sens important pour elle.

À un moment, des coups légers sont frappés à la porte.

Je tourne la tête, ne pouvant pas répondre, sous peine de réveiller ma belle capitaine.

Malgré tout, le battant s'ouvre, et Marilyn apparaît sur le seuil. Elle porte, entre ses bras, une pile de vêtements de toutes les couleurs.

– Excuse-moi de te déranger, chuchote-t-elle en entrant puis en se dirigeant vers une chaise, près de nous.

Elle y dépose ses affaires et s'approche du lit. Son doux regard posé sur Annabel est plein de tristesse.

– La pauvre enfant. J'espère que tu prends bien soin d'elle, mon petit. Elle

mérite d'être traitée comme une reine.

– Je tente de tout mon cœur de la consoler, murmuré-je en retour. Que fais-tu avec tous ces vêtements, Marilyn ? Tu vas encore prendre Annabel comme cobaye pour un défilé de mode ? Je me mettrais au premier rang, si c'était le cas.

– Non, idiot. Logan est sorti en ville tout à l'heure. Je l'ai accompagné pour les courses de la semaine et je suis tombée, par le plus grand des hasards, sur une jolie boutique. J'ai fait quelques achats pour notre chérie. Elle ne peut pas continuer à se promener avec ce tee-shirt qui proclame qu'elle devrait chevaucher un motard. Vraiment... déplore-t-elle, en tentant de retenir un petit gloussement amusé.

– Moi, je trouve qu'il lui va très bien, ris-je.

– On en reparlera quand Annabel apercevra cette inscription, réplique Marilyn.

– Pour être honnête, j'espère qu'elle ne la verra jamais, sinon je risque d'en prendre pour mon grade.

Marilyn hausse les sourcils, l'air de me dire qu'il est déjà trop tard. Hum, je crois que je vais avoir quelques soucis avec ma bagarreuse.

En secouant la tête, l'air désabusé, Marilyn sort de la chambre, et je passe les quelques minutes suivantes à tenter de maîtriser mon angoisse. Il faut que mon plan fonctionne. Et sans accroc !

Je réveille Annabel avec réticence un peu plus tard. Il est près de minuit et, depuis que je l'ai couchée, elle n'a pas bougé. Son souffle serein m'a détendu à mon tour, et passer la main dans ses cheveux est devenu un petit plaisir que je m'octroie quand elle est entre les bras de Morphée.

– Annabel, lui chuchoté-je à l'oreille. Il est l'heure de nous préparer.

– Pas envie, marmonne-t-elle.

Elle attrape le bas de mon tee-shirt et enfouit la tête dessous, son souffle chaud balayant langoureusement mon ventre. Je tente de retenir mon rire, mais c'est peine perdue. Mes abdos se contractent, s'agitent, et Annabel se réveille totalement.

– Pourquoi est-ce que tu fais autant de bruit ? me gronde-t-elle.

Oh, quel caractère ! Je l'adore !

– Parce que nous avons tes petites fesses à sauver, aujourd'hui !

Je me redresse et m'adosse aux coussins dans mon dos, les mains derrière la tête. Il est bon de se dire que nous avons encore quelques minutes de calme avant de devoir retourner dans les rues d'Odessa, probablement bruyantes de sirènes et d'agitation.

Pas que je sois particulièrement dérangé par le bruit, après tout, vivre avec le gang durant tant d'années m'a forgé une patience d'ange. Entre les grosses brutes qui parlaient en hurlant, les fêtes d'Ax qui m'ont fait vibrer les tympanes des jours durant, et les fusillades auxquelles j'ai assisté contre mon gré, je suis habitué aux environnements agressifs. Depuis quelques semaines, cependant, j'ai appris à aimer cette pseudo-solitude de mon nouveau travail. J'ai formé un duo dynamique avec Logan, avant de rencontrer sa famille. Ce sont à peu près les seuls contacts que j'ai eus ces derniers temps avec mes pairs de la race humaine.

Mes motos et mes ordinateurs ne comptent pas même si je leur parle, pas vrai ?

Auprès d'Annabel, cependant, j'ai trouvé une tout autre sorte de paix.

Une sérénité en sa compagnie. Un calme qui semble balayer mes maux les plus douloureux, mes pertes les plus tragiques. Ça fait du bien.

Annabel change de position et s'allonge en travers du lit, la tête sur mes cuisses dures, le visage tourné vers moi. Elle soulève mon tee-shirt, et, excité par sa curiosité, je m'en débarrasse d'un geste vif, le regard hanté par mon désir pour elle. Elle pose une main sur mon ventre aux abdos saillants. Fascinée. Fascinante.

Mon caleçon, bas sur les hanches, semble l'extasier. Son index délicat trace le creux entre mes muscles puis dessine les contours d'une petite araignée isolée près de mon flanc droit. J'en frémis de plaisir et j'aimerais qu'elle continue à m'explorer, que ses mains découvrent chaque millimètre de ma peau pour en apaiser les tiraillements, les cicatrices. Elle se contente de frôler l'araignée.

Mes tatouages peuvent effrayer, je m'en moque. Ils sont des symboles. Les

bestioles recouvrent mes bras, ma poitrine mais ne descendent pas encore sur mon ventre, excepté celle-ci.

Annabel relève la tête pour m'offrir son beau regard curieux. Rien que pour la punir d'avoir cessé de me caresser, j'ai envie de la plaquer au matelas et de lui faire subir le même sort. L'exciter. La tenter. Puis m'arrêter et recommencer. Le simple fait de penser à goûter sa peau me fait bander, pourtant, je dois me retenir de toutes mes forces, car nous n'aurons pas le temps pour de l'intimité avant notre départ. C'est trop dommage.

– Explique-moi cet art, demande-t-elle, s'il te plaît.

Je souris et prie pour qu'elle n'arrête jamais de me toucher. Je lui raconte alors ce que toutes les araignées signifient, ce qu'elles représentent pour moi. La mort. La guerre. Chaque araignée pour chaque âme disparue. Quand, pendant que j'étais mobilisé, j'ai perdu le tout premier de mes hommes, j'ai voulu lui rendre hommage grâce à un tatouage. Cet homme s'appelait Garrett et lisait tranquillement le livre *Spider* de McGrath, adossé à un arbre, quand il a été pris pour cible de façon lâche et dégueulasse. Garrett a reçu quatre balles dans le corps mais a tout de même réussi à partir en courant, pour rejoindre la base, trop bruyante à son goût. Il était pourtant à quelques mètres de notre enceinte lorsque le drame est arrivé. La cinquième balle lui a brisé la colonne vertébrale, l'empêchant de continuer à fuir. Et la sixième, en pleine tête, a été une exécution sanglante.

Je ne pourrai jamais effacer de ma mémoire les images du corps de Garrett étalé sur le sable chaud. Non. Jamais. Et pour tous mes autres amis, mes frères perdus au cours de ma carrière, j'ai continué les hommages avec d'autres araignées.

Mais Annabel est intelligente et observatrice.

– Pourquoi la petite toute ronde est-elle excentrée ? Et pourquoi est-elle aussi différente des autres ? m'interroge-t-elle.

– Tu vois la toile dans mon cou ? demandé-je en faisant référence au tatouage imposant et finement réalisé, où les gouttes de rosée imprégnant la soie ressortent de façon naturelle.

– Oui.

– Je me la suis fait tatouer en rentrant aux États-Unis, après ma capture. Là-bas, dans le désert, je suis resté des jours entiers immobilisé, électrocuté. Tailladé. Frappé, me rappelé-je avec douleur.

Annabel suit du doigt quelques-unes des cicatrices qui ne sont pas recouvertes d'encre noire. Son toucher est apaisant. Il m'aide à repousser ces images qui m'assaillent et m'étouffent. Mon corps tremblant de rage, ligoté à une chaise branlante. La sueur dégoulinant le long de mes tempes tandis que j'étais enfermé dans cette maison vétuste, délabrée, en plein cœur du désert par cinquante degrés. Mes yeux me brûlaient parce qu'on m'empêchait de dormir, ma peau me brûlait parce qu'on la tranchait en riant, mon cœur me brûlait parce qu'il battait trop fort. La torture était insoutenable. Nuit et jour se succédaient sans qu'on me laisse le moindre répit. Je hurlais. Me déchirais la gorge. Sans que le moindre bruit ne s'échappe de ma bouche sèche, éraillée. Les liens me rentraient dans la chair comme les lames de leurs dagues effilées.

Je me souviens de chaque entaille.

Je me souviens de leurs regards sombres fixés sur moi, brillants de rire et de plaisir. Ces hommes, ces monstres, qui m'ont brutalisé savaient ce qu'ils faisaient : me garder en vie pour me voir souffrir le plus longtemps possible.

La noirceur, l'ignominie de certaines personnes me font horreur. Je ne comprendrai jamais la raison de leurs actes, c'est impossible.

Je pose mon regard dur sur Annabel avant de reprendre mon récit d'une voix hachée, incertaine.

– Et à chaque fois que je tremblais, à chaque fois que je perdais l'espoir d'être sauvé, je pensais à tous ces morts que j'ai un jour côtoyés, à tous ces hommes que j'aimais mais que je ne voulais surtout pas rejoindre. À un moment, la faim et la déshydratation m'ont fait halluciner. Toutes les araignées sur moi ont pris vie et grouillaient sur ma peau, créant une immense toile embrouillée et rouge de mon sang. Alors j'ai compris que je devais être plus fort encore, plus déterminé et ne pas céder. Savais-tu que la soie des arachnides est plus résistante que l'acier ?

– C'est pour cela, l'analogie ? Même si ta peau était en lambeaux, tu voulais que ton esprit soit intouchable, pour ne pas leur faire l'honneur de mourir entre

leurs mains.

– Oui, Annabel. Je voulais survivre, plus que tout au monde, même si je ne sais pas trop pourquoi, parce que la douleur, cette putain de torture qu'ils m'infligeaient heure après heure... à un moment, je voulais qu'elle m'achève. Mais j'avais quand même peur de crever. La toile que j'imaginai m'enveloppait et atténuait la souffrance des lames. J'étais complètement déphasé, siphonné. Pour ne pas succomber à la panique, je me suis mis à réfléchir à un plan pour m'échapper de là, sauf que plus j'y pensais, moins j'avais envie de partir car je voulais me venger. Peu importe à quel point on peut se montrer fort face à l'ennemi, l'esprit se disloque dès la première goutte de sang versée. Dès le moment où l'on vous dit, où l'on vous fait remarquer que vous êtes seul et que personne ne viendra vous sauver. J'étais fort, ça oui. Mais j'étais aussi complètement cinglé. Et je voulais les tuer, tous les trois. Ces trois hommes qui se succédaient pour me réduire à néant.

Je me tais un instant, la gorge sèche, la poitrine écrasée par ces souvenirs que je refoule, mais qui menacent de m'envahir, de m'anéantir une nouvelle fois. Mes actions m'ont soulagé d'une partie de ma folie, quand j'ai eu ma revanche, mais elles ont également contribué à me lester d'un fardeau énorme. Tuer, ce n'est jamais facile, parce qu'au fond c'est une partie de nous-même que nous assassinons au même moment.

– La petite est une araignée bolas, lui apprends-je enfin. Une chasseresse talentueuse. Elle utilise sa toile pour capturer ses proies avant de les empoisonner.

Une créature plutôt laide, avec un énorme abdomen rond de couleur claire. Elle ressemble d'ailleurs à une tique. Mes autres tatouages représentent des mygales élégantes, veuves noires et autres épeires colorées. Celle-ci est laide.

– C'est un animal prodigieux, dit Annabel. Son instinct de survie est remarquable.

Je hoche la tête. L'instinct de survie, c'est tout ce dont il est question, là.

– Comme elle, j'ai piégé mes ravisseurs et je les ai tués sans la moindre once de regret, avoué-je. Je me suis libéré par hasard, en réalité. Ils m'ont brisé une main, et les os étaient en miettes, si bien que le lien a glissé sans problème de

mon poignet. Deux d'entre eux dormaient dans la pièce d'à côté. Le troisième était en train d'aiguiser ses dagues pour une nouvelle séance de jeux, comme il disait. Il me tournait le dos, inconscient du danger que je représentais. Je l'ai surpris et j'ai enfoncé le couteau dans sa gorge. Il n'a pas hurlé. Pas parlé. Il est simplement mort entre mes bras pendant que son sang coulait sur mes pieds nus. Les deux autres ont été encore plus faciles à tuer.

Annabel se redresse et s'agenouille dans le lit, plus près de moi. Je pensais qu'elle me tournerait le dos ou partirait, dès que je le lui aurais avoué. Mais elle reste, et ses yeux s'emplissent de larmes, de douceur, de compréhension. Elle pose ses mains sur mes joues, recouvertes d'une barbe noire récente. Et ce toucher, cette putain de sensation, apaise davantage l'immonde humain que je suis. J'ai l'impression d'être une bête sauvage qu'elle apprivoise, qu'elle domestique sans difficulté. Et je me demande tout de même si elle voit les cauchemars dans mon regard, ces horreurs qui y persistent et qui me boufferont jusqu'à la fin de ma vie.

– Il n'est *jamais* facile de tuer quelqu'un, me dit-elle. Et je le vois plus encore au fond de tes yeux hantés, Jayce. Tu as pris la décision de te sauver, de survivre, et le coût de cela te pèse toujours aujourd'hui.

– Tu allèges ce fardeau, Annabel, lui avoué-je. Tu me fais... rêver.

Elle me fait taire d'un baiser, et il est alors bien plus facile d'oublier. Oublier les tortures et les meurtres. La solitude de cette cage sordide au milieu du désert brûlant. Le fait que l'araignée bolas me représente, moi ; la laideur de mon corps barré de cicatrices, l'horreur de la violence qui se rejoue sans cesse dans mon esprit. Moi, dont une partie de mon âme est morte en même temps que mes ravisseurs.

Les lèvres d'Annabel contre les miennes sont un cataplasme appliqué directement sur mes entrailles douloureuses. Alors je les savoure et les goûte, l'explore avec douceur, avec une délicatesse qui lui fait autant de bien qu'à moi.

Mes mains se posent sur la rondeur de ses hanches avec une telle légèreté que je sens à peine sa chaleur sous ma paume. Alors, brusquement, j'agrippe sa chair. Dévore ses lèvres.

– Ne me quitte jamais, la supplié-je d'un murmure soufflé contre sa bouche.

– Jamais, je te le promets.

Je la serre contre moi. Fort. Et me déleste de ma haine à chaque battement de son cœur contre le mien.

Nous nous levons peu après, parce qu’il faut bien sortir, et je montre à Annabel la pile de vêtements qui l’attend.

– C’est quoi, tout ça ? m’interroge-t-elle en souriant.

– Les courses que Logan t’a ramenées. Marilyn est sortie avec lui, elle s’en est donné à cœur joie.

– Ces gens sont fous ! s’exclame-t-elle, heureuse.

Elle fouille parmi les fripes et soulève devant ses yeux une magnifique robe vaporeuse, transparente, en dentelle noire. Mon bas-ventre réagit instantanément, imaginant ma belle demoiselle dedans.

– Tu comptes la mettre tout de suite ? la défié-je.

– Si par « tout de suite » tu entends « jamais », la réponse est oui. Comment Marilyn a-t-elle pu m’acheter un truc pareil ! Je n’ai pas les formes pour ce genre de vêtements.

– Depuis quand a-t-on besoin d’avoir telles ou telles formes pour se vêtir comme on le souhaite ? m’étonné-je.

Annabel se tourne vers moi, l’air de réfléchir à la question.

– C’est vrai, finit-elle par dire. Mais je soupçonne que ce soit Logan qui ait choisi ce truc, de toute façon. Marilyn, elle, a définitivement plus de goût, comme en atteste cette pièce.

La jeune femme tient à présent un pantalon chic d’un bleu canard assorti à ses yeux. Il semble moulant et, même s’il n’est pas transparent comme la robe précédente, il dévoilerait tout du corps d’Annabel. J’aime.

Elle continue sa fouille, appréciant quelques débardeurs colorés, et une paire d’escarpins aux talons minimalistes.

– Marilyn a vu juste pour tous ces vêtements, ils sont splendides, déclare-t-elle.

Et pourtant, quand elle croise les bras, s'emmitouflant dans ma large chemise, je comprends qu'elle n'a aucun désir de quitter ce vêtement. Ce n'est pas très grave, elle est ravissante ainsi.

Nous n'avons cependant pas le temps de nous extasier davantage sur cette pile gigantesque, car la mission qui nous attend est dangereuse, et nous devons nous concentrer. Annabel enfle son pantalon foncé puis ôte sa chemise pour mettre sa nouvelle brassière et le haut qu'elle portait le jour de sa fuite. Je ne loupe pas une miette du spectacle qu'elle offre, dans son costume strict. Je pourrais l'admirer des heures sans m'en lasser.

Elle attache ensuite ses longs cheveux et met sa casquette puis sa ceinture où un holster vide pend contre sa hanche.

Elle est sexy.

Elle est terriblement excitante.

Et sur ses lèvres entrouvertes par un souffle léger, j'ai envie de plaquer les miennes et de lui voler ces prochaines heures, allongé sur elle au fond de ce lit défait.

– Qu'attends-tu donc pour t'habiller aussi ? Tu veux sortir en caleçon, peut-être ? se moque-t-elle.

– Logan ne voudrait pas de moi dans sa voiture si je n'étais pas vêtu, fais-je remarquer.

J'enfile à mon tour un jean et un tee-shirt large puis mets mes bottines en cuir noir, qui claquent sur le sol.

– Tes vêtements sont trop grands, remarque Annabel.

– Non, ils sont parfaits.

– Vraiment ? Je pourrais me glisser avec toi dedans.

– Ce ne serait pas pour me déplaire, lui souris-je.

– J'aurais dû demander à Marilyn de te refaire également une garde-robe.

Annabel glousse, ce qui m'incite à sourire à mon tour. L'insouciance de ces quelques secondes m'enchante. J'aime tellement la voir sourire que je suis, un instant, tenté d'annuler notre opération. Pourtant... Ouais, il faut absolument que

je rectifie le tir. Il est hors de question de laisser le monde entier penser du mal de cette femme intègre et parfaite.

– Pour me retrouver en tee-shirt rose à résille ? Non merci !

Elle lève les yeux au ciel.

– Est-ce que ta façon de t’habiller à un rapport avec l’ancien militaire en toi ?

– Tu es beaucoup trop maligne, chérie. Je n’aime pas que tu me perces si facilement à jour, ronchonné-je.

Elle m’offre un clin d’œil avant d’enfoncer les mains dans les poches de mon jean, le faisant descendre un peu plus sur mes hanches et révélant une partie de mon ventre. La complicité naissante entre nous me plaît beaucoup. Et de sentir ses mains si près de mon membre n’est pas non plus pour me déplaire. Je le lui dis à l’oreille et prends un plaisir fou à la voir rougir, avant de m’expliquer enfin :

– Être étriqué dans un uniforme m’a plu durant longtemps. C’était une fierté et je me sentais protégé dans ces vêtements ornés du drapeau américain. Puis le gouvernement s’est retourné contre moi et aujourd’hui je ne veux plus avoir aucun rapport avec ce passé, de près ou de loin.

Je ne peux pas lui dire qu’il y a plus. Que le fait d’avoir été ligoté à une chaise des jours durant, jusqu’à ce que ma peau soit marquée, bleuie, déchirée, me fait me sentir mal, à l’étroit dans des fringues trop moulantes. Quand je ne me sens pas à l’aise, j’étouffe. J’étouffe comme lorsque des mains ennemies se sont plaquées contre ma gorge avant de serrer si fort que j’ai perdu connaissance de nombreuses fois. Suffoquer. Respirer. Suffoquer. Respirer. Je n’en peux plus de ces souvenirs.

Annabel hoche la tête, compatissante.

– Je n’aimerais pas te voir en résilles, de toute façon.

– Tant mieux, dis-je en riant.

Quand nous descendons au salon, tout le monde est déjà couché, sauf Georges qui regarde la télé et me lance un regard venimeux. Et bien sûr, Logan nous attend à la cuisine, où il nous a préparé un repas composé de légumes grillés aux

herbes. Annabel et moi préférons laisser de côté le plat coloré, nos estomacs étant trop incertains pour ingurgiter quoi que ce soit.

– Vous êtes prêts ? s’enquiert Logan qui joue avec la clef de la voiture, la faisant tourner autour de son index.

Il est décontracté, insouciant, car il pense que tout se déroulera bien. Personnellement, je préfère ne pas me réjouir à l’avance.

– Non, répond Annabel. Je n’ai pas envie de sortir. Et d’ailleurs, je crois que ce plan est mauvais ! Si on me disculpe avec une vidéo, mais que tous mes collègues savent que j’étais vraiment sur la scène de crime, à quoi cela servira-t-il ?

– Tes collègues, on s’en moque, persiflé-je. Ceux qui savent où tu te trouvais réellement sont tous ceux qu’Ash a dans la poche, alors ils ne chercheront pas à démonter ton alibi, au risque d’être découverts, tu comprends ? Ce qui compte, c’est l’opinion publique. C’est que tout le monde te voie comme une victime, car tu en es une, Annabel. Tu es victime d’un complot dégradant visant à t’abattre.

La jeune femme baisse la tête, les poings serrés. Elle tente probablement de trouver un peu de courage au milieu de la tempête que forment ses émotions.

Avec tendresse, je l’enlace alors, par-derrière, et embrasse l’angle saillant de sa mâchoire. Ses traits sont royaux. À une autre époque, dans un autre pays, elle aurait pu être une reine sublime, juste et létale, une épée glissée à la hanche, tout contre une longue robe aux dorures brillantes.

*Bon, ce n’est peut-être pas le meilleur moment pour les fantasmes...*

Je souris tout de même. Je reviendrai sur ces pensées un peu plus tard dans la nuit, quand nous nous coucherons. Pour l’instant, il faut remotiver Annabel !

– Tu n’as rien à craindre, lui assuré-je de nouveau. Me fais-tu confiance ?

– Bien sûr !

– Alors sache que mon caleçon actuel profère que je suis Superman. Ce qui fait donc de toi ma Wonder Woman.

– Tu mélanges tes comics.

– Pas grave. De toute façon, tu es davantage une Xena à mes yeux.

– Pourquoi ? demande-t-elle en ricanant.

– Parce que tu es une princesse et une guerrière. Une héroïne qui n’a pas peur de se donner à fond, quitte à y perdre son âme. Et c’est pour cela que tu auras toute mon aide, jusqu’à ce que cette affaire soit terminée.

Quand elle se retourne entre mes bras, j’aperçois son regard brillant de fierté, sous sa casquette. Elle est rayonnante. L’a toujours été. Et même si elle cache à présent sa peur derrière une façade plus stoïque, même si elle prend sur elle pour trouver tout le courage nécessaire, elle n’en est pas moins sublime.

– Dans ce cas, allons-y. Je suis prête ! assène-t-elle d’une voix grave, légèrement éraillée par ses émotions.

Logan, qui nous attend à l’extérieur, semble déjà dans son rôle de garde du corps. Adossé à son véhicule, menaçant, deux armes rivées aux holsters de ses hanches, il admire le ciel.

Un petit vent chaud souffle soudain, faisant bruisser les feuilles des palmiers tout autour de nous. Annabel sursaute de manière imperceptible, et je lui prends la main pour la rassurer. Elle est froide malgré la douce chaleur ambiante.

Tout se passera bien.

Il le faut.

Tout... se passera bien.

La nuit est noire, mais les lumières éclairant l’extérieur de la villa ont un côté rassurant. Je lâche la main d’Annabel pour lui ouvrir la portière arrière quand nous arrivons à la voiture. Nous grimpons dans le SUV de très grande taille, tandis que Logan se glisse au volant.

L’intérieur luxueux de ce véhicule écologique sent encore le neuf. Les vitres teintées nous cachent à la vue du monde entier, et l’espace incroyable de l’habitacle nous donne l’impression de pouvoir respirer, malgré la montée en pression. Petit à petit. À chaque kilomètre qui défile.

Nous parcourons calmement les rues de la ville, regardant de tous côtés, à la recherche de l’ennemi. C’est angoissant. Je ne me sens pas à l’aise, et ce doit

être encore pire pour Annabel.

Soudain, une sirène de police retentit à notre droite. Logan ralentit jusqu'à s'immobiliser totalement. Bon sang ! Est-ce qu'il va nous vendre à la police ? Est-ce qu'il est vraiment en train de nous trahir ? Je... je n'arrive pas à y croire ! Mon souffle se coupe. Je porte la main à la crosse de mon arme.

– Mais que fais-tu ! hurle Annabel en pleine panique.

Elle se colle à moi et ferme les yeux, consciente de passer son dernier moment avec moi. Ses tremblements sont nerveux, violents. Ses doigts s'enfoncent dans mon tee-shirt.

La voiture de patrouille s'arrête juste à nos côtés et, alors que nous pensons avoir été retrouvés par les deux policiers, Logan se retourne vers l'arrière et nous regarde avec amusement.

– Nous sommes seulement à un feu rouge. Détendez-vous un peu, vous allez finir par faire un arrêt cardiaque et, je vous préviens, si c'est le cas, je balance vos corps dans un fossé. Et maman sera vraiment très mécontente !

Une vague de soulagement s'abat sur nous et fait glousser Annabel, qui reste tout de même accrochée à moi.

– Démarre, c'est vert, grommelé-je après quelques instants, en me sentant stupide pour cette montée d'adrénaline.

Si le moindre officier était sorti de ce véhicule pour venir nous parler, j'aurais été prêt à... à tout. À n'importe quoi, même, pour qu'il n'atteigne pas Annabel.. Et je m'en rends compte alors, j'ai fait une énorme connerie. Dans mon angoisse, la précipitation, je n'ai même pas pensé à prendre avec moi mon GPS, celui indiquant l'emplacement de toutes les patrouilles. Il est trop tard pour faire demi-tour à présent. Nous sommes presque arrivés.

Logan reprend la route et roule tranquillement dans les rues à moitié désertées. Nous croisons de nombreuses autres voitures de police, sur le chemin. Il est incroyable de voir qu'un si petit bout de femme a réussi à mettre autant d'hommes à genoux. Elle leur a échappé de justesse et reste insaisissable. Parfaitement professionnelle, Annabel est assise bien droite sur son siège, les

yeux vers la fenêtre. Elle observe, sans plus perdre patience. Sa peur a été reléguée au second plan, tandis que ses instincts de policière prennent le relais.

J'admire son calme et sa droiture. J'admire tout d'elle.

Le parking du Lucky Market est presque vide. Trois voitures s'y trouvent, avec la nôtre. Il est difficile de laisser Annabel sortir toute seule, après avoir passé des jours collés l'un à l'autre. Je n'aime pas vraiment l'idée de la voir s'envoler sans moi, pourtant je ne peux pas entrer avec elle. Deux personnes attireraient davantage l'attention qu'une femme seule.

– Prends ça, lui dis-je en lui tendant mon arme, un semi-automatique qu'elle soupèse.

– Non. Je ne veux pas sortir armée.

– Annabel, réfléchis un peu ! S'ils arrivent...

– Je me moque de ce qu'il pourra se passer ! Il y a eu assez de sang versé ces derniers jours.

– S'il te plaît, ne fais pas ta tête de mule ! m'énervé-je. J'ai besoin de te savoir en sécurité, là dehors.

– Je ne serai qu'à quelques mètres de toi, me rassure-t-elle en passant une main sur ma joue rêche.

Elle prend quand même mon arme. Le soulagement est de courte durée. Au moment où elle s'apprête à sortir de la voiture, je la retiens par le poignet et l'embrasse à en perdre haleine. Longtemps. Ce baiser n'est ni doux ni romantique, c'est ma peur qui s'exprime dans cette façon douloureuse de presser mes lèvres contre les siennes, comme si je l'embrassais pour la dernière fois. C'est un putain d'adieu car, s'il lui arrive quoi que ce soit, je tuerai tout le monde sur mon passage pour la venger, quitte à me prendre une balle en pleine tête.

– Que me vaut cet honneur ? gémit-elle, une fois relâchée, les joues rougies par le bonheur.

– Aucune raison particulière. L'envie. Le besoin. Le désir de te garder auprès de moi pour toujours, bien que nous devions nous séparer dans les secondes à venir.

– Je n'en ai pas pour longtemps, assure-t-elle.

Je hoche la tête et me penche vers Logan pour avoir une meilleure vue sur le

magasin, quand un homme entre dans la supérette.

– Mince. Attends un peu, dis-je à la jeune femme. Il faut que ce client s'éloigne avant que tu puisses y aller.

– Et qu'en est-il du caissier ? s'enquiert Annabel.

La voiture est garée juste en face de l'entrée. On aperçoit, à l'intérieur du magasin, un jeune homme aux cheveux blonds peignés avec soin, en train de pianoter sur son téléphone, assis sur la chaise derrière le comptoir.

– Je m'occupe de lui, dis-je en dégainant mon propre téléphone.

Un jetable, sans aucun moyen de traçage.

Le nouveau client s'éloigne tranquillement dans les allées, et aussitôt je pousse Annabel à sortir. Dès qu'elle met le pied dehors, cachée par sa casquette de policier du costume sexy de notre chauffeur, je compose le numéro de téléphone du magasin.

Ça sonne deux, trois, quatre fois. Annabel s'approche dangereusement de la porte battante, face à l'adolescent.

Bon sang, dans mes calculs pour mettre le plan au point, je n'ai jamais pris en compte que le gamin pourrait ne pas répondre à ce fichu téléphone.

Mes mains tremblent, et je laisse sonner, encore et encore.

Sûrement consciente que quelque chose ne va pas, Annabel hésite sur le pas de la porte et se tourne vers nous. Je suis sur le point de lui dire de revenir, de remonter dans la voiture, quand enfin le petit crétin décroche !

– Ouais ? lance-t-il d'une voix laconique, ennuyée.

– Euh... hésité-je, je suis bien chez Lucky Market ?

– Oui, monsieur. Je peux vous aider ?

– Avez-vous des... caleçons sexy pour homme en rayon ? tenté-je pour détourner l'attention du garçon.

Il se redresse sur son siège et secoue la tête, désabusé.

- Je ne sais pas, monsieur. Voulez-vous que je vérifie ?
- Oui, merci.

Le blond se lève et se dirige vers le fond du magasin. Dès qu'il est hors de vue, Annabel y entre, et mon stress monte en flèche de ne simplement plus l'avoir devant les yeux.

Elle disparaît dans une allée vers la droite.

Mon pouls martèle ma poitrine avec une force furieuse que je ne maîtrise plus.

- Pas de caleçons sexy en stock, désolé, s'excuse le jeune.

J'entends à peine sa réponse, trop déboussolé par le départ d'Annabel et sa place laissée vide à côté de moi.

- Bon, tant pis. Merci quand même.

Je raccroche, et les minutes se mettent alors à défiler avec une lenteur irréaliste.

– Ne te bile pas, me dit Logan. Ta copine sait y faire, et ce magasin est désert. Elle s'en sortira saine et sauve.

- Elle a intérêt ou je lui botte les fesses, de toute façon.
- Vraiment ? glousse Logan. Je suis sûr que ça pourrait lui plaire, tu me diras.
- Arrête les insinuations graveleuses, je vais finir par vomir.
- Comme si l'imaginer entre tes mains te rendait malade, Spider !
- Imaginer Annabel, non. T'entendre parler de fessées, oui.

Logan rit en secouant la tête.

Après cela, le calme retombe dans l'habitacle, et chacun se concentre, les yeux rivés sur la porte d'entrée.

La voiture étant située dans l'angle mort des caméras extérieures, je suis en sécurité là où je me trouve. Même quand un véhicule de patrouille arrive sur le parking, personne ne fait attention à nous.

La pression qui m'a un peu quitté ces dernières minutes implose en moi.

J'avise les deux officiers qui descendent tranquillement de leur véhicule, garé près de l'entrée, et qui pénètrent dans le magasin. Ils s'arrêtent sur le seuil et regardent autour d'eux, vigilants, mais pas alertes.

- Annabel, murmuré-je pour moi-même, fais attention à toi !
- Tout va bien se passer, me rassure Logan. C'est une grande surface. Il y a peu de chances pour qu'ils se croisent.

Pourtant, cinq, puis dix minutes passent.

Je sais que j'ai oublié le point le plus important dans mon plan stupide. Un moyen de communiquer avec Annabel. Si j'avais réfléchi davantage, je lui aurais acheté pour notre mission un téléphone jetable. Et je l'aurais appelée immédiatement. Et je lui aurais dit de fuir. Hurlé de partir en courant vers la première sortie à sa portée.

Au lieu de cela, je n'ai aucune possibilité de la joindre et de la prévenir.

- Il faut que j'aïlle voir... déclaré-je. Il faut que j'entre là-dedans.
- Bon sang, tu es recherché, toi aussi ! Ne va pas faire de bêtises et compromettre tout ce que tu essaies de mettre en place.
- Je n'en ai plus rien à faire de toute cette histoire, Logan. Si Annabel y laisse la vie, cela ne servira à rien. J'aurais... j'aurais tout perdu.
- Alors mets au moins ceci, m'ordonne mon ami en me lançant sa propre casquette.

Je l'enfonce sur mon crâne et, tous les deux, en même temps, nous ouvrons la portière de la voiture. Quelque chose cogne dans le vide-poches. Je me penche pour y enfouir la main et en ressors l'arme donnée à Annabel quelques minutes plus tôt.

Mon sang se fige dans mes veines.

Un mauvais, très mauvais pressentiment me tord les entrailles.

Et alors je comprends qu'il lui est arrivé quelque chose.

# Chapitre 15

## Annabel

Mes mains humides tremblent d'appréhension, et pourtant je ne suis pas encore sortie de la voiture. Je suis toujours en sécurité auprès de deux hommes qui feraient tout pour moi, et dans l'anonymat de l'obscurité autour de nous.

Je n'ai jamais été angoissée dans l'exercice de mes fonctions. Je sais tirer, viser une cible mouvante en plein cœur, comme le prouvent mes nombreuses évaluations au stand. Je peux appréhender des criminels sans me briser un ongle, les menotter même déchaînés, et me bats avec adresse.

Dans ma jeunesse, j'ai pris des cours de self-défense, payés par mon père. À la base, il m'a obligée à y assister. Il a vu beaucoup trop de choses affreuses dans l'exercice de ses fonctions et il pensait que c'était un moyen parfait pour une femme de savoir maîtriser un adversaire plus fort. Puis j'ai aimé cela.

En grandissant, les exercices avec des professeurs d'arts martiaux se sont transformés en un quotidien rythmé, quand je devais appréhender des suspects récalcitrants.

Et non. Pas une seule fois je n'ai eu peur face à ces inconnus qui voyaient en moi une cible, car j'étais de la police.

Ce soir, mon identité est différente. Je suis la suspecte à arrêter pour toute une ville, et, déguisée en officier de police, je me sens presque une intruse. Jamais je n'ai eu autant d'éléments à charge contre moi. C'est une sensation différente de celle habituellement ressentie en arpentant les rues dans mon uniforme. Je ne me sens pas à l'aise, cette nuit. Je suis à l'étroit dans ma propre peau.

Ma respiration un peu trop lourde prend un long moment à se calmer. Je tente de me rassurer comme je peux, cette situation n'est finalement pas si terrible, et je me rends compte que, en fait, c'est la vérité. Je suis toujours en vie, et

personne ne sait où me trouver. Je peux disparaître définitivement. Je peux...

Non, j'en ai marre d'être traînée dans la boue. Il me faut laver mon nom, même si ma seule envie est de rentrer chez Marilyn et de m'allonger auprès de Jayce.

*Ou... Sur Jayce, pensé-je en rougissant.*

Un sourire timide incurve mes lèvres.

S'il y a une belle chose à ressortir de cette histoire, c'est bien lui. Sa présence. Sa façon de me caresser les cheveux quand il me pense endormie. De me faire rire quand il me sait triste.

Au moins, si je me fais abattre ce soir, demain, ou le jour suivant, ce sera en ayant connu un peu de ce bonheur qu'il a fait entrer dans ma vie.

Je n'ai jamais pensé qu'un jour je connaîtrais l'effet d'être de l'autre côté de la barrière, entre le bien et le mal, les bons et les méchants. Si tous les criminels se sentent aussi mal que moi en ce moment, il est incompréhensible qu'ils continuent à enfreindre les lois !

Bon, il est temps pour moi de me jeter à l'eau.

Jayce attrape son téléphone pour s'occuper du caissier et, face à l'entrée du magasin, me pousse tendrement dans le dos pour me signaler d'y aller.

Ses doigts m'ont à peine frôlée. Juste effleurée. Mais j'ai l'impression d'être mise à la rue avec une violence inouïe.

Je referme la portière tout doucement, effrayée à l'idée que le moindre bruit n'attire l'attention sur moi, puis me dirige d'un pas décidé vers la lumière du Lucky Market.

Je suis dehors. En ville. À Odessa.

Ma respiration est de plus en plus difficile.

Une corde invisible semble se resserrer autour de mon cou.

Je suis exposée et seule.

Seule.

Seule...

Un jeune garçon se trouve au comptoir, face à l'entrée. Ses cheveux blonds soigneusement hérissés sur sa tête, par un trop-plein de gel, sont décolorés. Son tee-shirt vert pomme est en partie dissimulé par le tablier du magasin, d'une affreuse couleur kaki.

J'hésite un instant. Il a beau être distrait par son portable, dès que j'entrerai, il lèvera les yeux vers moi.

Mon visage est à moitié masqué par ma casquette à large visière noire. Cela devrait me rassurer, mais je n'arrive pas à me mettre en tête que tout se passera aussi bien que Jayce le dit.

Encore plus nerveuse, je me tourne vers la voiture. Le pare-brise avant n'est pas teinté, aussi je vois son visage soucieux aux yeux sombres tourné vers moi. Je souris un peu, timidement.

S'il pense que je peux le faire, alors je le ferai !

Rassurée par sa confiance, je me détourne et avise le jeune homme qui quitte son poste. Je retiens mon souffle, attends de l'avoir hors de ma vue et m'engouffre dans le magasin, dans le souffle frais de la climatisation.

Je ferme les yeux un instant pour me mettre le plan du lieu en tête. Je l'ai un peu étudié tout à l'heure. L'emplacement des caméras, les allées à éviter pour ne pas me retrouver dans les rayons les plus fréquentés : alcool, friandises, multimédia. Je me mets donc à déambuler lentement entre les produits d'hygiène et les détergents. L'odeur chimique est atroce et me brûle la gorge à chacune de mes lourdes inspirations.

La sueur qui glisse lentement sur mes tempes, partout sur ma peau, lui donne un goût salé qui me fait grimacer quand je passe la langue sur mes lèvres sèches.

À un moment, je me mets près d'une caméra et ôte ma casquette pour

m'essuyer nonchalamment le front et ainsi montrer mon visage à la sécurité.

Jayce m'a dit que personne ne se trouvait aux commandes à cette heure de la nuit. Il n'y a que le vendeur en caisse et un garde qui fait une ronde toutes les deux heures à l'extérieur. Il est parti quelques minutes plus tôt.

Une fois prête à retourner à la voiture, je souris triomphalement quand la cloche à l'entrée du magasin sonne deux fois. Je retiens mon souffle, mon cœur affolé martèle ma poitrine. Je me plaque contre le bout d'une allée et passe la tête sur le côté pour observer les nouveaux venus.

Bon sang ! Il s'agit des deux meilleurs amis de Niels Carsten, le meurtrier de Bailey ! Le hasard fait vraiment, vraiment mal les choses !

Me sentant une proie acculée quand ils avancent dans le magasin, je décide de me sauver, coûte que coûte. De toute façon, ma mission est remplie !

Je m'engouffre dans un rayon un peu plus éloigné.

Mon pouls s'emballé.

Il percute ma poitrine avec une douleur éreintante.

Je marche vivement dans le dédale désormais intimidant. Allée 9, allée 7, allée 3, presque la sortie...

Mon ventre me tiraille, mes mains sont gelées. Je respire trop fort, me donnant l'impression d'être entendue jusque dehors.

– Bonjour officier, me dit alors le caissier.

Seigneur, j'ai fait l'erreur de passer devant lui !

– Bonjour, marmonné-je en espérant que les deux lieutenants n'aient rien entendu.

Ils se sont séparés, comme des prédateurs, et soudain j'aperçois l'un d'eux juste devant moi. Il est posté près de l'entrée, à regarder distraitemment des magazines, tandis que l'autre erre dans les rayonnages.

Le frisson brutal qui court le long de mon dos est glacé, mais brûle ma peau.

Ils ne m'ont pas encore repérée mais, dès qu'ils m'apercevront, ils devineront forcément que quelque chose cloche.

L'homme près de la sortie tourne soudain les yeux vers moi, avant même que je n'aie le temps de disparaître dans un nouveau rayonnage, et je détourne le visage.

Gardant la tête baissée, je fais demi-tour précipitamment et me hâte vers le fond du magasin, à l'autre bout de l'allée où j'étais précédemment. Je sais que la sortie de secours s'y trouve et mène à l'arrière-cour servant de local à poubelles. C'est ma seule chance de m'en sortir.

– Officier ! tonne une voix derrière moi.

Je me fige.

Ils m'ont démasquée, j'en suis certaine. Mon pantalon n'est pas réglementaire, et ils ont probablement repéré que quelque chose n'allait pas dans mon attitude. Ils ne sont pas stupides. Faire le rapprochement entre la brunette à l'allure étrange et la fliquette en cavale est trop facile.

À quelques mètres de moi, se trouve ma porte de sortie. Dans mon dos, les pas lourds des deux hommes me rapprochent de ma descente aux Enfers.

Les caméras de sécurité ne sont pas présentes dans cette partie du magasin. Je soulève un peu la visière de ma casquette, me retourne sans cesser de marcher, à reculons cette fois, et leur souris.

Les deux hommes grimacent en me toisant avec suffisance.

Je lève mon majeur et, sans attendre plus longtemps, me mets à courir en direction de la sortie de secours.

Maintenant que je sais qui est à mes trousses, la tension envahit chaque veine de mon corps. Ces lieutenants sont sans pitié et font partie des plus fervents défenseurs d'Ash.

En passant le battant de secours, je m'engouffre dans l'obscurité. La fraîcheur du magasin laisse place à la lourdeur de l'atmosphère, même en plein cœur de la nuit. Je meurs de chaud. L'air est pesant, presque irrespirable, et mes vêtements collent à ma peau soudain moite.

– Annabel ! hurle le lieutenant Drimm. Ash a un message pour toi.

Je me fige, soudain consciente du danger réellement encouru, et me tourne lentement vers eux pour leur faire face.

Son collègue l'a rejoint, et ils pointent tous les deux leurs Glocks vers moi.

– Il va te débusquer et te faire payer pour l'avoir envoyé derrière les barreaux. Ensuite, il se débarrassera de son même et de sa femme pour te punir de les lui avoir retirés. Et il ne reculera devant rien.

Je serre les poings, outrée que ces hommes protègent encore ce barbare d'Ash.

– Eh bien, moi aussi j'ai un message pour lui, lancé-je. Enfin, ce n'est pas vraiment un message.

J'enfouis la main dans ma poche, en extirpe l'orange grappillée dans le magasin et la lance en direction de Drimm. Il la rattrape de sa main libre.

– Cadeau pour Ash, déclaré-je.

J'ai laissé un billet d'un dollar pour mon orange, bien sûr, mais j'aurais dû laisser un million ! La tête de ces deux idiots vaut tout l'or du monde.

Drimm arme son Glock et s'avance d'un pas.

– Vraiment ? lui demandé-je. Tu vas me tirer dessus alors que je ne suis pas armée ? Hum, tu connais aussi bien que moi les conséquences si tu m'abattais de cette façon.

Je n'ai jamais été aussi heureuse des règles établies sur l'arrestation de suspects.

– Bordel, marmonnent les deux hommes.

Bien sûr, ils sont pleins de ressources.

Drimm rengaine son arme et sort un Taser qu'il met en route. Le bruit électrique me donne la chair de poule. Son coéquipier, lui, dégaine une matraque noire, et ma tension se transforme en une peur abyssale. À deux contre une, j'ai peu de chances de m'en sortir. Et contre des armes qui peuvent me paralyser facilement, je sais, au fond de mon cœur, qu'ils se feront un plaisir de m'anéantir. Je suis terrifiée, même si j'essaye de ne pas le leur montrer.

Drimm attrape la radio à son épaule et lance à la centrale :

– Fugitive en vue, je répète, fugitive en vue. Envoyez toutes les patrouilles au Lucky Market, sur la trente-septième, pour appréhender Hyson. Elle est seule et dangereuse.

Je fais craquer mes articulations et, comme pendant mes entraînements, me jette sur eux sans aucune retenue, aucune arrière-pensée sinon celle de sauver ma vie.

Je me débarrasse d'abord de Drimm, dont le pistolet à impulsion électrique est redoutable. D'un coup de pied dans la main, je fais voler son arme, mais il m'agrippe par la chemise pour m'attirer à lui. Son poing se fracasse contre mon ventre, juste sous mon gilet pare-balles, me tirant un grognement rauque. Mon genou trouve son aine, une fois. Deux fois de suite, et il s'affale entre mes bras jusqu'à tomber au sol.

Je n'ai pas le temps de souffler.

Rhye arrive sur moi et lance sa matraque en avant, me touchant à la cuisse. Je hurle de douleur et tombe au sol, la vision floutée par mes larmes de détresse. J'ai l'impression que ma peau me brûle à l'endroit du choc, que mon os est brisé. J'agrippe ma chair d'une main tremblante, y enfonçant les ongles par réflexe. Je sais que si j'étais gravement blessée, je souffrirais trois fois plus. Je n'aurai rien de plus qu'un bleu, pour ce soir. J'en suis sûre. Je dois me ressaisir avant qu'il ne fracasse son arme sur mon crâne pour me tuer.

Souriant à la chance de m'avoir mise au tapis, le second lieutenant lève haut

son arme, et dans son regard brille l'excitation du prédateur. Il commence à l'abattre sur moi. Le souffle coupé par la stupeur, je ne me laisse cependant pas faire, je joins mes deux pieds bottés et relève les jambes pour amortir le coup de ma semelle, puis le repousse avec autant de violence qu'il vient d'en mettre pour me frapper. Le choc me fait serrer les dents, cependant la vitesse à laquelle je dois le surprendre m'aidera à m'en sortir.

Je me relève à moitié, le ceinture au niveau des genoux et, d'une poussée féroce, le fais chuter à son tour.

Son corps s'affale lourdement sur le macadam sale, et un hoquet de douleur lui échappe. J'ai envie de le tuer ! De lui faire payer pour les semaines d'insultes et d'intimidation.

Du plat de la paume, je le frappe au visage, écrasant son nez et l'étourdissant assez pour me permettre de me relever.

J'aurais voulu être suffisamment mesquine pour continuer à les blesser, même amorphes, mais je ne suis pas cette personne.

– Tu es probablement stupide de penser que j'allais me laisser faire, grommelé-je en boitillant pour ne plus être à sa portée.

Il me faut désormais partir avant l'arrivée des renforts.

Sans prendre le temps de leur dire le fond de ma pensée, je leur tourne le dos et m'éloigne de cette arrière-cour afin de retrouver le parking. La longue ruelle à traverser est trop sombre, presque angoissante, mais je choisis de voir le bon côté des choses : ce n'est pas le fin fond d'une cellule de prison.

À ce moment-là, deux autres hommes me barrent le passage, à chaque bout de l'allée.

Je suis essoufflée, complètement épuisée, mais bien prête à remettre le couvert si cela doit me sauver.

J'avise une ombre m'approchant par-derrière. L'autre, devant moi, vient à ma rencontre à grandes foulées.

Je serre les poings et regrette de ne pas avoir usurpé la matraque de Rhye, quand je le vois... Jayce. Si inquiet et pourtant si soulagé ! Je suppose donc que l'autre inconnu est Logan, et qu'ils sont venus pour être mes propres renforts. Je suis fière. Fière de les avoir dans ma vie, et cela me met les larmes aux yeux qu'ils risquent autant juste pour moi.

– Tu es incroyable ! me dit mon motard, une fois à portée de voix.

En s'approchant, son visage souriant se dessine peu à peu.

Logan, derrière moi, se moque des deux lieutenants qui sont en train de se réveiller doucement et de grogner.

Je saute entre les bras de Jayce, grands ouverts, et l'embrasse passionnément. Rien n'est aussi délicieux, aussi parfait, que la fermeté de son étreinte après la traversée de cette nouvelle épreuve. Ses lèvres se plaquent sans délicatesse contre les miennes, tandis qu'il me murmure un « j'ai eu tellement peur » rauque et vibrant.

– On doit partir tout de suite ! leur dis-je, même si je n'ai qu'une envie, continuer à embrasser Jayce. Les renforts arrivent. Ils ont contacté la Centrale. Tout Odessa sera bientôt à nos trousses et je n'ose imaginer les dégâts s'ils sortent les fusils, maintenant que j'ai immobilisé leurs lieutenants...

On se précipite tous les trois vers la voiture, et Logan démarre sans attendre.

Jayce et moi sommes à l'arrière, collés l'un à l'autre. Enfin, pour être plus précise, mon motard me tient fermement serrée contre lui, ses bras noués autour de ma taille et les doigts enfoncés dans ma peau. Cela me plaît tant que je ne peux m'empêcher de sourire.

Ma mission, quant à elle, est remplie à la perfection, puisque à présent mon image est enregistrée dans les disques durs de la sécurité du magasin.

Je soupire de soulagement, ôte sa casquette pour dévoiler son visage et la jette sur le siège libre à nos côtés.

– Tu n'as pas pris ton arme ! gronde alors Jayce quand le Lucky Market disparaît derrière nous.

– Non, marmonné-je, l’esprit encombré de mille questions, le regard tout autour de nous à la recherche des forces de l’ordre.

La plus importante d’entre elle étant : va-t-on s’en sortir, cette fois encore ? Alors que toute la police d’Odessa va bientôt rappliquer.

– Pourquoi ? Tu aurais pu risquer gros, Annabel, dit-il d’une voix, cette fois radoucie.

Ses doigts glissent dans mes cheveux détachés. J’ai perdu ma casquette pendant la bagarre mais aussi l’un des écussons de ma chemise, et étrangement cela me rend triste. Mon uniforme constituait mon dernier lien avec mon ancien boulot, et en perdre des éléments, petit à petit, est comme effacer mon passé.

– Je ne voulais pas qu’ils puissent me faire endosser le rôle de la méchante, si jamais ils... si jamais ils m’avaient coincée, avoué-je. S’ils m’avaient tuée alors que je n’étais pas armée, ils auraient risqué gros, et cela aurait été mon dernier pied de nez à cette équipe de minables.

– Tu es très courageuse. Et inconsciente, aussi, bordel ! Mais courageuse, répète-t-il d’une drôle de voix fascinée.

À l’avant, notre chauffeur toussote, gêné.

– Vous ne trouvez pas ça bizarre qu’il n’y ait aucune sirène ? fait remarquer Logan.

Je tends l’oreille. J’en entends bien une ou deux, en fait, mais pas plus.

Alors je comprends... Rhye et Drimm n’ont pas prévenu toutes les patrouilles mais seulement leurs petits camarades impliqués dans les magouilles d’Ash. Ils ont de nouveau voulu me faire disparaître par tous les moyens illégaux possibles.

Je fais part de ce constat aux deux hommes, qui jurent violemment.

Oh là là, je n’ai jamais entendu autant d’injures et de menaces de mort dans une seule phrase !

Je passe le reste du trajet murée dans un silence pénible. Les lèvres de Jayce s’écrasent sur ma bouche, sur mes tempes, dans mon cou, et je ne peux le

repousser, car je n'en ai simplement pas envie. Sentir sa peau contre la mienne est le meilleur moyen de me rappeler que je suis vivante et que j'ai de la chance, une nouvelle fois, de m'en être sortie.

Nous laissons Odessa à moitié endormie derrière nous, en roulant vers le nord. Aucune des patrouilles ne nous a retrouvés et finalement la villa semble être mon tout dernier havre de paix sur terre.

Une fois les pieds dans la jolie maison colorée, je comprends ce que Marilyn aime tant dans cette disparité chromatique. Ce chatoiement est chaleureux et comble mon âme qui est en train de se disloquer. Chinah nous accueille, et Jayce lui dit quelques mots à l'oreille dès qu'elle s'approche de lui. Je frissonne. Je n'aime pas le voir aussi proche de cette autre femme, et ma jalousie soudaine me donne mal au ventre. Mes poings se serrent. Jayce est à moi. À moi toute seule. Je m'accroche à son tee-shirt. J'ai besoin de lui, de ses baisers, de ses bras, là, tout de suite, avant de m'effondrer.

Toutes ces questions idiotes encombrant mon esprit et me tuent, cependant.

Est-il aussi doux avec toutes les femmes qu'il croise ? Ou Chinah a-t-elle quelque chose de spécial ?

Je dévisage la jeune femme d'un regard scrutateur et peut-être un peu trop noir. Elle rougit et se détourne pour monter rapidement à l'étage.

– Tu vas bien ? s'inquiète le motard, et je me contente de hausser les épaules.

J'ai envie de savoir ce qu'il a dit à Chinah. Envie qu'il me glisse aussi quelques mots à l'oreille.

– Ouais.

– Tu es sûre ? J'ai l'impression que tu te sens mal, réplique-t-il en se plantant devant moi et en me caressant la joue.

Dans son attitude, sa tendresse, je ressens son besoin de me rassurer. Je le sais alors, je suis idiote de m'inquiéter. Jayce n'est pas le genre d'homme à regarder ailleurs, ni même à jouer avec les sentiments des autres.

Je ne peux m'empêcher de sourire, avant d'embrasser sa joue un peu rêche.

– Je vais bien, déclaré-je, et, au sourire qu’il me retourne, je comprends que je l’ai convaincu.

– Venez manger, nous crie Logan qui nous attend à la cuisine.

Cette fois, je suis incapable de refuser ses légumes. Tout ce sport m’a donné faim. Et par sport, j’entends : frapper mes anciens collègues en plein dans le bas-ventre. C’est si jouissif. Si j’avais su que ce genre de coup bas m’apporterait autant de satisfaction, je me serais peut-être laissée tenter plus tôt. Sur le premier d’entre eux s’en étant pris à moi, en fait.

Je prends bouchée sur bouchée, me régalant sans écouter les hommes parler, quand un silence me contraint à lever les yeux.

Notre hôte a disparu. Il ne reste que Jayce à côté de moi, à la petite table de la cuisine. Il mange tranquillement sans me quitter de ce regard mystérieux.

– Quoi ? grogné-je brutalement.

– Rien.

– Hum.

Je termine mon assiette et mon verre d’eau. C’est alors que je le surprends à nouveau qui m’observe avec intensité.

– Quoi ?!

– Rien !

Je retiens quelques vilaines remarques que je ne veux pas lui infliger. Je suis un peu sur les nerfs à cause de tout ce qui s’est passé et n’aime pas qu’il me dévisage de cette façon. Je me sens trop mise à nu. Alors, pour détourner son attention, je lui demande :

– Nous avons ce qu’il faut pour me disculper, à présent ?

Il rougit et répond :

– Je ne sais pas. Il faut d’abord que je visionne les bandes-vidéo pour en être certain. Le problème, c’est que ces deux hommes t’ont contrainte à te montrer devant d’autres caméras et en leur compagnie. Le plus simple serait vraiment que j’intègre ton image au jour du meurtre et que j’efface tout simplement les

enregistrements d'aujourd'hui. En m'y prenant bien, je peux le faire passer pour un raté de la sécurité.

- J'ai tout fait foirer, lâché-je avec lassitude.
- Ce n'est pas de ta faute, Annabel.

Jayce me prend la main, attrape ma chaise et la fait glisser jusqu'à lui. Il pose ensuite le bras sur mon épaule, et je me pelotonne contre lui. J'ai hâte de me déshabiller et de me glisser dans sa chemise. Le confort et la sécurité, ressentis auprès de lui, sont les meilleurs instants de mes journées.

– J'aurais dû t'envoyer ailleurs, continue-t-il, pas dans la seule supérette ouverte toute la nuit de cette ville. C'était évident que tu croiserais d'autres personnes, mais j'ai voulu me convaincre bêtement que tout irait bien. Tu avais raison en me disant que ce plan était stupide.

– Calme-toi, lui dis-je doucement, alors que ses doigts battent le rythme sur la table et que ses sourcils sont trop froncés. Nous avons réussi, c'est le principal. Tu verras, la vidéo sera parfaite.

De sa main libre, il caresse doucement mes cheveux, et son regard se perd sur un point au loin. Il est soucieux. Sa mâchoire anguleuse, assombrie d'une barbe très courte, semble contractée. Ses mèches noires, un peu plus longues sur le dessus de la tête, désordonnées, me donnent envie d'y passer les doigts. Cet homme dégage une sensualité sauvage et un sex-appeal à me faire frémir. Son air si calme en apparence cache une dangerosité létale intimidante.

- Allons nous coucher, murmuré-je à son oreille.

Aussitôt, il cesse de s'agiter et me lance un regard lourd de convoitise. Mon envie pour lui est pesante et agite mon cœur de battements assourdissants.

Ses yeux brillaient de fatigue l'instant d'avant, mais, à présent, ils s'assombrissent de désir. Je pourrais passer le reste de ma vie à scruter ses émotions s'inscrire sur ses traits masculins.

Nous montons ensemble dans la suite. Mon corps est toujours aussi tendu, mais par l'attente de me mettre au lit à ses côtés.

Au moment où Jayce ferme la porte, son regard m'effleure encore.

Je me trouve à présent près du baldaquin. J'ôte mon gilet pare-balles et le pose négligemment sur le premier meuble à ma portée. Jayce n'a pas bougé.

Il m'observe avec encore plus d'intensité qu'un peu plus tôt dans la cuisine, et je sens alors ma carapace se fendiller douloureusement.

– Mais qu'est-ce que tu as ? m'emporté-je, craquant sous la tension de la nuit.

Je m'adosse au mur derrière moi, et il m'approche. Se presse contre moi. Ses mains encadrent mon visage et essuient une ou deux larmes rebelles.

– J'ai eu peur, Annabel. Une putain de peur à m'en retourner les entrailles !

Son baiser, à ce moment-là, est doux et palpitant. Léger comme la caresse du vent d'été au coucher du soleil. Et j'en ai besoin. Et meurs d'envie d'en avoir plus.

– J'ai eu peur d'arriver trop tard, peur de te perdre et de souffrir jusqu'à la fin de ma vie. Et quand j'ai vu ces types couchés à tes pieds, le bonheur ressenti tout au fond de moi m'a fait comprendre une chose importante.

– Laquelle ? murmuré-je, intimidée par sa proximité, par lui, par la profondeur de ses émotions au fond de ses beaux yeux.

– Je t'aime, Annabel. Je t'aime plus que les mots ne peuvent l'écrire, plus que ma voix ne peut te le dire.

Cette révélation me fait l'effet douloureux d'un coup de massue sur la tête.

Je le repousse des deux mains. Je ne peux plus supporter sa proximité, tant j'étouffe.

Je détourne le regard, en proie à une colère soudaine. Fulgurante. Brûlante.

– Ce n'est pas mon cas, désolée, lui asséné-je sans la moindre retenue.

La tristesse et la déception lavent son visage de son sourire tendre et me sont insupportables. Je pose les mains sur mes yeux, pour ne plus le voir, mais je sens sa chaleur quand il me rejoint. M'enlace.

Je le repousse. Encore. Incapable d'accepter son contact, à présent que je l'ai blessé. À présent que je sais ce qu'il éprouve pour moi.

– Et tu sais quoi ? m'écrié-je enfin. Toute cette situation, toi et moi, ici, cela ne fonctionne plus, Spider.

De nouveau, j'ai l'impression de lui mettre un coup de poignard dans le cœur en utilisant ce pseudonyme qui met une barrière entre nous.

C'est alors lui qui recule d'un pas, cette fois-ci. Un fossé se creuse, instable et mortifiant. Plus violent, plus rude, plus ignoble que toutes les trahisons du monde.

Je suis prête à partir d'ici. Prête à le quitter sans un seul regard en arrière, mais si j'esquisse le moindre pas je vais m'écrouler au sol.

– Je... Je suis désolé. Est-ce que je t'ai fait du mal, Annabel ? demande-t-il, sincèrement affecté. Je n'ai jamais voulu te blesser, te toucher quand tu ne le voulais pas, t'embrasser si cela te dégoûtait.

Je déglutis. Il me coûte tellement de lui faire du mal, mais ma seule envie à présent est de fuir cette ville. Seule. Car sans Jayce à mes côtés, je serai libre de faire toutes les erreurs possibles, cela ne lui retombera jamais dessus.

– Il fallait y penser avant, asséné-je. Avant de me toucher. Je vais récupérer ma veste maintenant et, si tu le permets, je m'en irai. Voilà.

J'attends qu'il recule davantage pour pouvoir passer sans le frôler, mais il se contente de lever une main, pour se la passer sur la mâchoire. De nouveau, il reste un long moment à m'observer. J'ai du mal à supporter cette intensité, parce que, j'en suis sûre, il arrive à me comprendre, à percer à jour ces secrets gardés pour moi.

– Alors c'est donc ça, dit-il patiemment. Tu me repousses pour pouvoir t'enfuir plus facilement ? Parce que tu as peur pour moi, pour ma vie, alors que la tienne tu t'en contrefous.

Je lui rends son regard, choquée et rouge de honte.

– Eh oui, moi aussi, je te connais bien, Annabel. Alors dis-moi ce que tu as, ce qui ne va pas et on le réglera ensemble.

Il revient vers moi, me prend les mains et les porte à ses lèvres pour les embrasser. Dieu, pourquoi cet homme est-il aussi parfait ?

Je sens mes défenses exploser les unes après les autres, mes barrières s'effondrer, et je tremble contre lui.

– Malgré tout ce que tu fais pour moi, je sais nos adversaires féroces et prêts à tout. Alors je me pose des questions, des tas, et, même si mourir ne me fait plus peur, je sais que, si l'on me rattrape, je souffrirais beaucoup avant qu'ils ne me laissent partir enfin !

– Tu es en sécurité ici, Annabel.

– Ce n'est pas le problème, bon sang ! m'écrié-je.

– Alors dis-moi ce que c'est !

– C'est... c'est que j'attire les ennuis, voilà ! Je suis un aimant à problèmes et, quand Carsten aura deviné que je suis toujours en ville, il fouillera chaque recoin d'Odessa pour me retrouver. Quand ce sera fait, il détruira chaque témoin sur son passage. Je n'ai pas peur pour moi, Jayce, j'ai peur pour toi ! Et pour Marilyn et sa famille ! Ils sont tellement gentils, tu comprends ? Je les aime comme mes propres proches. Et toi aussi ! Bon sang, je t'aime ! Je t'aime tellement fort que j'ai envie de disparaître et de mourir pour te protéger !

– Me protéger ? Chérie, je suis armé, têtu et prêt à tout pour passer le reste de ma vie à tes côtés. Personne ne me fera de mal.

– Ash... Ash t'en fera. Il m'a dit qu'il allait me retrouver, me le faire payer. Et, je le sais, rien ne l'arrêtera et il s'en prendra aux gens que j'aime pour me punir. Je n'en peux plus, Jayce, si tu savais comme j'ai mal à l'intérieur. Je suis tiraillée. Je veux partir, fuir et t'abandonner pour ton bien et, en même temps, je m'en crois incapable. Parce que tu es là et me regardes comme ça...

– Comme quoi ?

– Comme un homme fou d'amour. Et je ne supporte pas mon égoïsme. Donne-moi la force de partir, s'il te plaît. Je t'en supplie, si tu m'aimes vraiment, force-moi à partir.

– D'accord. Annabel, c'est d'accord.

– Comment ?

– Je vais te tuer. Je vais te tuer, voilà comment je vais faire.

Mon cœur se met à accélérer.

Mon sang dans mes veines me brûle la peau.

Je devrais avoir peur mais n'y parviens pas.

– Tu... commencé-je, avant de déglutir.

– Je vais aller monter la vidéo qui te disculpera, ensuite je hackerai les chaînes télé de tout le pays pour la faire passer en boucle. Puis on ressort. On se poste devant une caméra, je te tire dessus à blanc et je te balance dans le coffre du SUV avant de partir au Mexique, voilà comment je vais te faire disparaître, assène-t-il avec férocité.

J'éclate de rire, et il me serre contre lui pour m'empêcher de tomber, tant je suis lasse. C'est ridicule. Le plan le plus nul que je n'aie jamais entendu ! Jayce compte-t-il vraiment là-dessus pour nous sortir de ce pétrin ?

– Non, c'est trop imparfait. C'est trop... fou. Et comment vas-tu faire, quand toute ta famille pensera que tu m'as liquidée ?

– Je porterai une paire de collants sur le visage. Et nous utiliserons une voiture volée.

– Et si la police nous poursuit et nous arrête avant d'avoir franchi la frontière ?

– Je roulerai plus vite. Je volerai une Ferrari.

Je souris, attendrie par toutes ces solutions auxquelles il pense et qui ne fonctionneront jamais.

– Je crois que nous devrions frapper plus fort, proposé-je. Faire tomber toute l'organisation d'Ash. Car il est le seul pion à pouvoir nous mettre en échec et, malgré son incarcération, il a encore trop d'influence et trop de possibilités de blesser son entourage.

Jayce prend le temps de réfléchir à ma proposition. Ce faisant, il ne cesse de caresser mes cheveux, provoquant d'innombrables frissons en moi.

– Très bien. Tu sais quoi ? Pour le moment, on est fatigués, on a mérité le droit de se détendre. Et si on se prenait un peu de repos et qu'on réfléchissait à tout cela demain ? propose-t-il.

– Tu as raison, décrété-je. Je n’arriverai à rien dans mon état, de toute façon. Je suis... crevée, angoissée, énervée. J’ai besoin de me détendre.

Tout s’embrouille et s’amalgame dans mon esprit. Je n’arrive même plus à envisager un futur en dehors de cette maison. Et je ne vais définitivement pas passer ma vie à Odessa, parquée dans une villa, si magnifique soit-elle.

– Je le vois. Tu es toute bouleversée. Je n’aime pas te voir comme ça.

Jayce embrasse de nouveau mes mains, me tire vers lui et m’entraîne dans la salle de bains.

– Regarde ce que j’ai pour toi, dit-il en me montrant la baignoire remplie d’eau chaude et de savon, qui m’attend à bras ouverts.

– Je vais pleurer de joie... soufflé-je en sentant les larmes me monter aux yeux.

De plaisir.

Je remarque également un verre de bourbon sur le rebord et une petite pile de cookies sur un plateau. Voilà ce que Jayce a demandé à Chinah tout à l’heure quand nous sommes rentrés de notre escapade suicidaire. Ma jalousie me rend encore plus honteuse parce que tout ce qu’il voulait, c’était me faire ce petit cadeau incroyable. Ce n’est peut-être pas grand-chose mais, dans ma vie complètement chamboulée, j’ai juste l’impression que c’est Noël, là !

Je souris. De toute mon âme.

Et me tourne vers lui, mon cœur battant la chamade pour ce biker amoureux de ses motos, pour cet homme tellement, tellement tendre.

– Je suis désolée de t’avoir blessé, ne puis-je m’empêcher de lui murmurer en me fondant entre ses bras. Je ne voulais pas te repousser aussi froidement mais j’avais l’impression que te faire du mal était le seul moyen de me débarrasser de toi.

Comme Ax l’a fait en le forçant à quitter le gang. Et le traiter de balance, ça l’a marqué et blessé.

– Oublie ça. Tu as tant sur le cœur, Annabel. Ce n'est pas grave, si tu craques ou si tu faiblis. Sache que je serai là pour te soutenir dans tous les cas, alors n'hésite pas à me parler ou à te reposer sur moi.

Je ne peux que le prendre au mot.

– Baigne-toi avec moi, proposé-je alors en baissant les yeux.

Jayce attrape délicatement mon menton et me force à le regarder. Il a l'air sauvage et impatient. À la fois féroce et d'une tendresse à me faire fondre. De mes mains peu sûres d'elles, j'attrape le bas de son tee-shirt et le fais passer par-dessus sa tête. Je dévoile son torse mince et musclé, tatoué. Ces petites œuvres d'art arachnéennes ont une signification toute particulière qui les rend émouvantes. Elles témoignent de son respect pour ses camarades morts au combat, mais aussi de son désir de vivre, de s'en sortir et de ne pas oublier ce passé sombre auquel il a survécu.

Je me penche vers lui et lui vole un baiser. Mon motard se laisse faire. Il sourit, me regarde, mais ne bouge pas. Je le remercie d'un sourire timide. J'aime qu'il me laisse le temps de me réchauffer contre lui, de chasser mes inhibitions.

Mes mains, nouées autour de son cou, descendent lentement sur son torse, sombrent jusqu'à son jean qu'elles déboutonnent.

Sentir sa peau ferme, chaude contre la mienne, c'est bon. Il me fait trop envie. Je plonge les doigts entre son pantalon et son caleçon puis caresse langoureusement son érection. Les contours de son sexe sont épais sous mes doigts. Durs et doux. Je gémis un peu, et mon autre main se plaque sur son biceps gonflé.

Jayce, incapable de se retenir plus longtemps, m'enlace un peu maladroitement. Complètement excité. Son souffle est erratique et ses yeux si brillants !

– Annabel, tu m'en réserves beaucoup des surprises aussi délicieuses ? demande-t-il en râlant de plaisir à mesure que mes doigts se font plus assurés.

– Oui, réponds-je.

Du bout de la langue, je goûte les muscles de ses pectoraux, la courbe de son

cou. Je le sens trembler contre moi, le désir aussi palpitant que le mien.

– Déshabille-toi. Entièrement, lui ordonné-je.

Je recule d'un pas, le souffle lourd et le corps en feu. Jayce est vibrant de désir, magnifique. Sa peau dorée est tendue sur ses muscles bandés. Ses tatouages dansent à chacun de ses mouvements, ses lèvres s'entrouvrent sur un petit rire chargé de plaisir. Ses cheveux noirs, en désordre, retombent sur son front, assombrissant son regard chargé d'un besoin de sexe débridé. J'ai hâte.

– Très bien, mais seulement si tu en fais de même.

– Serais-tu en train de discuter mes ordres ?

– Ça dépend, je gagne quoi, si c'est le cas ? plaisante-t-il.

Jayce se débarrasse de ses bottines et de son pantalon, tout en m'observant. Son regard est tellement électrique, sensuel, lorsqu'il se pose sur moi ! Il me permet de me sentir bien dans mon corps, peu important mes complexes.

– Je ne sais pas, lui réponds-je. Je ne suis pas très douée pour les punitions. Je suppose que, si tu n'es pas sage, je ne partagerais pas mes cookies avec toi.

– Oh, c'est très méchant, ça ! Je devrais me satisfaire d'une tout autre sorte de friandise, dans ce cas.

Je glousse et l'admire dans son caleçon noir. Son corps est parfait, son sourire, merveilleux. Mon cœur ne bat que pour lui.

– Continue, lui intimé-je, impatiente.

– Tes désirs sont des ordres, susurre-t-il, taquin.

Il enfonce ses deux pouces sous l'élastique de son sous-vêtement et le fait tomber au sol. Il me dévoile sa nudité parfaite, la plus appétissante jamais vue. J'ai de nouveau envie d'y glisser les doigts, de sentir la soie chaude de cette peau délicate.

– Annabel, grogne Jayce. À. Ton. Tour.

C'est à lui de donner des ordres et, honnêtement, j'ai envie de lui obéir sans protester.

- Je commence par quoi ? lui demandé-je mi-innocente mi-provocante.
- Ta chemise. Enlève-la tout de suite.
- Très bien, minaudé-je.

Avant de monter dans la chambre, je me débarrasse d'abord de l'élastique retenant mes cheveux négligemment attachés, et ceux-ci glissent dans mon dos jusqu'au creux de mes reins. Puis j'ôte mes boutons les uns après les autres, jusqu'à dévoiler ma brassière dont j'ai soudain honte. J'aurais voulu porter des sous-vêtements attrayants, qui l'auraient excité, rendu fou de désir. Lorsque j'écarte les pans de mon vêtement, toutefois l'effet est là. Jayce est ivre de plaisir. Ses yeux, fixés sur ma peau à demi-nue, me rendent toute fière d'être comme je suis.

Je n'ai pas besoin de lingerie fine ou d'une énorme poitrine pour lui plaire. Il me veut telle que je suis.

Avant de me débarrasser de ma chemise, j'enlève ma ceinture d'où pendent mes menottes et mon holster. Je le fais lentement, consciencieusement. Le laissant mariner et observer avec attention. Enfin, je laisse tomber le bout de tissu à mes pieds.

- J'en veux plus, lance Jayce d'une voix éraillée.

Et moi, je n'ai plus envie de jouer. La tension qui pulse entre mes cuisses a besoin d'être apaisée avant que je ne perde le nord !

Je me déshabille entièrement puis plaque mon corps contre le sien pour l'embrasser un long moment. Cet homme a une bouche infernale. Ses lèvres expertes jouent avec les miennes, les tentent et les excitent, jusqu'à me faire râler à demi-mot.

Quand il recule un tout petit peu pour me regarder de haut en bas, son expression de pur plaisir se transforme soudain en une colère noire et brutale.

Ses doigts effleurent les contours de mon nombril. Il tremble. Et tombe lentement à genoux devant moi. Je le regarde faire, dévastée, tandis qu'il caresse l'énorme bleu sur mon ventre pâle. Que ses doigts dessinent les courbes noirâtres de l'hématome sur ma cuisse fine.

– Je vais les tuer. Tous. Je vais les massacrer, murmure-t-il en plaquant le visage tout contre moi.

Je caresse un long moment ses cheveux. Son souffle chaud balaye ma peau à un rythme effréné.

– Je n’ai pas mal, le rassuré-je.

Mais je crois qu’il s’en moque. Il ne cherche en aucun cas à être calmé. Non, ce qu’il veut, c’est me venger. Je le vois au fond de son regard glacial quand il lève la tête vers moi.

Cette nuit, cependant, je ne veux pas de colère, de mots durs, de tristesse entre nous.

– Prends-moi dans tes bras, demandé-je d’une voix douce.

C’est presque une supplique. Presque vital.

Jayce se relève lentement et commence par caresser mes fesses avec tendresse. Les frissons, le temps de la descente de ses doigts le long de mon dos jusqu’à mon postérieur, me forcent à me cambrer.

Il embrasse mon cou avant de me soulever, et j’enroule les jambes autour de sa fine taille. Quand il se met en marche, je me demande s’il va nous conduire directement au lit, mais il grimpe dans la large baignoire et s’y assied sans douceur. De l’eau éclabousse le sol. Des bulles de mousse me chatouillent les reins. Mais la sensation la plus exquise est de sentir son membre dur caresser la chair délicate de mon intimité.

Mon gémississement s’étire un long moment, tandis que je me frotte langoureusement contre lui. Ses bras se resserrent autour de moi, ses lèvres se perdent sur mes épaules. J’ai toujours l’impression qu’il m’étreint avec force car il a du mal à comprendre que je suis vraiment là, auprès de lui. Et j’aime plus que tout être serrée de cette façon. Plus que tout son souhait de me garder à ses côtés.

Ne pouvant pas prolonger cette tension qui grimpe et commence à être douloureuse, je me dois de nous soulager. Je n’ai rien d’autre en tête depuis que

nous sommes entrés dans la chambre. Une petite alarme s'allume néanmoins dans un coin de mon esprit, mais tout va bien, je suis sous contraceptif grâce à mon implant. Je le lui glisse timidement à l'oreille, avouant également que je n'ai pas eu de partenaire depuis longtemps. Et sa voix rauque me répond que, lui aussi, il est clean. Que lui aussi me veut tellement qu'il en a mal.

Je relève le bassin, plonge mes yeux dans les siens et me glisse le long de son érection. La sensation de pur bonheur, de plaisir incommensurable que nous nous offrons l'un avec l'autre, est belle. Agréable. Merveilleuse.

Les mains de Jayce parcourent mon corps, découvrant avec plaisir ces zones érogènes, qu'aucun homme n'avait touchées depuis longtemps. Il est impatient. Pas moi.

Je commence à onduler des hanches, à creuser les reins avec lenteur, lui offrant la possibilité de butiner ma poitrine comme il le souhaite.

Sa langue experte laisse une trace humide sur ma peau et un chemin incandescent de bonheur en moi. Il est tellement doux, tellement patient, pourtant, quand je me relève une énième fois, ma peau glissant contre la sienne avec volupté, il grogne et donne lui-même un coup de hanche vigoureux, qui l'apaise une ou deux secondes.

– Encore, lui ordonné-je.

L'extase de la lenteur a été balayée par l'enivrement de cette brutalité libératoire.

Jayce m'agrippe par la taille, plante un baiser rapide sur mes lèvres et recommence. Encore. Et encore. Et encore.

Nous gémissons ensemble. Nous nous aimons à l'infini.

Les vagues qui s'écrasent par rafales entre nous sont chaudes et indéliques.

Et tandis que je plante mes ongles dans ses épaules, que le plaisir me submerge aussi violemment que ses coups de reins, je le comprends, le bonheur ne réside pas au creux de mes mains. Le véritable bonheur, c'est de partager ce lien, cet amour avec Jayce. C'est cette façon de nous donner l'un à l'autre,

repoussant les ténèbres de la solitude au fin fond de nos esprits troublés.

Et quand je le sens jouir, quand ses mains se crispent sur ma peau, et que son râle déchire le silence ténu de la pièce, mon propre plaisir se décuple.

Je passe mes doigts humides dans ses cheveux décoiffés. Mes lèvres effleurent les siennes un instant, entremêlant nos souffles lourds.

Jayce sourit puis nous fait chavirer dans la baignoire sous nos éclats de rire. Je m'allonge sur lui, ma poitrine sur son torse et mes yeux dans les siens. Je suis heureuse, malgré tout ce qui tourne mal dans ma vie.

– C'était parfait, lui avoué-je. Tout est parfait quand tu es auprès de moi. Ou en moi, gloussé-je.

– Je me suis beaucoup entraîné avant de te rencontrer, répond-il avec un grand sourire.

– Non mais quel vantard !

Je le frappe à l'épaule puis détourne le regard pour admirer les mini-cookies sur leur plateau. Je tends la main pour en attraper un et le goûte directement.

Je suis affamée ! J'en propose un à mon homme, qui secoue la tête.

– C'est uniquement pour toi, chérie.

– Merci.

Je pose la tête contre lui et grignote mes biscuits en fermant les yeux. Je fais passer le tout avec l'excellent bourbon. Déjà, les vapeurs de l'alcool et la chaleur du bain me rendent groggy.

– Jayce, que va-t-on faire à propos d'Ash et de...

Son index se pose sur mes lèvres. Je relève les yeux et le regarde. Il se fait du souci pour moi, mais son air détendu me rassure.

– Ne pense pas à cette histoire pour le moment. On va aller dormir tranquillement, passer la nuit à se câliner, la journée suivante à se reposer et, quand on aura les idées claires, on réfléchira à ce qu'on fera. Pour le moment, je t'interdis d'y penser. Nous avons le droit de nous octroyer une petite journée de

repos et c'est ce qu'on va faire, Annabel.

– D'accord, approuvé-je.

Jayce attrape la savonnette entre ses mains. Il fait mousser le savon avec un peu d'eau chaude et commence à frotter mes épaules. Une bouffée de chaleur m'enveloppe entièrement, et je me redresse à califourchon sur lui.

Je lui permets ainsi d'explorer tout mon corps du bout des doigts. Je tremble un peu. Gémis beaucoup. Son toucher est apaisant, exaltant. Son regard est un concentré de désir et d'envie qui m'intimide autant qu'il me plaît.

Ses doigts... sur ma peau... ont un goût de perfection, un goût trop bon.

Je baisse les yeux et l'admire tandis qu'il me dévore d'un regard sensuel. Ses mains explorent, découvrent chaque courbe de mon corps, comme s'il souhaitait les dessiner à l'écume du savon. Il prend son temps. Prend du plaisir. Et moi... moi, je frissonne, frémis sous la délicatesse de ses attentions.

Quand son pouce se glisse entre mes cuisses, ravivant la flamme de mon désir, il me fait découvrir une autre forme d'intimité, mais qui me plaît tout autant. Ses gestes se font durs, frénétiques entre mes cuisses. Mon plaisir monte, monte, monte. Ma respiration est si profonde, mes tremblements incontrôlables. Je le regarde faire. Il me regarde rougir. Et je jouis une nouvelle fois dans un déluge de gémissements suaves.

Affamé par ma peau, il remonte à la hauteur de ma poitrine et la masse un long moment, les doigts glissant sans retenue grâce au savon. Je m'agrippe au rebord froid de la baignoire, la tête penchée en arrière. Le plaisir n'a plus de limites.

Quand c'est mon tour de le savonner, je décide de lui rendre la monnaie de sa pièce. Avec lenteur, je caresse son torse, dessinant le moindre de ses muscles jusqu'à être satisfaite, rassasiée de lui. Ses bras, croisés derrière sa tête, me rendent la tâche facile. Je trace de l'index ses tatouages, ses cicatrices. Certaines masquées, d'autres bien visibles. J'ai mal pour lui, pour ces tortures passées, mais je veux toutes les lui faire oublier entre mes bras. J'ai envie d'être, pour lui, une bouffée d'oxygène et un monde entier de rêveries.

Les yeux mi-clos, il me regarde, un sourire en coin sur ses lèvres fines.

Je sais, au moment où ses joues rosissent, que j'ai réussi à lui faire oublier tous les soucis de nos vies.

Et j'en veux plus, encore. Je veux le faire jouir comme lui m'a fait jouir.

Fort. Et longtemps. Et complètement.

Mes doigts glissent sous l'eau pour s'occuper de son sexe. Je les enroule autour de sa chair tendre et la masse. Jusqu'à ce qu'elle durcisse. Jusqu'à ce que sa longueur dépasse hors de l'eau. Alors je me penche au-dessus de lui et, sans cesser de lui faire du bien, je me mets à en lécher l'extrémité.

Sa peau est très chaude, à la température de l'eau du bain. C'est délicieux.

– Annabel, souffle-t-il à un moment.

Je relève la tête et, au même instant, il se répand sur moi, inondant ma poitrine d'un liquide blanc et velouté.

Je n'ai jamais vécu ce genre d'expérience avec aucun homme, avant lui. Figée de stupeur et troublée par l'effet excitant de la chose, je regarde Jayce se redresser et attraper une serviette à main pour m'essuyer consciencieusement. Pour la seconde fois, cet homme jouit sur ma peau, et une partie de moi se demande s'il l'a déjà fait avec une autre femme, ou s'il découvre ce plaisir à mes côtés.

Je n'ose pas le lui demander.

Nous sortons de la baignoire, une fois l'eau trop froide. On s'essuie grâce aux serviettes gigantesques, fournies par nos hôtes, puis Jayce quitte la pièce complètement nu.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demandé-je.

– Je vais me coucher ! réplique-t-il comme si ma question était stupide.

Il faut avouer que je n'ai jamais dormi avec un homme qui ne portait pas un minimum de vêtements sur lui. J'ai encore beaucoup à apprendre sur cet

exhibitionniste en puissance. Mais bon, son postérieur est une telle œuvre d'art qu'il serait barbare de le forcer à enfiler un nouveau caleçon !

Je ris et, lorsque j'accroche ma serviette humide au radiateur, aperçois un petit paquet posé sur la coiffeuse, au fond de la salle de bains. Je saisis le carton blanc pour le secouer légèrement, mais l'objet ne fait aucun bruit. J'ôte le couvercle. Le contenant est recouvert d'un papier de soie rose, sur lequel une carte est posée. Je la prends entre mes doigts et y lis un message de Marilyn me souhaitant une belle nuit.

Curieuse, j'écarte les pans de papier et sors de la boîte un joli négligé en satin noir.

– Marylin, grommelé-je avant de me mettre à sourire.

J'enfile tout de suite le vêtement, nerveuse mais heureuse de cette attention. Quand je me regarde dans le miroir, mes joues rougissent violemment. La nuisette est très courte, transparente sur le bas en dentelle et sous la poitrine. Le décolleté plongeant rend le tout très... sexy. Je me mords la lèvre inférieure. Je ne peux tout de même pas aller dans la chambre ainsi !

Froussarde comme je le suis, j'enfile la large chemise de Jayce par-dessus et serre les pans contre moi. Je retourne dans la chambre en marchant lentement. Je regarde cet homme allongé au milieu du lit, les bras derrière sa tête. Il m'admire ! Moi ! Me sourit avec amour. Et je sais, alors, que tout chez moi lui fait de l'effet.

En refoulant ma gêne, en écoutant mon cœur, j'ouvre doucement sa chemise et la fais tomber au sol. Jayce se redresse sur les coudes, soupire de bonheur en m'étudiant de haut en bas. Il passe le bout de sa langue sur ses lèvres.

J'avance d'un nouveau pas qui me rapproche du lit, de lui. Et je glisse les doigts sous les fines bretelles de mon négligé, qui tombe au bas de mon corps.

Cette fois, il gémit d'extase.

Je me couche tout contre lui, ses bras m'enveloppent avec fermeté. Nos peaux nues, chaudes et douces glissent l'une contre l'autre sans aucune barrière au monde.

Je l'embrasse passionnément. Il me rend mon baiser avec plus d'ardeur encore, jusqu'à ce que nous soyons à bout de souffle.

# Chapitre 16

## Annabel

J'émerge d'un sommeil extraordinaire, bien malgré moi. Quelque chose en mouvement près de mon corps immobile m'a tirée d'un rêve dont je ne me souviens pas.

– Pourquoi est-ce que tu sautes sur le lit ? grommelé-je en me roulant en boule.

Parce qu'en fait c'est « quelqu'un » qui vient d'arriver et de se jeter sur le matelas.

J'attrape le drap et le tire sur ma tête. Il sent bon comme Jayce.

– Je ne saute pas du tout ! Je me glisse simplement près de toi de manière furtive, réplique ce dernier, dont j'entends clairement le sourire dans la voix.

– Ça n'avait rien de furtif, poursuivis-je, bougonne.

– Vraiment ? Je suppose que je dois me faire rembourser mes cours de ninja, dans ce cas.

Je ne peux m'empêcher de rire. Bien réveillée à présent, je soupire et m'étire, avant de m'asseoir, les cheveux dans la figure.

Jayce est tout près de moi et tient à la main une chose surmontée de lumières vives.

Du bout des doigts, je dégage mes mèches folles de devant mes yeux et regarde cette grande part de gâteau surmontée de sept bougies. Je l'interroge d'un regard naïf, et il me dit :

– Souffle.

Je m'exécute.

Les sept bougies s'éteignent, et une fumée blanchâtre s'élève de leurs bouts noircis. Elles sont roses, évidemment, et probablement volées à Marilyn.

– Joyeux sept jours de cavale, m'annonce-t-il, toujours aussi souriant. À la base, je voulais que ce soit nos sept jours ensemble, mais puisque tu n'as accepté officiellement d'être ma chérie que depuis cinq jours, j'ai dû trouver un subterfuge.

Je soupire théâtralement et me recouche sans sommation.

– D'abord, être en cavale n'a rien de joyeux, déclaré-je.  
– Si, parce que tu es avec moi.  
– Bien sûr... Ensuite, cela ne fait pas sept jours.  
– Désolé de te contredire, mais ça fait bien une semaine. On va dire que tu as dormi comme un nouveau-né, ces trente-six dernières heures.  
– Trente-six ? couiné-je. Oh là là, j'ai honte ! Je n'ai jamais dormi autant de toute ma vie !

Je me raidis ! Comment ai-je pu ? C'est... incroyable ! J'en suis certaine, c'est dû à ces activités physiques intenses que nous avons pratiquées, avec mon motard, juste avant d'aller au lit. Si j'avais su que faire l'amour aidait à dormir aussi bien, j'aurais peut-être sauté le pas plus souvent. Quoiqu'il faille un amant vraiment extraordinaire pour en retirer autant de plaisir qu'avec Jayce.

– Ce n'est pas grave, tu as le droit de te reposer un peu, me rassure-t-il en posant une main sur mon genou dénudé. Tu as eu tellement à gérer dernièrement, tu mérites bien ce petit instant de repos.

Est-ce normal que son contact me rende aussi... désireuse d'en avoir plus ?

– Quelle heure est-il, alors ?  
– Onze heures du matin. Tiens, je t'ai préparé ça, aussi, conclut Jayce en attrapant un plateau qu'il pose près de moi.

Il contient une rose blanche dans un vase rose, un verre de jus d'orange, le gâteau au chocolat surmonté de ses bougies et une coupelle de salade de fruits. Touchée, je reste un long moment sans parler, à regarder cet homme qui ferait

tout pour moi. Qui fait tout. Tout ce qu'il peut pour me rendre heureuse, et ça marche. Mon cœur est complètement fou de lui et s'emballe toujours autant quand Jayce est près de moi.

– Aujourd'hui, j'ai décidé que tu serais ma princesse.

– La belle au bois dormant ? maugréé-je.

– Et je serai ton motard charmant, continue-t-il sans se laisser perturber. Au programme de ta journée détente : piscine, balade dans les jardins de la propriété, cocktails très alcoolisés et, bien sûr, entre chaque activité, je te conduirai au lit pour te...

Il ne termine pas sa phrase, car ses lèvres se perdent au creux de mon cou, avant de descendre sur ma poitrine, toujours nue, mon ventre puis mes cuisses.

Ma peau se couvre de frissons, pourtant j'ai chaud, tellement chaud ! Jayce fait ensuite le chemin inverse, embrassant chaque parcelle de mon corps, puis termine par mes lèvres et sourit triomphalement.

– Je ne vais pas t'empêcher de manger plus longtemps, mademoiselle. Je sais que tu meurs de faim. Ce petit préambule est simplement ma façon de m'assurer que tu réclamera mes caresses à corps perdu quand nous serons sortis de cette chambre.

– C'est ça, oui ! ris-je. Je suis restée seule assez longtemps pour savoir comment me satisfaire sans un homme à mes côtés, Jayce.

– Quoi ? Tu veux dire que tu pourrais te passer de moi ?

– Oui.

– Menteuse ! rétorque-t-il. En fait, tu n'es pas la belle au bois dormant, tu es Pinocchio.

– Pourtant, ce n'est pas mon nez qui est en train de s'allonger... le taquiné-je en jetant un bref coup d'œil à son jean noir et large d'où une bosse commence à poindre.

– Où est donc passée ma chétive petite princesse ? s'étonne-t-il.

Je place le plateau à côté de moi et commence à manger, allongée nue sur le lit. Jayce pose la tête sur mon ventre et ferme les yeux. Son gâteau est succulent !

– Elle s'est transformée en tigresse parce qu'elle meurt de faim, réponds-je.

L'une de mes mains est distraitemment enfouie dans ses cheveux, et, de l'autre, je grignote quelques fruits. La simplicité de ce début de journée m'émeut.

– C'est bien pour cela que je t'ai préparé ces petites douceurs.

– Tu as fait le gâteau toi-même ?

– De mes propres petites mains... dirigées par la diabolique Marilyn qui m'a crié dessus pendant près de vingt minutes pour que je ne mette pas de farine partout dans sa cuisine.

– Peut-on dire à un ancien militaire et membre de gang qu'il est adorable ?

– Tu peux, c'est même conseillé.

– Seigneur Jayce, arrête de sourire, maugréé-je. Je n'ai qu'une envie quand tu me souris de cette façon, c'est de t'embrasser à en perdre haleine !

– On t'a déjà dit que le ton que tu employais pour formuler tes compliments prêtait à confusion ? Non, parce que, vraiment, je ne suis pas encore sûr d'être flatté par ce que tu viens de dire.

Je termine mon verre de jus de fruits, éloigne le plateau puis me tourne, le forçant à se redresser.

– Excuse-moi, je n'ai pas l'habitude de la compagnie, encore moins d'un homme, et encore moins de quelqu'un qui m'apprécie et que j'apprécie, c'est tout.

Je prends sa main dans la mienne et me blottis contre son corps.

– Ce n'est pas grave, Annabel. Et puis j'aime t'entendre grommeler, ça me prouve que tu as encore un peu la force de te battre.

Mon cœur se serre dans ma poitrine, face à son souci. Jayce est un homme franc et honnête, qui n'a pas peur d'exprimer ses sentiments. Et pour le moment, il ressent avant tout de l'inquiétude à cause de moi. Alors je prends le parti d'accepter entièrement son cadeau, aujourd'hui, de passer la journée la tête dans les nuages, loin des problèmes qui nous tracassent.

– J'ai tout le temps envie de me battre, Jayce. Je suis un véritable garçon manqué !

– C'est faux. Tu es une femme, peu important tes passions ou tes fringues. Ce ne sont pas tes activités qui détermineront qui tu es et qui tu souhaites devenir.

– Mes activités ? Tu veux dire cette séance piscine cocktail que tu m’as promise ? J’ai hâte !

– Et voilà que tu te transformes en petite sirène. Tu vois que tu es une princesse.

– Je n’ai jamais dit le contraire !

Je sors du lit pour me diriger vers les vêtements achetés par Logan et sa maman, la pile sent bon la lessive, mais surtout Marilyn m’a apporté le tee-shirt et le caleçon que je lui avais demandé de me customiser, la veille. C’est parfait !

Je cherche d’abord mes propres sous-vêtements et lève les yeux au ciel en les découvrant presque tous minimalistes et en dentelle transparente.

– J’avais demandé du coton, bougonné-je quand Jayce se colle contre moi, dans mon dos.

Il pose la tête sur mon épaule et me sort du tas une petite pièce noire que je passe. Je renonce au soutien-gorge et enfile un débardeur jaune avec un joli décolleté et des bretelles spaghetti. Il est assez large pour me permettre de m’y sentir à l’aise. Quand je veux mettre mon jean, mon motard m’en empêche et me donne, à la place, l’un de ses caleçons.

– Tu veux que je mette ça ? demandé-je, étonnée.

– Oui, il fait très chaud dehors, tu te sentiras plus à l’aise là-dedans. Disons que ça fera office de short pour la journée.

– D’accord, approuvé-je.

Je mets son caleçon, très confortable au demeurant, puis me précipite dans la salle de bains pour admirer mon postérieur et l’inscription qui y figure en écriture argentée.

« À manipuler avec douceur », lis-je.

– J’approuve totalement, susurre Jayce en admirant, lui aussi, mes fesses.

Je le rejoins, amusée, et il est grand temps pour moi de mentir. J’esquisse une petite grimace et pose la main sous mon nez.

– Ton tee-shirt sent vraiment mauvais. Tu devrais en mettre un autre.

Rouge de honte, Jayce s'excuse une bonne dizaine de fois, se débarrasse de son haut et, avant qu'il ne rejoigne son barda pour en prendre un propre, je me saisis de celui rapporté par Marilyn puis l'aide à le passer.

– Parfait, lancé-je avec un petit sourire énigmatique.

Il me prend par la main, puis nous sortons ensemble de la chambre.

– Marilyn va être ravie de te revoir. Tu lui as beaucoup manqué, avoue Jayce.

J'en suis émue. Elle a été une véritable mère pour moi ces derniers jours, et tous ses cadeaux me font chaud au cœur.

Nous arrivons au salon, où se trouve Georges, devant la télé.

Il se tourne vers nous, regarde Jayce et esquisse un petit sourire amusé. Le motard, croyant fièrement à la fin de l'animosité de Georges, bombe le torse comme un roi.

Je pince les lèvres pour éviter de me moquer.

Nous trouvons ensuite Logan, esseulé à la cuisine, en train de déjeuner.

– Tout va bien ? s'enquiert ce dernier sans lever le nez de son assiette.

– Oui, merci, répond Jayce. Où est la petite famille ?

– Sean est au travail. Papa a emmené maman en ville. Il en avait marre de la voir tourner en rond en se demandant sans arrêt si Annabel allait bien. Il est rentré mais l'a laissée là-bas. Elle a croisé des amies en chemin. Je crois qu'elle projette tout son amour pour Rosie sur toi, lâche-t-il enfin, en me regardant droit dans les yeux.

La tristesse et la mélancolie au fond de son regard me font mal mais beaucoup moins que l'inquiétude de Marilyn à mon égard. Elle doit être terrifiée, si elle sait ce qu'il se passe autour de moi.

– Qui est Rosie ? s'enquiert Jayce, perdu.

– Ma petite sœur, avoue Logan. Elle est morte une semaine après sa naissance, bien avant que les parents ne décident d'avoir d'autres enfants, mais maman parle souvent d'elle, quand papa n'est pas là.

– Certaines blessures ne cicatrisent jamais, souffle mon homme en se frottant le bras, là où la plus longue de ses cicatrices se fait grignoter par ses tatouages.

Je m’approche de lui et l’enlace pour le réconforter. Aussitôt, la vie semble revenir au fond de ses yeux. Il soupire et passe une main dans ses cheveux, les ébouriffant au passage.

- On sort un peu dans le jardin, déclare-t-il finalement à son ami.
- D’accord.

Et d’un seul coup, Logan éclate de rire.

- Mec, ton tee-shirt te va à ravir !
- Quoi ? s’étonne Jayce.

À ce moment-là, je ne peux m’empêcher de glousser à mon tour.

Aussitôt, mon féroce motard ôte son haut et le retourne pour regarder au dos les magnifiques broderies réalisées par Marilyn. À ma demande, elle a cousu en rose un immense « Je n’ai pas besoin d’être musclé, parfait ou bien monté, avec un humour comme le mien... ». Ma charmante couturière a même ajouté des strass, tout autour du message, pour bien attirer le regard. Les lettres fluo semblent encadrées par de petites étoiles, c’est hilarant.

– Je suppose que je l’ai mérité, grommelle Jayce en remettant tout de même son tee-shirt.

- Tout à fait, souris-je.
- Mon amour-propre vient d’en prendre un sacré coup. Je sais très bien que mon...
- Pitié, épargne-nous les détails ! s’offusque Logan, horrifié.
- Dit l’homme dont les vêtements sont si moulants qu’on peut deviner la marque de ses boxers imprimée sur ses fesses.

Je hoche la tête à l’intention de Logan, rouge de honte mais amusée.

– Eh ! Je vous interdis de me dénuder de vos regards pervers ! râle ce dernier.

J’éclate de rire et me cache derrière mes mains pour oublier ce que je viens

d'entendre. Jayce pose un bras sur mes épaules et m'entraîne à travers la cuisine.

- Fais-moi signe si tu as besoin de quelque chose, termine Logan.
- Je n'aurai pas besoin de toi, c'est sûr, réplique Jayce.
- Pas de cochonneries dans ma piscine, je vous préviens !
- Je n'ai rien entendu ! crie le motard depuis l'extérieur.

Il vient d'ouvrir la porte arrière sur une véritable oasis éblouissante de beauté !

- Attention à Wendy, au fait ! conclut Logan.
- Qui est Wendy ? demandé-je en m'imaginant une petite blonde acariâtre.
- Aucune idée, ponctue Jayce.

Il m'attire contre lui et s'arrête, le temps de me laisser contempler ce paradis terrestre. Nous sommes sur une terrasse de granit blanc, entourée de palmiers gigantesques, dont l'ombre est bienvenue. Même s'il fait très chaud, ce midi, je me sens bien, là dehors. Près de nous, un salon de jardin en rotin et quelques chaises longues trônent magistralement à l'orée de la pelouse.

Celle-ci est parfaitement entretenue, et je m'y élance, courant droit vers le fouillis d'arbres en face de moi. C'est une véritable jungle qui m'accueille là.

Je suis restée si souvent enfermée, ces derniers jours, que je me sens revivre, d'être dehors, sans la crainte de me faire tirer dessus. Je m'engouffre sous les feuillages, mon attention attirée par un bruit proche. Remontant un petit sentier, je distingue clairement un son d'eau.

Je remarque sur ma droite une minuscule rivière traversant la propriété, et je la suis quelques minutes, Jayce sur les talons.

- Je savais que cet endroit te plairait, me dit-il.
- C'est tellement beau ! Et apaisant. J'aimerais ne jamais quitter cette maison.
- Rester prisonnière de cette demeure ne t'aidera pas à laver ton nom, répond-il doucement, de peur de me blesser.

Je le sais, bien sûr, mais il est difficile de quitter un confort aussi parfait, pour se lancer vers... vers l'inconnu.

– Il y a mieux à découvrir, encore, reprend-il.

Jayce me prend par la main, et nous remontons le cours de la rivière, jusqu'à une large cascade entourée d'un bassin d'eau claire. Je suis tout simplement épatée.

– Ils ont fait construire la cascade, bien sûr, elle n'est pas naturelle. Mais l'eau provient exclusivement de la rivière, ils n'ont pas souhaité avoir de véritable piscine à cause des produits polluants et de la consommation d'eau.

– Les plantes dans le bassin servent à filtrer, je suppose ?

– Oui, tout est naturel.

– C'est...

Je me tais, et un grognement féroce retentit près de nous. Soudain, sorti de nulle part, un énorme puma saute devant moi et montre les dents. L'animal est de toute beauté mais terriblement menaçant. Je retiens mon souffle, alors que Jayce se place lentement devant moi.

– Non, mais ça va aller, oui ? lui murmuré-je, énervée.

Je me remets en avant et l'empêche de me doubler de nouveau, en le repoussant du bras.

– Tu m'as déjà sauvée deux fois, à mon tour de te rendre la pareille !

– Bon sang, Annabel, ce n'est pas un jeu ! panique-t-il, tandis que l'animal nous approche, un pas après l'autre, les muscles roulant sous son pelage doré.

Ni une, ni deux, Jayce me ceinture et, sans me prévenir, il nous fait tomber dans le bassin. L'eau fraîche apaise un peu cette sensation d'étouffement, due à la chaleur et à notre rencontre inattendue. Lorsque j'émerge du bassin, je prie pour que le puma ait disparu. Ce n'est pas le cas.

Les éclaboussures n'ont pas l'air d'intimider le félin qui, curieux, se baisse pour nous observer, sans bouger davantage durant de longues minutes. Mince alors, pourquoi ne fuit-il pas ?!

Jayce, toujours derrière moi, m'enlace fermement. Ses yeux ne quittent pas ceux de l'animal, presque de la taille d'un tigre, cherchant l'éventuel danger

dans son attitude.

– Je vous avais dit de faire attention à Wendy ! plaisante Logan en sortant des fourrés.

Il se baisse, et le puma ronronne en se laissant caresser.

– Seigneur, dis-je en m’approchant à mon tour.

Sans plus attendre, je pose les mains sur le corps musclé de l’animal. Je suis le genre de femme à caresser tous les chiens, chats, ouistitis que je croise. J’adore les animaux. Certes, je ne vois pas souvent de singes au Texas, mais nous avons déjà fait des saisies d’animaux exotiques avec mes collègues, et je m’occupe toujours des petites bêtes traumatisées.

– Annabel, éloigne-toi d’elle ! m’intime Jayce.

Je lui lance un regard noir.

– Wendy ne vous fera pas de mal, le rassure Logan. Elle est douce comme un agneau. Sauf quand je ne la nourris pas assez.

– J’espère que tu ne lui donnes pas du tofu, plaisanté-je.

– Non, je la laisse se nourrir par elle-même, en fait. Elle chasse très bien dans le domaine. Et quand je vois qu’elle a faim parce qu’elle a fait chou blanc, je prends sur moi et récupère de la viande chez un boucher.

– Pourquoi est-ce que tu prends sur toi ?

– Je suis vegan, Annabel. Je n’apprécie pas franchement de mettre les pieds dans une boucherie.

– Vegan, oui, je comprends mieux le tofu et les légumes tout nus. J’ai rêvé d’un poulet rôti, cette nuit...

– Désolé, tu ne risques pas d’en trouver ici. Toute la famille est vegan, et nous sommes aussi écolos. La maison est fournie en électricité grâce à des panneaux solaires performants, et j’ai également des systèmes de récupération d’eau très au point.

– Mais posséder des animaux sauvages ne va pas à l’encontre de ce que tu prônes ? l’interrogé-je.

– Oh, je ne possède pas Wendy, c’est elle qui me possède. Elle a tout mon cœur, n’est-ce pas ma belle ? ronronne-t-il à son tour.

Le puma ferme les yeux et lui lèche la joue.

– Wendy était retenue enchaînée dans un jardin, en plein soleil, non loin d’ici. Elle était si maigre qu’elle aurait dû mourir, mais c’est une battante. J’ai été alerté par hasard, en faisant des tests sur un drone que j’ai créé. Je l’avais lancé un matin, très tôt pour que personne ne me voie, et j’ai repéré cette dame assez rapidement. J’ai préparé une équipe pour l’extraire de ce jardin la minute suivante. J’aurais dû attendre la nuit pour que l’on garde notre anonymat, mais j’avais trop peur qu’elle ne meure. J’ai donc opté pour le masque noir et le cambriolage violent. Avec Sean et deux autres hommes, on s’est introduits dans la maison, on a neutralisé le couple qui y vivait et on a récupéré Wendy. Nous avons été obligés de la mettre dans une cage pour la transporter, par sécurité pour elle comme pour nous. Elle était si faible qu’elle ne pouvait même plus lever la tête. Ses yeux semblaient exorbités à cause de sa maigreur. Je l’ai amenée ici, je lui ai construit une cage beaucoup plus grande et, durant six semaines, je l’ai chouchoutée. Repas luxueux, eau fraîche, un petit bain de temps à autre et, voilà, elle a repris de la vitalité. Quand j’ai été sûr qu’elle allait pouvoir s’en sortir seule, je l’ai reconduite dans la nature et je suis rentré à la maison. Elle me manquait beaucoup et, trois jours plus tard, je suis sorti dans le jardin pour lire un peu, et elle était là, juste devant moi ! Maman n’était pas vraiment ravie au début, mais cela fait désormais un an, et Wendy nous a tous adoptés.

– Tu n’as pas eu peur, lorsque tu l’as trouvée juste devant toi ?

– Non. Les prédateurs sur le point d’attaquer ont une attitude caractéristique. Wendy n’a jamais montré le moindre signe d’agressivité envers l’un de nous. C’est le plus gentil petit chat au monde.

– Elle n’est pas petite, proteste Jayce qui lui tapote quand même la tête. As-tu réussi à faire punir le couple qui l’a gardée captive ?

– Hum, officiellement, non.

– Que tu veux dire par « officiellement » ? le questionné-je.

– Je veux dire que les autorités n’auraient rien pu faire, puisque j’ai catnappé Wendy.

– Catnappé ?

– Kidnappé, version chat. Alors je me suis occupé d’eux moi-même. Disons qu’ils ont eu quelques os brisés... Ces salopards la maltrahaient depuis de longs mois.

– Je ne devrais pas approuver, puisque je suis censée être du bon côté de la

justice, mais étrangement je valide ce que tu as fait, avoué-je.

– Eux, non, ricane-t-il méchamment. Je ne porte pas les chasseurs dans mon cœur, mais ceux qui aiment torturer les animaux par simple plaisir morbide me dégoûtent au plus haut point.

J’observe le puma qui aurait dû fuir les humains, mais qui a perdu tous ses instincts pendant sa captivité. Puis Logan, avec son corps tout en muscles, ses drones et son félin à grandes dents.

– Logan, quel est ton métier ? demandé-je, en proie à un doute.

Mon estomac se noue. Je me demande un instant s’il n’est pas terroriste !

– Je n’ai pas de métier, Annabel. J’ai une vocation. Celle de faire de cette planète un endroit plus sûr pour la faune, peu important les conséquences pour les humains. Je suis un militant écologiste, un homme qui en a marre des hommes, mais surtout un criminel pour mon pays, à cause des actions que j’entreprends avec d’autres militants.

– Je vois, ponctué-je.

– Que vois-tu au juste, Annabel ?

– Hum, un homme avec un grand cœur et une générosité hors norme.

– Vraiment ?

– Oui. Toi et ta famille êtes des personnes que j’admire et apprécie. Je suis contente de connaître cette facette de ta personnalité, ce côté fanatique prêt à tout pour la planète. Je pense que tu fais la paire avec Spider. Chacun à votre façon, vous sauvez des petits animaux en danger.

– C’est toi, le petit animal en danger ? s’étonne Jayce en souriant. Chérie, tu as mis au tapis deux lieutenants de police sans transpirer une goutte. Arrête de te rabaisser, s’il te plaît.

Jayce m’embrasse sur la joue et m’attire à lui, nous éloignant du second couple atypique.

Nous passons un peu de temps à nous embrasser, à nous câliner au milieu du petit point d’eau. Sur la pelouse verdoyante, Logan s’est allongé et endormi, tandis que Wendy a disparu dans le jardin. Le ronflement de cet homme aurait pu réveiller un ours.

Je ris et nage jusqu'à la cascade, où le bruit agréable de l'eau, tiède au demeurant, couvre celui de notre hôte. Je m'adosse ensuite à un rocher lisse. Mon homme me rejoint lentement, un air béat d'admiration sur le visage.

– Ton débardeur est transparent, m'apprend-il en arrivant près de moi.

Il ne me donne pas le temps de répondre. Au lieu de cela, il m'embrasse avec une férocité agréable et enivrante. Je me laisse faire, même lorsqu'il m'agrippe par la taille pour me presser contre lui. J'ai l'impression d'être au paradis.

– Et tu n'as pas de soutien-gorge, conclut-il d'une voix rauque.

Ses mains se posent sur mes joues, faisant ruisseler un petit filet d'eau dans mon cou, puis descendent lentement jusqu'à ma poitrine et la caressent à travers mon débardeur.

– Qu'est-ce que tu fais ? paniqué-je en lançant un regard à Logan, qui n'a pas bougé de place.

– Tu sais ce qu'il nous dirait s'il était éveillé ? se moque Jayce.

– Pas de sexe dans la piscine.

– Oui. Mais il dort.

Alors le motard ôte délicatement les bretelles de mon haut pour exhiber mes seins sans vergogne.

– Jayce ! le réprimandé-je.

Mais au fond de moi, je suis excitée.

Il se contente de sourire, se penche pour poser sa bouche sur ma poitrine et, malgré le plaisir déchaîné qu'il me provoque, je ne peux m'empêcher de regarder Logan, de peur qu'il ne se mette à nous observer. Ma crainte crée un contraste saisissant en moi, qui se heurte violemment au délice de cet acte scandaleux.

Mes yeux finissent par se fermer tout seuls, et je laisse Jayce se délecter de ma chair sans plus me préoccuper du reste. Ses lèvres sont chaudes sur la peau froide de mes seins. Ses doigts sont... Mon Dieu, ils sont parfaits !

– Tu me fais tellement envie, Annabel, déclare-t-il alors, avant de me retourner entre ses bras.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es le courage et la force incarnés. Sans compter que tu es belle comme une nuit étoilée dont le regard ne peut se lasser.

– Ne me jette pas ces compliments à la figure pour me rendre plus docile ! Pas de sexe...

Mes mots se volatilisent quand il glisse une main sous l'élastique de mon caleçon. L'un de ses bras m'enserme sous la poitrine et, alors qu'il se presse contre mon dos, fort et affamé, il commence à me caresser avec fureur.

J'ouvre la bouche, incapable de lui dire d'arrêter, car c'est la dernière chose au monde que je souhaite qu'il fasse. J'ai besoin de plus, de tellement plus de ces sensations magiques qu'il arrive à insuffler en moi !

De moi-même, je passe une main dans mon dos pour baisser son pantalon, puis je me débarrasse de mon caleçon avant de me cambrer et de frotter mes fesses contre son membre dur et tendu. Cela me déleste d'un peu de cette violence qui imprègne mes sentiments pour lui.

– Annabel, arrête, murmure-t-il contre mes cheveux.

De toute façon, je ne peux plus bouger tant j'oscille sur le rebord de cette falaise vertigineuse, attendant cet infime mouvement de doigts qui me fera chuter.

Et il arrive la seconde suivante. Jayce me fait jouir, et je me tords de plaisir tout contre lui.

Sans attendre, sans même laisser cette tension retomber davantage, je me retourne, l'embrasse avec voracité et enroule les jambes autour de son bassin.

Jayce gémit contre ma bouche et fait quelques pas jusqu'à me plaquer contre la paroi d'un doux rocher, près de la cascade.

De minuscules gouttes fraîches nous assaillent et créent de petits diamants sur ma peau, balayés par les grandes mains rêches du motard.

Il me caresse délicatement. Puis il s'enfouit en moi, me pénétrant avec une telle force que je peux sentir tout son amour dans chacun de ses coups de reins. Il est passionné, terriblement tendre dans ses baisers, quand nos corps se heurtent sans aucune douceur. Toujours plus, j'en veux toujours plus. Je me mets à onduler du bassin, moi aussi, le percutant dans le but de nous souder, dans une douleur exquise et libératrice.

Mon cœur cherche à s'échapper de ma poitrine. Mon cœur veut voler vers le sien et fusionner avec tout cet amour qu'il m'offre.

Je l'entends prononcer mon prénom, dans le plus imperceptible murmure qui soit, et il jouit. Je le suis de près, mes bras douloureusement enroulés autour de son cou, afin de le garder auprès de moi.

- Je t'aime, chuchote-t-il avec la même intimité. Je t'aime tellement.
- Et je t'aime bien plus encore, Jayce, répliqué-je en remontant timidement les bretelles de mon débardeur.
- Je vais te prouver que je t'aime plus ! ricane-t-il, puis il plonge dans l'eau et disparaît sous la surface.

En remontant, il lève triomphalement un bras, et me rend mon caleçon qui s'était perdu dans le fond du bassin. Ainsi, je n'aurai pas à avoir les fesses à l'air en sortant de la piscine.

J'éclate de rire et l'embrasse. Un long moment. Un peu trop fort.

Quand nos peaux sont trop fripées pour les caresses, nous décidons de sortir, tout dégoulinants dans nos vêtements trempés. Jayce enlève son tee-shirt et l'essore sur Logan. Ce dernier se réveille en sursaut, hurle et s'enfuit en courant à l'autre bout du jardin. Mon homme le pourchasse quelques minutes, tandis que je vais m'installer sur une chaise longue, après m'être changée pour des vêtements secs.

J'ai enfilé l'une de mes brassières pour pouvoir prendre le soleil et un autre caleçon volé à mon homme. La douceur de ces températures estivales est un vrai bonheur. Cela me rappelle les longues nuits à patrouiller en ville, la fenêtre ouverte, avec mon jeune officier à instruire. C'étaient les rares moments de calme qui apaisaient mes journées, à l'époque.

Aujourd'hui, c'est la présence de Jayce à mes côtés qui embellit ma vie.

Il revient justement me trouver, son sourire aussi large et amusé que possible sur ses lèvres appétissantes.

– C'est mal de torturer un homme qui t'héberge, lui lancé-je en tentant de dissimuler mon propre sourire.

– Ce n'est pas de la torture. Il fait chaud, il devait s'hydrater.

– Hum, en fait tu es un ami impliqué.

– Tout à fait.

Jayce se place près de moi, entre deux chaises longues, puis déboutonne son jean et le jette sur la pelouse, en plein soleil pour le faire sécher. Je suis incapable de détourner les yeux. Son corps musclé et ses tatouages qui assombrissent sa peau bronzée ont raison de moi. Quand il se retourne pour replacer les coussins sur le siège, j'admire son postérieur ferme, avant de lire l'inscription sur son caleçon du jour. Il s'agit d'un sapin de Noël sans décorations. Les lettres dorées forment une phrase que je tente de ne pas lire, mais c'est plus fort que moi : « Les boules sont devant. »

Et j'éclate de rire.

– Quoi ? grogne-t-il. Tu te moques de mes sous-vêtements classes ?

– Je me moque de tes goûts atroces en matière de sous-vêtements classes.

– Si tu continues, je vais te priver de cocktail et t'emmener directement au lit !

– Je ne serais pas contre...

– Pour te faire dormir, termine-t-il avec un petit rire mesquin.

Je secoue la tête pour lui montrer ma désapprobation, et Jayce disparaît un instant avant de revenir avec nos boissons. Il les pose sur le petit meuble carré entre les deux chaises, puis me pousse de la mienne pour s'y installer avec moi.

– Tu prends toute la place ! le morigéné-je avec humeur.

– Oui, mais tu aimes ça, que je sois tout contre toi, murmure-t-il à mon oreille.

Il n'a pas tort. Radoucie, je me blottis contre lui, la tête sur son torse et le

laisse me bercer de sa voix sensuelle. Il me raconte sa toute première rencontre avec Logan, lorsqu'ils étaient cadets à l'armée. J'aime sentir ses mains caresser mes bras. Son souffle faire voler mes cheveux. Et ses lèvres se presser contre mon front de temps à autre. J'adore sentir son pouls accélérer sous mes caresses. Mes baisers.

Mais je chéris par-dessus tout d'en apprendre davantage sur lui, sur son passé, sa famille, sa vie avant le gang, avant la torture, avant de devenir Spider. Quand il était encore Jayce.

Le début d'après-midi se passe tranquillement, sans que rien ni personne ne vienne nous déranger. Je pourrais penser que nous sommes sur une île déserte, s'il y avait eu davantage d'eau autour de nous.

– Je vous préviens, pas de sexe sur mes chaises pliantes ! nous réprimande Logan en arrivant à notre hauteur, les mains occupées par un plateau contenant deux assiettes de salade et des verres de thé glacé.

– Arrête un peu de penser que nous passons notre temps à copuler, s'il te plaît, lui dit Jayce. Je vais finir par croire que tu es en proie à une énorme frustration sexuelle, en ce moment.

Logan baragouine quelque chose puis s'affale sur le siège près du nôtre, juste pour punir mon homme de ce coup bas. Il va tenir la chandelle pour nous empêcher de roucouler ! Quel monstre !

Finalement, la soirée nous tombe dessus à toute vitesse. Et avec elle, la crainte du lendemain se fait plus tenace.

La réalité reprend peu à peu le dessus, et je n'aime pas ce qu'elle représente.

# Chapitre 17

## Spider

Il est cinq heures du matin quand je me réveille d'une humeur sombre. La nuit s'en va à peine, mais mon sommeil a été bien trop troublé pour que je reste plus longtemps dans la chambre. Je me sens oppressé par les choix à faire. Par la sécurité d'Annabel qui m'importe tellement !

La jeune femme est immobile dans le lit, emmitouflée dans des draps blancs soyeux, et je ne peux m'empêcher de l'embrasser avant de m'habiller et de descendre au salon. Dans la cuisine, une lumière attire mon attention. Je m'y dirige et découvre Marilyn, occupée à préparer un gâteau avec une quantité surnaturelle d'ingrédients.

– Spider ! s'exclame-t-elle. Que fais-tu déjà debout ? Tu devrais être avec ta chérie à l'heure qu'il est, poussin.

– Il faut que j'aille travailler un peu sur l'ordinateur, réponds-je sans entrer dans les détails.

Je ne sais pas ce que Logan lui a révélé, ni ce qu'elle a déduit d'elle-même quant à mes activités un brin borderline. La seule chose certaine est que, moins elle en sait, mieux elle se portera.

– Oh, vous les jeunes et vos écrans ! se plaint Marilyn. C'est une histoire d'amour que je ne comprendrai jamais. Pourquoi ne retournerais-tu pas un peu au lit, je te prêterai ce livre que je viens tout juste de terminer, Spider. Il était tellement bouleversant ! Je t'assure, il faut que je t'en parle un peu, je ne peux pas garder enfouies toutes ces émotions !

Marilyn se tourne vers moi, faisant virevolter sa grande robe bleue. Ses mains sont pleines de farine, tout comme ses cheveux crêpés.

Je m'adosse au mur derrière moi, croise les bras et reste quelques minutes

avec mon amie pour l'écouter un peu.

– De quoi parle-t-il, ce livre ?

– C'est une histoire d'amour ! Une vraie, pas avec un écran. C'est à propos de cette jeune fille, Bella, toute simple et humaine, qui rencontre un jour un garçon qui la déteste ! Mais, vois-tu, les choses sont plus compliquées que cela, car ce garçon qui n'ose pas la regarder ou l'approcher est attiré par elle et les mystères qui l'entourent. En plus, c'est un vampire !

– Je ne pense pas que ce soit mon genre de lecture, Marilyn, ris-je.

– Pourquoi ? C'est tout à fait fascinant. Bon, il faut que j'en parle à quelqu'un d'autre, alors. Je vais téléphoner à mon amie Winnie !

Marilyn se lave les mains et saisit le combiné d'un téléphone près du frigo. Je m'approche de la préparation pour le dessert et vole deux quartiers de pomme que je déguste rapidement. Elle me tape le dessus des mains et se remet ensuite à disposer les morceaux de fruits, en couronne, dans le fond d'un plat.

– Winnie ? C'est Marilyn ! Dis, tu ne devineras jamais quel livre je viens de terminer ! Il s'appelle *Twilight*, et c'est un livre que tu dois lire absolument ! Une histoire d'amour palpitante entre un vampire et... quoi ? Comment ça des spoilers ! Non mais laisse-moi un peu parler... Je dois m'épancher, tu comprends ?

J'embrasse mon hôte sur la joue, tout en riant, puis disparais dans le garage. J'y allume l'ordinateur près de la fenêtre et me mets à travailler, tandis que le soleil se lève. La première chose à faire, c'est d'intégrer Annabel sur les vidéosurveillances du Lucky Market, le jour du meurtre. Pour quelqu'un de doué en informatique, c'est un travail long mais plutôt facile. Je corrige ensuite toutes les petites erreurs de montage, notamment les ombres, pour parfaire le tout. Ne pouvant m'en empêcher, je passe un moment à observer mon travail et à admirer ma compagne posant pour la caméra. Pour moi. Elle est sublime dans son uniforme. Plus encore, quand elle ne porte rien d'autre que sa timidité pour tout vêtement.

Je remarque alors à quel point l'inconscience de la jeune femme est proche du génie ! En étant dans cette vidéo, son étui de Glock clairement vide, elle s'est créé un alibi idéal pour le meurtre ! Loin du lieu du crime et sans son arme dérobée en vue de tuer Bailey, elle sera disculpée en un rien de temps !

– Tu es parfaite, chérie, murmuré-je en repassant la bande une dernière fois, pour m’assurer que tout colle.

Logan arrive dans mon dos au même moment. Je l’entends clairement, malgré ses pas furtifs et sa façon de se déplacer aussi discrète que létale.

– Pourquoi n’as-tu pas simplement changé l’heure et la date des bandes ? s’enquiert ce dernier. Tu te serais épargné beaucoup de travail.

– Si j’avais changé la date, j’aurais également dû effacer, en arrière-plan, ce panneau avec les promotions du jour et les clients qui ont traversé plus tôt, au cas où on les interroge sur le jour de leur visite au supermarché. Plus on change de détails sur une bande, plus il est facile de repérer la tricherie. Il était donc mille fois plus simple d’intégrer Annabel au bon jour que de tout changer sur la vidéosurveillance que l’on a d’elle.

– C’est pertinent. Que vas-tu faire, à présent ?

– Je vais effacer les bandes-vidéo de la visite d’Annabel puisqu’on la voit en train de discuter avec les deux policiers. Ensuite, je vais pirater les médias de tout le pays et faire passer la bande en boucle sur toutes les télés allumées.

– Maintenant ?

– Oui.

– Non, dit timidement une voix derrière nous.

Je me lève d’un bond, le cœur battant la chamade, et souris à Annabel.

Elle a les bras croisés, les ongles enfoncés dans sa chair, de façon sans doute douloureuse.

Je m’approche d’elle et caresse sa joue avant de l’embrasser. Ses lèvres soudées aux miennes ont un délicieux goût de luxure et de plaisir. Quand elle est près de moi, je me sens mieux. Bien. Quand elle est près de moi, je suis enfin à ma place au sein de l’univers.

Annabel se détend un peu et me rend ce baiser avec passion. Ses mains s’agrippent à mon large tee-shirt, et les miennes se posent sur ses hanches dénudées par son jean taille basse. Dans son débardeur violet, avec ses longs cheveux noirs tressés élégamment, elle est divine.

– Pourquoi pas ? lui demandé-je enfin. C’est le moment ou jamais.

– Le problème, si on envoie cette vidéo maintenant, c'est qu'ils auront tout le temps de trouver un moyen de la faire invalider. Je pense que nous devrions tenter de trouver des failles dans les affaires d'Ash et sortir un énorme dossier qui ébranlerait chaque personne à son service. On pourra alors diffuser la vidéo qui appuierait le tout et ainsi faire en sorte que la police d'Odessa puisse de nouveau respirer librement.

– Tu sais qu'Ash ne te lâchera jamais si tu démontes tout son petit système pourri. Annabel, quand je t'ai dit que j'allais te tuer, je ne plaisantais pas. Il va vraiment falloir que tu meures si tu veux être débarrassée de cet homme.

– Je suis prête à prendre le risque. Je peux disparaître. Je le savais, de toute façon, que cela finirait de cette manière. Quand un collègue vous pointe une arme sur la tête pour avoir sauvé un enfant, c'est davantage que de la déception que vous ressentez à l'égard de cette communauté. Maintenant, je ne vais plus me contenter de leur sourire en attendant d'être atteinte. Je vais fiche un sacré coup de pied dans la fourmilière et, s'il le faut, j'y mettrai également le feu.

– Très bien, annoncé-je, fier. Je vais aller hacker les ordinateurs de tes collègues et chercher la moindre trace de leurs crimes. Il n'y en aura peut-être pas beaucoup, mais tout ce qu'on pourra trouver nous aidera énormément.

– Merci pour tout ce que tu fais pour moi.

– C'est avec plaisir. Quand tes collègues seront en prison et que je t'aurais emmenée sur mon île déserte et paradisiaque, tu seras toute à moi. Ma démarche est purement égoïste.

Elle sourit, sachant très bien que je suis loin d'être superficiel à ce point.

Enfin, sauf pour les sous-vêtements et les paroles philosophiques inscrites dessus.

– Est-ce que tu sais un peu comment fonctionne le trafic d'Ash ? Tout ce que tu me diras pourra m'aider à optimiser mes recherches. S'il y a une trentaine de personnes impliquées, par exemple, il me sera plus facile de distinguer ses sous-fifres de ceux qui ont le plus de contact avec lui.

Je prends délicatement la main d'Annabel dans la mienne et la conduis au bureau improvisé, où tourne toujours le montage vidéo du Lucky Market sur mon écran. Je m'assieds sur ma chaise à roulettes, enregistre le document dans un dossier spécial portant le nom de code très spécifique de « Sauver les petites fesses délicates de ma Chérie » et prie pour qu'elle ne l'ait pas vu.

Apparemment, Dieu a encore une petite place pour moi au paradis puisque Annabel, occupée à approcher sa propre chaise de la mienne, n'a pas regardé l'écran.

– Ash est donc au sommet de la chaîne alimentaire, commence-t-elle.

Un peu nerveuse, elle attrape un crayon près d'elle, ainsi qu'un bloc-notes, et se met à faire des petits dessins, à mesure qu'elle réfléchit. Elle ne fait pas attention à ce qu'elle crée, aussi je suis touché de voir ce petit cœur adorable, au bout duquel pend un fil. Une araignée minuscule y grimpe pour atteindre le cœur, et des étoiles entourent le tout. Je pose une main sur sa cuisse et la presse tendrement. Cela semble la tirer de ses pensées. Elle tourne les yeux vers moi, les pupilles enflammées par ce contact entre nous, puis entrouvre ses lèvres sensuelles pour parler mais en est incapable. J'aime voir le trouble que je provoque en elle, cette femme si forte et droite perd tout sens des réalités quand mes mains se posent sur son corps. Et le spectacle est magnifique.

– Je vous préviens... commence Logan qui se trouve toujours près de nous.

– Pas de sexe dans le garage, termine Annabel en gloussant. On le sait très bien. On se contentera de ta voiture !

– Annabel ! grondé-je. Arrête un peu, il va s'énerver. Et moi, je ne vais pas réussir à me concentrer, terminé-je à son oreille.

Le simple fait de l'imaginer, pâle sur le revêtement noir de l'arrière du SUV, me fait frémir de désir.

– Bon, très bien, j'arrête de dire des bêtises.

– Oui, et si tu pouvais continuer à parler de tes collègues au lieu d'exciter ton homme, j'en serais ravi ! grommelle Logan.

– Vous n'êtes pas marrants, les gars. Donc Ash est le commanditaire de tout ce qui passe au sein de la brigade du crime. Bailey, mon coéquipier, était son bras droit avec Carsten, avant que ce dernier ne l'abatte. Je le sais, ils me l'ont dit cette nuit-là, dans la ruelle.

– D'accord, nous avons déjà le trio de tête. Je vais chercher toutes les informations que je peux à propos du mort, dit Logan en allumant un autre ordinateur.

– Et moi, je vais me concentrer sur Ash et Carsten pour le moment, renchéris-je. Annabel, continue à me parler de ces gens.

– En fait, je ne sais pas grand-chose de plus. Quand j’ai commencé à être prise pour cible au commissariat, j’ai cru que seuls les bons amis d’Ash m’en voulaient. Plus les jours passaient, plus leur virulence à mon égard me faisait douter. Et, peu à peu, d’autres policiers se sont mis à me tourmenter, j’ai alors pensé que, là-dessous, il y avait davantage que l’histoire du petit Max. J’ai bien tenté quelques recherches mais les ordinateurs du poste de police sont reliés les uns aux autres, alors c’était difficile de ce côté-là. Si j’osais entrer le nom d’un officier, toute la brigade était au courant. Quant à aller seule aux archives... Eh bien, je vous avoue que cela me faisait peur. Tout ce que je sais de plus, c’est que le lieutenant Rockas est également lié à Ash, puisqu’il a voulu m’abattre dans ce fameux sous-sol.

Je me retiens difficilement de jurer. Le militaire en moi se calme rapidement, quand bien même penser aux sévices infligés à ma belle me brûle les entrailles. Et le gangster que j’étais, que je suis toujours, bon Dieu, il a envie de faire couler le sang de tous ces salauds.

– Et sais-tu quoi que ce soit sur leurs activités ? grogné-je.

– Oui, ils extorquent des membres de gangs pour se faire de l’argent facile, entre autres choses. Peut-être qu’Ax pourrait nous aider ? S’il faisait partie du réseau d’Ash...

– Ax n’a jamais eu de bonnes relations avec la police, rétorqué-je. Il les a toujours tenus pour responsables de ce qui est arrivé à sa mère. Avec les nombreuses plaintes des voisins, quand il était petit, il avait pensé que la police viendrait les sauver, tous les deux, de son père violent. Ce n’est jamais arrivé.

– Seigneur, murmure Annabel.

– Oui. Tous ne sont pas aussi consciencieux que toi.

– Quand on devient policier, c’est pour faire passer les autres avant soi. Ce n’est pas être consciencieux, mais humain. Ces hommes et ces femmes ont perdu leur humanité en faisant passer l’argent en premier. Je peux te dire que je les comprends parfois. Certains d’entre nous n’ont pas de quoi envoyer leurs enfants à l’université, alors, oui, c’est facile de se frotter aux criminels et de leur fournir une protection en échange de pots-de-vin. Mais franchement, ce qu’ils ont fait, c’est dépasser les bornes ! On ne peut pas fermer les yeux sur des menaces de mort, sur des meurtres, sur cette délinquance qu’ils ont fait entrer au poste de police. Il faut qu’on les fasse plonger, c’est trop important !

– Et on y arrivera, Annabel. La volonté dont tu fais preuve paiera, je te

l'assure.

Je me tourne vers mon ordinateur et, avec une détermination tout aussi poussée, commence à étendre ma toile autour d'Ash et de sa bande. Je débute par l'officier principal, pénétrant son intimité à travers le réseau du pénitencier où il est incarcéré. Il est à la fois étonnant et aberrant de voir que, même depuis ces quatre murs gris, Ash a encore la mainmise sur de nombreuses personnes. Les e-mails échangés avec Carsten et d'autres lieutenants ont beau être codés, il est évident qu'il commandite toujours des actions coup de poing au milieu des gangs.

Au fil des conversations, je commence à déchiffrer le code. Lorsque les hommes parlent de poulaillers, ils désignent les gangs. Les plumes et les œufs renvoient à de l'argent et à de la drogue à récupérer. Les e-mails sont très étranges, avec ces métaphores aviaires, presque risibles. Jusqu'à ce que je tombe sur des ordres d'exécution pour plusieurs personnes. « L'oiseau moqueur » fait clairement référence à Annabel.

L'un des e-mails est d'ailleurs très parlant. Il date de la soirée même où elle s'est enfuie avec moi.

« La partie de chasse est lancée. Il vous faudra tirer sur l'oiseau moqueur pour continuer à nourrir votre famille », menace Ash. Et le message est destiné à près d'une dizaine de policiers.

Les preuves s'accumulent un peu plus, pourtant tous ces messages codés ne serviront à rien devant une cour de justice. Ash est trop intelligent pour se laisser piéger de façon aussi grossière.

Aussi, je me tourne vers Carsten. Si le lieutenant est un peu moins prudent que le prisonnier, je trouverai peut-être de meilleures preuves à accumuler contre eux.

À mon côté, Annabel soupire de dépit, en comprenant que je n'ai rien trouvé de solide.

Cela me donne encore plus envie de coincer ces salauds !

J'insère ma clef USB dans la tour de mon ordinateur et, après m'être introduit

dans son système, je craque, un à un, tous les mots de passe de Carsten. Celui du poste de police s'avère inutile, trop de monde peut se servir des machines du district.

Mais dans son PC personnel, au sein de son foyer, je trouve mon bonheur avec facilité.

– C'est Byzance, là-dedans, Annabel, soufflé-je pour la rassurer.

Je suis si concentré sur mes découvertes que je l'entends à peine couiner d'excitation.

Elle se lève de sa chaise, incapable de rester à ne rien faire, avant de se pencher par-dessus mon épaule et d'observer mes moindres mouvements à l'intérieur des dossiers de Carsten.

Tout y est trié avec ordre et précision, comme pour se garder un moyen de pression si Ash devenait incontrôlable. Il y a des captures d'écran de messages non codés, des ordres directs lui demandant d'aller récupérer l'argent auprès de certains membres de gangs. Mais surtout, la conversation intégrale entre Carsten et son coéquipier à propos du meurtre de Bailey est du véritable pain béni. Ash a commandité ce meurtre et celui d'Annabel. Ma photo est également affichée dans un dossier à part, mais aucun des policiers n'a encore découvert qui je suis.

En revanche, de lire que le FBI est arrivé en ville pour reprendre l'enquête me fait grincer des dents. Eux connaissent mon identité. Avec un peu de chance, ils ne donneront pas mon nom aux enquêteurs pour se garder l'exclusivité de mon arrestation.

Je récupère toutes les données pour les mettre dans mon fichier « Sauver les petites fesses délicates de ma Chérie » et me tourne vers elle.

Elle se fige, comme si elle s'attendait à une mauvaise nouvelle. Ce n'est pas le cas. Je l'attrape par la taille pour l'attirer à moi et la faire asseoir sur mes genoux, puis embrasse sa joue creusée par l'anxiété.

– Si tous les policiers sont aussi organisés et peu enclins à sécuriser leurs données, dans une heure, j'aurai un dossier de deux mille pages à te fournir.

– Alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me détendre ? soupire-t-elle.

– Parce que tu sais très bien que le retour de bâton sera violent. Quand tes collègues auront compris que tu es en train de prouver ton innocence en les dénonçant, ta mort sera ton plus grand bonheur.

– Génial.

– Mais ils ne te toucheront plus jamais, je te le promets, murmuré-je.

– Et après... Que va-t-il advenir de moi, Jayce ? s'apitoie-t-elle. Devrai-je fuir de ville en ville, en me teignant les cheveux et en changeant d'identité à mesure que je vieillirai ?

– Quand je t'ai dit que j'allais t'emmener sur mon île déserte, je ne plaisantais pas vraiment, avoué-je un peu gêné. Si tu le souhaites, Annabel, je t'emmènerai chez moi, dans ma propre villa, loin d'ici. Ce n'est pas une île paradisiaque, mais c'est un endroit qui te plaira, j'en suis certain.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on y mange de la viande.

– Tu me connais trop bien, rit-elle. Je suis en manque de protéines. J'en ai marre des fruits et des légumes. Je vais finir par me transformer en veau de mer.

– Les veaux de mer sont des créatures dignes et gracieuses ! proteste Logan. Et tu peux trouver énormément de protéines dans certains végétaux. Bien plus que dans de la viande, et c'est plus sain.

– Mais moins bon, marmonne Annabel.

Je suis le seul à l'entendre.

Heureusement, d'ailleurs, ou Logan aurait été choqué.

Avec douceur, je caresse les flancs de ma belle brune, glissant les mains sous le tissu de son débardeur. Son regard est soudain sérieux, soudain distant.

– Je ne veux pas que tu te sentes obligé de m'héberger parce que j'ai tout perdu, annonce-t-elle avec cette fierté qui la caractérise.

Qu'elle est belle quand elle hausse le menton comme une reine.

Je souris un peu, même si j'ai de la peine qu'elle puisse penser cela.

– Si tu crois que je t'offre la charité, tu te trompes, Annabel, avoué-je d'une voix éraillée par son air dur. Si tu étais n'importe quelle autre femme, je t'aurais offert une villa dans le lieu de ton choix et j'aurais fait en sorte que tu y vives au

mieux. Mais tu n'es pas n'importe qui. Tu es la femme que j'aime, celle qui fait battre mon cœur et apaise mes cauchemars. Je te veux chez moi, parce que je souhaite passer le reste de ma vie à me réveiller à tes côtés, à t'admirer pendant que tu dors, ou quand tu râles. Ce n'est pas de la charité, c'est un putain de besoin. D'être auprès de toi et de te rendre heureuse.

Apaisée par mes mots, un petit soupir de soulagement lui échappe, et son air bagarreur laisse place à une expression plus sereine. Mon pouls se calme de la voir ainsi rassurée.

Annabel se penche alors vers moi, me murmure un « merci » timide et bouleversant.

– J'aimerais ça... J'aimerais ça plus que tout au monde, de me réveiller près de toi chaque matin.

Et quand elle m'embrasse enfin, j'oublie tout ce qui m'a un jour blessé, ébranlé, bousillé.

Après cela, la matinée s'écoule doucement à entasser les preuves pour aider mon capitaine. Annabel a disparu momentanément pour aider Marilyn de façon tout à fait mystérieuse.

Vers midi, Chinah arrive dans le garage et nous annonce que le déjeuner est servi.

Logan se lève précipitamment, avant de s'arrêter à la porte du garage.

– Tu viens ?

– J'arrive dans une minute, réponds-je en sortant mon téléphone jetable de ma poche.

Mon ami disparaît, et je sais ce qu'il me reste à faire. Depuis quelques jours, je me surprends à penser de plus en plus à un autre de mes amis. Et si jamais je dois mourir en tentant d'innocenter Annabel, je veux que cet homme sache qu'il compte pour moi. Je comprends ce qu'il a fait. Je compose alors un numéro très particulier, les mains un peu tremblantes.

– Ouais ? répond une voix tranchante à l'autre bout du fil.

– Ax ? C’est Spider.

Aussitôt, un vide sans nom se crée entre nous. Nous ne savons plus quoi nous dire, après nous être séparés en mauvais termes. C’est étrange, d’ailleurs, ce besoin d’appeler mon ancien ami, mais j’ai des choses à lui dire.

Ax a été la seule personne à me tendre la main, quand je suis rentré au pays tout rapiécé, cinglé, déboussolé. Il m’a aidé à me reconstruire, à me bâtir un nouvel avenir et je lui en serai reconnaissant jusqu’à la fin de ma vie. Sans lui, je serais encore à la rue à l’heure qu’il est. Sans lui, je serais probablement déjà mort, empêtré dans des souvenirs trop lourds à porter.

Il m’a fait entrer dans son gang, oui, mais pas comme simple homme de main. Comme ami. Comme membre de sa famille.

– Écoute, je voulais te dire que j’étais désolé de m’être comporté comme un idiot, déblaté-je rapidement pour ne pas me dégonfler. Annabel m’a dit que si tu m’avais traité comme tu l’as fait, c’était pour me faire quitter le gang. Pour me protéger. Nous sommes amis depuis longtemps, et je me suis senti mal chaque jour de ne plus t’avoir dans ma vie, même si franchement tu aurais pu me parler de ton plan stupide. Certes, tu me connais trop bien et je t’aurais quand même suivi à la trace lors de cette fameuse descente de police mais... tu me manques, patron. Est-ce que je pourrais passer te voir, un de ces quatre, pour qu’on parle de tout ça, en fait ?

– Tu peux passer quand tu veux, mon pote, répond Ax avec un sourire dans la voix. Mais il va te falloir prendre l’avion et venir au Japon, pour cela.

– Au Japon ? m’étonné-je. Merde alors, tu as réussi !

– Oui. J’ai réalisé l’un de mes rêves. Enfin, deux d’entre eux, j’ai kidnappé Leigh pour qu’elle reste à mes côtés.

J’éclate de rire, un sentiment de mélancolie et de bonheur se propage dans ma poitrine.

– Je suis heureux pour toi, Ax. Tu n’imagines pas à quel point.

Lui qui n’a vécu que des drames tout au long de sa vie mérite d’être heureux. Il a été contraint de reprendre les rênes du gang, forcé de se vautrer dans une violence de moins en moins supportable. Je ne pouvais lui souhaiter mieux que

cet avenir dans le pays de ses rêves.

Avant de le laisser prendre de mes nouvelles, je raccroche brusquement. Si j'avais avoué à Ax dans quel pétrin je me trouve, il aurait été capable de rappliquer ici, dès le lendemain, et de canarder toute personne s'en étant prise à Annabel. Ax m'a sauvé la vie en m'éloignant de son gang. Je lui rends la pareille en lui cachant ma situation.

Satisfait d'avoir pu parler un peu avec lui, je me lève et sors de mon antre.

Je découvre, dans le salon, une véritable table de fête. La profusion de plats est digne d'un repas de Noël traditionnel. Il y a plusieurs salades composées de fruits ou de légumes, un gratin d'une couleur peu engageante, plusieurs variétés de tofu cuisiné de différentes façons. Marilyn, revêtue d'une robe grandiose, a l'allure d'une impératrice romaine. Sean et Georges ont enfilé une chemise blanche. Et Annabel...

Grand Dieu, elle est magnifique !

Debout près de la table, elle me regarde avec un immense sourire sur le visage. Sa robe est d'un lilas magnifiquement marié à sa crinière noire dénouée. Ses escarpins allongent ses jambes déjà fuselées, et son décolleté, mis en avant par un soutien-gorge diabolique, me donne envie de passer les mains sur tout son corps et de l'embrasser des heures durant.

– Tout le monde à table ! s'exclame Marilyn.

Je profite de la cohue pour embrasser Annabel et lui susurrer des mots doux à l'oreille. Elle rougit, c'est beau.

Le repas dure près d'une heure, mais la joie semblant animer nos hôtes est ternie par le regard triste de Marilyn.

– Pourquoi ces attentions ? demandé-je à l'oreille d'Annabel.

Elle presse ma main dans la sienne et se penche vers moi pour me répondre :

– Ils savent que nous allons bientôt les quitter. C'est un peu une façon de passer un dernier bon moment tous ensemble.

Quel idiot je suis ! Je n'y avais pas pensé, bien sûr. Tout ce que j'ai en tête, c'est Annabel et mon projet de la sortir du borbier où elle s'est fourrée. Avant cela, j'ai passé près de deux mois dans cette maison à discuter avec cette dame adorable, Sean et Logan, presque tous les jours, afin de mettre sur pied nos plans pour l'attaque au Japon. Et je les aime tous, comme eux ont appris à m'aimer. La séparation sera difficile. Enfin, sauf pour Georges, sûrement heureux de me voir débarrasser le plancher.

Alors je décide que le mieux à faire pour empêcher Marilyn de déverser ces larmes, prêtes à l'engloutir, est de la faire rire.

Je plaisante avec elle tout au long du dessert, malgré le regard noir de son mari qui a décidément une forte envie de me tuer. Et je débarrasse la table avec elle pendant que Chinah fait la vaisselle et que les garçons parlent à Annabel.

Quand il devient évident que Marilyn se sent mieux, il est temps pour moi de retourner dans ma Batcave.

# Chapitre 18

## Annabel

Jayce ne peut s'empêcher de tourner la tête vers moi et de sourire. C'est peut-être parce que j'ai les pieds sur le bureau et que ma robe tombe de mes cuisses pour les découvrir de façon ravageuse. Sa main posée sur cette chair tendre est possessive et ferme. Elle me fait vibrer. Je ne sais pas si c'est l'effet de mes vêtements ou d'être si détendue, mais, aujourd'hui, notre relation me plaît plus que jamais. Je suis en phase avec moi, avec nos décisions pour le futur, et très en phase avec lui.

Les mots de Logan tournent un instant dans ma tête. Pas de sexe dans le bureau... Oui... mais sur le bureau ? Il n'en a rien dit.

Mes joues rosissent insidieusement, et Jayce le remarque.

– À quoi penses-tu ? m'interroge-t-il en glissant la main un peu plus haut, sous ma robe lilas dont les quelques voilages légers sont très élégants.

– Si je te le dis, tu n'arriveras plus à travailler, murmuré-je avec un clin d'œil.

La seconde suivante, je me retrouve sur ses genoux, mes lèvres contre les siennes, et ses bras me serrent à m'étouffer. Moi-même, je le presse contre ma poitrine et me perds dans la sulfureuse étreinte qu'il m'offre.

C'est fou, comme la présence d'une seule personne dans notre univers peut le faire changer du tout au tout. Avant lui, j'étais seule, mais ça m'allait. Je me contentais de faire mon boulot, de rentrer dans mon appartement, une boîte impersonnelle et étouffante. Et aujourd'hui, je ne me vois plus passer une seconde sans Jayce à mes côtés pour me rassurer, m'embrasser ou me faire sourire. Et ce sourire est à lui seul le bonheur qui me manquait. Et son étreinte, le foyer dont j'ai toujours rêvé.

– J'ai envie de partir tout de suite, avoué-je. Partir vers ce havre de paix que

tu m'as promis et oublier que j'ai un passé et un futur. Je veux ce présent avec toi, contre toi et pour toujours.

– Annabel, je lutte, à cet instant, pour ne pas me sauver et t'emmener vers le paradis. Je ne pourrais jamais me le pardonner si tu passes le reste de ta vie avec une cible dans le dos. Je veux faire les choses correctement, pour une fois, et te permettre d'avoir un avenir digne de ce nom.

Je soupire. Pose la tête contre lui tandis qu'il recommence à travailler.

– Penses-tu que je pourrais retourner chez moi pour récupérer quelques affaires ? demandé-je.

– Je ne sais pas. Tu as des webcams dans ton appartement ?

– Oui, sur la télévision, et dans la chambre sur mon ordinateur, pourquoi ?

– Je vais m'infiltrer dans ton système pour voir un peu ce que tes collègues nous ont laissé.

Jayce pianote et entre plusieurs lignes de code, auxquelles je ne comprends rien. D'un seul coup, sur l'écran de son ordinateur, j'ai une vue sur mon salon, ma cuisine, dans le fond, et ma chambre.

– Ils n'ont presque rien démonté en fouillant chez moi, fais-je remarquer.

Les meubles sont toujours en place, les tiroirs ouverts, mais rien ne traîne au sol. J'ai probablement eu droit au traitement de faveur « ancien policier ». Pourtant le fait d'être venus profaner mon intimité et de m'avoir vraiment crue responsable de la mort de Bailey, au point de perquisitionner mon domicile, est un nouveau choc.

Même si nous savons que le FBI a désormais mon sort entre ses mains, ce sont mes collègues qui sont entrés chez moi. Légalement ou non ? Cela reste un mystère. Clairement, leur chasse à l'homme prend une tournure dramatique, car Ash, depuis le fin fond de sa petite prison de haute sécurité, les menace pour les garder alertes.

– Tu es sûre que tu n'as pas de troisième caméra ? lâche Jayce d'une voix étrange. J'ai détecté un autre périphérique.

– J'en suis certaine.

Je reprends ma place sur l'autre chaise et me penche en avant, le nez collé à l'écran. Une certaine tension s'élève en moi. Je n'aime pas ce que tout cela présage.

– Attends, je vais l'activer pour te montrer d'où la caméra émet, annonce le motard.

Jayce met en route un nouvel écran sur lequel on aperçoit mon salon sous un angle différent.

– C'est près de l'entrée, dis-je. Au niveau de ma bibliothèque. Je ne vois pas quel appareil pourrait émettre depuis cet endroit.

– Hum, hum, grommèle-t-il. Laisse-moi une seconde, je vais vérifier deux ou trois petites choses.

Ses doigts courent sur le clavier, faisant apparaître des tas de données chiffrées, jusqu'au nom du lieutenant Carsten.

– C'est quoi ? l'interrogé-je, perdue.

– Ça, ma chère, c'est l'homme qui a installé un mouchard dans ton appartement. Et d'après mes infos, il s'agit d'une caméra à détection de mouvements. Dès que quelqu'un bouge devant l'objectif, une alerte est envoyée à ton collègue.

– Donc, si je vais chez moi, il le saura tout de suite.

– Oui.

Il sourit triomphalement, et je me demande un instant ce qui peut bien le ravir dans cette situation de pire en pire, puis il déclare :

– Et je pense que l'on va pouvoir se servir de ça pour te faire disparaître, Annabel. C'est la meilleure idée que ce crétin n'ait jamais eue !

Jayce se lève de la chaise et hurle :

– Logan !

Ce dernier accourt la minute suivante.

– Quoi ? Un problème ?

- Non. J’ai besoin que tu fasses venir un médecin.
- Pourquoi ?
- J’ai besoin de sang. De beaucoup de sang. Celui d’Annabel.
- Euh... hésité-je en reculant d’un pas.

D’un seul coup, je n’ai plus vraiment envie d’aimer ce plan. Plus envie de mourir. Et encore moins de les laisser jouer aux vampires avec moi.

– Je vous préviens, je ne vais pas me laisser faire si vous voulez me couper un doigt pour prouver ma mort.

– Ce ne sera rien d’aussi radical. Chaque partie de ton petit corps est bien trop délectable pour en jeter un morceau. Non, ce que je pensais faire, c’est récupérer une poche de ton sang et du mien pour en asperger ton appartement. Le reste, je dois encore y réfléchir, mais je sais qu’on a là notre plus belle chance de réussir, si tout se déroule comme je le souhaite.

Il est encore en train de faire de la rétention d’informations ! Mais j’ai moi-même quelques petites idées qui commencent à se former dans mon esprit. Et je vais coincer Carsten, ça, j’en suis certaine.

Logan sort son téléphone de sa poche et fait appel à l’un de ses contacts mystérieux, qui accepte de s’occuper de moi. Quand l’homme arrive enfin, ma tension est à son comble.

Assise au milieu du canapé, dans le salon de mes hôtes, je tourne la tête vers Georges, fasciné par une émission de télé-réalité.

- Tout va bien se passer, chérie, me dit Jayce en s’agenouillant devant moi.
- Je n’aime pas tellement les médecins, ni les prises de sang, avoué-je. Sans vouloir vous offenser, bien sûr.

Je rougis en évitant de regarder le vieil homme debout près de moi, en train de serrer un garrot autour de mon biceps.

– J’ai l’habitude, réplique-t-il avec un sourire amusé.

Mon pouls bat peut-être un peu trop fort, je suis une grande fille et je peux tout de même faire face à une petite piqûre, non ? Non, mon cerveau a décidé à ma place, et à présent mon souffle s’emballe.

– Pense à la récompense, me murmure Jayce avec enthousiasme. Quand cet homme aura fini de t’ennuyer, je t’emmènerai manger un hamburger en ville.

Oh Seigneur tout-puissant ! De la vraie nourriture ! Je me sens revigorée, d’un seul coup !

– Tu m’achètes avec de la viande ? rétorqué-je néanmoins d’un ton blasé.

– Oui. Ça marche toujours avec les femmes, non ?

– Tu n’as pas dû sortir avec énormément de personnes, me moqué-je.

– À part toi ? Hum, je dirais une trentaine de séduisantes créatures jetées à mon cou. Par mois.

– Quoi ? m’emporté-je. Espèce de mufle ! Tu n’es...

– Voilà, c’est terminé, me coupe le médecin.

Je lève les yeux vers lui. Ses cheveux gris et ses yeux céruléens sont froids, contrairement à ses gestes. La façon dont il appuie le petit morceau de coton sur mon bras, pour m’éviter un bleu, est attentionnée. Cet homme doit avoir près de soixante-quinze ans mais est toujours aussi fringant.

– Merci Erik, lui dit Logan. Je te raccompagne à ta voiture.

Ils sortent ensemble, nous laissant seuls, Georges, Jayce et moi. Sur la table basse du salon, je regarde les deux pochettes de sang. La mienne, énorme, et celle de mon motard, beaucoup plus petite. Je ne connais rien du plan visant à me disculper mais pourrais m’en sortir saine et sauve, grâce à lui. Apparemment, la fausse mort est la seule solution pour me sauver la vie. Je m’en doutais un peu, à vrai dire. J’ai compris depuis longtemps qu’Ash ne lâcherait jamais l’affaire, mais être finalement confrontée à la décision finale me fait peur.

Mon plus gros problème est de savoir que ma famille sera anéantie par ce mauvais tour. Je ne veux pas leur faire plus de peine, ils en ont déjà assez avec leur criminelle de fille, mais je n’y peux plus rien. Je suis sur un échiquier, placée malgré moi, mais il est hors de question que je perde la partie.

# Chapitre 19

## Spider

Annabel me lance des regards noirs depuis des heures. Même son hamburger, mangé à l'arrière de la voiture avec sa casquette enfoncée sur la tête, ne l'a pas radoucie. Pas plus que la glace et la part de brownie dégustées tout aussi silencieusement.

Je commence à me dire que je n'ai pas détourné son attention, lors de la prise de sang, de la meilleure des façons.

Quand le soleil commence sa chute dans le ciel bleu foncé, nous montons tous les deux dans la chambre pour préparer nos affaires. Cette soirée est notre dernière dans la villa, car, cette nuit, nous allons enfin pouvoir disculper la jeune femme.

Toujours sans un mot, elle plie les vêtements offerts par Marilyn et les range dans une valise rose à paillettes trouvée dans l'armoire. Je remballe mes propres affaires dans mon barda kaki puis, désespéré, rejoins la demoiselle qui me tourne le dos. Je la saisis par les épaules et la force à se retourner.

Je sais qu'elle n'est pas anxieuse pour ce soir.

Elle a son propre plan, échafaudé avec intelligence, et il fonctionnera, c'est certain. Son but est de monter Carsten contre Ash en le faisant chanter. Les hommes sans foi ni loi n'ont aucun honneur et se retournent contre leur bourreau à tous les coups si l'on a mieux à leur offrir.

Pourtant, autre chose dans son attitude froide et agacée me blesse un peu. Elle ne m'a pas adressé la parole depuis des heures, et je commence à me sentir mal.

Quelque chose la bouleverse, et elle se mure dans un silence qui pèse sur mes épaules.

– Annabel, qu'est-ce que tu as ? demandé-je, inquiet.  
– Trente ! marmonne-t-elle quand je prends son menton entre mes doigts, pour lui faire relever la tête.

Bon, j'aurais vraiment dû me taire...

– C'est encore pire que ce que j'imaginai ! J'aurais dû m'y attendre, avec toutes les prostituées chez Ax, mais une femme par jour... Comment je dois le prendre, que tu aies choisi de passer du temps avec moi, hein ? Suis-je une nouvelle façon de te torturer parce que je ne couche pas avec toi à longueur de journée ? Ou bien...

Elle se tait, les lèvres tremblantes, les yeux humides.

Mon Dieu, si j'avais su que cela lui ferait aussi mal, je n'aurais jamais plaisanté sur un sujet tel que celui-ci.

– Pire que ce que tu imaginai ? répété-je. Annabel, que penses-tu de moi, sincèrement ?

– De toi, ou de ton passé sulfureux ? grogne-t-elle.

Je ne peux m'empêcher de rire face à son air boudeur.

– Arrête de te faire du mal pour rien. Il se peut que j'aie un peu exagéré en te parlant de mes compagnes, tout à l'heure. Je voulais simplement que tu cesses de craindre l'aiguille qu'Erik allait planter dans ton bras, et ça a fonctionné. Quant aux jeunes femmes qui traînaient chez Ax, elles n'étaient pas vraiment mon genre, voilà. Je n'ai jamais touché à ces filles. Rassurée ?

– Non. Quand tu dis « un peu exagéré », tu veux dire que tu as gonflé le chiffre de trente personnes ? Par mois ?

– De deux ou trois... plaisanté-je avant de me prendre un coup de poing dans l'épaule.

Annabel me repousse et va s'enfermer dans la salle de bains.

– Tu sais que je peux te voir ? lui dis-je en l'admirant à travers la paroi vitrée.

Je souris. Elle a ôté sa robe et se retrouve en sous-vêtements de dentelle blanche virginale. De dos. Ses petites fesses rebondies sont mises en valeur par

l'échancrure de sa culotte. Ses longs cheveux d'ébène effleurent le creux au bas de ses reins pâles.

Cette vision sublime chauffe mon sang et fait palpiter des papillons dans le bas de mon ventre.

– Seigneur, c'est donc ainsi que tu vas me torturer ? l'interrogé-je en posant les mains sur la porte froide.

Le verre sous mes doigts se couvre de buée.

Elle se retourne un peu, me lançant un regard amusé.

– J'étais loin des trente conquêtes par mois, Annabel, avoué-je pour la forcer à m'ouvrir la porte. Très loin. Je n'ai jamais atteint ce chiffre à l'année, si tu veux tout savoir. Ou même au cours de ma vie.

– Tu es un homme très sage, c'est ça ?

– Oui. Loin d'être un coureur de jupons. Je te le jure. En réalité, rougis-je, avant toi, je n'avais pas eu de relation pendant près de deux ans. Je n'ai jamais eu une vie très stable et encore moins de place pour un peu de tendresse. Pas au milieu du gang. Je ne voulais infliger ce calvaire à personne, même si je me sentais seul, paumé, et que ça m'écorchait la peau encore une fois.

Le visage d'Annabel s'apaise, et elle presse un instant les mains sur son cœur en signe de compassion. Elle est sublime. Un ange. Rien qu'à moi.

Quand elle me fait face et ôte son soutien-gorge, la fièvre qui imprègne chaque fibre de mon corps monte de quelques degrés. Mes yeux rivés aux siens ne peuvent que descendre et effleurer ses seins que je veux goûter, caresser, sucer, avec une brutalité à l'en faire jouir bruyamment.

– Annabel, soufflé-je en imaginant son corps pressé contre le mien.

J'ai l'impression d'être en cage alors que je suis libre. L'impression d'être en feu alors que la climatisation ronronne en fond sonore.

Quand elle ôte sa petite culotte, dernier vêtement qu'il lui reste, mon corps vibre du plaisir anticipé de la prendre, encore et encore, dans une symphonie de cris bestiaux de plaisir.

– Annabel, répété-je.

Et dans ce simple mot réside une île de plaisirs et d’amour inextinguible.

– Sais-tu quelle est la différence entre mes ex et toi ? lui demandé-je.

– Quelle est-elle ?

– Moi. Mon cœur n’a jamais appartenu qu’à une seule personne, toi.

Annabel me lance un baiser du bout des doigts et recule jusqu’à la douche italienne au fond de la pièce, face à moi. Elle lance le jet d’eau chaude dont la vapeur s’élève vers la petite fenêtre au-dessus d’elle. Tel un voyeur, je l’observe. L’admire. La contemple tandis qu’elle se lave, que ses mains graciles parcourent cette peau que moi-même j’aimerais toucher.

La sensualité dont elle fait preuve et sa façon de m’ignorer rendent le spectacle plus excitant, encore. Mes mains se crispent sur la poignée de la porte que je tente d’ouvrir une nouvelle fois, en vain.

Seigneur, les gouttes d’eau qui roulent sur sa peau, ou explosent en milliers de petits diamants translucides, me rendent jaloux.

Au bord de la crise de folie, je me débarrasse de quelques vêtements, ne gardant que mon jean sur moi. J’espère que l’air frais de la chambre m’aidera à garder l’esprit sain, mais Annabel me rend fou de désir et de passion.

Elle coupe l’eau, une fois propre, et sort de la douche pour sécher ses longs cheveux et les attacher en chignon strict. Sa peau luit d’humidité. Ses joues sont rougies par la chaleur. Dans mes pensées, elle danse nue, à califourchon sur moi. Elle gémit profondément à chaque effleurement de mes doigts.

Avec la démarche gracieuse d’une ballerine, Annabel s’avance jusqu’à la porte. La paroi de verre nous séparant, pourtant mince, semble creuser un fossé béant entre nous. À chaque seconde qui nous sépare l’un de l’autre, je semble y sombrer. Ce ravin noir et froid me fait frissonner.

Elle pose la main sur la clef et donne un coup sec pour déverrouiller son antre.

J’ouvre la porte.

La seconde suivante, j'entre dans la salle de bains chaude, où règne une atmosphère lourde.

Et sans lui demander son avis, j'attrape Annabel par la taille et la prends dans mes bras pour l'embrasser jusqu'au dernier souffle. Jusqu'à ce que la douleur de notre séparation momentanée cesse de me heurter.

Annabel enroule ses longues jambes autour de ma taille et se frotte langoureusement contre moi. Sa poitrine ferme contre mon torse nu me fait tourner la tête.

– Emmène-moi dans le lit, m'ordonne-t-elle.

Je m'exécute. La dépose sur le bord du haut matelas, entouré des voilages orangés du baldaquin. Annabel se tient bien droite, le regard aussi fier que possible. Du bout des doigts, elle déboutonne mon jean et le jette un peu plus loin. Mon caleçon se fait trop étroit. Mes pensées bouillonnent de mille images torrides et suaves de ce que je vais lui faire dans les secondes à venir.

Et lorsqu'elle pose la main contre mon érection, qu'elle commence à me caresser en me dévisageant, je me retrouve au bord d'un précipice, vers lequel elle me pousse petit à petit.

– C'est bon, soufflé-je. Bordel, chérie, c'est bon !

Sans dire un mot, elle m'ôte mon sous-vêtement, se penche légèrement jusqu'à ce que son souffle chaud effleure mon membre. Sa main entoure la chair ferme avant de commencer un va-et-vient lent, dont elle a le secret. Et du bout des lèvres, du bout de la langue, elle me suce avec entrain, créant un savoureux mélange de sensations explosives.

Mon corps frémit sous les assauts du plaisir. Je grogne et caresse les cheveux d'Annabel puis râle encore en la regardant se régaler.

Mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'en souffre le martyr.

– Arrête, soufflé-je enfin avec une hésitation dans la voix.

Oh j'aurais voulu aller jusqu'au bout, que l'écume mâle et blanchâtre peigne

sa bouche sensuelle. Qu'elle y passe la langue pour laper jusqu'à la dernière goutte tout en me dévisageant de ses grands yeux de biche effarouchée.

Mais ma plus grande envie est ce plaisir mutuel, pris l'un avec l'autre. L'égoïsme n'a pas sa place dans notre relation.

Annabel me lâche à contrecœur. D'abord, sa main retombe sur le lit qu'elle agrippe. Puis ses lèvres humides me quittent après un dernier coup de langue diabolique qui manque de me faire jouir.

Je caresse sa joue, et mes doigts glissent le long de son cou, jusqu'à sa poitrine menue qu'englobent mes mains trop rêches pour sa peau de pêche. Mon cœur écorché est apaisé par cette douceur et, quand Annabel ferme les yeux et gémit, je sais qu'elle adore ces préliminaires.

Ses seins sont tendres et appétissants. Je me penche vers elle pour l'embrasser, et mes doigts pressent leur pointe durcie. Mon baiser est exigeant, enfiévré, dominateur. Je demande le contrôle total de la situation à Annabel, et elle me l'offre en s'allongeant sur le matelas, les bras relevés au-dessus de la tête, en signe de reddition.

Je m'agenouille sur le lit, entre ses cuisses fuselées, avant de commencer à embrasser tout son corps. Ma belle brune frémit à chaque rencontre de mes lèvres. Et plus encore quand ma langue glisse du creux de son cou jusqu'au bas de son ventre.

– Jayce ! s'exclame-t-elle lorsque je touche au point le plus sensible de son corps.

Oh, comme j'aime l'entendre hurler mon prénom, incapable de penser à autre chose qu'au plaisir que je lui procure ! Et c'est un réel plaisir de lui donner tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Et quand elle m'offre ces gémissements en retour, le paradis me paraît terne en comparaison.

Je suis fasciné par sa chair moite et si délicate. Mes baisers, pourtant, ne pourront jamais lui faire honneur. Mes coups de langue jamais être assez bien pour elle. Annabel est une perle, un bijou fait des plus belles pierres précieuses de la terre, et je suis la simple coquille rustre destinée à la protéger. Ce que je

ferai au péril de ma vie, tant qu'elle pourra vivre et dispenser sa bonté autour d'elle, comme elle le fait déjà si bien.

Ses mains délicates glissent jusqu'à moi, j'entrelace nos doigts avec vigueur et les fais monter vers les nuages. Avoir son goût sur les lèvres, sur la langue, est l'aphrodisiaque le plus efficace au monde. Elle est délicieuse ! Seigneur, comme je l'aime !

Et ce constat est bien pauvre face à la réalité.

Annabel, excitée, commence à onduler des hanches, se frottant encore plus fort contre moi. Alors, sans perdre plus de temps, je la délivre de cet orgasme, qui menace de l'ensevelir depuis de longues minutes.

Je lape la chair humide, une toute dernière fois. Vigoureusement. De façon bestiale et affamée.

Et Annabel râle en se tordant de plaisir sur le matelas.

Son ventre, lustré de sueur, se soulève avec rapidité au rythme de son souffle saccadé. Je me redresse lentement et me place au-dessus d'elle. J'admire un instant son visage. Ses traits détendus mettent en valeur la profondeur de son regard plein de luxure. Ses cheveux sortis de son chignon s'étalent sur les draps blancs, créant un contraste élégant et nuancé.

– Je pourrais passer ma vie à t'admirer, Annabel. Et elle ne serait jamais assez longue pour découvrir tous les trésors tapis au fond de ton cœur.

En réponse, ses doigts remontent le long de mes bras musclés puis entourent ma nuque.

– Fais-moi l'amour, Jayce. Aime-moi comme si c'étaient les tout derniers instants que nous passions ensemble.

Est-elle pessimiste quant à nos chances de succès, ce soir ? Est-ce pour cela qu'elle se donne totalement à moi ? Pour vivre une dernière fois des instants de bonheur purs et simples ?

– Si tu penses que je vais les laisser nous déchirer, nous séparer, tu te trompes.

Tu es ma vie. Et je n'autoriserai personne d'autre à m'en voler une partie, de nouveau, d'accord ? grondé-je, le regard noir et les poings serrés.

– Oui, murmure-t-elle en baissant les yeux.

Ses jambes glissent le long des miennes, ses lèvres embrassent ma mâchoire virile. À la tombée de la nuit, je plaque mon corps enfiévré contre celui de ma compagne et nous lie dans la plus douce des intimités qui soit.

# Chapitre 20

## Annabel

La nuit est plus effrayante que jamais car elle signifie peut-être la fin de tout mon univers.

Jayce, assis près de moi sur le lit, a sa main dans la mienne, posée sur ma cuisse. Nous sommes tous les deux vêtus d'un jean et d'un tee-shirt noirs, simples.

Je me lève et me dirige vers le sac à main que j'ai posé sur l'un des meubles de la chambre. Par chance, il n'est pas rose, Marilyn me l'a choisi très sobre. Il se trouve près du radiateur dont les tuyaux cuivrés disparaissent dans le mur et, en les observant, j'ai envie de faire une bêtise, une très grosse bêtise. J'en suis consciente, et je sais qu'il ne me le pardonnera jamais.

– Jayce ? appelé-je. Tu m'en voudrais beaucoup si je te trahissais ? Me pardonnerais-tu ?

Mes questions énigmatiques le prennent au dépourvu. Il me rejoint d'un pas lent, ses lèvres posées dans mon cou me font frissonner de bonheur.

– Je ne pardonne jamais, Annabel. Je me venge.

La gorge nouée, je plonge la main dans mon sac et en sors une paire de menottes, j'accroche l'un des bracelets à son poignet et l'autre à un des tuyaux du radiateur avec une rapidité qui le laisse planté sur place.

Jayce cesse de respirer à l'instant même où il comprend qu'il est retenu prisonnier, et ses joues pâlisent de façon malade. Il semble soudain sur le point de s'effondrer, et j'ai l'impression de lui avoir plongé un couteau dans le ventre par cet acte assassin. Je me sens tellement mal. Pour lui, pour nous.

La sueur se met à perler sur ses tempes, et son regard s'emplit de fantômes d'un passé meurtrier.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je viens de lui infliger ? Ma panique s'éveille en moi, me dévore l'âme au passage.

– Je suis désolée, lui dis-je en posant les mains sur ses joues pour lui offrir ensuite un dernier baiser. J'ai trop peur qu'il t'arrive malheur et je sais que tu me suivras si je pars sans t'arrêter.

De sa main libre, il m'agrippe la nuque et colle son front contre le mien. La souffrance lue dans ses yeux me blesse. Pas autant que son désespoir.

– Annabel, déclare-t-il d'une voix éraillée que j'ai du mal à reconnaître, détache-moi immédiatement. Détache-moi, ou je vais te faire du mal, et c'est vraiment la dernière chose que je souhaite au monde, ma belle, parce que je t'aime.

Il serre les doigts sur ma chair, pas assez pour me meurtrir.

Sur son visage s'inscrit une expression que je ne lui avais jamais vue. De la détresse. Mêlée à une terreur sans nom.

– Si tu m'entraves, si tu me retiens captif, je ne me contrôlerai plus, se justifie-t-il. Je n'aurai plus aucune emprise sur mes propres gestes. Je vais déconner, Annabel. Pitié, détache-moi avant que je ne fasse une connerie que je regretterai toute ma vie !

Ses doigts s'agrippent fermement à mon tee-shirt. J'écarquille les yeux.

– Ils m'ont brisé là-bas, dans ce putain de désert. Ils m'ont brisé et maintenant j'ai ce monstre en moi qui ne demande qu'à sortir quand on veut l'entraver, halète-t-il.

Lourdement.

Ses tremblements me renvoient soudain l'image d'un homme abandonné, torturé en plein cœur d'une fournaise, et je me sens stupide de lui infliger ne serait-ce que le moindre souvenir de cette période sombre de sa vie. Stupide et

honteuse.

Mais tellement perdue au milieu de ce néant et de mes doutes, j'ai agi sans réfléchir !

Et je tremble, moi aussi. Pas de la même terreur que la sienne. Pas de cette rage d'être impuissant face à un ennemi déterminé. Je tremble de peur de le perdre.

– Excuse-moi, excuse-moi, me confonds-je un millier de fois en lui ôtant le bracelet et en jetant les menottes loin de nous. Je ne voulais pas te faire ça, te faire du mal.

Je glisse les mains sur ses joues rasées de près et l'embrasse.

Ses bras me saisissent à la taille. Ses yeux se ferment avec douleur.

– Je le sais, Annabel. À deux, nous serons plus forts qu'eux. Alors laisse-moi t'aider. Ne me mets pas de côté, comme je l'ai été si souvent, parce que ma vie ne vaudra plus rien si tu m'abandonnes. Ces derniers jours auraient pu être durs, tragiques ou sombres, mais ils n'ont été que lumière et bonheur, parce qu'on s'est trouvés. On s'est liés. Et nous avons fait de nos deux existences solitaires une union parfaite. Le destin t'a mise sur mon chemin et je crois que je ne pourrais jamais le remercier assez pour ce cadeau.

Je soupire contre sa bouche, laissant ses mots me reconforter et me rendre plus forte que jamais.

– Tu es prête ? m'interroge-t-il alors avec douceur.

Je me détourne de lui et disparaiss un instant dans la salle de bains, pour compléter ma tenue, avant d'enfiler ma veste en cuir.

– Oui, dis-je en revenant à la chambre.

Je le suis, plus que jamais.

Le regard de cet homme sur moi me surprend une nouvelle fois par sa profondeur. Il me détaille de haut en bas, fier de me voir dans les vêtements de

son magasin.

J'aurais pu en rire si je n'avais pas été aussi concentrée.

Je repasse une dernière fois le plan dans ma tête et l'expose à Jayce qui m'écoute religieusement, même s'il sait déjà tout ce que nous avons à faire.

Il est désormais temps de nous éclipser.

On descend tous les deux au salon, les valises à nos côtés. La petite famille que nous avons appris à aimer est réunie, assise sur les canapés, et, pour une fois, la télévision est éteinte.

Marilyn est la première à se lever. Elle se précipite vers moi, les larmes se déversant sur ses joues me touchent plus que je ne l'aurais imaginé.

– Tu vas nous manquer, ma puce ! Oh Spider, tu as intérêt à prendre grand soin de cette jeune femme, je te préviens ! lance-t-elle, les bras levés au ciel.

Au moment où elle veut étreindre mon motard, Georges se lève d'un bond du canapé et la rejoint, avant de passer un bras possessif sur ses épaules, en dévisageant méchamment mon homme. Le couple face à nous est tellement éclectique que j'en esquisse un sourire. La coiffure de Marilyn est parfaite, tout comme sa robe large et rose bonbon est fun. De son côté, Georges porte son habituel jogging turquoise un peu froissé. Même si son regard sur moi est tendre, ses émotions sont furtives, tout le contraire de sa femme. Il me tapote la tête et donne un léger coup de poing à Jayce, avant de retourner s'asseoir. Les frères se lèvent à leur tour. Sean me serre timidement mais Logan reste derrière, sérieux et inquiet.

Ce dernier nous escorte jusqu'à l'extérieur, où son SUV est garé.

D'une voix aussi froide que la nuit est brûlante, il nous dit :

– Prenez ça.

Logan tend les clés de la voiture à Jayce qui, à son air contrit, a envie de refuser. Au-delà d'un cadeau, il s'agit d'une preuve d'amitié rare. Mais le motard pense avant tout à moi, à ma situation, et, il le sait, il n'a pas les moyens

de refuser ce mode de déplacement utile et fonctionnel.

La moto aurait été bruyante et peu pratique avec les bagages.

– Merci, lui dis-je pour nous deux.

– Faites attention, et n’hésitez pas à envoyer un petit message quand vous serez en sécurité. Spider, si jamais tu le souhaites, on pourra encore travailler ensemble.

– Bien sûr, mon pote, répond-il. Ce sera avec plaisir.

Sans plus d’épanchements, nous grimpons en voiture, et Jayce nous conduit au bas de l’immeuble où j’habitais. Il est deux heures du matin, et les lumières attirant les papillons dans la rue sont la seule source de vie à l’horizon.

– La plupart des habitants ici sont très âgés, annoncé-je à mon homme. Personne ne nous surprendra à une telle heure.

– Parfait. Tu es sûre de toi, Annabel ? Parce que moi je le suis. Te faire disparaître et t’emmener dans mon havre de paix pour te garder entre mes bras nuit et jour, bon sang, je ne pourrais pas rêver mieux ! Mais tu vas devoir laisser une partie de ta vie derrière toi, et je sais que cela te blesse.

– Oui. Oui, je suis sûre, Jayce. Et je sais aussi que laisser ma famille en dehors de cet univers de violence et de mesquinerie est la meilleure chose à faire. Je ne pourrais pas me pardonner de les mettre en danger, en étant en cavale, et sans cesse regarder par-dessus mon épaule au cas où Ash mettrait un nouveau contrat sur ma tête.

– Très bien. Allons te tuer, mademoiselle.

Nous sortons de la voiture, garée un bloc plus loin, et, main dans la main, nous montons au troisième étage, sans utiliser l’ascenseur, muni de caméras. J’ai besoin de cet exercice pour me détendre, pour réfléchir une toute dernière fois aux conséquences de mes actions. Les pleurs de ma famille. Une vague d’arrestations et le rééquilibrage des forces de police d’Odessa. Même si jouer le rôle de la balance ne me plaît pas, je n’ai pas le choix. Il me faut mettre le feu à la fourmilière avant qu’elle ne fasse davantage de dégâts.

Quand j’arrive devant la porte de mon appartement, mon ventre se noue. Je décroche le ruban interdisant l’accès aux lieux et pénètre ce foyer sans vie et sans âme. Il fait froid. Personne n’a pensé à éteindre la climatisation. Prenant

soin de passer devant la caméra de Carsten, je vais m'installer sur le sol du petit salon et commence à placer, sur la table basse, les dossiers incriminant mes collègues, dans des pochettes cartonnées tenues entre mes bras serrés jusque-là. Jayce a fait un boulot fantastique en dénichant autant de preuves directes ! J'étale les échanges d'e-mails, je mets en évidence une clef USB, contenant des dizaines de photos trouvées par mon homme en hackant les téléphones de membres de gangs. On y voit des policiers en train d'échanger de la drogue et de l'argent avec des dealers de quartiers sensibles.

Je réprime l'envie de me tourner vers Jayce et de chercher du réconfort dans son regard, je ne peux pas montrer à la caméra espion que je suis accompagnée. Au lieu de cela, j'agis comme si j'étais seule, relisant quelques-unes de mes notes concernant le trafic d'Ash. Sur l'une des feuilles de mon bloc-notes, j'ai griffonné des dizaines de messages pour moi-même. « Je suis innocente. » « Je le prouverai. » « La vérité finira par éclater ! » Ils sont destinés à faire croire aux agents du FBI que je me suis échinée à travailler sur cette affaire. Ce qui est un peu le cas, au final.

À l'arrière de la télévision, je trouve un port USB où j'enfonce une autre clef, faisant défiler sur l'écran la vidéosurveillance du Lucky Market, où j'apparais à l'heure du meurtre au milieu du magasin. Jayce est doué en informatique. Si bien que personne ne pourra découvrir le subterfuge et prouver mon absence de cet endroit, cette fameuse nuit, à cette heure-là. Son implication dans tout ce travail me donne envie d'aller l'embrasser.

Je me relève à toute vitesse et me précipite dans ma chambre où je remplis un sac de sport de diverses affaires.

– Ne prends pas trop de choses, me dit mon homme à mes côtés à présent. On ne doit pas deviner que tu as récupéré des affaires pour fuir, ou les agents auront un doute quant à ton décès, et le doute gangrène les alibis.

– Oui, oui, juste quelques petites choses pour pouvoir tenir le temps de me refaire une garde-robe.

Je prends des sous-vêtements, des pulls et autres pantalons, auxquels je ne tiens pas particulièrement, mais suis tellement loin de tout, à cet instant, que je ne pense même plus à ce que je fais. Je me suis détachée de mon propre monde au moment de monter ces escaliers menant à ma vie d'avant. Et tout ce qui

compte, désormais, est de m'effacer d'une réalité souillée par les malversations en tout genre.

– Annabel, il est temps de passer ton coup de téléphone, m'enjoint Jayce en posant deux mains sur mes épaules.

– D'accord, murmuré-je.

Je ferme mon sac et plonge la main dans la poche de mon pantalon pour en sortir mon téléphone à la carte prépayée.

Lors de nos soirées à épier les news à la télévision pour en apprendre plus sur l'avancée de l'enquête, et garder quelques coups d'avance sur tout le monde, nous avons découvert que le FBI avait mis en place un numéro d'urgence spécial, pour toute personne qui aurait des informations nous concernant, Jayce et moi. Une récompense a même été lancée. J'ai retenu le numéro de téléphone et l'appelle, déterminée.

Pourtant, il me faut paniquer un peu, pour jouer la comédie.

Alors je m'imagine le pire scénario possible et me sers de cette peur pour rendre ma voix tremblotante. Mon attitude un brin hors de contrôle.

– Centre d'appels du FBI. Puis-je vous aider ?

– Ici le capitaine de la police d'Odessa, Annabel Hyson, énuméré-je. Je suis actuellement chez moi, et... Oh mon Dieu ! Il va me tuer !

– Capitaine, calmez-vous ! Dites-moi ce qu'il se passe !

– J'ai trouvé... J'ai trouvé la raison pour laquelle ils m'ont piégée et ils savent que je peux les faire tomber. C'est Carsten... il est devenu fou ! Vous devez me sauver ! Par pitié, sauvez-moi avant qu'il ne me tue ! hurlé-je.

Je raccroche tout de suite après et lance mon téléphone au sol.

– À moi de jouer, me dit Jayce après m'avoir embrassée.

Je cours précipitamment vers le salon, à la limite du champ de la caméra afin d'apparaître distinctement, sans que mon motard puisse être distingué.

– Carsten, je t'en supplie, tu n'as pas à faire cela ! Ash paiera pour ce qu'il t'a fait, pour t'avoir fait chanter, mais ne te venge pas sur moi ! le supplié-je.

J'ai les mains en l'air.

Face à moi, Jayce tient son Glock dirigé vers ma poitrine. Je sais qu'il va me tirer dessus et, malgré le chargeur vide, la scène me fait une drôle de sensation. Une légère brûlure dans la poitrine me rappelle que, quelques jours plus tôt, mes collègues me visaient. Pour de vrai. Et dans le but simple et clair de me tuer.

D'un léger hochement de tête, il me signifie qu'il va tirer. Je prends une profonde inspiration, laisse la détonation me transpercer avec la même force que la balle imaginaire que je viens de recevoir. Puis je tombe à la renverse, inerte.

Jayce me tire par les pieds pour me sortir du champ de la caméra, sans être vu, il dispose ensuite mon corps au milieu de la cuisine. Je n'ouvre pas les yeux, mais je sais qu'il exécute mon plan à la lettre quand j'entends la caméra espion tomber au sol et se fracasser. Le motard en écrase l'écran, pour que rien de plus ne soit filmé, tout en préservant la carte mémoire, facilitant ainsi le travail des enquêteurs quand ils voudront regarder la bande.

Aussitôt cette action accomplie, je me redresse et attrape la poche de sang au fond de mon sac à main. J'en vide les trois quarts par terre, sur le sol pâle de la cuisine avec un détachement froid. Ensuite, je m'allonge de nouveau et Jayce me traîne une seconde fois par les pieds, pour laisser une marque nette derrière moi. La trace d'un corps mort traîné à l'extérieur.

– Tu vas bien ? demande mon homme en m'aidant à me relever.

Je n'en suis pas sûre mais je hoche la tête. Avec une petite serviette sortie de sa poche, il essuie les traces rougeâtres sur mon manteau et range le bout de tissu.

– Je sais que c'est dur, mais tu te débrouilles merveilleusement bien, Annabel.  
– Encore quelques minutes et tout sera terminé. J'ai hâte.

J'imagine Carsten mettre mon cadavre dans le sac mortuaire, amené avec nous, et frissonne. Mon motard le plie correctement et le prend entre ses mains.

– Moi aussi, conclut Jayce.

Il m'embrasse sur les lèvres et, au moment où je m'apprête à lui dire combien

je l'aime, Carsten apparaît à la porte. Sa silhouette massive pénètre dans mon appartement, mon intimité, comme un voleur. Il n'a rien à faire ici, mais pourtant il est essentiel à mon plan.

D'un geste rapide, je prends le Glock que Jayce a dans son holster et, la seconde suivante, Carsten et moi nous mettons en joue. Un seul de nous a des balles dans son chargeur, et je suis soulagée qu'il ne sache pas à quel point je suis nerveuse qu'il soit le seul à être vraiment armé. Ma peur fait courir un frisson glacé le long de mon dos, jusqu'au creux de mes reins, de mon ventre. En une seconde à peine, je ne suis plus consciente de rien autour de moi, sauf de lui.

– Quel plaisir de te revoir, Annabel, me dit-il avec un sourire mesquin. J'ai bien cru que tu avais définitivement pris ton envol. Ash sera tellement content quand je lui dirais que je t'ai abattue.

Du coin de l'œil, je vois Jayce reculer, jusqu'à disparaître totalement, mon sac de voyage dans une main et le reste de nos affaires dans l'autre. Sa mission est claire : il va sortir par la fenêtre de ma chambre, descendre l'escalier de secours et rejoindre le véhicule de Carsten. Là, il disposera le sac mortuaire au fond du coffre de la voiture de police et, à l'intérieur, il déversera le reste de mon sang, contenu dans la pochette transparente, ainsi que la petite quantité du sien. Quelques-uns de nos cheveux seront ajoutés, puis il m'attendra dans le SUV de Logan pour que l'on s'enfuie tous les deux.

– Tu ne vas pas me tuer, Carsten. Du moins, pas officiellement, déclaré-je d'une voix rauque.

Il éclate d'un rire franc à m'en donner la nausée. Encore plus que de savoir le FBI bientôt là. Je dois mettre fin à cette histoire le plus vite possible, si je veux avoir la chance de quitter la ville.

– Tu vois le sac sur la table de la cuisine ? lui lancé-je. Il contient près de cent mille dollars et il va me servir à acheter ma liberté auprès de toi. Je sais qu'Ash te fait chanter et que tout ce que tu souhaites est de payer une bonne université à tes gosses. Avec cela, ta famille sera à l'abri. Et avec tout ce sang que tu vois derrière moi, par terre, tu pourras dire à ton patron que tu m'as tuée. Il arrêtera alors de te mettre la pression et de menacer tes proches pour que tu obéisses.

Pour la première fois depuis le début de cette histoire de fou, je vois quelques émotions effleurer le visage dur de cet homme. De l'étonnement, de la suspicion mais aussi un vif intérêt.

Dans le carnet posé dans le salon, je parle clairement des pots-de-vin qu'Ash et sa clique touchent des dealers, en échange de leur liberté, mais j'insiste surtout sur le fait qu'Ash force ses hommes à commettre certains actes contre leur volonté. Il va payer très cher pour tout ce qu'il m'a fait endurer ces derniers mois et, en comprenant que je ne suis plus de ce monde, il cessera de vouloir s'en prendre à sa propre famille pour me punir. Je suis peut-être en échec, mais, lui, il est mat.

La corde se resserre un peu plus autour du cou de Carsten, qui me dégoûte. Il réfléchit à toutes les possibilités qui s'offrent à lui, et trahir Ash ne le gênerait pas du tout. Tout ce qui l'intéresse est d'être le dernier à rester debout à la fin de la partie, comme le vulgaire pion qu'il est.

– Où as-tu trouvé autant d'argent ? s'enquiert-il.  
– Disons que je connais quelqu'un, qui connaît quelqu'un... tu vois ce que je veux dire.

En réalité, il s'agit simplement de papier découpé, sur lequel nous avons glissé quelques vraies coupures. L'argent est si bien emballé que Carsten ne se doutera de rien, jusqu'à ce qu'il prenne le temps de bien vérifier. Heureusement, le timing joue en ma faveur.

– Je devine que la contrepartie est de te laisser partir, Annabel ?  
– Oui.  
– Et ce n'est pas tout, ajoute Jayce qui réapparaît auprès de nous, depuis le couloir étroit et sombre.

Carsten lui lance un regard noir et étonné, comme si, concentré sur moi, il en avait oublié l'existence de mon homme.

Jayce sort son téléphone portable de sa poche, affiche une photo et la montre au lieutenant. Je vois ses traits rougeauds pâlir, la sueur se mettre à perler sur ses tempes. Dans la journée, j'ai demandé un petit service à Marilyn. Elle est allée au parc, près de l'école où se rendent les enfants de Carsten, et les a pris en

photo. Jayce fait défiler ces clichés sur l'écran.

– En ce qui nous concerne tous, Annabel est morte, dit-il avec froideur. Et tu t'es débarrassé du corps dans un endroit que tu n'avoueras jamais. Jamais. Si, par malheur, il t'arrivait un jour de ne marmonner ne serait-ce que son prénom dans ton sommeil, Ash te paraîtrait la douceur incarnée comparé au monstre que je deviendrais, Niels.

Jayce s'approche de lui, un pas après l'autre, jusqu'à ce que le canon métallique de l'arme s'enfonce dans sa gorge. Carsten tremble. Jayce ne fléchit pas. Il lève lentement la main, agrippe la mâchoire du lieutenant avec une violence sombre et fascinante. La seule chose qui empêche le policier de tirer est que, à cette distance, le sang de mon homme l'éclabousserait et lui vaudrait des ennuis avec la justice.

– Si tu divulgues quoi que ce soit de notre plan, même par mégarde, je ferai souffrir non seulement ta famille, tes amis, mais je prendrai également un plaisir libérateur à te torturer jusqu'à ce que tu regrettes d'avoir encore le moindre souffle d'air dans tes poumons, le moindre battement de vie au fond de ton cœur pourri, c'est clair ? bluffe-t-il.

– Très clair, siffle Carsten entre ses dents.

Jayce recule de quelques pas pour se rapprocher de moi, et le lieutenant me regarde avec rage.

– Maintenant, tu ferais mieux de fuir avant l'arrivée du FBI, lui dis-je.

Il se dirige vers la table sans cesser de nous regarder et prend le sac contenant l'argent sans même le vérifier. Il le sait, il n'a plus beaucoup de temps devant lui.

– Je suppose que je vais devoir trouver une cible facile qui aurait versé tout ce sang, maintenant ? m'interroge-t-il en désignant les traces rougeâtres derrière moi.

Je souris parce qu'il ne sait pas que c'est lui que nous allons piéger.

– Ne t'en fais pas pour ça, je trouverai une solution rapidement, lui indiqué-je.

– Et pour lui ? raille Carsten en désignant Jayce du menton. Il s'est bien foutu de moi, en t'emmenant hors de ma portée.

– Tu ne touches pas à cet homme, grogné-je en resserrant davantage la crosse de mon arme entre mes doigts froids de peur.

– Oh Annabel, je n’ai jamais aimé recevoir d’ordres, tu sais.

Avant que ses mots ne percutent mon esprit, Carsten pointe son arme vers l’être que j’aime le plus au monde, et plus rien autour de moi ne compte, sinon sa vie à lui. Lui qui a tout fait pour m’aider, pour me protéger. Et qui m’a déjà sauvée deux fois.

C’est à mon tour de le sauver. À mon tour...

Je me précipite sur Jayce quand le coup part.

Mon homme hurle. Hurle si fort que je le crois touché, mais il n’y a eu qu’une seule déflagration, et elle m’a percutée en pleine poitrine.

Je tombe à la renverse, retenue par Jayce, qui m’allonge sur le sol, le regard fou de peur.

Carsten prend la fuite.

Au loin, des sirènes de police retentissent.

Le FBI arrive, et j’ai tout fichu par terre en étant incapable d’ouvrir mes yeux à présent clos.

# Chapitre 21

## Spider

Un tir. La déflagration m'a explosé les tympans, mais aussi brisé le cœur.

Un tir, et Annabel se retrouve entre mes bras, inerte, choquée. Ses iris noirs rongent le bleu sublime de ses yeux, et elle me lance un regard plein de tendresse, de mille pardons, de « je t'aime » déboussolés.

J'ai peur. Comme je n'ai jamais eu peur de toute mon existence.

Je me retrouve le souffle coupé par l'incompréhension, si bien que mon hurlement s'étouffe dans ma gorge.

Carsten fuit. Annabel fait de même, d'une tout autre manière. Ses paupières se ferment de plus en plus lentement. Elle semble incapable de comprendre la situation, comme si son esprit se dissolvait doucement. Je suis terrifié. Affolé. Je ne veux pas la perdre...

Je m'agenouille avec délicatesse, son corps pressé contre le mien, et la dépose sur le sol carrelé. Dans ma panique, je n'arrive même plus à réfléchir, à penser correctement. Tout ce que je vois, c'est la femme que j'aime, inerte à mes côtés, après ce coup de feu qui m'était destiné.

Toute ma vie, j'ai pris des coups pour d'autres. En étant le commandant d'un groupe militaire en territoire de guerre, j'étais sur le devant de la scène, prêt à tout pour protéger mes coéquipiers. Mes amis. Dans le gang, j'ai été le bras droit d'Ax et me suis servi de cette place de choix pour étouffer les dissidences et prendre quelques coups à sa place, sans qu'il ne le sache.

Aujourd'hui, c'est le contraire ! Quelqu'un s'est placé en première ligne pour moi, pour me protéger, et franchement j'aurais mille fois préféré souffrir de nouvelles semaines de tortures plutôt que de voir Annabel aussi pâle et

immobile.

Mes mains tremblantes trouvent sa gorge chaude, et mes doigts s'enfoncent dans sa chair pour trouver un pouls. Normalement, j'aurais fait cela de façon quasi chirurgicale. Stoïque et précis. Mais il s'agit d'Annabel, et ma fichue panique rend mes membres engourdis, ma respiration trop forte, mon propre cœur bat si lourdement que cela m'empêche totalement de trouver un pouls.

Pas de pouls... Pas de pouls ?

Est-ce qu'elle respire encore, au moins ? Est-ce qu'elle a le moindre souffle qui s'échappe de ses lèvres rosées ?

Au loin, les sirènes du FBI et des ambulances retentissent. Les urgences ont été prévenues, suite au coup de fil d'Annabel un peu plus tôt. Je peux au moins me concentrer sur elle et les premiers soins à donner, en les attendant.

Mort de peur, je pose les mains au centre de la cage thoracique de ma compagne.

Je ne sais plus ce que je fais, vraiment plus ! Ce satané brouillard autour de moi annihile mon cerveau pour l'envelopper dans une douleur de deuil en devenir.

– Respire... Je t'en supplie ! Je t'en supplie... murmuré-je. Nous sommes si proches du but, Annabel. Eh, tu te souviens de la première fois où l'on s'est vus ? Tu sais quoi ? J'ai vraiment eu envie de jouer les bad boys rien que pour que tu me plaques contre ta voiture, chérie. Alors vis. Pour moi. Pour nous. Vis !

Et je comprime sa poitrine d'un mouvement puissant.

Le corps d'Annabel se cambre de douleur, tandis que ses yeux s'écarquillent. D'un réflexe purement instinctif, elle agrippe ma main et la serre dans la sienne.

– Jayce, dit-elle, tu n'étais pas censé revenir ici ! Espèce d'idiot ! grommèle-t-elle.

Est-elle vraiment en train de m'agresser alors qu'elle est sur son lit de mort ?

Seigneur, si ses derniers mots étaient « espèce d'idiot », j'en serais traumatisé.

– Arrête de t'énerver, Annabel. Les secours arrivent pour toi, ma belle.

Je lui caresse la joue. Ma main tremble toujours aussi violemment. Les larmes humidifient mes yeux, la rendant un peu trouble.

– Jayce, j'ai...

– Tu as quoi ? Oublié de me dire à quel point tu m'aimais et que tu me retrouverais dans l'au-delà ? Parce que nous sommes destinés à être l'un auprès de l'autre pour l'éternité, récite-je à toute vitesse, oui, je l'ai remarqué. Je t'aime, tu sais. Je t'aime comme jamais je n'ai aimé qui que ce soit de toute ma vie.

– J'ai oublié, tente-t-elle de nouveau, le souffle court.

Ses doigts graciles et aussi pâles que possible descendent le long de son corps, et jusqu'à la fermeture de sa veste en cuir.

– Ne regarde pas, lui soufflé-je.

Je sais que les blessures par balle peuvent être atrocement choquantes. Et, si cela lui fait peur, elle pourrait alors s'évanouir et ne plus jamais se réveiller...

Pourtant, elle ne s'arrête pas, et je la laisse faire, car j'ai besoin, moi aussi, de savoir à quel point les dégâts sont sérieux.

Annabel soupire, épuisée, alors je lui saisis la main et la porte à mes lèvres pour l'embrasser. J'ouvre moi-même le blouson, prenant soin de ne faire aucun geste brusque pour ne pas lui faire de mal, et hoquette en voyant sa poitrine.

Couverte de la veste en kevlar de son gilet pare-balles.

– J'ai oublié que j'avais une protection, dit-elle enfin en tentant de sourire, mais cela se termine en grimace.

– Bordel, grommelé-je. Annabel !

Cette exclamation porte en elle une multitude de sentiments qui se déversent en moi tel un flot de bonheur et d'espoir. Oh, je sais à quel point se prendre une balle, même avec un gilet, est douloureux. Ma belle brune a probablement, à l'heure qu'il est, un hématome énorme sur la peau. Elle doit souffrir à chaque

inspiration et se sentir très mal. Mais bordel, que je suis heureux de la savoir saine et sauve !

– Je t’aime ! m’exclamé-je en me penchant sur elle et en l’embrassant de multiples fois avec passion, effervescence et folie. Je t’aime plus que jamais !

– Moi aussi, je t’aime, Jayce, répond-elle de sa voix éraillée par toute cette folie.

Quand des cris arrivent jusqu’à nous, depuis le bas du bâtiment, Annabel serre de nouveau sa main dans la mienne, et je l’aide à se relever. Nous regardons tous les deux par la fenêtre, sans nous en approcher. Les renforts ont dû arriver.

– On doit partir tout de suite, annoncé-je.

Il est peut-être déjà trop tard. Peut-être. Mais si nous avons encore une carte à jouer, alors je la pose sur le tapis.

J’entraîne Annabel vers le palier, puis la sonnerie de l’ascenseur bipe dans tout l’étage. Je la plaque contre moi, dans un couloir perpendiculaire, et la maintiens fermement contre mon torse. Elle vacille un peu, et la douleur se lit sur son visage.

Mais Annabel est forte, fière et déterminée. Elle laisse de côté ses souffrances et s’accroche à mes épaules sans le moindre bruit.

Deux agents viennent de trouver la porte ouverte et hurlent aux hommes en uniforme de venir le plus vite possible, à travers leurs téléphones portables.

– Qui a reçu l’appel d’urgence ? s’enquiert une femme.

– L’agent Harlings. Hyson était en panique, menacée par le lieutenant Carsten, et apparemment nous n’avons pas été assez rapides, dit la voix d’un homme avec une certaine tristesse en apercevant tout le sang délaissé derrière nous.

La femme compose un autre numéro sur son téléphone et crie :

– Que l’on envoie une équipe à la recherche du lieutenant Carsten. Il est suspecté de meurtre et roule probablement dans sa voiture de patrouille. Vous

avez dix minutes pour le retrouver et l'arrêter ! ordonne-t-elle.

– Agent Lee, venez voir ! J'ai trouvé tous ces documents qui...

Avant que la cavalerie n'arrive, Annabel se détache de moi et m'entraîne vers les escaliers que nous dévalons à toute vitesse. Nous courons, en plein milieu de la nuit, vers la voiture garée un peu plus loin. Laisant derrière nous Odessa, nos vies, nos amis, nos familles... Mais le plus important est de se retrouver en sécurité, l'un auprès de l'autre, pour construire un avenir qui brillera bien plus fort que ce passé à oublier.

Je fais démarrer la voiture et roule jusqu'au lever du jour. Annabel est silencieuse sur le siège passager. Elle regarde droit devant elle, essayant de prendre conscience de sa disparition de la surface de la terre. Sa mort, montée de toutes pièces, la forcera à ne plus jamais sortir sans prendre de précautions.

Sur la route déserte en direction du Mexique, je m'arrête aux premières lueurs de l'aube. Le ciel rougeoyant est chaleureux, d'une beauté surnaturelle, bien fade comparée à la grâce de ma compagne.

Je descends de la voiture, et le sable et la poussière dansant autour de nous retombent au sol.

Mon cœur bat un peu trop fort, car je sais qu'Annabel est sur le fil du rasoir, émotionnellement parlant. J'ouvre sa portière et lui tends la main. Lentement, elle tourne le visage vers moi. Ses traits expriment un sincère étonnement, comme si elle n'avait pas senti le véhicule s'arrêter et qu'elle ne m'avait pas vu en sortir.

Elle glisse ses doigts glacés dans les miens. Ferme les yeux un instant.

Dans son étreinte douce, fragile, je ressens ces quelques mots qui froissent son âme : « Tu as failli mourir. Il a voulu te tuer. » Et si elle les prononçait, ces mots, moi je lui hurlerais de ne plus jamais se mettre au-devant du danger pour moi, car elle est tout ce qui compte à mes yeux et, sans elle, je ne suis plus rien. Je préférerais crever dans la souffrance que de la voir un jour avec un ongle cassé. Alors cet acte qu'elle a commis... Putain, je ne m'en remettrai jamais. La terreur, l'angoisse, la peur, toutes ces émotions tourbillonnent encore en moi, repoussées peu à peu par le bonheur de l'avoir au creux de mes bras.

Quand elle se retrouve debout tout contre moi, j’embrasse son front, malgré les mèches noires qui masquent une partie de son visage. Lasse, Annabel s’appuie contre la carrosserie. Doucement, je glisse les doigts sur ses épaules, ses flancs minces, et la débarrasse du gilet pare-balles, avant de le jeter sur la banquette arrière. Son gémissement de soulagement me donne envie de lui faire couler un bon bain chaud et de la masser des heures durant.

– Encore quelques heures de route et tu pourras te détendre, lui annoncé-je.

Je soulève lentement son tee-shirt, jusqu’à dévoiler un soutien-gorge de soie noire, ma colère gronde en découvrant l’hématome bleu noir qui recouvre sa poitrine.

– Seigneur, tu dois souffrir, soufflé-je. Veux-tu que je t’aide à enlever ton sous-vêtement ?

– Oui, merci, murmure-t-elle.

Sa fatigue s’inscrit sur ses joues pâles et sous les cernes noirs de ses yeux désormais éteints. J’aurais aimé pouvoir la rassurer davantage, être l’homme qu’elle mérite à ses côtés, mais elle a surtout besoin de temps pour prendre conscience des conséquences de notre cavale.

J’ôte les agrafes du soutien-gorge et lance le vêtement sur la banquette arrière avec le gilet de kevlar. Ensuite, je l’aide à remettre son tee-shirt, une manche après l’autre, puis embrasse ses lèvres grimaçant de douleur.

Je m’attelle à envoyer un texto rapide à Logan pour annoncer notre départ d’Odessa, quand une absence me traverse l’esprit.

– J’ai oublié, mais Marilyn a laissé un cadeau pour toi dans la boîte à gants.

Je me penche pour récupérer un petit paquet rose et le tends à Annabel.

La simple mention de notre hôtesse la fait sourire légèrement.

Elle ôte le couvercle de la boîte et y trouve un filet à cheveux et une perruque blonde, élégamment permanentée. Au fond se trouve une carte d’identité avec sa photo retravaillée, afin de lui créer la même coiffure.

– Bella Cullen, rit-elle.

Ses épaules tressautent et ses yeux s’humidifient.

– C’est Marilyn qui a choisi ton prénom. Je t’ai fait cette carte pour passer la frontière, lui dis-je en l’enlaçant.

– Elle m’a parlé de *Twilight* durant des heures, hier. Je crois qu’elle m’a même convaincue de lire la série. Il faut dire que j’aurais beaucoup plus de temps libre, maintenant que je ne suis plus dans la police.

Elle semble si triste de mentionner ce fait. Être dans les forces de l’ordre représentait toute sa vie. Un rêve de gamine devenu réalité et qui a ensuite éclaté violemment.

– Oui, tu auras tout le temps du monde. Mais il se peut que je t’interdise de sortir du lit pendant quelques jours, quand on sera arrivés.

– Penses-tu vraiment être capable de m’arrêter ? Il serait plus sage pour toi de te contenter de m’obéir au doigt et à l’œil.

– Seulement si tu promets de ne me donner que des ordres en rapport avec le sexe, plaisanté-je.

Annabel secoue la tête. Elle a retrouvé un vrai, grand sourire, et elle est sublime. Les rayons chauds du soleil balaient son corps de nuances dorées et donnent à son teint des allures divines.

– Tourne-toi, lui demandé-je.

– Je croyais être celle qui donnait les ordres ?

– Tu ne vas pas me la jouer méchante flic, parce que, crois-moi, j’ai su en dompter des plus coriaces que toi !

– Je n’en doute pas un instant, rit-elle en me tournant le dos.

J’utilise le ruban de soie au fond de la boîte pour nouer ses cheveux puis l’aide à mettre la perruque en place.

Cette coiffure a un petit côté années 1950 vraiment très sexy. Et soudain, je prends conscience de notre proximité. Du fait que mes mains caressent ses flancs dénudés par son tee-shirt court. Que ses seins se soulèvent rapidement sous l’effet d’une tension charnelle, brûlante.

– Je parie que tu ne l’as jamais fait dans le désert, me murmure-t-elle à l’oreille.

– Non, réponds-je d’un grognement sauvage.

Seigneur, j’ai tellement envie d’elle que je la prendrais à même le capot, sur cette route où n’importe qui pourrait passer d’une minute à l’autre. La tension redescendant dans nos corps laisse place à un désir brutal que je tente de dompter.

– Annabel, as-tu toujours envie d’être auprès de moi, maintenant que nous avons réussi à te sortir des griffes d’Ash ? demandé-je, en proie à un doute.

– Oui. J’en ai envie. Plus que tout au monde, Jayce !

– Alors laisse-moi prendre soin de toi quelque temps, parce que je sais que tu ne vas pas bien. Et tu pourras sourire aussi souvent que tu le voudras, ta peine ne s’atténuera pas plus vite. Je t’aime. Je te veux heureuse.

– Et je le serai aussi longtemps que nous serons ensemble. Je le sais. Ta façon d’être, de rire, de vivre, de m’aimer me fait fondre. Tu es un homme dont il est facile de tomber amoureux mais impossible à oublier. Parce que tu fais passer les autres avant toi, parce que tu t’effaces parfois alors que tu ne le devrais pas. J’aime tout de toi, c’est ainsi.

– Et c’est pour cela que tu as failli mourir en te jetant devant moi tout à l’heure ? grommelé-je. Bon sang, Annabel, s’il avait visé la tête... Seigneur, cet homme a fait la pire erreur de toute sa carrière ! Et j’espère sincèrement qu’il s’en mord les doigts.

– Je ne sais pas et je ne veux plus penser à cela, de toute façon.

– Très bien. Est-ce que tu veux qu’on s’arrête quelque part pour manger ?

– Non. Allons chez toi. Allons trouver ce havre de paix que tu m’as promis.

La voiture roule longtemps vers le sud. Annabel s’est endormie, roulée en boule sur le côté. Son visage est tourné vers moi, et je ne peux m’empêcher de la regarder toutes les deux minutes pour m’assurer qu’elle est toujours aussi paisible.

Puis c’est à mon tour d’angoisser, à mesure que nous approchons la frontière. De nombreux gardes armés protègent le point de passage. J’avance lentement jusqu’à ce qu’un policier américain me demande de m’arrêter. J’ouvre ma fenêtre, laissant l’air désormais lourd et chaud s’engouffrer dans l’habitacle.

– Papiers d’identité, annonce-t-il sans ambages.

Je saisis les deux cartes plastifiées et soigneusement trafiquées par mes soins et les donne à l’homme.

– Bella, prononce-t-il en plaçant la photo devant ses yeux et en regardant Annabel avec attention.

– Souhaitez-vous que je la réveille ? Nous avons fait beaucoup de route, elle est épuisée.

– Non, ça va aller. Quelle est la raison de votre visite au Mexique, monsieur ?

Je toussote, la gorge aussi sèche que le macadam au sol.

– Nous fêtons nos deux ans en couple avec ce petit voyage.

– Combien de temps restez-vous ?

– Une semaine.

– Et vous vous appelez... Snoopy ? Est-ce une blague ?

– Malheureusement, non, monsieur. Et j’aurais préféré. Mes parents ont fait de ma vie un enfer, si vous voulez tout savoir.

L’homme plisse le front, l’air compatissant, et me rend les cartes.

– Avancez de dix mètres, ordonne-t-il.

Je lance la voiture et m’arrête de nouveau près d’un policier et de son chien gigantesque.

L’animal fait le tour du véhicule, calme et concentré.

Même si je n’ai pas de drogue sur moi, je suis angoissé à l’idée que le chien puisse sentir le moindre effluve de cocaïne ou autres substances, si souvent manipulées pour Ax, il y a des mois de cela.

– Allez, faites-moi passer, bon Dieu ! m’impatiente-je.

À mes côtés, Annabel gémit et se met sur le dos. Son siège est penché vers l’arrière pour lui permettre de se reposer plus facilement.

Finalement, le garde barrière me permet de traverser la frontière, et je roule

alors, jusqu'à mettre Annabel définitivement en sécurité.

# Chapitre 22

## Spider

Ma villa se trouve sur les hauteurs mexicaines, avec une vue sublime sur le Golfe de Californie. Le trajet m'a pris une quinzaine d'heures, mais j'ai relégué ma fatigue au second plan. La pierre orangée de la façade se confond avec le granite de la falaise, sur laquelle elle est nichée, et elle est mise en valeur par la multitude de palmiers qui ombragent la terrasse.

La piscine, d'une dimension record, est tentante. Pourtant, la seule chose dont j'ai envie, c'est d'emmener Annabel au lit.

Quand je gare la voiture devant l'entrée, je pose une main légère sur son épaule et la presse doucement.

- Hum ? gémit-elle.
- On est arrivés.

Son sommeil a été sans interruption depuis les États-Unis.

Annabel ouvre les yeux et bat des paupières en me regardant d'un air à moitié endormi. Je souris. Sa beauté ne cesse de m'éblouir. J'ôte une mèche sombre couvrant la moitié de son visage et caresse sa joue rougie par la chaleur.

- Déjà ? demande-t-elle.
- Déjà. J'ai roulé très vite. À peine une journée.
- Quoi ? Mais tu aurais dû me réveiller pour que je te relève, allons !
- Bien sûr. Tu connaissais la route, peut-être ?
- Hum, non, s'avoue-t-elle vaincue.

Je sors de la voiture, assailli par la chaleur lourde du midi mexicain, et vais ouvrir la portière à Annabel. Elle s'extirpe du véhicule, s'étire. Je ne peux que remarquer à quel point son tee-shirt est court. À quel point elle semble plus

paisible que jamais. Parce qu'elle est en sécurité, là avec moi, dans ce jardin d'Éden connu de personne. Je lui ai dit que nous serions isolés. Qu'elle n'aurait plus besoin de craindre pour sa vie. Et c'est la vérité.

Nous sommes arrivés dans mon havre de paix et être réellement là, main dans la main, n'a pas de prix.

Annabel prend une minute pour contempler l'immensité de la demeure. Les nombreuses baies vitrées, garnies de voilages blancs, masquent un intérieur tout aussi somptueux, et elle semble intimidée.

– Nous sommes ici chez toi, lui dis-je. Peu importe ce qu'il se passe entre nous dans le futur, cette maison est désormais la tienne, que je sois dans ton cœur ou non. Je veux que tu t'y sentes bien, c'est tout ce qui compte.

– Merci.

– Entrons. Je vais te présenter le personnel.

– Il y a des gens, ici ?

– Oui. Trois personnes viennent tous les jours. Il y a Fernanda qui s'occupe de la cuisine quand je suis là, Yesenia pour le ménage, et Mauricio pour le jardin.

– Mais... Ne risquent-ils pas de me dénoncer ? As-tu confiance en ces gens ?

– J'ai plus que confiance en eux. Ils sont comme ma famille. Tu te souviens de ma petite entreprise privée en rapport avec des ordinateurs pleins de données ultra secrètes ?

– Oui. Tu as dû les détruire à cause de moi.

– Tous mes doubles sont dans cette maison, dans ce refuge. Mon entreprise n'est pas seulement de voler le gouvernement pour dispenser ses ressources vers des organismes qui en ont besoin. Je fais bien plus. J'ai rencontré Logan par hasard, sur un forum du DarkNet où il disait vouloir frapper fort, provoquer, détruire. Durant quelque temps, j'ai cru qu'il était un terroriste, alors je lui ai proposé mon aide pour pouvoir le détourner de son plan, au besoin. Mais Logan était en fait un activiste et il n'a pas eu la nécessité de me convaincre pour que je l'aide. Quand je l'ai rencontré la première fois, je l'ai tout de suite reconnu, puisque nous avons fait l'armée ensemble. Accompagnés de quelques autres personnes, nous sommes partis au Japon pour une mission de plusieurs mois, où j'ai désactivé les radars de nombreux baleiniers pour les empêcher de chasser. Et avant cela, quand je travaillais encore pour Ax, j'ai fait d'autres choses, dans la mesure de mes moyens.

– Quoi donc ? demande la jeune femme, le souffle court.

Elle est fascinée par ce que j’ai réalisé. Fascinée et fière. Je me sens bien face à son regard étoilé.

– Ax a fait quelques affaires avec un cartel de la frontière. Des hommes abominables qui avaient fait entrer des Mexicains aux États-Unis avec la promesse d’une vie meilleure. Seulement, ils étaient devenus esclaves des dealers. Il y avait beaucoup de jeunes filles, des mères qui ne savaient plus comment protéger leurs enfants de ces pervers, des pères qui se faisaient abattre devant leurs yeux pour les forcer à rester dans le rang. Ax a été bouleversé de voir tout cela, mais il ne pouvait rien faire tout seul. Alors il m’a demandé de l’aide.

– Vous vous en êtes pris à eux ? s’indigne-t-elle. Ces hommes n’ont aucun scrupule, aucune fierté. Ils ne veulent que l’argent, le pouvoir et tout ce qui va avec.

– Non, on ne s’en est pas pris à eux. On s’est contentés de leur faire croire à une attaque, pour les faire sortir de leur trou, puis on a délivré tous les otages. Certains sont retournés chez eux, d’autres se sont installés au pays et ont trouvé un travail. Et enfin, ces gens qui sont là avec moi aujourd’hui ont voulu m’aider à la villa, pour payer cette dette qu’ils pensent me devoir, et que je leur dis sans cesse d’oublier. Je leur ai proposé de s’occuper de ma maison pendant mon absence, contre un salaire confortable qui leur garantit une vie très tranquille au Mexique. Et je pense que ce travail les aide aussi à oublier ce passé terrible qu’ils ont vécu. Alors ne t’en fais pas pour eux, Annabel. Ils ne te dénonceront jamais, et je dirais même qu’ils vont faire de toi un membre unique de cette nouvelle famille qui nous attend.

– D’accord, sourit-elle tristement.

Oh, je n’aurais pas dû parler de famille quand elle vient tout juste de perdre la sienne...

Quel imbécile je fais.

Voir ses yeux s’humidifier me brise le cœur.

Honteux, je l’entraîne derrière moi jusqu’à la maison. J’ouvre la porte sur un hall chaleureux puis débarque dans un vaste salon luxueux, sans prendre le

temps de m'y arrêter. Annabel aura la possibilité de visiter plus tard. À présent, elle a surtout besoin d'être chouchoutée.

Je l'emmène vers la cuisine d'où émane une odeur alléchante. Aux fourneaux se trouve Fernanda, une femme d'âge mûr aux cheveux parsemés de mèches grises.

– Spider ! Annabel ! s'exclame-t-elle. Vous êtes enfin arrivés ! Nous nous faisons beaucoup de souci pour vous.

Son accent chantant fait sourire ma compagne.

Fernanda nous serre tous les deux dans ses bras, nous prenant au dépourvu, mais c'est agréable comme un vieux souvenir.

Puis elle se précipite à la porte ouverte sur la terrasse arrière et crie :

– *! Mauricio, ven aquí !*

Se tournant vers nous, elle ajoute :

– Asseyez-vous donc, les enfants ! Je vous apporte le repas tout de suite.

Au moment où elle se retourne, Mauricio, son mari, arrive. Il embrasse sa femme sur la joue puis nous serre la main, ému. Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, mais notre amitié va bien au-delà des mois et des années. Quand je l'ai sorti de ce bouge où il était enfermé, loin de son épouse maltraitée, il a pleuré entre mes bras, la pensant morte suite à des sévices subis devant ses propres yeux. Et il a pleuré deux fois plus fort en comprenant qu'elle était saine et sauve.

Mon poulx s'emballe un peu. Je suis ravi de les savoir en vie et à mes côtés.

– Vous êtes enfin arrivés ! dit-il d'un accent un peu plus fort. Nous vous attendions impatiemment.

– Merci à vous d'avoir pris soin de cet endroit. Je suis heureux de vous présenter officiellement Annabel.

– Oh oui, nous la rencontrons enfin ! s'extasie Fernanda. Tu nous as tellement parlé d'elle.

- Vraiment ? glousse ma compagne en me lançant un regard amusé.
- Un texto de temps en temps, c'est tout, me défends-je.
- Des textos *de amor*, Spider. Tu nous as demandé il y a des jours déjà de nous préparer à de la visite. La visite de la plus belle femme du monde.
- Ce n'est pas ce que j'ai dit...
- Mot pour mot.

Mauricio a un rire court et rauque puis nous fait un clin d'œil. Quand Fernanda commence à parler, plus rien ne l'arrête.

- Laissons-les dîner en amoureux, alors, propose son mari.
- Je vais d'abord les servir !
- Nous pouvons nous débrouiller, Fernanda, lui dis-je.
- Pas question !

La gouvernante nous force enfin à nous asseoir, l'un près de l'autre, et dispose devant nous deux assiettes pleines de légumes grillées, accompagnés d'un steak énorme, cuit quelques minutes plus tôt. L'odeur nous met l'eau à la bouche. Nous n'avons pas mangé depuis, semble-t-il, une éternité.

- Maintenant, nous allons rentrer chez nous, si vous n'avez plus besoin de notre aide, annonce Mauricio.
- Non, tout est parfait. Merci à tous les deux.
- Pas de problème.

Ils n'ont pas franchi le seuil de la porte qu'Annabel et moi nous jetons sur le repas.

Elle dévore son assiette en un temps record. Amusé par autant de voracité, je lui offre royalement la moitié de ma viande, et elle me remercie d'un baiser gras planté sur ma joue.

Ah, cela me donnera une bonne excuse pour la traîner sous la douche, juste après !

Quand le repas est terminé, nous buvons un grand verre de limonade et, effectivement, nous nous retrouvons sous les jets tièdes d'une douche bienfaisante.

Nous sommes nus, pressés l'un contre l'autre, et seules les traces volatiles de ces derniers jours bien sombres restent accrochées à nos pensées.

Pourrons-nous oublier, tout oublier de notre vie précédente ?

Peut-être pas.

Mais ce ne sera pas au prix de notre bonheur.

Je pose les mains sur les épaules d'Annabel et les masse un long moment, tandis que l'eau coule le long de nos corps.

Je les embrasse, l'une après l'autre.

La tension qu'elle ressent durcit ses muscles, ses nerfs, mais lorsque je la sens se détendre petit à petit, ma victoire n'en est que meilleure. Pourtant elle ne sourit plus du tout depuis... depuis trop longtemps.

– Annabel, murmuré-je, es-tu au moins heureuse d'être ici avec moi ?

– Bien sûr, Jayce, répond-elle en se retournant et en passant les bras autour de mon cou.

L'entendre prononcer mon prénom est aussi savoureux que le goût de ses lèvres.

– Ton bonheur n'a aucun prix pour moi. Si jamais tu voulais partir, n'importe où dans ce monde, je t'y emmènerais, quelles que soient les difficultés. Je piraterais tous les systèmes de surveillance du monde pour que jamais personne ne te repère et je te protégerais de ma vie, s'il le fallait.

– Ne sois pas si adorable, s'il te plaît. Je risque de ne jamais me lasser de toi, sinon.

– Pourquoi crois-tu que je t'ai donné mon steak ? plaisanté-je.

Annabel s'esclaffe, puis nous sortons de la douche.

– Est-ce que je peux emprunter une autre de tes chemises ? s'enquiert-elle alors que nous rejoignons la chambre.

– Bien sûr, serre-toi dans mon barda. Ou dans l'armoire, comme tu veux.

Même si je suis un gentleman, je ne peux m'empêcher de la regarder marcher d'un pas lent jusqu'au fond de la chambre. Son corps splendide est une tentation brûlante, j'ai hâte de l'avoir au creux de mes bras. Annabel se penche en avant, et je porte un poing à mes lèvres pour le mordre violemment et empêcher mes pensées de divaguer dangereusement.

Elle sort du sac une chemise bleue à carreaux blancs, et la passe avant d'en plaquer les pans tout contre elle.

– Est-ce que tu as envie de parler ? lui proposé-je, tandis qu'elle ne quitte plus ce regard d'une tristesse bouleversante.

Elle secoue la tête. Serre les lèvres.

Tente de ne pas pleurer.

Je me détourne pour ne pas lui montrer à quel point je suis meurtri par ses émotions.

Dans mon sac, j'attrape un caleçon mais, avant de l'enfiler, je remarque que quelqu'un l'a vandalisé ! Je suis choqué ! Au lieu de mes pensées philosophiques habituelles et pleines de bon sens, on a cousu un énorme morceau de tissu rose sur le devant et brodé une phrase complètement ignoble, dégradante, scandaleuse : « Attention, j'en ai un très gros... (je parle de mon sens de l'humour, bien sûr) » !

Annabel glousse un tout petit peu, alors je jette mon caleçon sur la pile de vêtements dans mon barda et ronchonne un bon coup.

Je la rejoins et ferme moi-même les derniers boutons de sa chemise d'un geste tendre empreint de douceur. Quand j'ai terminé, Annabel frotte son visage contre le mien. J'ai l'impression qu'elle est en train de s'écrouler, sans que je ne puisse la retenir, comme du sable qui s'écoulerait entre mes doigts.

- Est-ce que tu es sûre de ne pas vouloir me parler ? insisté-je.
- Je n'ai rien à dire.
- Très bien, finis-je par soupirer. Quand tu seras prête, je t'écouterai.
- Merci.
- Tu veux... Est-ce que tu aimerais savoir ce qu'il se passe à Odessa ?

– Oui.

Je la conduis dans le grand lit au centre de la pièce. La chambre est spacieuse, avec sa propre terrasse, par-delà la baie vitrée qui atteint le plafond. La fenêtre est ouverte, laissant entrer l'air chaud du dehors. Le haut des palmiers, dont le feuillage bouge au gré d'un vent léger, colore le paysage composé d'un ciel bleu azur très profond.

Les rideaux, d'un bleu un peu plus riche, font écho aux tapis, sur le marbre blanc que nous foulons pieds nus. Annabel se glisse sous les couvertures pâles et se colle contre moi, son visage sur mon torse nu. J'attrape la télécommande et presse le bouton pour l'allumer. Le poste est grand, fixé au mur, et affiche les chaînes d'informations américaines.

Annabel tremble. Je lui prends la main et l'embrasse avant de la serrer dans la mienne.

Un présentateur engoncé dans un costume luxueux parle d'abord brièvement de la météo, de la capitale, puis en vient enfin à notre affaire. Elle fait les gros titres, de par son ampleur.

Une photo d'Annabel et une autre de moi sont étalées sur l'écran géant, avant de se retrouver dans le coin gauche de la télé.

– Seigneur ! Ils ont utilisé mon vrai prénom, m'emporté-je en plaquant une main sur mon visage. « Spider » est tellement plus classe que « Doodgee », bon sang ! Comment est-ce que je vais faire pour passer pour un gros dur dans ces conditions ?

Annabel glousse entre mes bras.

« Le FBI enquête toujours sur ce qui serait la plus grosse affaire criminelle depuis des décennies », commence le présentateur. « Il y a près d'une semaine, nous apprenions avec stupéfaction que le capitaine Hyson de la police d'Odessa, petite ville du Texas, était accusé de meurtre. Bien des choses se sont passées depuis. En effet, la jeune femme aurait été harcelée par ses collègues puis piégée dans le but d'être accusée, comme en attestent les preuves retrouvées à son domicile. »

Là, les photos choquantes et sanglantes de la scène de crime défilent.

« Comme si les accusations qui pesaient contre elle n'étaient pas suffisantes, les enquêteurs, dépêchés au domicile de la jeune femme, suite à un appel téléphonique paniqué de sa part, ont découvert une grande quantité de sang et constaté la disparition de Hyson et de son ami. D'après nos dernières informations, il semblerait que le lieutenant Carsten, celui-là même qui avait découvert le corps de Bailey et alerté les autorités du meurtre, se soit enfui de la scène de crime, peu de temps avant l'arrivée du FBI. De nombreuses voitures de patrouille lancées à la poursuite du fuyard ont permis de l'arrêter à temps. Carsten a refusé tout commentaire face à nos caméras mais le sang retrouvé dans son coffre nous porterait à croire qu'il se soit débarrassé du corps d'Hyson et de McCarty peu de temps avant d'être pris en chasse. Son refus de coopérer avec les autorités aurait pu lui coûter très cher, dont une place dans la prison de haute sécurité du comté, aux côtés de l'ancien officier Ash, possible instigateur de la cible que Hyson avait dans le dos et du trafic au sein de la police, si le lieutenant Carsten n'avait été assassiné peu après son incarcération. L'un des détenus avec qui il se trouvait l'aurait poignardé jusqu'à ce que mort s'ensuive. À l'heure qu'il est, aucune précision n'a été donnée à propos de cette affaire, mais nos équipes sont déjà sur place, à attendre les déclarations du nouveau chef de la police qui arrivera de Washington dans les heures à venir, et qui devra reprendre les rênes du commissariat, ainsi que mettre de l'ordre dans les affaires du poste. »

Le journaliste donne la parole à un envoyé spécial devant le bâtiment de police. Là, un jeune officier du nom de Doyle est interrogé et vante, avec cérémonie, l'acharnement et le professionnalisme d'Annabel.

– Mon bleu, soupire-t-elle avec tristesse. Si tu savais le nombre de fois où il m'a soutenue quand j'étais prise pour cible au commissariat.

Annabel reste stoïque et forte, jusqu'à ce que les journalistes montrent une vidéo de ses parents, en bas de chez elle, en train de hurler pour savoir ce qu'il se passe. Pour comprendre pourquoi leur fille n'est pas là, auprès d'eux.

Alors elle commence à pleurer, des larmes lourdes et bouleversantes, et se blottit plus fort contre moi, pour que je la protège de cette douleur poignante. Mais je ne peux rien faire. Chaque mot de réconfort prononcé, chaque baiser

planté sur son front ne pourra jamais atténuer sa souffrance.

– Qu’ai-je fait, Jayce ? Qu’ai-je fait...

– Tu les as protégés d’Ash et des répercussions que les dénonciations auraient eues sur eux. Tu les as sauvés, Annabel. Et je t’aime encore plus quand je vois à quel point tu t’es mise de côté pour eux, pour tes parents et pour cette ville qui ne t’a pas fait de cadeau. Je t’en supplie, cesse de voir l’obscurité quand tu as apporté tant de lumière dans ce monde.

Je l’entoure de mes bras, la serre un peu plus fort, et elle s’endort, les larmes aux yeux et les joues humides de tristesse. J’en suis bouleversé. Moi qui voulais lui épargner les blessures d’une vie traquée par la police, je me retrouve à devoir prendre soin des cicatrices qui amochent désormais son cœur. Avec délicatesse, je la berce entre mes bras et prie pour qu’elle trouve enfin un peu de répit, car, bordel, elle y a droit ! Après tout ce qu’elle a vécu, elle y a droit, merde !

# Chapitre 23

## Spider

La tranquillité est revenue dans nos vies depuis une semaine, mais la détresse d'Annabel me plonge dans la plus froide des terreurs jamais ressentie. La voir s'enfoncer tous les jours un peu plus dans une dépression effroyable me donne l'impression de ne servir à rien. De ne pas être capable de la rendre heureuse. Je me sens minable.

Elle sort à peine du lit. N'ouvre la bouche que pour me dire bonjour.

J'ai tenté de réveiller la policière en elle, en lui proposant de travailler avec moi sur une mission qu'on m'a confiée, et cela l'a sortie de sa zone d'inconfort. Je l'ai sentie revivre, c'était beau. Mais depuis que nous sommes rentrés, elle a sombré de nouveau. Il faut que je trouve un moyen de lui redonner goût à la vie, de lui prouver qu'elle peut être heureuse, quand bien même tout a changé autour de nous.

Il est près de minuit, elle est allongée nue dans le lit, à cause de la chaleur, je la quitte et m'engouffre dans mon bureau. J'allume l'un des ordinateurs et me mets à coder, dans le but de protéger mon identité. En passant par de nombreux serveurs Proxi à travers le monde et, après avoir créé une adresse e-mail indépendante liée à une célèbre agence de voyages, je me lance dans le boulot.

---

**À :** FredH0506@jmail.com

**Objet :** Voyage au Mexique

Cher monsieur Hyson,

Votre deuil a bouleversé une grande partie de l'Amérique et nous a touchés en plein cœur. C'est pour cela qu'à travers ce message, nous souhaiterions vous offrir un voyage gratuit, pour votre compagne et vous-même, vers le Mexique.

Cela ne pourra ni atténuer, ni vous faire oublier votre peine.

Par ce geste, nous souhaitons simplement vous permettre de vous évader ne serait-ce qu'une semaine de la folie médiatique qui vous entoure et vous oppresse.

Vous trouverez en pièce jointe toutes les informations nécessaires ainsi que deux billets d'avion valables pour lundi prochain.

Nous espérons sincèrement que vous surmonterez ces épreuves et vous présentons nos plus sincères condoléances,

L'équipe FlyAway

---

Le plus dur est ensuite d'attendre une réponse. Je reste deux heures devant mon écran à actualiser ma boîte e-mail. Bon, il est peut-être une heure indécente au pays, mais j'imagine que les parents d'Annabel ne doivent plus dormir beaucoup.

Les voir à la télévision aussi affligés et détruits a été un énorme choc pour moi, alors, pour ma compagne, cela doit être bien pire.

Aux premières lueurs de l'aube, je retourne dans la chambre. Annabel est couchée, éclairée par les rayons d'un soleil à peine levé. Je me déshabille et m'allonge au bout du lit, avant de lui entourer les jambes d'un bras. Puis mes lèvres embrassent le ventre nu de la jeune femme qui se réveille à peine.

– Où étais-tu passé ? demande-t-elle de sa voix ensommeillée.

– Au bureau. J'avais quelques affaires à régler.

Je me redresse un peu et m'allonge tout contre elle. Je me blottis plus fort contre son corps et la laisse replonger dans ses rêves sans lui parler de ma mission. Je ne veux pas lui donner de faux espoirs si jamais cela ne se fait pas.

Les jours passent, et mon stress monte d'un cran puis de dix. Sans nouvelles de la part des parents d'Annabel, rien ne pourra arranger la situation. Et je ne peux pas leur téléphoner sans donner aux possibles mouchards placés chez eux pendant la cavale d'Annabel notre position et des informations relatives à notre survie.

– Jayce, il t'arrive quoi ? s'enquiert la jeune femme, tandis que nous nous

reposons, allongés sur un plaid au milieu du jardin exotique. Je sens que tu ne vas pas très bien. C'est à cause de moi ? Je te jure que je vais mieux. Ne t'inquiète pas autant, je n'aime pas te voir aussi sérieux.

– Je vais bien, Annabel. J'ai juste une nouvelle affaire qui me tracasse, c'est tout.

– Une nouvelle affaire ?

Nous sommes l'un près de l'autre, main dans la main. La jeune femme tourne la tête vers moi et, pour la première fois depuis des jours, une étincelle de curiosité et d'intérêt brille dans ses yeux merveilleux.

– Je peux t'aider, si tu veux, propose-t-elle.

– J'aurais en effet besoin de toi, réponds-je, mystérieux. J'attends d'avoir davantage d'informations avant de t'intégrer dans le processus.

– D'accord, sourit-elle.

Et c'est un sourire sincère, magnifique et parfait. Je passe la main sur sa joue et l'embrasse avec passion. Le goût sucré de ses lèvres me donne faim. Annabel se retourne pour venir se presser contre moi, sa jambe glissant le long des miennes. Sa peau satinée est exquise. Dans son bikini jaune aussi minuscule que les nuages translucides dans le ciel de plomb, elle excite l'homme amoureux que je suis, tout autant que l'animal avide de sexe.

Annabel retrouve alors cette expression qui me rend fou... Celle de la femme pleine de désir, aussi effarouchée que redoutable. Ses grands yeux de biche s'écarquillent quand je mordille sa lèvre inférieure, et, avec timidité, elle se redresse avant de s'asseoir à califourchon sur moi. Elle bouge les hanches, se frottant contre la rigidité longue et massive dissimulée par mon caleçon. Puis sourit.

– Tu le sais, n'est-ce pas, gémis-je. Tu sais que tu me rends fou de désir.

– Oui.

Avec élégance, elle se penche pour me voler un baiser. Prenant ma chance en main, je pose les doigts dans son dos et remonte lentement, jusqu'à trouver le cordon de son soutien-gorge, l'ôte centimètre après centimètre, jusqu'à frôler sa poitrine de mon torse.

Sa peau est si douce que j'ai l'impression de rêver auprès d'elle. Annabel est la femme de ma vie. Celle que l'on ne peut oublier une seule seconde, qu'elle soit près de vous ou à l'autre bout du monde. Alors je m'applique dans chaque baiser planté sur ses lèvres. Sans douceur, j'écarte les pans de sa culotte, dévoilant sa chair pâle.

– Tu as envie de moi, chérie ? m'amused-je tandis que mon sexe gonfle sous elle.

– Oui.

C'est d'un râle qu'elle me répond. Ses lèvres entrouvertes, rosées, se couvrent d'écume lorsqu'elle passe la langue dessus. Avec élégance, elle rejette ses longs cheveux noirs en arrière, attrape mes poignets puis porte mes mains à ses seins. Je les palpe, caresse leurs pointes de mes pouces indécents.

Quand je me redresse, Annabel s'accroche à mes biceps gonflés, et j'agrippe sa taille fine. Elle me regarde avec défi, avec cette expression qui m'excite et m'incite à la faire jouir. Mais j'ai trop envie de profiter de cet instant avec elle pour la libérer si facilement.

Mes doigts se plantent dans ses petites fesses rondes, et elle se met à onduler des hanches contre mon érection toujours emprisonnée dans mon sous-vêtement.

Elle m'embrasse une nouvelle fois, prenant son temps pour me goûter, enfouir sa langue dans ma bouche. Je suis impatient. J'ai envie d'elle.

Quand elle rejette la tête en arrière, j'en profite pour effleurer sa gorge puis happe ses seins entre mes lèvres. Je la suce brusquement, me laissant guider par ses gémissements de plus en plus forts. Ma barbe naissante fait rougir sa peau. Mes doigts glissent sous sa culotte. Puis j'en agrippe brusquement le tissu.

– Prends-moi, souffle-t-elle en se déhanchant de plus en plus fort.

Elle me désire. Moi. Elle a besoin d'être prise, avec toute la brutalité que nous ressentons à cet instant.

Avec dextérité, elle libère mon érection, et je m'empale directement en elle, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle. Sa peau se couvre de sueur, sous le soleil implacable. Je goûte son sel. Je déguste ses râles de baisers

passionnés tout en m'enfouissant en elle.

Perdue dans le plaisir, Annabel passe les mains dans mes cheveux et me presse contre son corps, plus que tout, elle a besoin de moi, de ma présence et de mon soutien. Et non de cette férocité toujours surprenante entre ses bras.

Je me calme. Je cesse de buter aussi brusquement dans sa chair moite et la berce entre mes bras.

Je nous fais basculer en arrière puis l'allonge sur moi. Nos regards se croisent un long moment. Je pose les mains sur ses joues, tandis que ses cheveux cascadenent entre nous.

– Qu'ai-je fait pour avoir une femme telle que toi dans ma vie, ma belle ?

Elle me sourit. Et rougit.

Mes mains recommencent doucement à explorer son corps.

À chaque caresse aussi délicate qu'intime sur sa peau impatiente, je revis. Et à chaque coup de reins, parfois lent, parfois rapide, de façon langoureuse ou plutôt brusque, je revis.

Parce qu'elle s'éveille de nouveau tout contre moi. Parce qu'elle cesse de se laisser abattre.

Entre ses bras, aussi, Spider s'efface pour laisser la place à cet homme que j'ai un jour été et qui a failli crever. Je ne pensais même pas qu'il survivrait aussi longtemps. Ses baisers le réaniment.

Quand la nuit tombe, nous restons allongés dehors à regarder les étoiles en partageant nos façons de voir l'avenir. La seule certitude est que nous serons heureux, parce qu'ensemble. Tout le reste, je m'en moque. Qu'on soit ici ou ailleurs, riches ou pauvres. Nous deux, c'est mon seul bonheur, mon seul plaisir.

Avant d'aller dormir, je passe une dernière fois au bureau. Mon cœur loupe un battement au moment d'apercevoir la réponse positive de monsieur Hyson. Je vais enfin pouvoir rendre Annabel heureuse. Pour de vrai. Pour de bon.

– Je dois partir tôt, demain matin. Je serai de sortie pour quelques heures, annoncé-je à Annabel quand je la rejoins au lit.

– D'accord. Tu vas faire quoi ?

– Un peu de reconnaissance pour notre mission, mens-je.

Après tout, je ne suis pas encore certain que les Hyson prendront bien l'avion.

– Tu vas peut-être me manquer, monsieur.

– Je te laisserai une chemise pour que tu t'y pelotonnes.

– Tu es trop généreux, raille-t-elle.

– C'est pour cela que tu m'aimes autant !

Pour la première fois depuis longtemps, je m'endors paisible, car demain sera une journée magnifique.

Je me lève aux aurores et me rends en voiture à l'aéroport le plus proche.

La route est longue et monotone à travers le paysage désertique.

Bon Dieu, ce que mes motos me manquent ! Il me faudrait payer quelqu'un pour aller cambrioler les locaux de la police, où elles sont sous scellés. Je suis sûr que Logan adorerait faire ça.

Cependant, plus je m'approche de l'aéroport, plus je suis angoissé. Je ne sais ni comment annoncer aux parents d'Annabel la situation, ni même s'ils seront bien au rendez-vous... Seigneur, je ne me suis jamais engagé dans un chemin peuplé d'autant d'inconnues. Je n'en ai pas l'habitude et ça me met mal à l'aise.

Le parking du petit aéroport est presque rempli, et la plupart des places sont en plein soleil. Je me gare sur un espace assez large et descends de voiture. Malgré le soleil, j'ai les mains gelées.

Je pénètre dans le hall clair et lumineux et me dirige vers la gauche, où quelques personnes attendent déjà les voyageurs. Je sors de ma poche une feuille de papier pliée en quatre, où j'ai écrit au marqueur noir « monsieur et madame Hyson ». C'est tellement peu professionnel que j'ai envie de me cogner la tête contre un mur. J'aurais pu faire bien mieux... Et écrire un peu plus proprement, aussi.

Il faut le dire, mon plan s'est dessiné très vite, et j'ai eu à peine le temps de m'occuper de tous les détails, avant de réserver une chambre d'hôtel dans l'établissement le plus proche de chez moi, sur la côte.

J'espère sincèrement ne pas causer davantage de malheur à mes visiteurs, si jamais ils ne croient pas ce que je vais leur dire.

Les minutes défilent avec lenteur. Ma respiration est un véritable chaos ! Je passe une main ferme sur mon tee-shirt large et noir. Bute contre la barrière en métal derrière laquelle je me trouve. Mon jean clair et troué ne fait pas vraiment bonne impression pour une première rencontre avec mes beaux-parents... J'aurais pu y penser avant ! Quel idiot.

Bon sang, je suis aussi mal à l'aise qu'un adolescent venant pour la première fois chez sa copine ! Quel biker à la manque je fais...

Puis enfin, le vol est annoncé, et de nombreuses personnes débarquent en passant devant moi. Je scrute chaque visage avec attention. Chaque passager. Mais je ne reconnais aucun d'entre eux.

Je ferme les yeux et ravale ma déception. Je m'apprête à chiffonner mon papier lorsqu'on toussote juste devant moi.

Je regarde avec attention la grande femme qui s'est arrêtée à ma hauteur. Elle est mince, avec des cheveux d'un gris très sombre. À son côté, se tient un tout petit homme rond et dégarni, avec une moustache broussailleuse et un air revêché. Comme celui affiché par Annabel de temps en temps quand je l'agace...

Leurs traits sont très pâles et tirés. Leurs regards hantés. Le deuil les affecte tellement qu'ils ont l'air un peu ailleurs.

- Monsieur Chester ? demande Molly, la maman.
- Oui, mens-je. Euh... Veuillez me suivre, s'il vous plaît. Avez-vous fait bon voyage ?
- Oui, merci, répond-elle d'une voix froide.

Je les conduis jusqu'au SUV et, une fois devant, me retourne puis les regarde l'un après l'autre.

Les Hyson posent leurs valises à leurs pieds et m'observent avec attention. Ils se doutent de quelque chose. Je n'ai absolument pas l'air d'un employé de tour-opérateur.

– Je... Je m'appelle Jayce, avoué-je.

Et je me rends compte d'un seul coup que Spider a disparu depuis longtemps. Depuis qu'Annabel est dans ma vie et calme mes blessures à coups de baisers et de caresses.

Les parents de la jeune femme ne réagissent pas.

J'aurais pensé qu'ils me reconnaîtraient d'après les portraits-robots de moi qui ont circulé, mais mes longs cheveux masquant à moitié mon visage appartiennent au passé.

– Et je ne suis pas vraiment votre guide de voyage.

– Pardon ? s'étonne Molly. Que voulez-vous dire ? Vous nous avez piégés pour nous prendre en otage, c'est cela ?

– Je vous préviens, nous savons nous battre ! Alors, vous avez intérêt à nous tuer le plus vite possible, si vous tenez un tant soit peu à vos os, jeune homme ! grommelle Fred, le mari. Ma femme va vous les briser, les uns après les autres.

– Non, non ! Je ne vais pas du tout vous enlever ! rétorqué-je précipitamment.

– Alors que voulez-vous ? s'emporte Molly.

– Je veux simplement... C'est si difficile à dire. Vous avez sûrement vu à la télévision que votre fille, Annabel, était accusée de meurtre.

– Monsieur, si vous êtes l'un de ces journalistes sans cœur, prêts à toutes les bassesses pour une interview, je vais détruire votre carrière avec tellement de force que vous ne retrouverez même pas d'emploi en tant que promeneur de chien ! s'emporte la maman.

Oh, je sais d'où Annabel tient sa fougue et sa vitalité !

– Non plus ! Écoutez-moi, s'il vous plaît, et, par pitié, arrêtez de m'interrompre !

Ils poussent tous les deux un soupir théâtral, les yeux rougis et les visages

creusés d'inquiétude et de tristesse, puis ne disent plus un mot.

– Annabel a été accusée à tort.

– Et nous n'en avons jamais douté une seule seconde ! rétorque tout de même Fred.

– Le jour où son coéquipier a été tué, elle a risqué sa vie. Je l'ai trouvée accroupie derrière une benne, tandis que son collègue Carsten s'apprêtait à l'abattre, et je l'ai aidée à se cacher. Nous avons été longtemps en cavale.

– Où voulez-vous en venir, Jayce ?

– Madame Hyson, monsieur... Annabel est vivante.

Le choc suscité par cette annonce les rend plus pâles encore, si pâles que je les crois un instant prêts à s'évanouir.

– Dans le but de vous protéger de l'emprise d'Ash, qui avait mis sa tête à prix, elle a rusé pour qu'on la croie morte. Elle avait peur que cet homme n'ait toujours son petit réseau et qu'il vous fasse du mal s'il la savait encore en vie. C'est pour cela que je l'ai amenée dans ce pays. Pour nous cacher et vivre loin d'Odessa et de son monde cruel. Mais Annabel est très touchée de vous avoir abandonnés à ce deuil. Alors... j'ai voulu lui faire une surprise. À elle, mais aussi à vous. Je ne lui ai pas dit que vous veniez.

Fred et Molly se tiennent la main et pleurent, comme s'ils ne me croyaient pas, parce que retrouver leur fille est un rêve devenu réalité.

– Je sais que c'est dur à réaliser, alors je vous propose de vous emmener la voir. Cela vaudra mieux que quelques paroles, n'est-ce pas ?

– Je vous préviens, si vous nous avez menti, ma femme aura votre peau, tempère Fred.

– Bien sûr, je le comprends tout à fait, réponds-je en leur faisant un clin d'œil.

– Attendez, m'interrompt Molly quand je lui ouvre la porte arrière de la voiture. Est-ce que vous et ma fille vous êtes, hum, ensemble ?

– Oui, madame, avoué-je.

Ses yeux sombres se baissent et effleurent les nombreux tatouages arachnéens sur ma peau.

– Je sais que je suis un peu effrayant, mais j'aime votre fille et son bonheur

est la seule chose qui compte à mes yeux, madame.

– Ce ne sont ni les symboles sur la peau, ni sa couleur qui détermine ce que je pense d'un être humain, Jayce. Et de ce que je vois, vous tenez à ma fille. C'est la seule chose qui compte.

Je souris avant de mettre leurs valises dans le coffre pour reprendre la route dans l'autre sens.

– Votre hôtel est près de chez moi, leur dis-je, mais j'ai des chambres libres à la villa si jamais vous préférez passer votre séjour en compagnie d'Annabel. Je suis certain qu'elle en serait ravie.

– Nous aussi, dit joyeusement Molly.

– Ces derniers jours ont été très durs pour tout le monde. Je suis content que vous puissiez de nouveau être tous réunis.

– Merci, Jayce, soupire Fred.

Ses yeux se ferment, comme s'il était en train de prier pour ne jamais se réveiller et découvrir une mascarade. Molly, quant à elle, me dévisage avec dureté pour tenter de déceler un quelconque mensonge. Nos regards se croisent dans le rétroviseur. Ses espoirs et ses craintes brillent au fond de ses pupilles.

– Vous allez probablement vouloir venir nous rendre visite régulièrement, lancé-je. Sachez que nous ne pourrons, nous-même, jamais retourner aux États-Unis, dans un souci de garder la mort d'Annabel comme telle. Par contre, il vous faudra prendre la voiture, pour éviter de donner trop d'informations à d'éventuels policiers en proie au doute, quand vous reviendrez. Vous savez, ne pas retrouver un corps suscite des questions.

– Nous comprenons, Jayce. Mon mari et moi avons été dans la police, nous aussi.

– C'est vrai, je l'avais oublié.

Je me suis renseigné sur les parents d'Annabel, simplement parce que j'aime fouiner. En ayant l'impression de connaître ces gens, je me sens plus à l'aise en leur présence. À force de fréquenter le gang et, avant d'être mobilisé dans des pays en guerre, j'avais l'habitude de considérer chaque homme près de moi comme un ennemi potentiel. Je ne veux pas de ce genre de ressentiment en compagnie de ces personnes simples et agréables.

La route passe beaucoup plus vite au retour, assailli de questions par Fred, voulant tout savoir sur moi, et par Molly qui m'interroge sur Annabel.

Je réponds tranquillement, sans rien leur cacher de moi, de ma personnalité et de mes problèmes.

Enfin, nous arrivons devant la villa. Les parents laissent échapper un hoquet de stupeur, puis je les fais entrer et s'installer dans le salon. Ils sont aussi gênés qu'impatients. Molly, les jambes tremblantes, s'assied dans le canapé, tandis que Fred marche de long en large derrière elle.

Ils ne croient toujours pas en leur chance. Leur espoir est aussi fragile que fort.

– Je vais la chercher, leur annoncé-je.

Je jette un œil à la piscine déserte et monte à l'étage pour me diriger vers la chambre.

La jeune femme se trouve là, dans le plus simple appareil, devant la fenêtre. Son corps est baigné de soleil, me donnant l'impression d'être face à une déesse sublime et irréelle.

– Annabel ? Je suis rentré, lui dis-je.

Elle se retourne un peu, me regardant l'approcher.

– Hum, tu ne devrais pas te mettre nue à la fenêtre, chérie, murmuré-je en embrassant sa nuque frêle.

Sa tresse de cheveux pend sur l'une de ses épaules, et j'y passe les doigts pour la caresser.

– Il n'y a personne à la maison, de toute façon, sourit-elle.

– Détrompe-toi. Habille-toi, j'ai une petite surprise pour toi.

– Oh ! Si c'est un repas aux chandelles préparé par Fernanda, crois-moi, j'y courrais nue, s'il le faut ! Je meurs de faim.

– Ce sera mieux, je te le promets.

– D'accord.

Elle enfle des sous-vêtements de coton puis une robe noire toute simple qui lui va à ravir. Nous descendons alors les escaliers et lorsque nous arrivons dans le couloir, je me place derrière elle puis mets les mains devant ses yeux.

- Avance tout droit ! lui ordonné-je.
- Qu'est-ce que tu fabriques ? glousse la jeune femme, un sourire aux lèvres.
- Je t'offre une surprise.

Nous arrivons dans le salon quelques secondes après, et les parents d'Annabel cessent de bouger, les yeux tournés vers leur fille unique.

Je soulève doucement mes mains, les pose sur ses épaules puis l'embrasse sur la joue.

- Je t'aime, lui murmuré-je à l'oreille.

Je ne suis pas certain d'avoir été entendu face aux cris de joie de ses parents, puis des siens.

- Je n'y croyais pas ! Je n'y croyais pas du tout ! répète Molly.

Ils viennent étreindre leur fille dans un câlin vigoureux, et je recule jusqu'à m'isoler dans la cuisine, une pièce à part. Les mains dans les poches, j'admire l'horizon depuis le seuil de la porte arrière. Au loin, je peux apercevoir l'océan calme, alors que ses vagues sont déchaînées. La vue est splendide. Un jour, j'y emmènerai ma belle brune.

Deux bras frêles m'enserrèrent soudainement la taille, et je souris, apaisé.

- Tu fais quoi ici tout seul ? demande Annabel.
- Je te laisse un peu tranquille avec ta famille.
- Jayce, tu es ma famille.

Je me retourne avant de prendre ses mains dans les miennes.

– Et ce cadeau que tu viens de m'offrir est inestimable. S'il te plaît, joins-toi à nous et je suis sûre que mes parents te parleront de moi petite. Tu vas apprendre plein d'anecdotes honteuses, et je m'en moquerai parce que je t'aime !

- Je t'aime aussi. Bien plus que tu ne peux l'imaginer. Bien plus que je ne

peux l'imaginer moi-même.

– Je le sais, Jayce. Tu m'as offert ton cœur. J'en prendrai soin comme s'il s'agissait du mien, tu peux en être sûr.

Main dans la main, nous retournons au salon où nous nous installons dans les fauteuils, près des parents d'Annabel. Les jours pourront se lever, les mois s'écouler, les années passer, rien ne rendra Annabel plus belle à mes yeux qu'avec le sourire que je lui provoquerai, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Et je me rends alors compte d'une chose importante. En entrant dans ma vie, Annabel a complètement changé l'homme que je suis. Mes cicatrices ne me démangent plus. Mes cauchemars ne me troublent plus. J'ai peut-être finalement trouvé la paix tant recherchée. Et cette paix n'est autre que la ravissante femme qui me sourit depuis l'autre fauteuil, en face de moi. Dans quelques heures, quand ses parents iront se coucher, je la prendrai sur mes genoux et écouterai son cœur battre, et battre plus fort encore tandis que je l'embrasserai.

# Épilogue

## Jayce

J'ai une nouvelle fois changé de boulot.

Enfin, j'ai surtout modifié mon approche au sein même de ma propre société. Pour Annabel. Au lieu de lutter contre le gouvernement, un jour, je me suis dit que je pourrais créer une excellente agence paramilitaire. Après tout, je suis un ancien commandant d'unité, et ma compagne était déprimée de ne plus envoyer en prison les criminels obséquieux.

En voyant cette nostalgie triste s'imprimer sur ses traits délicats, lors du visionnage de vieux films de gangsters, j'ai compris une chose. J'avais le pouvoir de la rendre heureuse, et cela passait par un changement professionnel.

Alors, un jour, je lui ai offert un nouveau blouson de cuir, l'ai forcée à enfiler un jean, des bottines et son holster dans lequel se trouvait son Glock, puis nous sommes sortis en pleine nuit. Pour aller arrêter un petit caïd qui faisait sa loi dans une ville proche de notre demeure. Et bon sang, en plus d'être exaltant, l'exercice a été couronné de succès !

Annabel a retrouvé sa fougue. Sa joie. Cette étincelle de vie qui fait briller ses yeux.

Et en plus, je lui ai appris à faire de la moto !

Je suis encore plus amoureux qu'avant. La regarder se battre contre des hommes et prendre le dessus avec facilité est aussi excitant qu'impressionnant.

Tandis que nous roulons en plein désert, tous les deux vêtus de nos vêtements de combat, Annabel est concentrée sur le GPS que je lui ai mis entre les mains.

– Tu vas bientôt arriver à un embranchement, tu devras tourner à droite, me

dit-elle.

Le chemin emprunté est caillouteux, mais le 4X4 que je conduis aujourd'hui tient bon. C'est un énorme engin aux vitres renforcées, teintées. Il est noir, avec des gèntes chromées, et je l'adore. Enfin, je préfère ma Harley, bien sûr, mais pas question de l'emporter dans des endroits louches où des pourris pourraient lui tirer dessus ! Logan a réussi à me la récupérer et depuis, moi aussi, je revis. Annabel se moque de moi en me disant que je suis amoureux mais, bon, un motard sans moto, c'est un escargot sans coquille. Juste une limace, quoi.

Quand enfin nous arrivons près d'un petit complexe à moitié abandonné, dont le corps principal est illuminé à cette heure avancée de la nuit, je sens Annabel s'impatienter.

Je sors mes lunettes infrarouges et observe les lieux avant de les passer à ma bagarreuse.

– Trois personnes présentes, dont l'otage qui se trouve au sous-sol. Ce sera du gâteau, se félicite-t-elle.

– On peut lancer l'opération si tu es prête, alors, annoncé-je.

– Et moi, vous vous foutez de savoir si je suis prêt ? proteste Logan depuis les arrières.

– En fait, oui, lâché-je en riant.

– Merci pour mon estime. Vous pourriez au moins me jeter un coup d'œil de temps en temps, au lieu de vous regarder avec vos petits yeux pleins d'amour. Moi aussi, je mérite de la tendresse.

– Tu sais qu'on t'aime très fort, rit Annabel avant de charger son arme.

Qu'est-ce qu'elle est sexy...

– Je vous préviens, cette mission devrait être couronnée de succès ! leur annoncé-je tout de même.

– Tu as encore mis ton caleçon porte-bonheur ? glousse Annabel.

– Évidemment.

Il s'agit de celui que m'a customisé Marilyn et qui proclame que j'ai un énorme... sens de l'humour.

– Et toi, chérie, lancé-je d’une voix séductrice, tu as aussi ta petite culotte porte-bonheur ?

– Celle que tu m’as offerte ? La toute rose où tu as fait imprimer pleins de portraits de ta tête avec une expression stupide ? grogne-t-elle.

– Une expression d’extase, merci...

– Pas question que je porte cette chose ! Par contre, sur mon sous-vêtement, il y a un message qui t’est destiné.

– Ah oui ? Lequel ? ronronné-je, le regard embrasé.

– « Si tu m’ennuies encore, personne ne retrouvera jamais ton corps. » Parole d’ancien policier, alors fais attention, rétorque-t-elle, amusée, un sourire au bout des lèvres.

Logan éclate de rire, ce qui ne m’enchant pas du tout.

Je me reconcentre pour ne plus penser qu’à la mission.

Notre but est de récupérer la petite fille d’une riche famille de la capitale qui a été enlevée. Les autorités n’ayant pas la possibilité de travailler correctement, à cause d’une taupe au sein du poste de police, les parents se sont tournés vers mon entreprise, à la réputation impeccable. Personne ne sait qui se cache derrière le mystérieux logo à l’araignée noire, mais nul n’ignore sa lutte pour la bonne cause.

Logan s’est joint à nous par hasard. J’avais pour mission de libérer un tigre en furie, censé protéger un baron de la drogue. Je ne pouvais faire autrement que de lui demander son aide et depuis il travaille pour moi sur toutes nos missions.

– Eh bien, je suis prêt quand même, m’sieur ! réplique mon ami en grommelant.

– Ça suffit, les enfants, soupire Annabel. Et n’oubliez pas, si vous devez tirer, visez les genoux. Nous ne sommes pas là pour tuer mais pour sauver, n’est-ce pas Logan ?

– Quoi ? Ce n’est pas de ma faute si J-Man a sauté devant mon flingue quand nous avons voulu l’arrêter. Et puis il n’est pas mort. D’ailleurs, depuis qu’il a vu la lumière blanche, il est devenu si croyant qu’il s’est fait ordonner prêtre sur Internet. Tu vois, je crée des vocations.

Nous nous permettons un dernier rire, puis Annabel arme son fusil d’assaut,

cette fois, et Logan et moi nous nous taisons immédiatement. Il n'est plus l'heure de plaisanter mais de se concentrer. Une petite fille terrifiée attend désespérément notre aide.

Nous sortons tous les trois doucement de la voiture, puis Annabel se faufile jusqu'à la porte d'entrée du complexe. Elle est sublime. Elle ressemble à l'une de ces héroïnes de jeux vidéo, avec son pantalon moulant, ses armes rivées à ses hanches, son fusil dans les mains et son air féroce déterminé.

D'un coup de pied puissant, elle enfonce la porte, et tous les trois nous nous immisçons dans une grande pièce, surprenant au passage les deux preneurs d'otage qui ne souhaitent qu'une chose, gagner assez d'argent pour vivre dans le luxe jusqu'à la fin de leur vie. Assis autour d'une table, à boire de la bière en jouant aux cartes, ils semblent sereins.

Ils se foutent de blesser une fillette qui n'a rien demandé à personne.

Dès qu'ils voient les intrus que nous sommes, ils cherchent bien sûr à répliquer mais sont trop lents à saisir leurs armes. Deux coups de feu retentissent. Deux genoux sont bousillés.

Logan et moi avons visé juste du premier coup. Nous nous regardons avec fierté, et je lève une main qu'il frappe victorieusement.

Nous nous appliquons à ligoter les criminels grâce aux cordages que nous avons apportés, puis un bourdonnement au fond de ma poche me fait angoisser. Je regarde mon message. Tout est prêt à la maison.

Logan surveille nos victimes, et je descends au sous-sol pour y découvrir ma compagne, une fillette entre les bras, en train de lui chanter une chanson pour l'apaiser.

Mon cœur de dur à cuire palpite vigoureusement, et un sourire tendre s'épanouit sur mon visage.

– Elle est terrifiée, mais c'est une jeune fille très courageuse, me dit-elle d'une voix douce.

La petite me jette un œil puis enfouit la tête dans le blouson d'Annabel.

– Ne t’inquiète pas, nous allons te ramener à ta famille, maintenant, jure ma brunette à l’enfant dans un espagnol parfait.

Le mot « famille » semble se graver dans ma chair, et je ne suis plus capable de me l’ôter de la tête.

Une nouvelle fois, notre mission se termine au mieux et, une fois rentré enfin à la maison, après avoir ramené la fillette chez elle, je suis heureux.

Logan est toujours auprès de nous mais habite l’une des suites à l’étage, alors il se jette dans le canapé comme s’il était chez lui. Je tousote. Lourdement. Pour attirer son attention. Il sait pourtant très bien ce qui va arriver mais bien sûr n’en fait qu’à sa tête.

Alors je lui jette un regard meurtrier qu’il finit par capter, et il se lève tout de suite après.

– Je vous préviens, vous n’avez pas intérêt à vous papouiller dans le canapé, grommelle-t-il en sortant dans les jardins.

Et je sais que, à partir de là, il va prendre son rôle au sérieux. Celui de garçon d’honneur...

J’aide Annabel à ôter sa veste, avant de prendre ses mains entre les miennes.

– Tu es tellement belle, chérie, avoué-je alors que mon pouls s’emballe de façon frénétique tandis que j’admire son petit air satisfait.

Je l’embrasse. De nombreuses fois.

– Et tu me rends heureux, tu n’imagines pas à quel point...

Lentement, je me baisse devant elle, un genou au sol, sors de ma poche une petite boîte blanche et l’ouvre pour elle. Elle contient une alliance en or blanc, surmontée d’un diamant à la pureté exceptionnelle.

La surprise et l’émotion dans son regard sont magnifiques.

– Annabel, tu es la femme de ma vie, le soleil qui brille tout au fond de mon

cœur et m'éblouit au quotidien. Je te veux à mes côtés pour toujours. Je te veux entre mes bras, entre mes draps. Contre mon corps, contre ma peau. J'ai une question à te poser, à présent, et j'attends ce moment depuis des jours, déjà. Mon impatience a failli me faire craquer à de nombreuses reprises, mais c'était aujourd'hui l'instant parfait pour le faire.

Je prends une profonde inspiration, tentant de calmer la tempête d'émotions en moi.

– Annabel, veux-tu m'épouser ?

Et là, je me fige. En attendant sa réponse. C'est le moment le plus angoissant, le plus beau, le plus magique de toute ma vie. Celui d'admirer son sourire naître lentement sur ses lèvres, ses yeux briller plus encore que toutes les étoiles dans le ciel.

– Oui, Jayce. Oui, je le veux, souffle-t-elle.

Je me redresse immédiatement, la prends dans mes bras et l'embrasse avec un sentiment de perfection au fond de moi. Je la fais tourner. J'écoute son rire éclater dans la plus belle des mélodies.

– Merci. Merci, merci d'être entrée dans mon existence, murmuré-je.

– C'est moi qui devrais te remercier, plutôt. Tu m'as sauvée, tu m'as aidée à reprendre vie et tu es toujours là pour moi. Si tu n'existais pas, Jayce, je devrais te créer de toutes pièces pour être heureuse, et je ne changerais absolument rien de toi. Je t'aime comme tu es. Avec tes sourires charmeurs, ton regard sombre et envoûtant, et ta façon de caresser mes cheveux quand tu me penses endormie.

Ému, je prends sa main dans la mienne puis l'invite à me suivre dehors où nous attend une véritable fête.

Annabel pousse un soupir ébahi et me jette un petit regard plein de malice.

– Et si j'avais dit non ? m'interroge-t-elle en observant le jardin.

– Impossible, tu ne me résistes jamais.

Elle secoue la tête et marche lentement vers l'immense arche fleurie, installée pendant notre mission. Des chaises blanches garnissent la pelouse impeccable, à

l'ombre des immenses palmiers ponctués de guirlandes électriques.

Le soleil se lève doucement sur la mer visible depuis cette falaise où nous sommes. Le spectacle est sublime, merveilleux. À la hauteur de la magnifique jeune femme qui marche à mes côtés.

Je la regarde. Je l'admire. Elle est parfaite. Sereine et souriante.

Quelques larmes se déversent sur ses joues mais ne font que magnifier son regard profond.

Sous l'arche, se trouve le prêtre qui nous mariera dans quelques minutes. Et tout autour, applaudissant à notre approche, se trouvent les parents d'Annabel et ceux de Logan. Marilyn, Georges et Sean. Et bien sûr, il y a ma famille, aussi, loin de moi depuis de longues, si longues années que mes jambes menacent de se dérober sous mon poids.

Annabel me serre la main un peu plus fort et les regarde avec une tendresse toute particulière.

– C'est le plus beau jour de ma vie, murmure-t-elle en hochant la tête.

Et je ne peux qu'être d'accord.

Nous étreignons tout le monde, et ma mère, entre mes bras, me serre si fort que j'en tremble de partout.

– C'est tellement bon de vous revoir, grondé-je. Tellement bon.

Mon père se jette sur nous. Mes frères et sœurs font de même. J'étouffe sous leurs rires, sous leurs pleurs, puis leur présente la femme de ma vie, la plus belle créature jamais connue sur cette terre.

Je voudrais leur parler de mon existence, leur raconter tout ce qui m'est arrivé ces dernières années puis leur poser un tas de questions sur leurs propres destins, mais Marilyn, Molly et ma mère finissent par enlever Annabel et la conduire à l'étage pour la préparer.

C'est Logan qui m'incite à m'activer à mon tour, tandis que je regarde les

marmots qui courent dans tous les sens et ressemblent comme deux gouttes d'eaux à mes frangins émus.

J'enfile un smoking luxueux, laisse mes cheveux noirs en désordre, je le sais, Annabel adore ça. Quand je vais me poster sous l'arche, près du prêtre, ma seule envie est de retrouver ma compagne. Je suis en manque de sa présence, malgré la petite heure depuis laquelle nous sommes séparés.

Le soleil finit par s'élever dans un ciel d'un bleu pur, profond, et se reflète en étincelles dorées sur les eaux de la mer. Je cligne des yeux, me détourne du spectacle, quand soudain Annabel apparaît de l'autre côté du jardin.

J'entrouvre les lèvres, essoufflé par sa beauté.

Ses cheveux forment une longue tresse noire bohème, pendant sur l'une de ses épaules, piquée de quelques minuscules fleurs du même blanc que sa robe élégante. Toute simple comme une robe d'été, elle est faite de satin blanc et moule son corps sublime à la perfection. Annabel s'arrête pour me regarder, et nous nous adressons un immense sourire noyé de bonheur.

Mon Dieu... Je n'arrive pas à y croire, je vais épouser cette femme, cette déesse.

Une fine bretelle glisse le long de son épaule et son père la lui remonte, avant de lui présenter son bras. La musique se met en route. Mon cœur assourdit le bruit de ses battements erratiques.

Annabel enfin à mes côtés, je ne peux résister à l'envie de l'avoir plus près de moi et lui enlace la taille. Fermement. Doucement. Puis pose mon front contre le sien.

Le prêtre commence son laïus et, au moment de l'échange des consentements, j'offre à Annabel un « oui » ému, éraillé et bouleversé, quand le sien est plein de sérénité, de joie et de grâce.

Les heures qui suivent ne sont que rires et bonheur. Nous partageons tous ensemble un buffet gastronomique en trinquant à notre futur. Je garde ma princesse à mes côtés, une main fermement nouée autour de ses épaules, je ne peux pas m'en empêcher. Son toucher, son parfum, le goût de ses lèvres contre

les miennes, c'est mon plaisir.

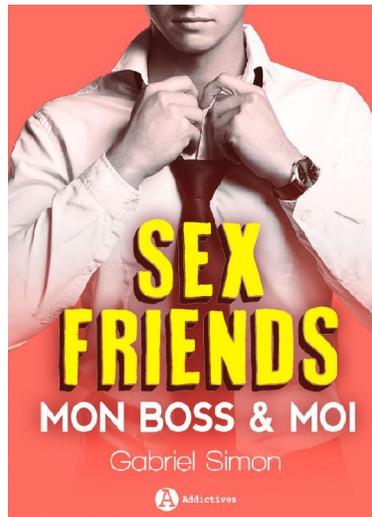
Puis la nuit tombe de nouveau, et Annabel m'entraîne au lit pour se pelotonner contre moi. Je l'embrasse avec passion. Et je lui avoue qu'avec cette petite fille dans les bras, tout à l'heure, elle était comme une étoile dont la lumière brillait plus fort que tout. Et je souhaite qu'elle continue à briller encore longtemps, parce que je l'aime à en crever.

**FIN**

**Disponible :**

## **Sex friends – Mon boss et moi**

Lula est fantasque, bordélique, désordonnée, bref, tout l'inverse de Jonas ! Control freak, froid, autoritaire, il déteste qu'on vienne bouleverser son quotidien. Entre eux, ça va faire des étincelles !



Découvrez *Under Control* de Marie Hayle

**UNDER CONTROL**

**Extrait premiers chapitres**

ZRIN\_001

*Partager une tasse de café fumant avec les gens qu'on aime,  
décorer le sapin de Noël en écoutant des musiques ringardes de circonstance,  
ne pas aller au travail et faire des crêpes alors que la neige tombe dehors,  
tenir un bébé dans ses bras et fondre en respirant son odeur,  
écouter la pluie battante sur le toit, bien au chaud sous la couette,  
fermer les yeux et savourer la caresse du soleil sur son visage,  
s'émerveiller devant un papillon et guetter le retour des bourgeons dans le  
jardin,  
aimer, rire, manger, lire, écouter de la musique, faire l'amour,  
profiter de ces petits plaisirs et chaque jour mesurer sa chance d'avoir appris de  
toi que le vrai bonheur réside dans les petites choses du quotidien.  
Parce qu'on a qu'une vie.*

*Pour toi, Mam.*

# **PARTIE I**

# 1

Et voilà ! Moi d'ordinaire si ponctuelle, il faut croire qu'aujourd'hui tous les bébés de Londres se sont passé le mot pour venir au monde le même jour et me mettre en retard. Heureusement, il n'y a pas eu de complications et j'ai aidé cinq mamans à donner la vie à des enfants en parfaite santé. J'adore mon métier de sage-femme et je serais bien restée féliciter individuellement les nouveaux parents comme d'habitude, mais là, si je ne me presse pas, je vais me faire trucider par Charlie, ma meilleure amie ! En effet, je l'ai convaincue, il y a quelques mois, de soumettre l'un de ses clichés à un concours qui a pour finalité une mise aux enchères dont les bénéfices seront reversés à la lutte contre le cancer. Et, comme je m'en doutais, elle a été sélectionnée pour proposer l'une de ses photos à la vente. Cela pourrait être pour elle une possibilité de se faire connaître et ainsi de vendre peut-être d'autres de ses fabuleuses photos, car elle le mérite amplement !

Or le gala pendant lequel se déroulera la mise aux enchères a lieu ce soir et je suis super à la bourre.

Après avoir traversé Westminster Bridge, Covent Garden et Soho au pas de course, j'arrive enfin devant mon immeuble situé à Camden Town, en sueur et tout échevelée.

J'ai à peine passé la porte d'entrée que Charlie me saute dessus :

– Bordel, Sam, tu as décidé de jouer avec mes nerfs ou quoi ?

Je retiens une blague à deux balles pour ne pas envenimer les choses, car je sens qu'elle n'est pas d'humeur, et je sais à quel point cette soirée lui tient à cœur, c'est pourquoi je préfère plutôt la rassurer.

– Pas de stress, honey, dis-je tout en ouvrant ma porte d'entrée, je saute sous la douche, j'ai déjà préparé ma tenue hier soir donc je te promets qu'on sera à l'heure.

- J’espère bien, je veux être certaine de ne louper aucune critique !
- Mais au fait, tu n’es pas habillée non plus ! Tu es gonflée !
- Non, mais j’ai réussi à dompter mes cheveux et du coup, le plus gros du travail est fait, plaisante-t-elle.

Charlotte Harris est un phénomène à elle toute seule. Elle est entièrement tatouée sur les bras et le dos, et l’assume à cent pour cent. Ses dessins, que je trouve magnifiques, font partie d’elle et sont si colorés qu’ils reflètent parfaitement bien sa personnalité haute en couleur ! Ils ne sont pas choisis au hasard : au contraire, ils représentent tous des moments-clés de sa vie ou reflètent sa personnalité comment dire... détonante ! Il y en a un que j’adore particulièrement : c’est un dessin d’Ariel, la petite sirène, héroïne aux cheveux aussi rouges que ceux de Charlie mais revisitée en personnage un peu « badass », tatouée et rebelle. Mon amie est également piercée : une petite boule argentée est située sous sa bouche et un fin anneau orne sa narine. Elle a le corps d’une pin-up des années cinquante, ce qui veut dire qu’elle a tout ce qu’il faut là où il faut. Mais il est vrai que ce que l’on remarque le plus chez elle, ce sont ses cheveux : longs jusqu’au milieu du dos, naturellement ondulés et rouge vif ! Une vraie beauté atypique qui fait craquer beaucoup d’hommes.

Ce soir, elle a décidé de dompter sa crinière et de la lisser plus sagement, ce qui a pour effet d’allonger encore plus ses cheveux et de les faire descendre au niveau de ses reins.

- Tu as bien fait, tu es magnifique coiffée comme ça !
- Ouais... ben, j’y ai presque passé une heure et j’ai même dû me faire une entorse de l’épaule alors ça restera exceptionnel, je te le garantis, me dit-elle en me faisant un petit clin d’œil. Allez, je te laisse sauter sous la douche, je vais m’habiller, on se retrouve chez moi dans une demi-heure ?
- OK, je me dépêche ! À tout de suite.

J’habite l’appartement en face de celui de Charlie, au rez-de-chaussée, dans le même immeuble. Elle y habite depuis quelques années avec Cameron, son frère jumeau. Alors que je venais d’obtenir ma place de titulaire à l’hôpital et que je vivais toujours chez ma mère dans Chiswick – un quartier de l’ouest londonien –, un jour, les jumeaux m’ont annoncé que le studio d’en face se libérait. J’ai alors sauté sur l’occasion de prendre mon indépendance et d’être encore plus proche de mes deux meilleurs amis. Nous nous sommes rencontrés il y a une

douzaine d'années, quand ils ont emménagé avec leur père près de chez moi, et de fil en aiguille, nous avons sympathisé pour très vite former un trio de choc. En plus, j'adore Camden Town, qui est un quartier vivant réputé pour ses nombreux marchés et où la population y est relativement jeune.

Dix minutes de douche chrono et me voilà en train de me sécher les cheveux tout en essayant de me brosser les dents pour gagner du temps. Résultat qui, étonnamment, fait ses preuves, car à l'heure convenue, me voilà prête à partir.

Un dernier coup d'œil dans le miroir me confirme la sensation que j'ai d'être déguisée. Moi qui suis très naturelle au quotidien, j'ai du mal à reconnaître mon reflet. Ce soir, j'y vois une jeune femme brune aux cheveux coiffés en chignon haut. Mon visage ne me semble plus si familier non plus : le maquillage qui orne mes yeux les fait paraître encore plus sombres qu'ils ne le sont, et ma bouche est désormais d'un rouge vif brillant qui la rend bien plus pulpeuse qu'elle ne l'est en réalité. Ma robe à bretelles en mousseline noire, décolletée en V, s'arrête juste au-dessus de mes genoux. La forme princesse met en valeur ma taille et camoufle bien mes cuisses grâce à ses jolis volants mais est bien trop courte à mon goût. J'aurais dû enfile le tailleur-pantalon qui était mon premier choix ! Au moins, j'aurais été plus à l'aise en cachant mes jambes. C'est Charlie qui m'a convaincue de choisir la robe et sur le moment, ça m'a paru être une bonne idée. Elle connaît mes complexes, mais je fais confiance à son jugement vu qu'elle m'a souvent aidée à me sentir un peu mieux dans ma peau au fil du temps.

Je détourne les yeux et me dis que de toute façon, cette soirée est pour Charlie et que c'est à mon tour d'être là pour elle.

J'attrape donc ma pochette noire assortie, enfile mes talons hauts, ferme à clé et entre chez elle, de l'autre côté du couloir. Elle est époustouflante dans sa robe rouge assortie à ses cheveux et à sa bouche. Elle tient son smartphone à la main.

– Juste une seconde, Sam, je réponds à Cam et je suis à toi.

Cameron, son frère, ne peut pas venir au gala avec nous car il a une session de tatouages à assurer en nocturne, comme souvent les vendredis soir.

– C'est bon, MacIntyre, on peut y aller ! Tu es sublime et ne me dis pas que ça n'est pas vrai ! J'aimerais tellement que tu te vois telle que tu es ! me

complimente ma meilleure amie en levant un doigt pour m'empêcher de répondre.

Elle me connaît par cœur. Elle me prend par le bras pour sortir de son appartement et nous rejoignons le taxi qui nous attend en bas de notre immeuble.

\*\*\*

Le gala de charité pour la lutte contre le cancer a lieu dans une galerie prestigieuse et très à la mode de Londres, la « MOSY », The Modern Style Gallery.

À peine entrée, j'en prends plein les yeux. L'espace est gigantesque et le cadre grandiose. Plusieurs pans de murs sont vitrés et la vue sur la Tamise est superbe et quasi panoramique. Nous nous dirigeons vers la salle principale de l'exposition et c'est avec émotion que je découvre la photographie de mon amie. Elle est accrochée au mur, sous des lumières très étudiées qui la subliment.

C'est un cliché cher à mon cœur, car Charlie a su capter un moment complice partagé avec Ethan, mon petit protégé depuis bien longtemps déjà. Elle m'a demandé la permission de choisir cette photo-là pour cette vente aux enchères sur le thème du cancer, et j'ai bien entendu accepté.

En plus de mon travail de sage-femme, je fais partie d'une équipe de bénévoles de l'hôpital qui visite les enfants malades du service de pédiatrie. Cette photo, mise aux enchères ce soir, est une image en noir et blanc d'Ethan et moi riant aux éclats dans une chambre d'hôpital. J'y apparais déguisée en clown et Ethan est tellement beau et semble si heureux sur cette photo qu'elle me fait instantanément du bien quand je la regarde.

Je me détends donc un peu, même si je remarque que les gens présents ce soir sont incroyablement élégants et que le moindre collier porté par l'une des femmes de la soirée devrait suffire à payer mon loyer pour l'année au moins !

Charlie s'agite dans tous les sens, surtout lorsqu'un groupe de personnes s'attarde devant son œuvre. Je l'entraîne vers un serveur et attrape au vol deux coupes de champagne.

– Respire honey ! dis-je en lui tendant une coupe. Inutile de vouloir écouter

tous les avis et crier sur la première personne qui osera critiquer ton chef-d'œuvre. Prends comme ça vient, profite du moment et détends-toi !

– Ouais, facile à dire ! dit-elle en buvant une bonne rasade de champagne. Mais je serai quand même vraiment rassurée quand quelqu'un aura misé ne serait-ce qu'un tout petit peu sur ma photo, t'imagines la honte si personne n'en veut ?

– Qu'est-ce que tu m'as dit ce soir ? D'essayer de me voir telle que je suis ? Alors je peux te garantir que ta photo sera vue telle qu'elle est par beaucoup de gens ici et qu'elle va te faire connaître ! Tu es douée, alors s'il te plaît, crois-moi ce soir quand je te dis que tu peux te détendre, OK ?

– Ouais, merci... mais j'ai quand même hâte que la vente soit terminée, m'avoue-t-elle boudeuse en cognant son verre contre le mien.

Nous déambulons dans ce cadre magnifique et je constate en contemplant les autres œuvres mises en vente que le thème de la soirée est on ne peut plus subjectif et que chaque photographe a su se l'approprier à sa manière. Certaines toiles sont tristes, d'autres semblent volontairement choquer tandis que d'autres encore émeuvent, comme la photo de cette toute jeune grand-mère, sous chimio et donc sans cheveux, mais qui rayonne et sourit de plus belle en constatant la ressemblance frappante entre son crâne chauve et celui de sa petite fille qui vient de naître. La légende de la toile dit : « Il n'y a pas de meilleure motivation que de me dire que je vais tout faire pour que nous allions ensemble nous faire coiffer le jour du mariage de cette petite merveille ».

Trente minutes et deux coupes de champagne plus tard, une voix provenant d'un micro nous propose de rejoindre une salle adjacente pour le début de la vente. Nous pénétrons dans une pièce dont l'univers colle parfaitement à l'idée que je m'en faisais, à savoir des fauteuils style Louis XVI, garnis de tissu couleur vieux rose et alignés au cordeau. Chaque acheteur potentiel est donc assis confortablement face au commissaire-priseur qui se tient sur une scène. Derrière lui est suspendu un immense écran plat qui permet de présenter les photographies sans avoir besoin de les décrocher. Nous restons en retrait au fond de la salle, sur nos fauteuils déjà attitrés avec ceux que j'imagine être les autres artistes de la soirée.

Je les détaille un peu et me dis qu'ils sont tous très différents les uns des autres : mon regard tombe sur une petite brune gothique qui joue à la dure mais qui se ronge les ongles dès qu'elle pense qu'on ne la regarde pas, puis j'observe

son voisin, un homme d'une trentaine d'années un peu hautain et qui toise tout le monde. Mais je m'attarde surtout un peu plus longtemps sur cette jolie dame d'une soixantaine d'années qui, comme si elle avait senti que je la détaillais, se retourne et me sourit gentiment. On voit tout de suite qu'elle n'est pas du tout là pour se comparer ou dénigrer les autres œuvres, car pensant sûrement que je suis l'une des artistes, elle me lance un clin d'œil complice comme pour me rassurer, avant de se tourner à nouveau vers l'estrade en face de nous.

Le maître de cérémonie commence par la lecture des conditions de vente puis le premier lot est mis aux enchères. Il s'agit d'une photographie très choc ! En effet, une femme sans cheveux a accepté de maquiller la moitié de son visage comme une tête de mort alors que l'autre partie est apprêtée de façon élégante. La légende est la suivante : « Le mental est essentiel dans la lutte. Et vous ? De quel côté préféreriez-vous être ? ». Les enchères débutent à dix mille livres sterling et déjà plusieurs mains se lèvent. Au final, cette photographie dérangeante, mais délivrant ce message si vrai, est adjugée à quatre-vingt mille livres sterling ! C'est un univers excitant, mais qui a les moyens de payer cette somme pour une photographie ?!

Quand vient le tour de la mise aux enchères de la photo de Charlie, nos doigts entrelacés se crispent en même temps. Mon cœur s'accélère et je n'ose même pas imaginer celui de mon amie. Je lui jette un regard et elle me répond par un faible sourire.

– Voici dès à présent une photographie de l'artiste Charlotte Harris, jeune femme londonienne de 25 ans. Le titre de l'œuvre est *Rire est un pas de plus vers la guérison*.

L'image en format géant apparaît alors derrière le commissaire-priseur, qui annonce que la mise à prix de ce soir est fixée, comme tous les autres biens, à dix mille livres sterling. Je baisse les yeux et je remarque que les jointures de mes doigts, tout comme celles de Charlie, sont blanches tellement nous nous serrons les mains.

Une première main se lève et une femme propose une jolie offre à quinze mille livres, une deuxième main se lève et une voix, masculine annonce vingt mille livres. La femme renchérit à trente mille livres, l'homme enchaîne alors avec une proposition à cinquante mille livres, suivie d'une contre-proposition de

la femme à quatre-vingt mille livres. L'inconnu propose alors la somme de cent mille livres. Mon cœur bat à tout rompre et je vois le rouge monter aux joues de Charlie qui se balance nerveusement d'une fesse sur l'autre. J'ai beau essayer d'étirer au maximum mon cou de façon discrète sur ma chaise, je n'arrive pas à voir de quoi ont l'air les deux personnes qui se battent pour obtenir la photographie de ma meilleure amie. Après plusieurs offres successives et une proposition de la femme à cent quinze mille livres, l'homme, que le jeu ne doit plus amuser, lève encore sa main et annonce cent cinquante mille livres ! La femme ne semble pas vouloir suivre et le commissaire-priseur annonce donc :

– Une fois ? Deux fois ? Trois fois ! Adjugé pour cent cinquante mille livres sterling à M. Cole, pour la société Tohana & Cole.

Charlie, qui est une femme très forte et qui ne se dévoile pas facilement, a les yeux brillants de larmes de joie et cela me remplit de bonheur.

Nous nous éclipsions discrètement pendant la mise en vente des biens suivants et une fois aux toilettes nous sautillons sur place et nous entamons une danse de la victoire dénuée de toute classe. C'est tellement bon de se dire que cette jolie photo va permettre de financer la recherche contre cette foutue maladie à hauteur de cent cinquante mille livres sterling !

Après dix minutes à faire les folles et dix autres minutes à essayer de ressortir de cet endroit présentable, nous sortons toutes deux, la tête haute (et espérant fortement que nos cris de joie n'ont pas filtré à travers le mur !), impatientes de fêter ça.

La vente terminée, les participants et les artistes sont conviés à un dîner. Nous prenons donc place à une table et goûtons les meilleurs plats que nous ayons mangés de notre vie. Après avoir dégusté chaque bouchée de notre dessert avec un plaisir évident, une glace à la fraise surmontée d'un dôme de caramel très travaillé, nous sirotons un café lorsqu'un homme très élégant arrive à notre table et se présente à Charlie :

– Mademoiselle Harris, je suis Tyler Cole. J'ai acheté votre photo pour mon entreprise.

Charlie, qui ne s'y attendait pas, se lève pour lui serrer vigoureusement la

main. Il esquisse un sourire mais celui-ci semble un peu trop forcé à mon goût. C'est un homme d'une trentaine d'années, qui doit bien mesurer un mètre quatre-vingt-dix. Il a des cheveux châtain foncé, coiffés en une queue de cheval très basse et ramassés en bun, et je me demande immédiatement s'ils sont aussi longs que je le suppose. Ses yeux sont d'un bleu très clair, presque transparent, ce qui lui donne un étrange et néanmoins incroyable regard. Il a la peau mate et arbore une barbe fournie mais taillée parfaitement. Il doit avoir des origines hawaïennes. Son smoking, forcément taillé sur mesure, lui va comme un gant et je me dis que de toute façon tout doit lui aller vu le corps très musclé qu'il semble avoir. Il porte plusieurs bagues en argent à ses doigts. Il est le savant mélange entre un géant viril et superbement taillé et un homme d'affaires on ne peut plus stylé et classe.

– Je suis ravie de faire votre connaissance et je vous remercie de l'attention que vous avez portée à mon travail, monsieur Cole. Je suis super contente, enfin je veux dire que je suis très honorée, ajoute-t-elle en rougissant un peu. Permettez-moi de vous présenter une amie, Samantha MacIntyre.

– Enchanté de vous rencontrer, mademoiselle MacIntyre.

J'avance ma main pour la lui serrer mais, au dernier moment, il la fait pivoter et ses lèvres se posent alors très délicatement sur le dessus pour le premier baisemain de ma vie. Ce geste pourtant anodin me fait malheureusement rougir et je me sens très mal à l'aise de lui montrer que je réagis à un simple contact courtois.

Je baisse donc les yeux vers mes escarpins pour lui répondre d'une voix à peine audible :

– Moi de même, monsieur Cole.

Heureusement, je ne vois pas sa réaction à mon trouble et il prend place à notre table pour parler de l'œuvre qu'il a achetée ce soir.

Alors que Charlie lui parle de façon très naturelle, je lutte contre le trouble qui m'a envahie.

*Reprends-toi, bordel !*

Charlie me sort de mes pensées en me posant une question que, forcément, je n'ai pas entendue, ce qui me fait rougir de plus belle. Son téléphone sonne et elle s'excuse de devoir répondre à l'appel en se levant de table.

Je me retrouve donc seule à table avec cet homme hyper canon mais surtout inconnu, ce qui me met très mal à l'aise.

– Alors, mademoiselle MacIntyre, puis-je vous poser une question qui me taraude ? me demande-t-il d'une voix assurée en s'adossant à sa chaise, et en me regardant bien droit dans les yeux.

– Bien sûr, je vous en prie, monsieur Cole, réponds-je en luttant pour soutenir ce regard d'un bleu acier pénétrant.

– Si je ne me trompe pas, c'est bien vous sur cette photo à cent cinquante mille livres sterling ? Je me demandais... on a dû vous payer cher pour jouer la comédie devant ce gosse, non ?

Le rouge me monte immédiatement aux joues mais pas pour les mêmes raisons que tout à l'heure. Ce mec vient-il de sous-entendre que je suis ridicule ?

– Eh bien, étant donné que c'était du bénévolat, c'est totalement gratuit, monsieur Cole.

– Waouh ! Je suis impressionné par cette capacité à ne pas tenir compte de son image, me répond-il.

Il me cherche ce mec ou quoi ? Attaquer sur le physique est quelque chose de tellement mesquin que je n'en reviens pas.

– Oui, j'ose tout pour faire rire ces enfants malades, monsieur Cole, et je me fiche de savoir que certaines personnes superficielles ne voient que l'aspect physique de tout cela ! Et même si j'ai l'air ridicule en me déguisant, je suis fidèle à mes convictions ! Je ne me fais pas passer pour une personne que je ne suis pas ! Selon moi, il y a un monde entre acheter cette photo pour la bonne cause et vouloir à tout prix donner une bonne image de soi en le faisant.

– Les apparences sont parfois trompeuses, mademoiselle, répond-il en souriant, et sachez que vous vous trompez sur un point, j'ai acheté ce cliché pour une tout autre raison !

Me sentant tout à coup un peu honteuse de m'être emportée de la sorte alors

que je ne connais pas du tout cet homme, je m'apprête à lui présenter mes excuses quand il poursuit :

– En effet, il n'y a rien sur cette photo qui me plaise autant que votre décolleté, et j'aimerais beaucoup imaginer qu'un jour je pourrais découvrir ce qui se cache derrière cette blouse ! murmure-t-il, ses yeux quittant les miens pour se perdre quelque part au niveau de ma poitrine.

*Non mais pour qui se prend-il ?!*

Ce mec est incroyable, il me fait passer du chaud au froid en cinq minutes chrono ! Mes joues s'empourprent à nouveau mais je n'ai pas le loisir de lui répondre que je déteste qu'on se fiche de moi, car Charlie se rassoit à notre table.

– Mademoiselle Harris, reprend Tyler Cole en se tournant vers elle, j'aimerais que vous passiez à mon bureau demain vers onze heures afin de me montrer votre book et que je puisse ainsi découvrir votre univers photographique. J'aimerais aussi avoir votre avis sur la meilleure place à accorder à votre photographie dans mon bureau, car je veux pouvoir la regarder du meilleur point de vue.

En prononçant ces derniers mots, il me fixe et je maudis alors ma fichue manie de rougir dès que je me sens troublée ou gênée. Ce mec est vraiment trop bizarre et c'est à croire qu'il sait parfaitement comment me mettre mal à l'aise.

– Bien entendu, monsieur Cole, j'en serais ravie, répond Charlie.

Elle rayonne de joie et cela me redonne le sourire.

– Mademoiselle MacIntyre, me ferez-vous le plaisir de vous joindre à nous ? demande-t-il alors.

Je n'ai pas le temps de trouver une excuse bidon que Charlotte, sur son petit nuage, répond à ma place :

– Bien sûr qu'elle sera là ! C'est ma meilleure conseillère, lui dit-elle avec un clin d'œil à mon attention.

Je marmonne donc un « d'accord » et c'est le moment que choisit le

commissaire-priseur pour arriver à notre table et demander à Charlie et Tyler de venir dans son bureau signer les papiers. Ils se lèvent donc tous les deux et je les suis des yeux quand « M. Insolent » glisse un mot à l'oreille de Charlie qui acquiesce, et qu'il revient à notre table. Il récupère un papier oublié, plonge ses yeux si spéciaux dans les miens, et malgré l'intensité du moment, j'essaie de soutenir ce regard. Il se penche alors vers moi et me murmure à l'oreille qu'il espère que je viendrai vraiment le lendemain, car ça serait la moindre des choses qu'il puisse profiter du modèle en 3D vu la somme indécente qu'il a payée dans ce but ! Je n'arrive pas à croire qu'il puisse me dire une chose pareille sans ciller. Il me prend pour qui ? Une pute ? Je ne cherche pas à lui cacher que je n'aime pas ces sous-entendus et j'interromps volontairement notre échange de regards, recule ma chaise un peu plus loin de la table pour mettre un maximum de distance entre nous et d'une voix la plus assurée possible et essayant de garder mon calme, je lui réponds :

– Vous êtes écœurant ! Je n'ai qu'une parole et je viendrai pour Charlie, mais l'argent n'achète pas tout, monsieur Cole !

– Oh que si, mademoiselle ! Détrompez-vous, répond-il le plus calmement du monde, un sourire insolent étirant un peu plus ses lèvres.

Ma colère remonte aussi sec : de quel droit se fout-il de moi ?! Je n'ai pas le temps de répondre qu'il me tourne déjà le dos pour rejoindre Charlie et le commissaire-priseur.

Ce mec me fait passer par toutes les couleurs, et je ne le cerne pas du tout ! Il me fait me sentir ridicule comme jamais mais, la seconde d'après, me donne l'impression qu'il me drague. Lourdemment.

Comme si c'était possible...

Je secoue la tête pour chasser cette idée absurde et Charlie finit par me rejoindre quinze minutes plus tard. Je décide de ne pas lui parler des remarques désobligeantes de « M. Goujat » pour ne pas lui gâcher sa soirée. Les papiers signés, nous pouvons finalement rentrer en taxi à la maison, soulager nos pieds compressés dans nos talons aiguilles, et surtout, tout raconter à Cameron dans les moindres détails ou presque...

## 2

J'ai mal dormi. Je n'ai pas arrêté de me retourner dans mon lit. Quand mon réveil a sonné, j'ai eu l'impression que je venais de m'endormir... Résultat : j'ai une tête à faire peur. Heureusement que je ne suis de garde qu'en début d'après-midi ce samedi.

Il est neuf heures trente, ce qui me laisse une heure pour essayer de ressembler à quelque chose... Sacré challenge !

Dix heures quinze : je suis coiffée avec une queue de cheval très haute, maquillée légèrement, mais je me tiens devant ma penderie et rien ne me convient. Tout me semble tout à coup ringard et trop sage et je ne veux pas donner l'occasion à « M. Gravure-de-mode » de se foutre encore de moi. Et puis zut ! Je n'ai pas à lui plaire, après tout !

Finalement, j'opte pour un jean slim, des petites bottines à talons en cuir, un chemisier en soie blanc et un joli sautoir noir.

Charlie débarque chez moi, et ma tornade rouge, fidèle à elle-même, s'est habillée avec son style bien à elle : pantalon slim mais en cuir, débardeur « Motörhead » et une jolie petite veste noire plutôt classique. Un subtil mélange de styles qui lui va à ravir. Ses cheveux sont à nouveau « eux-mêmes » et ondulent librement dans son dos.

Comme d'habitude, je fais très sage à côté d'elle mais je sais que je n'assumerai pas de porter ce genre de vêtements.

– Coucou ! Tu es très belle, Mac !

Elle a toujours un mot gentil pour me rassurer. Cameron, son frère, arrive aussi dans mon appartement, une tasse de café à la main. Je lui fais un bisou sur la joue pour lui dire bonjour. Il s'installe dans mon fauteuil club marron en cuir vieilli, que j'ai réussi à chiner au marché de Camden il y a peu. Je fonctionne au

coup de cœur pour meubler mon studio et il n'est composé que de meubles hétéroclites mais qui s'accordent néanmoins. Les petites bougies disséminées un peu partout, les touches de couleur rose et mauve de mes gros coussins moelleux, de mes plaids tout doux, ou de mes objets de déco, apportent à mon petit appartement une touche féminine que j'ai néanmoins un peu « cassée » en peignant les murs dans des tons neutres qui vont du beige au taupe. Je me sens bien dans mon petit chez moi cosy, et mes amis aussi, c'est le principal.

– Salut ma beauté ! Alors comme ça, vous allez rencontrer le généreux donateur qui a dépensé une petite fortune pour la photo de ma sœur ? S'il pouvait flasher sur une ou deux photos et les payer à titre perso cette fois, ça serait pas mal pour nos affaires aussi ! lance-t-il en me faisant un clin d'œil.

Cam est le mec le plus gentil que je connaisse et un artiste tellement doué que, depuis qu'il a ouvert son salon de tatouage il y a deux ans à Soho, le « Lond'ink », son carnet de rendez-vous ne désemplit pas. Mais les jumeaux ne sont pas issus d'une famille aisée et n'ont toujours pu compter que sur eux-mêmes financièrement, même si leur père, Peter Harris, ferait tout pour eux. Leur mère est décédée d'un cancer du sein quand ils avaient 10 ans, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Charlie s'implique volontiers dans la lutte contre cette maladie. Ils ont déménagé à la mort de leur maman et sont venus vivre en face de chez moi, c'est ainsi que nous sommes devenus inséparables.

Nous plaisantons souvent sur le fait que nous sommes une fratrie de trois car, depuis quelques années, Pete sort avec ma mère. J'en suis d'ailleurs ravie, il est ce qui ressemble le plus pour moi à une figure paternelle. C'est un homme foncièrement gentil qui a toujours été aimant avec ses enfants et qui l'est tout autant avec ma mère et moi.

– T'inquiète frerot, bientôt ça va être à mon tour de faire bouillir la marmite avec mon art ! Tu as toujours été là pour subvenir à nos besoins mais maintenant, le vent va tourner. Plus qu'une dernière année aux Beaux-Arts, et je pourrai bosser et gagner un salaire digne de ce nom.

– Je n'en ai jamais douté, sœur ! Je plaisante, on a toujours su se débrouiller, ce n'est pas maintenant que ça va changer. Et, au fait, son bureau est situé dans la City, j'imagine ?

– Tu imagines bien, répond Charlie en sortant la carte de visite de sa poche

arrière. « Tohana & Cole Cosmetics, 709 Lamphey Road – The City – London ». J'ai commandé un taxi, on devrait être à l'heure. Allez c'est parti, croise les doigts pour que mes photos lui plaisent !

À la porte, elle lui fait un gros baiser sonore qui lui laisse une jolie trace rouge sur la joue et il secoue la tête, résigné à la folie de sa sœur tandis que je lui fais un bisou beaucoup plus soft.

La route se fait rapidement malgré l'heure de pointe et nous arrivons devant une très grande tour sur la façade de laquelle sont gravées en lettres immenses « T. & C. Cosmetics ».

Nous pénétrons, un peu intimidées, dans le hall d'entrée d'une taille démesurée. Après nous être présentées, nous sommes conduites au quinzième étage par un ascenseur de verre comme on n'en voit que dans les films, et qui ne me rassure pas outre mesure.

Nous atteignons le bon étage en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et nous dirigeons vers une jolie femme blonde, très élégante, derrière un magnifique comptoir en bois noble. Nous nous présentons à elle et je ne peux m'empêcher de jalouser sa classe naturelle. Très professionnelle, Kelly, d'après ce qui est marqué sur son badge, nous invite à nous asseoir dans un petit salon pendant qu'elle va annoncer notre arrivée à M. Cole.

C'est tellement protocolaire que cela me fait sourire et alors que je m'apprête à en parler à Charlie, la secrétaire nous invite déjà à la suivre car M. Cole nous attend dans son bureau. En me dirigeant vers la porte, mon ventre se tord et je me rends compte que je suis stressée à l'idée de revoir cet homme que j'ai bien du mal à cerner.

Nous pénétrons dans une pièce entièrement vitrée dont la vue sur l'extérieur est à couper le souffle et où trône un magnifique bureau plus grand que la moitié de mon salon ! M. Cole lève les yeux d'un dossier et se lève pour nous accueillir. Il est souriant et a l'air d'être de bonne humeur. Il est aussi élégant qu'hier, mais il est vêtu aujourd'hui d'un costume trois-pièces bleu marine, et je ne peux m'empêcher de constater que cette couleur met parfaitement ses yeux clairs en valeur.

– Bonjour mademoiselle Harris, dit-il en contournant son bureau pour venir lui serrer la main, j’espère que vous allez bien depuis hier ?

– Très bien et vous-même ?

– Très bien merci ! Bonjour mademoiselle MacIntyre, me dit-il en tournant ses magnifiques yeux bleus vers moi.

Il me serre la main également, ce qui bizarrement me déçoit un peu par rapport au baisemain de la veille. Puis il me demande si j’ai passé une bonne nuit.

– Oui euh... très bonne ! bégayé-je.

*Enfin reprends-toi, tu as l’air d’une petite ingénue enamourée sur ce coup-là !*

– Je suis ravi de l’entendre, répond-il, un sourire moqueur aux lèvres. Alors, montrez-moi ce book, mademoiselle Harris, et expliquez-moi vos clichés s’il vous plaît.

Il reprend place derrière son imposant bureau. Nous nous asseyons face à lui et Charlie se lance alors dans une explication détaillée et passionnée de son art. Son interlocuteur est fasciné par ses photos, tout comme moi qui ne me lasse jamais de les contempler.

Une demi-heure plus tard, il semble conquis et demande donc à Charlie de lui laisser son book afin qu’il le montre à ses collaborateurs, ce que, bien entendu, mon amie accepte, visiblement ravie de la tournure qu’a prise cet échange. J’espère vraiment que Charlie pourra vendre ses premières photos pour son profit personnel, car elle le mérite.

Kelly frappe alors à la porte et annonce à son patron qu’un livreur privé attend pour lui remettre la photo achetée lors de la vente aux enchères.

– Ça ne pouvait pas mieux tomber ! Faites-le entrer, Kelly, s’il vous plaît.

– Bien sûr, monsieur Cole ! lui répond-elle d’une voix suave en se retournant tout en faisant voler ses cheveux, comme dans une pub pour shampooing et en exposant son fessier parfaitement moulé dans sa jupe crayon.

Si elle ne louche pas sur lui, je veux bien qu’on me coupe les deux mains,

cette fille le drague clairement et a priori, vu la façon dont il lui reluque les fesses, monsieur ne dirait pas non, si ce n'est déjà fait. Je suis tout à coup agacée d'arriver à ce raisonnement et je pousse malgré moi un soupir qui fait réagir « M. Je-mate-tout-ce-qui-bouge ».

– Un commentaire, mademoiselle MacIntyre ? demande-t-il, visiblement amusé.

– Non, je me faisais simplement une réflexion personnelle.

– Et peut-on en connaître le contenu ?

– Vous ne connaissez donc pas la définition du mot personnel, monsieur Cole ? demandé-je en le regardant à mon tour droit dans les yeux, ce qui a priori ne le déstabilise pas le moins du monde, vu qu'il soutient mon regard sans ciller.

Il n'a pas le temps de me répondre que le livreur entre dans son bureau.

Il ne me quitte pourtant pas du regard et je sens que je l'ai surpris. D'ailleurs, je ne sais pas ce qui m'a pris de faire preuve de tant d'impolitesse envers un homme qui s'apprête peut-être à acheter les œuvres de ma copine. Je jette un coup d'œil à Charlie qui me sourit en retour, mais je la connais : elle doit se demander pourquoi je réagis comme ça, même si elle n'en montre rien. Je prends une profonde inspiration pour retrouver le contrôle de mes émotions.

– À présent, nous pourrions peut-être nous occuper de trouver cette fameuse place idéale pour votre magnifique photo, n'est-ce pas, mademoiselle Harris ? demande-t-il en insistant bien sur ses mots.

Je ne peux donc que repenser aux réflexions un peu malsaines de la veille, concernant mon décolleté et, gênée, je me referme à nouveau comme une huître.

– Bien sûr ! s'empresse de répondre Charlie, plus que jamais dans son élément.

Elle s'attelle instantanément à trouver le pan de mur le mieux adapté à son œuvre. Pendant tout ce temps, M. Cole ne m'a pas quittée des yeux, mais tout à coup l'ambiance change à nouveau quand il se lève à son tour, fait le tour du bureau, s'assoit sur le rebord, face à moi et me détaille longuement des pieds à la tête, en finissant par fixer ma bouche... ce qui me perturbe d'autant plus que, aussi étonnant que cela puisse paraître, à cet instant précis, je ne peux

m'empêcher d'imaginer ce que je ressentirais s'il posait ses lèvres sur les miennes. Je deviens pivoine. Cette réaction physique me met à nouveau en colère contre moi. M. Cole étire alors ses lèvres en un large et magnifique sourire. Je dois paraître tellement ridicule face à cet apollon qui s'amuse à mes dépens, que je romps notre contact visuel et préfère, comme la veille, me concentrer sur mes chaussures comme une pauvre petite fille. Quelle idiote !

Charlie n'a pas perdu de temps et, d'un coup d'œil, a su en effet, déterminer la place idéale pour la photo. Je contemple le sourire jusqu'aux oreilles de mon petit bonhomme, il irradie de bonheur et cela me déride instantanément.

Je suis tirée de ma contemplation quand j'entends M. Cole questionner Charlie sur ses tatouages désormais apparents vu qu'elle a ôté sa veste pour aider plus facilement le livreur. Là encore, je m'aperçois de l'intérêt non feint de M. Cole. Ils sont tous les deux enthousiastes et j'en viens à me demander s'il serait possible que ce type plaise à mon amie, vu que depuis hier soir, elle n'a pas eu le temps de me donner ses impressions sur son physique ou sa personnalité.

– Vous avez des tatouages sublimes, mademoiselle Harris, ceux qui vous ont tatouée sont très doués et vous avez forcément dû les trier sur le volet, je me trompe ?

– Il ne s'agit que d'un seul tatoueur, mais en effet, il est le plus doué que je connaisse. Je n'en laisserais aucun autre laisser son empreinte sur ma peau à vie.

– Pourriez-vous me donner ses coordonnées ? Je suis impressionné par la précision de cette tête de mort sur votre bras, on peut étonnamment deviner qu'il s'agit d'une femme et c'en est très troublant, dit-il en se penchant au-dessus du bras tendu de Charlie. Ce mec est très doué dans son style, et il maîtrise parfaitement le réalisme et les couleurs, il exerce à Londres ?

– Oui, en fait il s'agit de mon frère, lui révèle Charlie. Il a ouvert son salon il y a deux ans environ et, sans fausse modestie, il n'a jamais eu de réclamation ! Il a même eu droit à un article dans *Tattoo magazine* il y a six mois, et depuis, il est tellement débordé qu'il pense à recruter quelqu'un, mais il est très exigeant quand il s'agit de sa passion !

Quand on lance Charlie sur le sujet des tatouages, elle est intarissable et surtout en ce qui concerne Cameron, dont elle est très fière.

– Tenez, voici sa carte, dit-elle en la lui tendant.

– Je le contacterai sans faute ! répond-il, enthousiaste.  
– J’ignorais que vous étiez adepte de tatouages, monsieur Cole ?  
– J’ai sur le corps quelques pièces, mais j’évite de les dévoiler dans le cadre du travail, certains collaborateurs verraient cela d’un mauvais œil, tout le monde n’est pas assez ouvert pour apprécier cet art à sa juste valeur, mademoiselle Harris, lui répond-il en lui souriant gentiment.

Ils semblent sur la même longueur d’onde sur ce sujet, et tous les deux sont extrêmement passionnés. Je pense qu’il faudrait au moins une femme aussi forte que Charlie pour tenir tête à un mec comme lui, alors que moi, je me ferais manger toute crue. Je me force à ne plus penser à cela et je vois bien que Charlie est désormais tout à fait détendue, ce qui me fait plaisir pour elle. Le livreur ayant fait office de main-d’œuvre a désormais terminé, et il quitte la pièce après que M. Cole lui a demandé de repasser voir sa secrétaire en sortant pour qu’elle le rémunère.

Charlie en profite pour lui demander s’il peut l’excuser un instant. Je sais qu’elle a dû engloutir des litres de café depuis son réveil, j’imagine donc aisément que sa vessie est sur le point d’exploser. Je lui souris avant de me rendre compte que je vais devoir rester seule avec cet homme qui me déstabilise.

M. Cole active alors son interphone et rappelle alors « Kelly-la-groupie » pour lui demander de venir à son bureau.

À croire qu’elle était derrière la porte car elle y frappe quasi immédiatement !

– Kelly, veuillez accompagner mademoiselle Harris, demande-t-il avec délicatesse sans préciser l’endroit où Charlie veut se rendre.

Les deux femmes quittent la pièce, nous laissant seuls tous les deux.

– Alors mademoiselle MacIntyre, j’imagine que vous ne partagez pas cette passion des tatouages, n’est-ce pas ? demande-t-il, le ton moqueur et un sourcil relevé, exprimant clairement qu’il me juge trop coincée pour ça.

Mais pour qui se prend-il pour prétendre savoir ce qui me plaît ? Il sous-entend quoi ? Que je ne suis pas assez cool pour oser me faire tatouer ? Merde, ce mec me voit donc vraiment comme la fille la plus nunuche de la terre et la

moins fun ! Cela me met en colère qu'il ne me juge que sur mon physique, certes très éloigné de « Kelly-la-parfaite », ou même de Charlie, mais quand même ! Je déteste ce genre de jugements hâtifs, et alors que je m'apprête à répliquer, il enchaîne sans m'en laisser le temps.

– C'est vrai, j'imagine que vous êtes vierge de la peau, non ? Il y aurait pourtant une belle surface disponible pour réaliser une vraie œuvre d'art ! dit-il, un sourire en coin.

C'est la remarque de trop.

Ce type vient de se moquer de mon poids et mes vieux démons prennent alors le dessus. J'ai souffert de surpoids pendant mon adolescence et même si j'ai perdu mes kilos en trop et que, grâce à mes deux meilleurs amis, je suis tant bien que mal parvenue à prendre confiance en moi et à m'accepter telle que je suis avec des formes, toutes mes bonnes résolutions et tous leurs conseils s'écroulent dans l'instant, tel un château de cartes face à cet homme qui se fout ouvertement de moi et de mon physique.

Mon cœur s'accélère et je réalise à quel point j'ai pu être idiote de penser que ce mec canon pouvait jouer un jeu de séduction avec moi. La honte me fait monter le feu aux joues et je me force à respirer calmement mais un peu plus bruyamment que normalement.

– Vous êtes une adepte de la respiration yogique ? me demande-t-il ironiquement, en révélant une rangée de dents blanches parfaitement alignées.

Est-ce que ce mec a un seul défaut physique ? Même la grande cicatrice qui barre son sourcil droit lui donne un cachet supplémentaire. Je me sens petite et complètement ridicule tout à coup. J'essaie de garder bonne figure mais face à ce rictus moqueur, je ne peux empêcher les larmes de me monter aux yeux, ce que j'essaie immédiatement de lui cacher en baissant la tête.

– Eh bien, mademoiselle MacIntyre, aucune repartie grinçante ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'avoir votre langue dans votre poche d'après ce que j'ai pu remarquer...

J'aimerais être capable de lui dire d'aller se faire foutre, mais mes complexes

me coupent la voix. Malgré toute ma bonne volonté, c'est comme un réflexe de protection. Je ne peux pas parler à cause de la boule qui s'est formée dans ma gorge et qui menace de me faire fondre en larmes d'un instant à l'autre si je ne me contrôle pas très vite.

Je décide donc de me lever tout simplement, tout en serrant les poings très fort.

*Respire, tu es la meilleure et ne laisse plus jamais personne en douter.*

Je me répète ce mantra, radoté des centaines de fois par les jumeaux.

Je ne suis pas convaincue, mais je leur dois bien de ne pas m'avouer vaincue aujourd'hui.

Je relève donc la tête et croise son regard, mais M. Cole change complètement d'expression. C'est comme si je lui avais cloué le bec par magie. Il plisse ses yeux comme pour essayer de me sonder avant de dire :

– Mademoiselle MacIntyre, que se passe-t-il ? Je ne voulais pas vous faire pleurer, je pensais que cette joute verbale était réciproque. Je vous prie de m'excuser si je vous ai blessée...

Je jette un coup d'œil à l'immense miroir accroché au mur à ma droite. Et merde ! Trahie par mon propre corps ! Les quelques larmes qui se sont échappées et que j'avais réussi à dissimuler ont fait couler mon mascara, et non seulement mon plan de faire bonne figure tombe à l'eau, mais je ressemble désormais à un panda ! Je ne me suis jamais autant sentie dans la peau de Bridget Jones qu'à cet instant précis.

Je ne sais même pas quoi lui dire tellement je me sens mal. Je me lève et me dirige vers la glace pour essayer de limiter les dégâts. Je farfouille donc en silence dans mon sac pour essayer de trouver un kleenex mais mes mains tremblent tellement que je n'y parviens pas. M. Cole s'approche de moi très doucement, comme s'il avait peur de ma réaction, et m'offre alors l'un de ses mouchoirs en papier. Je déteste me sentir en position de faiblesse, mais vue l'étendue des dégâts, je n'ai pas vraiment d'autre choix que d'accepter.

– Merci.

- Je suis navré, mademoiselle...
- Non, laissez tomber, monsieur Cole, lui réponds-je sèchement. Cela n'a rien à voir avec vous, j'ai eu une semaine difficile. N'en parlons plus, s'il vous plaît.
- Sachez que si... tente-t-il de continuer.
- Non, je vous assure que tout va pour le mieux. Si vous voulez bien m'excuser, je vais rejoindre Charlie.

Il s'apprête alors à appeler Kelly mais je l'interromps :

- Non, je vais trouver le chemin, inutile de déranger « miss Monde ».

Ma remarque lui fait hausser un sourcil et il se met à sourire de façon franche pour la première fois depuis que je l'ai rencontré, ce qui le rend encore plus séduisant, et ce qui m'agace plus encore !

– Merci encore de nous avoir reçues, monsieur Cole, je suis certaine que vous ne regretterez pas votre acquisition ! grincé-je, en prenant sur moi pour contenir ma colère et rester cordiale.

– Je n'en ai jamais douté, répond-il en regardant la photo désormais accrochée au mur... même si l'originale est bien plus intrigante à mon goût !

Cet homme se joue visiblement de moi, et les mots que je retenais sortent de ma bouche :

– Vous ne voyez donc que ce qui vous arrange ! Alors oui, cette photo de moi est l'exact reflet de celle que je suis. Elle n'est en rien une photographie de mannequin destinée à faire rêver, mais elle est au contraire l'immortalisation d'un moment sincère entre deux personnes qui s'aiment très fort et traversent les épreuves main dans la main. Depuis quelques jours, ce petit garçon était si affaibli par sa chimiothérapie qu'il n'avait même plus l'envie de communiquer et cette photo est le moment où Ethan n'a pas pu s'empêcher d'éclater de rire à mes âneries. Et c'est cet instant précis que Charlie a réussi à immortaliser ! Mais j'imagine que vous n'avez jamais eu à traverser une épreuve telle que vous aviez oublié que sourire et rire étaient des options envisageables ?

Il ne répond rien mais son regard se trouble, et après quelques secondes interminables, il me lance sèchement :

– Il se pourrait bien que cette fois ce soit vous qui alliez un peu trop loin, mademoiselle MacIntyre !

Je n'ai aucune raison de m'excuser et il est hors de question qu'il parvienne à m'attendrir avec sa phrase d'homme blessé. Je n'y crois pas. C'est trop facile de se moquer du physique et de penser que la personne en face encaissera les coups sans rien dire. Alors que je fais tout mon possible pour garder la même assurance et continuer de le fixer sans baisser les yeux, c'est ce moment que choisit « Super-Kelly » pour frapper et revenir dans le bureau, accompagnée de Charlie. M. Cole et moi sommes tous les deux debout, face à face, et la tension doit être palpable, car Charlie hausse un sourcil et me lance un regard interrogateur.

Il faut que je sorte de ce bureau, j'ai l'impression de manquer d'air !

Un simple coup d'œil et nous nous comprenons, c'est pourquoi elle prend les devants et annonce :

– Sam, si tu veux commencer ta garde à l'heure, je crois que nous devrions y aller.

– Tout à fait, réponds-je, rassurée qu'elle ait trouvé le moyen de me sortir de là au plus vite.

– Je vous remercie de vous être déplacée, mademoiselle Harris, je vous recontacte prochainement quand j'aurai étudié l'ensemble de vos photographies, dit M. Cole, qui a retrouvé un ton posé et courtois.

Il lui serre la main, ce qui met un terme à notre entrevue.

– Au revoir monsieur Cole, tout le plaisir est pour moi ! lui répond-elle.

Il se tourne alors vers moi et je lui tends la main mais il la porte à ses lèvres pour un baisemain un peu plus appuyé que la veille. Il me sourit gentiment cette fois, mais je ne sais vraiment plus comment réagir face à ses revirements d'humeurs. Je la lui retire donc doucement en prenant congé sans le regarder.

– Bordel, qu'est-ce qui s'est passé là-dedans le temps que j'aïlle aux toilettes ? demande Charlie, à peine les portes de l'immeuble franchies.

Je hèle un taxi qui, par chance, s'arrête devant moi.

– Je vais réellement être à la bourre, donc je te promets de tout te raconter ce soir après ma garde, honey !

– OK, mais alors on se retrouve au Old Tavern. Cam et moi on a prévu d’y passer la soirée pour voir Donovan.

– Alors va pour une soirée bières et hot-dogs ce soir ! Tu ne prends pas ce taxi avec moi ?

– Non, je crois que je vais aller faire un peu de shopping, histoire de fêter cette entrevue positive ! Ça va aller, toi ?

– Oui, t’inquiète ! Je te raconterai, lui réponds-je en lui faisant un clin d’œil.

Nous nous faisons donc signe de la main et une fois hors de sa vue, j’expire tout l’air qui semblait coincé dans ma poitrine. Il était hors de question que je gâche le plaisir de Charlie en lui racontant que ce type a su appuyer là où ça me fait mal. Je me suis sentie ridiculisée et je m’en veux d’avoir un peu baissé ma garde, vu ses sous-entendus blessants. Je ne sais pas si je suis plus en colère contre lui ou contre moi-même. Je me laisse porter par le taxi dans une sorte d’état second, direction l’hôpital Saint-Thomas, et plus précisément la maternité où des bébés sont certainement sur le point de voir le jour.

### 3

Ma garde de jour est passée à vitesse grand V, et après avoir aidé quatre mamans à mettre au monde leur enfant, dont une sans péridurale mais qui s'est débrouillée comme un chef, c'est avec reconnaissance que je termine mes transmissions et que je repasse au vestiaire pour me changer. Il fait très beau aujourd'hui et je suis ravie d'avoir laissé traîner une robe longue d'été dans mon casier. J'enfile une paire de sandales nu-pieds, ma veste en jean et c'est parti pour une soirée sympa entre amis !

Tout en marchant, je recommence à ruminer sur ce qui s'est passé ce matin avec M. Cole et je me force à ne plus y penser. Après tout, je n'ai aucune raison de devoir le supporter à nouveau donc il faut que je zappe tout ça.

*Stop !*

Je repousse mes pensées négatives le plus loin possible et accélère le pas pour rejoindre rapidement mes amis au Old Tavern. Il s'agit d'un pub tenu par un très bon ami à nous, Donovan O'Neill. Nous avons tous les quatre suivi nos études ensemble au lycée, et Charlie, même si elle ne l'avoue pas, a un petit faible pour lui. J'ai l'impression que c'est réciproque, mais ni l'un ni l'autre ne semble décidé à se lancer. Je lui ai déjà posé la question, mais elle reste très évasive à ce sujet. Charlie peut être aussi féroce et forte qu'une tigresse, mais si elle a peur, elle est comme un petit animal blessé qu'il faut approcher tout doucement pour ne pas la faire fuir. Donovan a peut-être compris cela, lui aussi.

Mes réflexions au sujet des amours de ma meilleure amie ont eu le mérite de me détourner de mes pensées maussades et me voilà déjà arrivée devant le pub.

Pas mal de clients sont devant, leur verre de bière à la main et il y en a plus dehors que dedans, la faute au beau temps estival sans doute. Je rentre pour ma part dans l'établissement et vais directement au bar, où j'aperçois Charlie assise sur un des tabourets en train de discuter avec Donovan, de l'autre côté du comptoir. Ce mec est un rayon de soleil à lui tout seul et tenir un pub lui va à

merveille car il peut ainsi distribuer sa bonne humeur au plus grand nombre. Ce grand gaillard musclé d'un mètre quatre-vingt-treize, à la peau très pâle et aux cheveux mi-longs auburn ne pourrait pas renier ses origines écossaises même s'il le voulait. Depuis le temps qu'il vit à Londres, il a perdu son accent, mais quand il s'énerve ou qu'il est ému, ses intonations aux « r » roulés reviennent au galop.

- Salut Mac ! Alors cette garde ? lance Charlie pour m'accueillir.
- Assez intense pour ne pas m'être aperçue qu'il était déjà l'heure de partir !
- Salut ma cocotte, dit Donovan en souriant et en se penchant pour me faire la bise. Qu'est-ce que je te sers ? Une Bud, comme d'habitude ?
- Non, ce soir, j'ai envie d'attaquer par un petit truc un peu plus fort ! Charlie tu m'accompagnes ? J'ai bien envie d'une petite tequila frappée !
- Oh ! là, là, la Sam des grands soirs est de sortie ! Bien sûr que je t'accompagne, Mac !
- C'est juste un verre Charlie, n'exagère rien ! Où est Cameron ?
- Il a fini plus tard que prévu, il vient de m'envoyer un SMS pour me dire qu'il arrivera dans une demi-heure.
- Nickel, alors trinquons à ton succès, honey !

Je plaisante avant de lécher le sel sur ma main, d'avaler cul sec mon verre aussitôt préparé et de sucer ma tranche de citron en grimaçant de plus belle.

Quelques citrons plus tard, mon esprit commence sérieusement à se vider et je me sens de mieux en mieux, de plus en plus détendue. Charlie et moi n'abordons même pas le sujet de ce matin, je ne veux ni m'attarder sur le négatif ni risquer de gâcher son plaisir. Nous rigolons comme deux adolescentes quand son jumeau arrive vers nous de sa démarche décontractée. Il serre la main de Donovan, m'embrasse sur la tempe et fait un check à sa sœur. J'adore ce mec, il est comme un frère pour moi, mais j'ai assez de recul pour me rendre compte de l'effet qu'il fait à la gent féminine.

Il fait beaucoup de sport pendant son temps libre, ce qui lui a permis de se sculpter une silhouette digne d'un mannequin, tablettes de chocolat incluses ! Il a les cheveux châains (les mêmes que ceux de Charlie, à ceci près qu'elle se les teint) portés en un coiffé-décoiffé étudié, et comme sa jumelle, il est tatoué sur tout le corps. Il arbore seulement des tatouages aux symboliques très positives et paradoxalement, leur nombre accentue le côté bad boy qui fait craquer tant de filles. Alors qu'il tend la main à Don pour la lui serrer, j'admire une nouvelle

fois la boussole ultra réaliste tatouée sur sa main droite. Une façon pour lui de l'avoir toujours sous les yeux et ainsi de ne jamais perdre le nord, comme il dit. Il a un beau visage et des yeux noisette aussi expressifs que ceux de sa sœur.

– Eh ben, je vois qu'on ne m'a pas attendu ! dit-il en remarquant les verres vides posés devant nous.

– Non, on trinque à ma santé et pour aider Sam à décompresser de sa garde ! lance Charlie en riant.

– Journée difficile ? demande alors une voix masculine derrière moi.

Je manque de tomber de mon tabouret en me retournant trop vite et je me rattrape de justesse au bras de M. Cole ! Il se tient là, son sourire moqueur rivé aux lèvres. Et merde ! Dès qu'il est présent, je collectionne les gaffes. J'essaie de me redonner une contenance mais ces verres vite avalés ne m'y aident pas.

Cam nous explique que Tyler – *ils s'appellent déjà par leurs prénoms ?! J'ai loupé un épisode ou quoi ?* – est passé au salon alors qu'il allait fermer et qu'ils ont discuté d'un projet de tatouage qu'il avait de longue date. Ils n'ont pas vu l'heure passer et Cam l'a invité à se joindre à notre petite bande pour boire un verre.

– J'espère que je ne vous dérange pas, mesdemoiselles ? demande-t-il.

*Si, dégage !* crie une voix dans ma tête.

– Bien sûr que non, assure Charlie à qui je n'ai pas encore révélé les sous-entendus blessants de ce matin.

– Alors, c'est ma tournée ! Je crois bien que nous avons quelques verres de retard, Cameron, dit-il en prenant place sur le tabouret près du mien.

– Donovan ? appelle Cameron. Tu nous mettras quatre tequilas s'il te plaît, mon pote ?

Je ne suis pas du tout ravie de devoir supporter cet homme. Je pensais passer une bonne soirée et voilà que je me retrouve à nouveau confrontée à lui, me sentant à nouveau très maladroitement et pas du tout à l'aise. Le destin s'acharne, on dirait ! Je décide de l'ignorer et me concentre donc sur mon verre mais en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les shots se succèdent. Je sens qu'il me regarde mais il ne me parle pas non plus, ce qui me convient parfaitement.

– Bon, je crois qu’il est temps pour notre estomac d’ingurgiter un truc solide pour nous caler un peu, non ? nous propose Cam, la voix de la raison... la mienne ayant dû se barrer pour la soirée !

Je n’ai aucune envie de manger, mais il commande d’office quatre hamburgers accompagnés de frites. Nous nous installons donc à une table, dans l’un des canapés en cuir du pub.

Charlie est restée parler à Donovan au bar en attendant que les burgers soient prêts, et Cam se relève pour sortir se griller une cigarette.

Tyler Cole et moi nous retrouvons donc seuls sur cette banquette, et immédiatement, la tension est de nouveau palpable entre nous. Il est habillé complètement différemment ce soir : il porte un jean, un blouson en cuir et un T-shirt noir, sous lequel sont dissimulés deux colliers qui contrastent totalement avec l’image BCBG de l’homme d’affaires que j’ai vu ce matin. Ses cheveux sont relevés en un chignon. Ce mec est aussi sexy en costume qu’habillé simplement, mais surtout, il est impressionnant. Assise à côté de lui, je me sens vraiment toute petite. Il boit une gorgée, et mes yeux s’attardent sur ses grandes mains, dont le pouce et le majeur portent des bagues en argent, puis se fixent malgré moi sur sa barbe virile puis sur ses lèvres charnues. Il ne dit toujours rien et je remarque alors qu’il me détaille, lui aussi.

Un peu saoule, et pour masquer ma gêne, je lui dis la première chose qui me vient à l’esprit :

– Vous êtes allé voir Cam dans la foulée ? Vous ne perdez pas de temps, dites-moi !

– Jamais ! répond-il laconiquement de sa voix grave.

Le silence me met mal à l’aise et je poursuis donc :

– Cam ne fume que lorsqu’il a un coup dans le nez !

– Je suis content de le savoir !

– Pourquoi êtes-vous toujours aussi condescendant, « monsieur Moqueur » ?

– Je vous assure que je ne le suis pas *toujours*, madame la juge, et j’espère pouvoir vous le prouver à la barre un de ces quatre ! ajoute-t-il en me faisant un clin d’œil.

*Il me drague ou il se fout encore de moi, ce mec ?*

– Je vous conseille de prendre un bon avocat car mon jugement est bien souvent sans appel, monsieur Cole !

*Et bim !*

– Je sais mettre le temps qu’il faut pour mes plaidoiries et je fais toujours ce qu’il faut pour arriver à une conciliation, ajoute-t-il.

– Je délibérerai un autre jour sur votre cas, et en l’occurrence ce soir, je vous déboute, monsieur Cole.

– J’aime assez quand vous m’appelez monsieur Cole, Samantha.

– Et je n’aime pas que vous m’appeliez Samantha, Tyler !

– Ah oui, pardon : Sam ? J’ai en effet cru comprendre que c’est le diminutif utilisé par vos amis.

– Oui, mais Sam, c’est seulement pour les intimes, voyez-vous.

– Alors, ça ne saurait tarder, conclut-il.

– Dans vos rêves, très certainement !

Il sourit d’un superbe sourire à ma repartie.

Mon regard est, malgré moi, à nouveau attiré par ses lèvres. Quand je relève mes yeux, je constate que les siens sont eux aussi rivés à ma bouche et je me force alors à m’écarter. Ce petit jeu m’amuse un peu trop et je commence même à me détendre en sa compagnie – décidément ces citrons font merveille ! – mais je dois rester vigilante ! Je me fais certainement un film et je risque fort de passer pour une idiote dans les prochaines minutes.

– Pardonnez-moi un instant s’il vous plaît, lui dis-je avant de partir sans oser le regarder à nouveau.

Dans les toilettes, je me jette de l’eau sur la figure pour essayer de reprendre un peu mes esprits. Je contemple mon reflet dans le miroir et une petite voix dans ma tête me raisonne.

*Ma vieille, tu dois être hyper bourrée pour ne serait-ce qu’imaginer un instant que tu peux plaire à un mec comme ça ! OK, il est canon, mais il est tellement imbu de sa personne que ce que tu as pris pour de la drague ou un jeu*

*de séduction ne doit être en réalité qu'un jeu malsain pour lui. Allez, sors de là dignement, tu ne vas pas laisser quelqu'un te piétiner à nouveau, danger ! Alors ne le calcule plus de la soirée si tu ne veux pas qu'il se moque de toi plus longtemps.*

Je me lave les mains, me regarde à nouveau dans la glace et je le vois dans le reflet.

La porte est entrouverte et il est tranquillement adossé au mur d'en face en train de me reluquer. Il ne me quitte pas des yeux et cela me met en colère. Ce type a un culot incroyable.

– C'est votre truc de mater les filles dans les toilettes, « monsieur le Voyeur » ?

– Pas forcément dans les toilettes, mais oui, c'est assez mon truc ! répond-il sans se démonter le moins du monde. Mais vous, « mademoiselle Je-réfléchis-trop-dans-la-vie », c'est quoi votre truc ? Si tant est que vous ayez déjà eu des pensées inavouables quelques fois...

Ce mec me prend pour une nana complètement coincée et je ne trouve rien à lui rétorquer car il arrive, une nouvelle fois, à me faire ressentir ce foutu sentiment d'infériorité, à me refaire douter de moi et de ma capacité à être attrayante aux yeux de quelqu'un.

Je remets donc ma carapace en lui disant simplement :

– Je suis fatiguée, monsieur Cole, je vais finalement rentrer me coucher comme la bonne petite fille que je suis !

Je suis vexée, mais au moment de le dépasser, il me plaque contre le mur en collant son corps au mien. Ses mains à plat sur le mur encadrent mon visage. Mon pouls s'accélère mais je ne veux rien lui montrer, et je prends sur moi pour soutenir son regard et paraître blasée. Je suis agacée de me sentir prise au piège et j'essaie de le repousser en mettant mes mains à plat sur son torse. Incroyablement ferme et musclé, il me résiste.

– Je ne demande qu'à croire que vous n'êtes pas sage, Samantha, glisse-t-il en approchant sa bouche de mon oreille.

Son souffle chaud caresse ma peau et j'essaie à nouveau de me dégager de son étreinte, mais il resserre encore un peu plus nos corps. Il est si proche de moi désormais que l'odeur enivrante de son parfum me monte à la tête. Il faut absolument que je mette de la distance entre nous. Étonnamment, je ne me sens pas agressée mais je ne veux pas baisser ma garde et lui céder.

– Bonne nuit, monsieur Cole ! Faites de beaux rêves, lui dis-je d'une voix un peu trop rauque.

– Oh ! Mes rêves risquent d'être très érotiques après avoir pu contempler vos jolies formes ce soir, « mademoiselle J'ai-tout-ce-qu'il-faut-là-où-il-faut », répond-il en plongeant ses yeux dans mon décolleté et en effleurant ma joue de sa main.

Nos corps sont à présent si collés l'un à l'autre que je sens qu'il pense ce qu'il dit, vu la bosse qui s'est formée dans son pantalon. Cela me trouble et je sens que je suis en train de perdre ce combat, je n'arrive même plus à penser de façon cohérente, et comme s'il lisait dans mes pensées, il me dit :

– Arrêtez de réfléchir, certaines fois il faut simplement vivre l'instant, Samantha.

Il dépose alors un baiser très doux sur ma joue et ses doigts caressent délicatement mon cou. J'ai beau essayer de trouver la force de lui balancer une bonne répartie à la figure, ou carrément de fuir, je me sens tellement bien, là maintenant, face à ce mec carrément canon, que le peu de volonté que j'ai à le repousser s'évanouit.

Nos corps se rapprochent et il me surprend une nouvelle fois : alors que les premiers baisers de mes relations passées étaient toujours doux et plutôt chastes, celui-ci ne ressemble en rien à cela. Au contraire, après m'avoir regardée bien droit dans les yeux, il s'empare de ma bouche, sans timidité aucune, comme s'il voulait me dévorer. Ma langue répond tout d'abord timidement à la sienne mais très vite, je me prends au jeu et suis le rythme qu'il m'impose. Nos corps se collent l'un à l'autre. L'une de ses mains est rivée à ma nuque tandis que l'autre, plaquée contre le bas de mon dos, rapproche soudain encore plus nos corps de façon très autoritaire et j'accepte de le laisser diriger ce qui est en train de se passer. Mes mains s'agrippent à sa nuque et mes doigts se perdent à la base de ses cheveux ramassés. Sa bouche a le goût du citron et de la tequila, et nos

langues s'enroulent et se lèchent sans répit. Je sens son érection contre moi et je ne peux étouffer un gémissement de plaisir, ce qui semble l'enhardir. Il agrippe alors mes fesses et me porte comme si j'étais une plume. Mes jambes enserrant sa taille de façon naturelle, c'est comme si nos corps se connaissaient déjà. Ses mouvements et les miens sont évidents et fluides, comme synchronisés. À travers nos vêtements, il frotte sensuellement son sexe dur contre mon entrejambe, déjà trempé d'excitation. Lui aussi grogne et quand nos lèvres se séparent, il lèche mon cou juste en dessous de mon oreille, ce qui me fait fondre.

– J'ai tellement envie de vous baiser ici même, mademoiselle MacIntyre... murmure-t-il comme pour me demander la permission.

Mais ces mots me font reprendre conscience du lieu où nous sommes et me font l'effet d'une douche froide.

*Putain mais qu'est-ce que je fous ?!*

Je me raidis et cherche à me dégager de son étreinte, mais il maintient l'emprise de ses mains autour des fesses.

– Vous n'appréciez pas de vivre l'instant, mademoiselle MacIntyre ? demande-t-il, le souffle court et son regard plongé dans le mien.

– Je... si... mais... quelqu'un pourrait aller aux toilettes et nous voir et...

– Et alors ? demande-t-il. Qui ne tente rien n'a rien, « mademoiselle Dégonflée », et le risque peut être un excellent aphrodisiaque, je vous le promets.

Ce mec est tellement sûr de lui et arrogant que d'ordinaire, je lui aurais envoyé une réplique cinglante à la figure, mais je suis en position de faiblesse et, même si je ne veux pas l'admettre, je suis surtout toujours aussi excitée. Un mouvement de son corps pour nous repositionner lui permet tout à coup de glisser sa main sous ma robe et d'atteindre le fin tissu de mon string, pour constater à quel point mon sexe est déjà trempé. Il me caresse sans cesser de m'observer. Je gémiss de plaisir et ferme les yeux malgré moi pour apprécier au mieux ses doigts inquisiteurs. Je n'ai plus envie que ça s'arrête.

– Putain, comment résister à ça ! dit-il d'une voix plus rauque que jamais.

Alors, tout en me portant toujours, il nous emmène rapidement vers l'intérieur des toilettes des femmes et rentre dans l'une des cabines étroites. Porte verrouillée, je décide de profiter de son conseil et donc de l'instant, en n'écoulant pas le chuchotement de la voix de la raison étouffée par le vacarme de mes instincts qui eux, me disent de baiser furieusement, là, maintenant, tout de suite, et peu importe les conséquences.

Je place une main sur sa mâchoire virile et de l'autre, saisis son chignon. Nos langues se cherchent frénétiquement tandis qu'il fait descendre mon string le long de mes jambes pour me l'ôter et glisse deux de ses doigts à l'intérieur de mon sexe, me faisant gémir de plus belle. À ce rythme-là, je ne vais pas tarder à jouir. Je n'arrive plus à réfléchir, mais ce qui se passe est tellement inhabituel pour moi que ma raison reprend tout à coup le pas sur la passion du moment et, le cœur battant, je m'arrache à notre baiser enflammé. Je ne sais pas quoi lui dire et, tout en continuant de me caresser, il me sourit et murmure à mon oreille qu'il veut que je profite de ce moment volé. Ses cercles autour de mon clitoris ont raison de mes doutes et mon corps reprend le contrôle, même si je suis perdue. Ma respiration s'accélère malgré moi et il m'ordonne alors d'un ton grave de le regarder. Je m'exécute et plonge mon regard dans le sien. Ses pupilles sont dilatées et ne laissent presque plus de place au bleu qui les entoure généralement. Il ne me quitte pas des yeux et à un tel point d'excitation, cela me fait basculer et l'orgasme le plus puissant de ma vie explose en moi et me fait perdre conscience de tout le reste pendant quelques secondes.

– C'était la chose la plus excitante qu'il m'ait été donné de voir ! Vous me faites tellement bander qu'il faut que je vous baise tout de suite, mademoiselle MacIntyre !

Sa façon perverse de m'appeler comme ça ne fait que renforcer mon excitation et mon trouble face à cette situation totalement inédite pour moi.

Me posant délicatement au sol, il sort alors sa queue, longue et large, de son jean. Elle se dresse fièrement devant moi et il place alors ma main dessus afin que je le caresse. Timidement malgré tout ce qui vient de se passer, je saisis délicatement son membre dur et le caresse doucement. Ce geste m'excite terriblement et très vite, l'envie de le sentir en moi se fait plus forte. Mes mouvements s'accélérent et c'est à moi de lui faire fermer les yeux. C'est en effet très excitant d'observer l'autre prendre son pied et mon corps, attiré comme

un aimant, se colle à nouveau au sien. Je me sens en position de force et accélère volontairement le tempo. Immobilisant ma main, et m'offrant un magnifique sourire, il sort alors un préservatif et une fois la capote en place, il me relève avec autorité, me plaque contre le mur et me porte à nouveau en plaçant ses mains sous mes fesses. Je sens le bout de sa queue frotter et taquiner mon clitoris, puis se retirer un peu plus loin, me forçant à lui en réclamer davantage. Il n'est plus question du jeu du plus fort, nous sommes à égalité et nous voulons tous les deux la même chose. Je ne peux m'empêcher de m'accrocher à nouveau à sa nuque et je goûte sa peau en le léchant dans le cou. Je sais que j'ai touché une zone sensible car sans préavis aucun, il me pénètre profondément. Nous poussons tous les deux un râle de plaisir. Il s'immobilise un instant pour laisser à mon corps le temps de s'habituer à lui, mais très vite, il reprend ses coups de reins qui s'intensifient peu à peu et me demande de le regarder à nouveau. Ses yeux n'ont plus rien de dur et je me noie dans ce regard bleu nuit sans artifice. Enhardie et excitée comme jamais, je déboutonne les deux boutons de sa chemise, et caresse les poils en haut de son torse. Tout en passant doucement ma main dans ses cheveux, je l'embrasse à nouveau très sensuellement dans son cou puissant, malgré le fait qu'il me baise très fort. Aurais-je trouvé son point faible ? Toujours est-il que ce simple geste semble le faire basculer :

– Putain, c'est trop bon... grogne-t-il avant d'accélérer ses coups de butoir qui me font rapidement atteindre le point de non-retour, et je jouis à nouveau cette fois en chœur avec celui qui gémit dans mon cou.

Haletant pendant quelques secondes, il me pose finalement délicatement, et la première chose qui me vient à l'esprit est que j'espère qu'il n'a pas trop mal aux bras après m'avoir portée tout ce temps. Je lui pose donc la question et cela le fait rire.

– Toujours aussi pragmatique, mademoiselle MacIntyre. Merci de vous inquiéter pour mes bras mais ils en ont vu d'autres et ça n'est sûrement pas cela qui leur fait peur, lance-t-il avec un clin d'œil.

C'est vrai que maintenant que j'ai pu le toucher, je me rends compte de la musculature impressionnante de cet homme. Mais peu à peu, la voix de la raison reprend sa place et je réalise le risque que nous avons pris ce soir, et les sous-entendus de sa réponse. Il baise beaucoup de femmes, et pour lui, je ne suis qu'une conquête de plus sur son tableau de chasse. Je ramasse mon string au sol

et l'enfile rapidement en rajustant ma robe. Je n'ose même pas le regarder dans les yeux. L'alcool qui m'avait désinhibée ne fait plus aucun effet et cela ne me ressemble tellement pas de lâcher prise de la sorte que j'ai beaucoup de mal à redescendre sur terre. Baiser dans un lieu public ne m'était jamais arrivé, et encore moins avec un mec que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, alors je n'ai aucune idée de ce qu'il faut dire ou faire. Lui semble beaucoup plus à l'aise et me regarde m'agiter, un sourire aux coins des lèvres. Il ne me facilite pas la tâche.

Nous sommes toujours dans notre cabine quand la voix familière de Charlie résonne alors tout à coup dans les toilettes :

– Tu es là-dedans, Mac ?

Je sursaute et tandis qu'il me regarde avec un air amusé, je suis pétrifiée, mais j'arrive à prendre sur moi pour lui répondre d'une voix plus ou moins assurée :

– Oui j'en ai pour une seconde, honey...

– J'espère que tu n'es pas en train de rendre tripes et boyaux parce que les super burgers frites de Don sont prêts ! dit-elle en riant.

– T'inquiète, tu seras sous la table bien avant moi, honey ! réponds-je en priant pour qu'elle sorte vite de là.

– Ah ! ah ! ah ! allez, à tout de suite. Je vais chercher Cam et M. Sexy qui doivent être en train de cloper dehors !

Je ne réponds rien et je lâche un soupir de soulagement.

– M. Sexy ? Sympa comme surnom, vous validez ?

Je lui tape sur le bras en lui disant qu'il n'y a que Charlie pour inventer des trucs pareils et ça le fait sourire. Mais l'ambiance entre nous change du tout au tout et l'amant d'il y a cinq minutes à peine laisse à nouveau sa place au mec arrogant du matin qui ne m'accorde plus de regards ni de sourires complices. Comment peut-il changer comme ça du tout au tout ? Je me sens mal et j'ai la désagréable impression de revoir le Mr. Hyde qui se cachait ce soir sous un Dr. Jekyll beaucoup plus sympa. Nous sortons donc tous les deux de notre cachette.

– Je vais m'éclipser du côté des WC pour hommes et en sortir avec l'air le

plus naturel au monde, vous ferez de même et tout se passera bien. Arrêtez de stresser, mademoiselle MacIntyre... à moins que ce qui vient de se passer ne me donne le droit de dire « Sam ». Comment disiez-vous déjà ? me demande-t-il. C'est seulement pour les intimes, c'est ça ?

Je ne peux m'empêcher de sourire à cette repartie à laquelle je ne sais pas quoi répondre, je secoue la tête et en profite pour sortir des toilettes pour femmes le plus naturellement du monde.

Ce mec a du culot, mais je dois admettre qu'il m'a fait ressentir plus de choses en une partie de jambes en l'air que beaucoup de mes meilleures expériences sexuelles réunies. Comment prendre autant de plaisir avec un homme aussi con qu'attirant ? Les questions affluent les unes après les autres mais là, tout de suite, il faut que j'assume devant les autres pour ne pas lui donner la satisfaction de me voir mal à l'aise.

*Prends sur toi, MacIntyre !*

Je prends cinq minutes pour me redonner figure humaine : j'ai les cheveux hirsutes et les joues rouges et enflammées par la barbe de M. Sexy. Je dois bien l'avouer, Charlie n'aurait pas pu choisir meilleur surnom !

Je regagne la table où, effectivement, mes amis sont réunis et où un burger et des frites maison m'attendent. Je commande un coca car ma conscience reprend le dessus sur la folle furieuse qui a pris le contrôle de mon corps et de mon esprit, et j'arrête l'alcool pour ce soir.

– M. Cole a dû partir, il m'a dit de te saluer, m'annonce Charlie.

– Ah ? OK, réponds-je en souriant, essayant de masquer l'irritation que cette annonce provoque en moi.

À quoi je m'attendais ? Honnêtement à tout, mais pas à ça... Je pensais qu'il aurait au moins la délicatesse de me dire au revoir après ce qui s'est passé entre nous. Il faut croire qu'il m'a bien eue sur ce coup-là et je m'en veux terriblement d'avoir été si faible, face à ce mec que j'avais finalement bien cerné le matin même.

– Allez, on attaque, je meurs de faim. Et ensuite, je vous ramène les filles, et

au lit ! plaisante Cam.

Je souris et picore distraitement mes frites en écoutant vaguement Charlie et Cam se chamailler sur le fait de savoir lequel des deux tient le mieux l'alcool. Je n'arrive pas à me concentrer sur la conversation, rejouant en boucle ce qui vient de se produire. C'est tellement surréaliste que j'ai du mal à croire que j'ai pu me faire avoir comme une bleue comme ça.

Trente minutes plus tard, nous disons au revoir à Donovan et apprenons alors que M. Cole a déjà réglé l'ensemble de toutes nos consommations.

– Ce mec a vraiment la classe ! déclare Charlie.

*Ou pas !* Pour moi, un mec qui a vraiment la classe n'a pas à utiliser son portefeuille pour impressionner les gens. Au contraire, un mec classe l'est par des actes gratuits et bienveillants. Pour moi, un mec classe tire les autres vers le haut, or, ce soir, au-delà du sexe que je ne peux pas nier avoir adoré, je me sens mal et plus bas que terre.

**Découvrez la suite,  
dans l'intégrale du roman.**

**Disponible :**

## **Under Control**

Tyler Cole est respecté, secret et froid. Rien ni personne ne lui résiste, il impose ses décisions dans chaque aspect de son existence. Quand Samantha fait irruption dans sa vie, il croit pouvoir la soumettre aux mêmes règles que les autres, l'utiliser et la garder à distance avant de la jeter. Il n'avait pas prévu qu'elle se révèle être une adversaire à sa mesure... Elle le bouleverse, le trouble et lui donne envie de croire à ses sentiments interdits... Est-il prêt à baisser les armes pour elle ?



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juin 2019

ISBN 9791025746974

ZSPI\_001